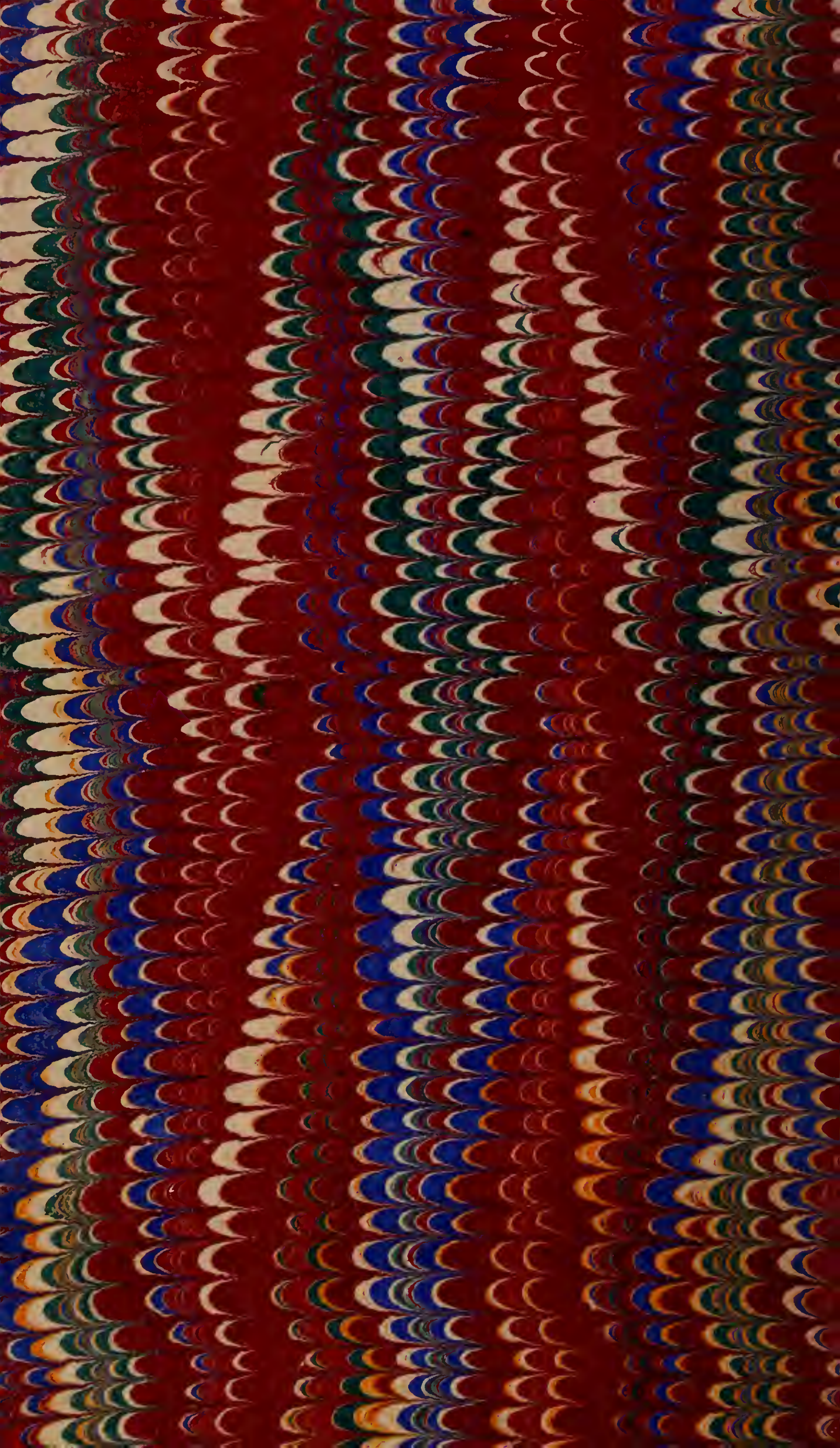
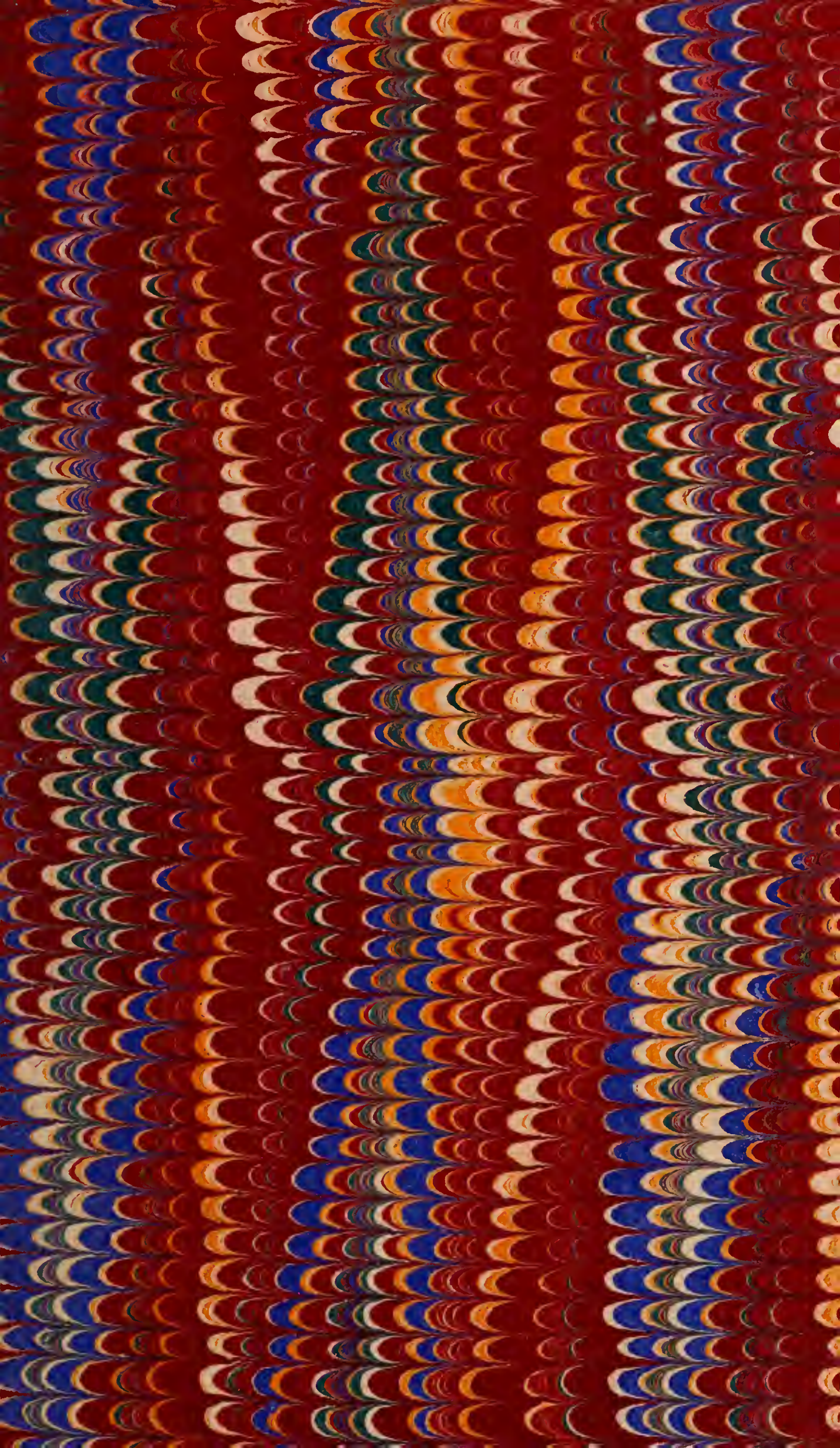

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01519453 3





HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

Le R. P. G. LONGHAYE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME PARTIE

LA SECONDE GÉNÉRATION DE MAITRES

BOILEAU, RACINE, LA FONTAINE, BOURDALOUE, LA BRUYÈRE, FÉNELON



PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1895

Ouvrage couronné par l'Académie française

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

TOME TROISIÈME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Théorie des belles-lettres. L'ÂME ET LES CHOSES DANS LA PAROLE. 2e édition. 1 volume in-8°, 7 fr. 50.

Prédication (La). GRANDS MAITRES ET GRANDES LOIS. 1 volume in-8°, 7 fr. 50.

Henri Tricard. 1 volume in-8°, 3 fr. 50.

Léon Besnardeau. 2e édition. 1 volume in-18 jésus, 12 fr. 50.

Théâtre chrétien. 2 volumes in-8°, 12 francs.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

Le R. P. G. LONGHAYE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME PARTIE

LA SECONDE GÉNÉRATION DE MAITRES

BOILEAU, RACINE, LA FONTAINE, BOURDALOUE, LA BRUYÈRE, FÉNELON.



PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1895

ERRATA

Page 14, ligne 12, ... de la vie de Louis-le-Grand? *lisez :* de Louis le Grand!

— 61, — 21, (Sommaire), le doucereux Quinault, *lisez :* le doucereux. Quinault...

— 69, — 27, Racine se donner plus d'un tort, *lisez :* Racine a pu se donner.

— 102, — 2, mais à laquelle ainsi, *lisez :* aussi.

— 110, — 12, trop de drescriptions, *lisez :* descriptions.

— 112, — 17, (Note), ne point confondre l'*Esther* de Racine, *lisez :* confronter.

— 258, — 22, sa candidature académique (1661), *lisez :* 1691.

— 274, — 9, du sage Boileau, Notre auteur, *lisez :* Boileau. Notre auteur.

— — — 25, fortement. délicatement, *lisez :* fortement, délicatement.

— 314, — 31, le fonds de nature, *lisez :* le fond.

— 329, — 12, Quand au fond, *lisez :* Quant.

— 333, — 24, et autres semblable, *lisez :* semblables.

LIVRE PREMIER

BOILEAU

LIVRE PREMIER

BOILEAU

CHAPITRE PREMIER

L'Homme et le Poète.

Voici venir une seconde génération de maîtres, ou plutôt un second groupe. A ne considérer que les dates, il suit le premier d'assez près pour s'en distinguer à peine. Par ailleurs il en est le continuateur, l'héritier, le disciple, ayant l'immense avantage de s'appuyer sur de grands et récents modèles, mais aussi le mérite de les discerner dans la confusion du goût contemporain et de marcher résolument par les mêmes routes. Si les nouveaux venus, Boileau, Racine, La Fontaine, Bourdaloue, puis La Bruyère et Fénelon à leur tour, arrivent trop tard pour être en France les grands initiateurs ou rénovateurs de l'art d'écrire ; il leur reste l'honneur d'avoir, eux aussi, créé des chefs-d'œuvre et achevé d'orienter le goût public vers les beautés véritables.

En tête de cette seconde élite et comme pour lui déblayer le chemin, Boileau s'avance, armé du fouet satirique, Boileau, bon poète à la mesure de son genre, mais beaucoup plus considérable par son rôle de précepteur littéraire, de critique surtout.

I

L'homme. — Sa vie toute littéraire. — Son titre d'historiographe royal. — Amitiés.— Beaux traits de caractère. — Le « Molino-Janséniste. » — Sincérité de sa religion.

Sur son origine, son enfance et ses débuts, le mieux est de l'écouter lui-même. Nous le voyons

> ... Allié d'assez hauts magistrats,
> Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
> Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
> Réduit, seize ans plus tard, à pleurer *son* vieux père (1).

Ce quinzième et avant-dernier enfant de Gilles Boileau, greffier à la grand'chambre du Palais, était né en 1636, deux ans avant Louis XIV et comme pour annoncer, disait-il, les merveilles du grand règne. On n'eût pas soupçonné tout d'abord sa vocation de satirique, puisque l'honnête greffier ne voyait en lui qu'un bon garçon qui ne dirait jamais de mal de personne. Qu'on ne se le figure pas non plus aigri par l'éducation assez rude qu'il reçut d'une servante. A vingt ans, Nicolas Boileau-Despréaux était un jeune homme de goûts simples, du reste assez bien accommodé, comme on parlait alors (2), un garçon de belle humeur et sans autre fiel que « la haine d'un sot

(1) *Epitre* x.
(2) Son père avait dû être fort à l'aise, pour lui laisser 36,000 livres, c'est-à-dire plus de cent mille francs de notre monnaie.

livre, » haine toute littéraire et qui devait être la meilleure part de son talent, pour la satire au moins.

Après une courte velléité de théologie, on l'avait fait avocat;

Mais bientôt, amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant (1).

Le poète naissant n'en tint compte. Libre par la mort de son père, il se donna tout entier aux lettres et se lia bientôt avec Furetière, Racine, Molière et La Fontaine. Ce fut l'époque des essais, des premières satires, l'époque des fréquentations passablement libres et légères, de la vie non pas licencieuse mais quelque peu dissipée; l'époque où l'engouement littéraire prévalut çà et là sur la clairvoyance morale. Au gré du jeune homme, l'*École des Femmes* était irréprochable;

Tout en est beau, tout en est bon (2);

et les faux dévots avaient seuls à se plaindre du *Tartuffe;* pour eux seuls, figurer l'hypocrisie comme l'a fait Molière,

C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux (3)...

Le pli d'ailleurs en était pris, et jamais Boileau ne reviendra complètement de ces enthousiasmes de jeunesse; jamais il ne verra l'*Ecole des Femmes* avec les yeux d'un Bossuet, ni le *Tartuffe* en homme qui tient à ne point être dupe (4).

(1) *Epitre* v.
(2) *Stances à Molière*, 1662 ou 1663.
(3) *Discours au Roi*, 1666.
(4) Il les vante encore dans sa belle épitre à Racine, 1677.

Il s'assagit toutefois et se tempéra. L'épitre moins belliqueuse prit le pas sur la satire et, dès 1674, l'ennemi des sots livres leur fit un peu grâce par lassitude.

Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés (1).

Trois ans plus tard, c'était la poésie même qui tombait pour longtemps en chômage. Déjà bien en cour, Boileau passait du rang d'homme de lettres à celui de personnage officiel, il devenait historiographe royal en compagnie de Racine. Mais l'ami de jeunesse était converti; aux joyeuses parties du Mouton-Blanc ou autres cabarets célèbres succédait une intimité grave, infiniment honorable pour ces deux nobles esprits. Du reste aussi peu militaires l'un que l'autre, il leur fallait chevaucher de leur mieux à la suite des troupes, moqués à distance et enviés par les courtisans (2), plaisantés sur place, mystifiés même quelquefois par des officiers de leurs amis. Personnellement, Boileau en fut quitte pour deux campagnes, celle de Flandre en 1678 et celle d'Alsace en 1681. Quant à leur travail d'historiens, tout a péri dans un incendie chez leur continuateur Valincourt.

Les vingt dernières années du siècle furent pour Boileau une période de célébrité paisible. La volonté royale avait aidé sa candidature académique (1684); ses ennemis littéraires avaient disparu ou se discréditaient par leurs violences; la masse du public reconnaissait son autorité. Il avait en province des admirateurs enthousiastes, comme fut un peu plus tard ce jeune avocat de Lyon, Brossette

(1) *Epitre* v.

(2) Madame de Sévigné qui pensait que c'était un emploi de gentilhomme et l'eût souhaité à son cousin Bussy, les lui représentait « suivant la cour, ébaubis..... à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles. »

qui, pour préparer un commentaire de ses œuvres, l'accablait par lettres de questions parfois naïves; mais le sont-elles plus que la complaisance manifeste avec laquelle Boileau y répondait? (1) Sa maison d'Auteuil, où il passait au moins la belle saison, recevait tant de visiteurs que Racine la comparait à une hôtellerie. Il y fréquentait fort tout le premier, et ses enfants trouvaient au besoin dans le maître du logis une manière d'oncle tantôt complaisant, tantôt grondeur.

Inutile de nommer ici les illustres protecteurs de Boileau ; ce sont les mêmes que nous verrons composer le parti littéraire de Racine. Quant aux amis, ils étaient assez nombreux et très divers, dans le clergé surtout. Le poète en triomphait d'aise et il disait à ses propres vers en les envoyant courir le monde :

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place;
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
Etant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie (2).

Alliance bizarre : dans l'estime du poète, Arnauld avait la première place, Arnauld,

Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;

et Bourdaloue tenait la seconde.

Enfin, après Arnauld ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux.

(1) La correspondance entre Boileau et Brossette va de 1699 à 1711.

(2) *Epitre* x. — Arnauld avait justifié contre Perrault les écrits du satirique et notamment la satire des femmes. Voir § 2.

Boileau était d'ailleurs au moins en coquetterie littéraire avec d'autres jésuites, comme les PP. Bouhours, Rapin, Gaillard, Ménétrier; mais le cœur penchait manifestement vers les jansénistes et, quant à l'esprit, s'il ne prenait point parti sur les doctrines, il restait sous le charme des *Provinciales* et y perdait un peu de sa liberté, de sa rectitude. Nous en retrouverons la preuve.

Tout compte fait, voilà encore un homme de lettres illustre qui ne nous condamne pas à séparer dans notre estime ses ouvrages de sa vie. Il est vrai, ce satirique

> Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
> Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
> Fit sans être malin ses plus grandes malices (1).

Il eut de nobles et belles parties de caractère, la droiture, la dignité, le désintéressement, la bonté parfois indulgente et généreuse. Il sut se réconcilier avec Perrault, avec Quinault. Lui qui ne trafiquait pas de ses vers et qui excusait Racine de le faire par nécessité (2), il racheta la bibliothèque de Patru en l'instituant son bibliothécaire, et s'entremit pour faire secourir par le roi la vieillesse de Corneille. Homme de bon conseil et d'amitié sûre, il n'ignora pas absolument la tendresse. A Brossette qui venait de perdre sa mère, il écrivait : « Soûlez-vous de larmes, » et lui-même, au souvenir de Lamoignon, se sentait près de mouiller des siennes la seconde préface du *Lutrin* (1683). Dans ses écrits, il louait le Roi comme tout le monde, mais avec plus de réserve que d'autres et beaucoup plus d'esprit. A la cour, il gardait son franc parler de critique et s'oubliait en saillies qui mettaient Racine au désespoir.

(1) *Epitre* x.

(2) On voit une allusion à Racine dans ces vers de l'*Art poétique :*

> Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
> Tirer de son travail un tribut légitime.

Partout causeur agréable bien qu'un peu lent et ayant besoin d'être excité par l'esprit des autres, il ne s'emportait que sur le point de ses préférences ou de ses antipathies littéraires. Alors seulement éclataient les boutades, les colères plaisantes dont s'amusait, à l'occasion, madame de Sévigné (1), ou dont Molière s'inspirait pour figurer Alceste écoutant le sonnet d'Oronte. Bref, il en faut revenir toujours à la haine du sot livre. Bon homme pour tout le reste, Boileau n'est rude et bourru que de ce côté-là.

Attristés par les infirmités, par les deuils, par la décadence commençante des lettres, ses derniers jours furent pourtant moins moroses qu'on ne se plaît à le dire ; nous en avons pour garant sa correspondance avec Brossette. Si quelques-uns ont mis en doute la sincérité de sa religion, leurs inductions valent précisément celles par où d'autres ont voulu le rattacher comme littérateur à l'inévitable Descartes. Quelques inconséquences de conduite ou quelques libertés de langage à l'endroit des querelles théologiques ne prouveront jamais que Boileau ait un moment cessé de croire. Il mourut en chrétien, le 13 avril 1711, dans l'appartement qu'il occupait au cloître Notre-Dame chez le chanoine Lenoir, son confesseur.

II

Le poète. — S'il a droit à ce titre. — Les *Épitres* supérieures aux *Satires*. — Le *Lutrin*, factum janséniste ; histoire et valeur. — La versification de Boileau.

Boileau est-il un poète? — Non, disent tout d'abord ceux qui volontiers estimeraient le talent à la masse des pro-

(1) Par exemple la scène qui eut lieu chez Lamoignon à propos des *Provinciales*. (Sévigné, lettre du 15 janvier 1690.)

ductions et pour ainsi dire au poids. Quelle veine étroite et stérile! Douze *Satires*, douze *Épitres*, l'*Art poétique*, le *Lutrin*, quelques milliers de vers dans une vie littéraire d'un demi-siècle! — Non, disent de plein droit ceux qui posent bravement en principe que la poésie commence au point précis où la fantaisie cesse d'être raisonnable (1). — Non, disent encore les modérés qui, tout en faisant quelque grâce à la raison, prisent par-dessus tout l'image éclatante et les saillies impétueuses. Chose grave : Horace paraît être de leur avis, Horace que n'eût pas récusé son fervent disciple. Ne s'excluait-il pas lui-même du nombre des poètes? « Gardez, ajoutait-il, l'honneur de ce titre à qui a le génie, le penser sublime, la voix capable d'accents grandioses (2) ». Voilà, ce semble, pour trancher la question, et Voltaire n'aura pas eu tort de dire :

Boileau, correct auteur de quelques froids écrits.

Je pourrais noter discrètement que la sentence d'Horace, entendue en rigueur, serait fâcheuse à notre bon La Fontaine, poète cependant, — tous en conviennent, — et beaucoup plus assurément que l'auteur du *Lutrin* et des *Satires*. Au demeurant, elle est vraie si on la prend bien. Non certes, Boileau n'est pas poète au sens complet et glorieux du terme. Il ne voit pas la nature en artiste ; il n'a pas la sensibilité mobile, tendre ou ardente ; il ne remue pas l'âme jusqu'aux profondeurs ; il n'est pas né pour les grands genres. Mais soit dit en passant, ne faut-il pas lui savoir gré de l'avoir confessé pratiquement en les

(1) Tels se montrent plus ou moins les panégyristes de V. Hugo : MM. Stapfer (*Racine et V. Hugo*), — Mabilleau (*V. Hugo*), — Renouvier (*V. Hugo le poète*), etc.

(2) *Ingenium cui sit, cui mens divinior atque os*
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
(*Satires*, I, 4.)

laissant à d'autres? Qui l'empêchait d'essayer une tragédie, voire une épopée? Je n'oublie pas l'*Ode sur la prise de Namur*, et j'avoue qu'il est piquant de surprendre l'ennemi de Chapelain dans la même faute que Chapelain en personne. Pour connaître mieux qu'homme de son temps les règles du poème épique, l'auteur de la *Pucelle* s'était cru de force à les appliquer dans un chef-d'œuvre; Boileau, parce qu'il goûtait Pindare, se crut une fois capable de pindariser. Mais une fois n'est pas coutume et, dans l'ensemble, il garda le mérite de se connaître, de ne point surmener son talent.

Talent d'ordre inférieur sans doute, mais pourquoi le dédaigner? La satire, l'épître surtout ne valent pas le grand poème héroïque, le drame, l'ode même, quand — circonstance rare — l'ode est vraiment inspirée. Mais sans aller jusqu'à Juvénal et à sa mordante hyperbole, n'est-ce rien que de savoir, à la façon d'Horace, railler finement les travers humains, causer agréablement littérature ou morale,

> Et, par un vers bien fait, chez le lecteur dompté
> Comme avec des clous d'or fixer la vérité? (1)

Est-il indispensable de monter plus haut pour trouver la poésie? Elle a ses degrés apparemment; elle a ses cimes glorieuses: pourquoi n'aurait-elle pas ses pentes modestes? Elle commence avec le don de rendre en images voyantes et en langage musical, non pas seulement le monde physique, mais encore et surtout les choses de l'âme, sa vie, même simple et familière. Ce don, la meilleure critique le reconnaît à Boileau, et c'est justice. Il est donc poète, çà et là du moins et dans la mesure admise par les genres où il a eu la sagesse de se renfermer.

(1) L. Veuillot, *Satires*.

A dire vrai, la satire n'est pas son triomphe. Sur les douze pièces qui la représentent, une seule est un chef-d'œuvre, la neuvième où, sous prétexte de gourmander son propre esprit, il fustige plus vertement que jamais ses ennemis littéraires. Plaisant examen de conscience dont le prochain fait tous les frais et sans qu'on ait envie de le plaindre ; plus plaisante encore la palinodie finale où ce pauvre prochain est brusquement mis au pinacle, tant et si bien qu'il ne peut lui-même prendre la chose au sérieux. Hors de là, le thème choisi manque parfois d'intérêt, le *Repas ridicule* par exemple ou les *Embarras de Paris*. Ailleurs il prête au sophisme et, malgré la décence habituelle du langage, la morale y trouve à blâmer. Déprécier l'homme et le mettre au-dessous de la bête (*Satires* IV et VIII), n'est qu'un paradoxe facile et de conséquence plutôt fâcheuse. Quant à la *Satire des femmes* (X), ce long réquisitoire, d'une facture laborieuse et d'une lecture peu agréable, touche sans assez de délicatesse à des sujets si délicats que n'y point toucher du tout serait le meilleur. On récusera, si l'on veut, Madeleine de Scudéry comme trop intéressée, quand elle déclare cet ouvrage « très bourgeois et rempli de phrases très barbares (1). » Il sera moins facile de récuser Bossuet censurant de haut la malencontreuse inspiration du poète célibataire (2), et si Arnauld, « le grand Arnauld , » s'avisa de justifier amplement contre Perrault, une pièce où Port-Royal était nommé avec éloge, le contraste fait sourire. Le jansénisme avait donc en fait de morale, je ne dirai pas des

(1) Lettre à l'abbé Boisot, 10 mars 1694.

(2) « Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes : il ne se met pas en peine s'il condamne le mariage... pourvu qu'avec de beaux vers, il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique et qu'il fasse de belles peintures d'actions souvent très laides, il est content. » (*Traité de la concupiscence*, XVIII.)

accommodements, mais des illusions (1). Pourquoi du moins le satirique ne s'est-il pas reposé sur ce triomphe? La dissertation rimée à propos de l'*Honneur* (*Satire* XI) n'ajoute rien à sa gloire; l'*Equivoque* y nuit plutôt, « la triste Equivoque, » ainsi que Voltaire la nomme (2); et de fait, la pâleur de la pièce est mal rachetée par des réminiscences de Pascal. Est-il vrai que le vieil ami des jansénistes, attaqué sur un terrain purement littéraire par les jésuites rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, ait songé d'abord à une riposte en prose, à une dix-neuvième *Provinciale?* N'ayant pu faire une bonne lettre, dit Sainte-Beuve, il fit une mauvaise satire (3). » En conscience, on ne peut qu'accepter le mot. Tout compte fait, la critique littéraire est la meilleure muse du satirique et s'il lui arrive d'être excellent, c'est aux dépens des Scudéry, des Cotin, des Chapelain.

Alors certes, alors je me connais poète,

et nous pouvons, nous aussi, l'avouer pour tel.

Mais ici poète est pris au bas mot; il ne désigne que l'homme capable de traduire en bons vers les colères du goût et ses hilarités vengeresses. Il dit plus si on l'applique à l'auteur des *Epitres*.

Parmi ces douze autres compositions qui représentent plutôt la maturité du talent (4), la seconde est, il est vrai, presque vide, la troisième faible dans son ensemble, la douzième assez prosaïque; mais il en reste neuf

(1) Lettre d'Arnauld à Perrault. Bruxelles, 5 mai 1694.

(2) Voltaire, *Temple du goût*.

(3) Port-Royal, livre VI, chap. VII.

(4) Boileau écrivit la première à trente-trois ans (1669) et la dernière à cinquante-neuf (1695). Les neuf premières satires avaient précédé; la dixième est de 1693, la onzième et la douzième sont œuvres de vieillesse (1698-1705).

diversement agréables et, sur le nombre, quatre sont charmantes (I, VI, IX, X). Tout en se disant mauvais complimenteur, Boileau trouve pour louer le Roi des tours heureux, des accents d'honnête homme et de bon Français ; tantôt l'inclinant aux pensées pacifiques (I), tantôt se plaignant d'une continuité de victoires qui le contraint d'oublier la satire et de se faire panégyriste malgré qu'il en ait (VIII). Heureux s'il n'eût pas gâté d'allégories mythologiques ce passage du Rhin, d'ailleurs tant surfait par l'imagination de tous, au point qu'un Bossuet pouvait l'appeler « le prodige de notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand? » (1) Boileau n'est qu'habile quand il réchauffe, à propos de l'amour de Dieu, le sophisme de la dizième *Provinciale* et l'accommode assez bien pour satisfaire à la fois les jansénistes, Bossuet et le Père de la Chaise (Epitre XII) (2). On l'aime ailleurs philosophant sur la connaissance de soi-même (V), célébrant les plaisirs de la campagne et surtout de la société qu'il trouve à Bâville chez Lamoignon (VI), ou prouvant à son jardinier d'Auteuil qu'un rimeur est aussi un homme de peine, mais que nul travail, si rude soit-il, ne saurait égaler

Le pénible labeur de n'avoir rien à faire (XI).

On jouit des graves et nobles encouragements qu'il donne à Racine après le demi-succès de *Phèdre* (VII). La

(1) Oraison funèbre de Condé.

(2) Les jésuites enseignaient avec l'Eglise que la contrition parfaite ou charité parfaite n'est pas nécessaire à la réception valide du sacrement de Pénitence. Pascal avait travesti cette doctrine en dispense pure et simple d'aimer Dieu. Quant à la scène où Boileau emporta pour son épitre l'approbation enthousiaste du jésuite confesseur de Louis XIV, qu'on la lise dans le récit qu'il en fait à Racine (Lettre de 1697). Attribuant une part du succès à l'habileté de sa lecture, « il faut, dit-il, que je sois bon récitateur. » Il n'est pas non plus mauvais diplomate et spécule assez plaisamment sur le petit amour-propre du Père.

sympathie s'unit à l'estime, alors qu'il dit son origine et son caractère (x), ou quand, juge équitable de ses propres œuvres, il en attribue la vogue à leur sincérité.

... Mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'en soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

On vient de lire un peu plus haut cette maxime célèbre :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

et l'on applaudit au témoignage que Boileau se décerne à lui-même. S'il arrive que la passion littéraire, l'admiration pour Molière par exemple, émousse parfois son sens moral, ou qu'un faible notoire pour les jansénistes égare ici ou là sa droiture; partout ailleurs elle est hors de cause et il demeure à bon titre le poète du vrai. Encore les *Epitres* le montrent-elles capable d'environner d'élégance, de bonne grâce et de sentiment ce vrai qu'il aime, de le fixer, de le frapper souvent en beaux vers comme en médailles de haut et pur relief.

Quant à ses prédilections jansénistes, chacun sait aujourd'hui quelle part elles eurent à la composition du *Lutrin* (1). Un jour, en 1667, Lamoignon lui conte un bizarre démêlé récemment terminé par son arbitrage. Il s'agit d'un pupitre que le prélat trésorier de la Sainte-Chapelle a fait replacer d'autorité devant la stalle du chantre. Sur ce, grande colère de ce dernier, qui l'en ôte par violence, après avoir soulevé toute la collégiale contre son chef. « Ne serait-ce point, dit le magistrat, belle matière à poé-

(1) Voir le P. Cahour, *Etude sur le Lutrin. Bibliothèque critique des poètes français,* t. II. Sainte-Beuve n'a pu refuser à cette « dissertation curieuse » un mot d'éloge aigre-doux selon sa manière. (*Port-Royal,* l. VI, chap. VII.)

sie? » Et Boileau de répondre qu'il ne faut défier les fous de rien. Simple gageure littéraire au premier abord, mais d'où allait sortir un pamphlet janséniste. Boileau savait ou il sut vite que le trésorier, Claude Auvri, ancien évêque de Coutances, avait jadis montré beaucoup de zèle contre la secte. Par là s'explique la caricature invraisemblable de ce très digne prélat et de ses antagonistes, qui ne le valaient pas peut-être, mais que le poète déguise tous, à part un seul (1), en bon vivants ignares, tels qu'on se figurait les Molinistes à Port-Royal. Les quatre premiers chants paraissent en 1674, le lieu de la scène y est fictif, les batteries demeurent masquées. Mais Lamoignon mort, elles se démasquent (éditions de 1677 et de 1683); l'œuvre se produit tout entière et avoue son origine véritable. Ainsi le premier président, en son vivant fort peu janséniste, se trouve, quand il ne peut plus réclamer, le patron demi-responsable d'une satire favorable à la cabale. Avouons pour la seconde fois que le très honnête Boileau devenait un passable diplomate à l'école et au bénéfice de ses austères amis.

Si l'on écarte « ses partialités envers Port-Royal, » quelques traits un peu vifs contre toutes manières de gens d'Eglise et aussi d'autres assez lestes pour sa plume habituellement plus réservée, il nous a laissé dans son *Lutrin* une fort jolie bluette. C'est fait de rien et très ingénieusement fait, sauf le dernier chant, conclusion traînante et vide qu'il fallait rattacher au cinquième en la réduisant à quelques vers. Cependant Boileau n'a pas vu ce qui devait être à ses yeux un danger grave. Lui, l'admirateur passionné des formules et machines de l'épopée antique, ne les dépréciait-il pas, ne les tirait-il pas légèrement du côté

(1) C'est, dans le poème, le chapelain Garnier, Fournier de son vrai nom, « l'admirable M. Fournier, » disent les mémoires du parti.

de la parodie, en les appliquant à des objets tout modernes et vulgaires? L'héroï-comique a cet inconvénient dont, pour ma part, je ne me plaindrais pas outre mesure; il est d'ailleurs bien plus inoffensif que le burlesque, son contraire, lequel traduit en ridicule les objets grandioses et met le rire où il faudrait conserver l'admiration. D'honorables critiques ont été bien sévères pour le *Lutrin* (1). Peut-être vaudrait-il mieux regretter simplement, avec Nisard, la somme de talent dépensée à si mince besogne (2). Mais ce talent, il n'est que juste de l'avouer et c'est bien un talent de poète, au sens restreint et modeste que j'indiquais plus haut. Boileau crée des situations plaisantes; il crayonne des portraits ou tout au moins des silhouettes qui se détachent et qui vivent. Qu'est-ce là, sinon de la poésie?

Ne lui refusons donc pas l'honneur d'avoir été poète dans le ton et dans la mesure convenables au genre qu'il avait eu la sagesse de choisir. Aux bons moments, et qui ne sont pas si rares, sa raison n'apparaît ni pâle ni froide. Il sait peindre de traits voyants et vigoureux, non seulement la vie familière, mais çà et là, dans ses épitres surtout, la grande vie morale. Travailleur consciencieux et qui sent la dignité de son art, on reconnaît à l'œuvre l'homme qui instruisait de plus grands que lui-même à écrire difficilement des vers faciles, c'est-à-dire à se donner de la peine pour en épargner à autrui. Les siens ne se doivent point apprécier d'après les progrès, incontestables mais chèrement payés, de la rythmique moderne; et cependant combien d'entre eux joignent l'élégance et le nombre à la sévère précision! S'il fait si grande figure dans les lettres françaises, il le doit sans doute à son rôle mili-

(1) Pontmartin, par exemple. (*Nouveaux Samedis*, onzième série, p. 239.)
(2) Nisard, *Histoire de la littérature française*, livre III, ch. VI, § 10.

tant plus qu'à ses mérites poétiques. Mais bien qu'on puisse faire de bonnes critiques et donner d'utiles leçons sans être soi-même un excellent modèle, il reste vrai que, dans l'ensemble, ses exemples ne discréditent pas trop ses préceptes. On a dit que la poésie du dix-septième siècle ne perdrait rien s'il n'existait pas. De fait, elle y perdrait quelques types heureux d'un genre secondaire, mais qu'un goût large ne désavoue ni ne méprise (1).

(1) J'ai omis à dessein l'*Art poétique* où les doctrines importent beaucoup plus que le mérite d'exécution. (Voir plus bas, chap. III.)

CHAPITRE II

Le batailleur.

Dans sa carrière de lettré belliqueux, Boileau a mené vaillamment deux luttes : la première et la principale contre le faux bel esprit; l'autre en faveur des Anciens contre leurs détracteurs modernes : escarmouche sérieuse qui tient à la grande guerre comme épisode ou conséquence.

I

La guerre au mauvais goût. — La « Chambre du sublime. » — Etat des lettres et du goût quand Boileau débute. — Sa hardiesse. — Guerre acharnée, mais loyale et utile. — Discernement méritoire entre les renommées. — Boileau champion de la saine nature.

En 1675, madame de Thianges donna pour étrennes au duc du Maine une chambre dorée pleine de personnages en cire fort ressemblants. C'était la *Chambre du sublime*. Le jeune prince y figurait entre Bossuet et La Rochefoucauld. Racine y avait place et La Fontaine. « Au dehors du balustre, Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher (1). » L'emblème est ingénieux, mais incomplet : la posture défensive ne con-

(1) *Menagiana*.

vient à Boileau qu'à partir d'une certaine époque et, pour ainsi dire, dans le second temps de son rôle. Le conservateur farouche avait commencé par être agresseur et même un peu révolutionnaire. Sa fourche, puisque fourche il y a, lui avait servi tout d'abord à prendre d'assaut la *Chambre du sublime* en délogeant les méchants auteurs que l'opinion y maintenait.

La publication des premières satires (1666) marque la date de son entrée officielle en campagne. A cette heure, il y a certes des gens de goût : Retz, Bussy, Saint-Evremont, La Rochefoucauld, Sévigné. Assurément aussi les chefs-d'œuvre n'ont pas attendu Boileau pour éclore. Corneille a donné tous les siens; Molière en est précisément au *Misanthrope;* Pascal est mort depuis quatre ans, et en voilà six que Bossuet prêche à Paris. Cependant le génie qui se lève de toutes parts n'a pas fini, loin de là, de mettre le bel esprit en fuite, sans compter qu'il lui a quelquefois payé lui-même tribut (1). Si le Samedi agonise, le *Cyrus* et la *Clélie* ne manquent pas d'adorateurs. Toutes les modes littéraires de la première moitié du siècle règnent encore sur beaucoup d'esprits : Marinisme, Gongorisme, genre précieux, galanterie fade, genre négligé, solennité fausse, dévergondage, burlesque. Et quelle confusion dans les renommées ! Qui prime et trône en littérature? Est-ce Corneille, le Corneille d'*Agésilas* (1666)? Est-ce Chapelain, que la chute de la *Pucelle* a laissé debout dans sa gloire d'Aristarque officiel et dans ses pouvoirs de Mécène en sous-ordre? (2) Molière, il est vrai, a gagné sur les Précieuses une grande bataille. Mais qui est meilleur comique, Molière ou Scarron? Plusieurs ne sauraient le dire.

(1) Ainsi Corneille dans le *Cid,* dans *Cinna,* etc.

(2) En 1663 Colbert lui avait demandé une première liste motivée des gratifications à faire aux gens de lettres.

C'est alors que se jette dans la mêlée des opinions et des goûts un nouveau venu, presque un jeune homme — il a trente ans, — frère d'un académicien (1), mais d'un académicien qui n'aime guère et n'appuiera nullement son cadet et rival en satire. « Le nommé Despréaux, » comme écrivait dédaigneusement Chapelain dès l'année précédente (2), n'avait encore pour lui que sa verve et son indépendance. Quelques lectures l'ont déjà posé en frondeur des réputations établies, et voilà qu'il achève de se déclarer contre elles à ses risques et périls (3). S'il doit y gagner plus tard d'illustres protecteurs, du moins rien ne lui en répond, et ce Boileau, que nous nous figurons volontiers en pédagogue morose, ce Boileau, l'homme de la règle, de l'art étroit et bridé, c'est, au début tout au moins, un hardi compagnon qui part en guerre avec une audace juvénile contre les mauvais écrivains, sans acception d'ancienneté ni de gloire. Molière a un second, un héritier.

Or la guerre sera menée à fond et sans trêve ; car si les *Epitres* succèdent aux *Satires*, la sérénité relative à la première fougue militante, la critique littéraire ne désarme jamais tout à fait. Elle égaye plus d'une *Epitre ;* elle anime et relève la gravité de l'*Art poétique ;* elle fournit au *Lutrin* sa meilleure scène, la bataille chez Barbin. Les coups n'épargnent personne, et le temps nous manque pour compter morts et blessés. Dans les mêlées homériques, il y a des figures d'arrière-plan qui ne s'éclairent un moment que pour disparaître, des combattants de troisième ordre

(1) Gilles Boileau, avocat et poète, était de l'Académie depuis 1659.

(2) Lettre du 13 mars 1665 (*Lettres de Chapelain*, publiées par Tamizey de Larroque, t. II, p. 387.) Dans la même pièce, Chapelain traite le jeune Boileau de *farceur* et de *fripon*. Ailleurs il l'appelle « satirique effréné, basse canaille. » C'est lui laisser le beau rôle.

(3) Le premier volume était anonyme : *Œuvres poétiques du sieur D****, mais qui s'y trompait ?

qui ne sortent de la foule et ne prennent un nom que pour mourir. Ainsi Boileau laisse derrière lui sur le champ de bataille nombre de pygmées littéraires, inconnus aujourd'hui sans le coup dont il les honora, mais qui tenaient rang de beaux esprits et obstruaient la carrière devant les maîtres. Colletet, l'abbé de Pure, la Serre, Bardin, Titreville, Mauroy, Montreuil, Morin, Pelletier, Perrin, Bonnecorse, Neuf-Germain, Le Laboureur, Charpentier, Boyer, Leclerc, Le Pays, Coras, Les Fargues, Linière, Sauval : défilé grotesque et funèbre !

Quelle procession de pantins désolés ! (1)

Mais voici des blessés moins vulgaires : Théophile, Saint-Amant, Scudéry, Desmarets, Brébeuf, Benserade, Quinault, Ménage, Pradon que je nomme ici pour l'honneur de sa rivalité d'un moment avec Racine. Voici Cotin, l'abbé littéraire, le prédicateur — c'est Boileau qui nous l'apprend (2) — et tout à la fois l'homme des ruelles, le héros de l'Enigme galante, Cotin, neuf fois touché dans la seule satire neuvième, et que Molière, trop cruel à sa vieillesse, a peint naïvement fier de l'acharnement du justicier.

... Il me met à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire (3).

Le grand vaincu de cette guerre sans miséricorde, l'Hector du nouvel Achille, c'est Chapelain. Quand Boileau prendra séance à l'Académie, le pauvre homme n'y sera plus ; mais quelques autres y siégeront encore, jadis meurtris par le belliqueux récipiendaire : Boyer, Leclerc, Quinault, Benserade. Entendez-le dire, avec un embarras qui ne va

(1) Musset.
(2) Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché? (Satire x.)
(3) Molière, *Femmes savantes*, IV, 5.

pas sans malice : « L'honneur que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, et *tant de fortes raisons semblaient devoir pour jamais m'en exclure*, que, dans le moment même où je vous en fais mes remercîments, je ne sais encore ce que je dois croire (1). »

Du moins pouvait-il protester que la guerre avait été loyale, toute littéraire, pure de ces personnalités injurieuses si fort à la mode jusque-là. Il avait nommé les gens : c'était son humeur d'appeler un chat un chat, Rolet un fripon et Chapelain un rimeur qui eût mieux fait d'écrire en prose ; mais n'était-ce point aussi son droit ? Lucilius, Horace, Perse, Juvénal ne s'en étaient pas fait faute (2) ; surtout, la raison en tombe d'accord :

> Dès que l'impression fait éclore un poète,
> Il est esclave-né de quiconque l'achète (3),

et puisqu'il signe, pourquoi la critique feindrait-elle d'ignorer son nom ? Enfin si le satirique ménageait les personnes et les caractères ; en littérature même et après les outrances inévitables du combat, il n'était point finalement injuste à ses victimes. Il eut, par exemple, le courage méritoire d'attendre à publier, à écrire même, le *Dialogue des héros de roman*, que Madeleine de Scudéry fût morte, « ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui, après tout, avait beaucoup de mérite (4). » Il accorde, un peu malicieusement il est vrai, que Chapelain avait fait jadis « une assez belle ode ; » mais il reconnaît de meilleure grâce qu'il ne manque point « d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, » dans les premiers, s'entend, et avant

(1) *Remerciements à Messieurs de l'Académie française* (1684).
(2) Boileau, *Discours sur la satire* (1668).
(3) Satire IX.
(4) *Discours sur le Dialogue des héros de roman*, 1710.

ceux « qui lui ont, dans la suite, acquis une juste réputation. » Il veut bien avouer « qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéry et de plusieurs autres (1). » Bref, il a pu être véhément, — n'est-ce point la loi de toute guerre ? — il n'a jamais été déloyal, injurieux ou aveugle dans ses colères d'homme de goût.

Quant à les lui reprocher, ce serait faire preuve de scepticisme, d'insouciance pour le vrai, la raison, la nature. Que voulait-il sinon leur triomphe ? De là son acharnement contre tous les genres de faux, subtilité, préciosité, emphase, enflure, affectation soutenue par la vanité ou la mode. Et comme, dans le métier d'écrire, le vrai, le raisonnable, le naturel ne sont point le fait de tout le monde et ne vont point sans travail, de là encore ses attaques aux entreprises poétiques de qui n'est point né poète, au caprice, à la facilité négligente, à l'abondance stérile, aux « boutiques de verbiage ; » ainsi appelait-il les romans de Scudéry. Boileau théoricien sera incomplet, mêlé, discutable ; Boileau critique et batailleur échappe au reproche ; il a bien mérité des lettres, de l'esprit français. S'il ne fut victorieux qu'à demi ; si, dès la fin du siècle et au début du suivant, le bel esprit, légèrement transformé, prit sa revanche avec les Fontenelle, les La Motte et quelques héritières des Précieuses, c'est pur dommage. La cause de Boileau était la bonne, et il s'honora grandement à la servir. Quant à ses victimes, en dépit des réhabilitations paradoxales (2), elles ont gardé devant la critique et l'opinion, l'immortalité fâcheuse qu'elles tiennent de lui.

Mais ce qui, dans un sens, lui fait encore plus d'hon-

(1) Préface des Satires (1701). Cf. *Réflexions sur Longin*, III, VI.

(2) Philarète Chasles, *Les victimes de Boileau ;* Th. Gautier : *Les Grotesques.*

neur, c'est sa justesse de coup d'œil, sa fermeté d'esprit et de caractère à débrouiller le chaos des renommées, à désigner les vrais maîtres, à leur promettre hardiment l'immortalité de la gloire. Double mérite, et parce qu'il y faut une fière indépendance de jugement, et parce qu'il est toujours malaisé de prendre la mesure exacte de ses contemporains, de discerner le grand homme parmi la foule des secondaires, de le marquer à coup sûr, en dehors des engouements de personne ou des influences de parti. Boileau l'a fait. En même temps qu'il abattait des idoles qui n'ont pu se relever, il proclamait hautement les noms destinés à vivre. Il exaltait Molière, à l'excès même, on l'a vu, c'est-à dire jusqu'à un certain oubli de la morale ; il le présentait, dit-on, à Louis XIV, comme la première illustration littéraire du règne. Il soutenait Racine, vengeait sa *Phèdre* et maintenait contre l'auteur lui-même qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre, tout comme il voyait dans *Polyeucte* le plus beau titre de Corneille, déclarant d'ailleurs que les écrits de l'un et de l'autre passeraient aux siècles suivants (1). Ni le dix-huitième ne l'en a désavoué, ni même le nôtre. Pourquoi ? Est-ce par docilité routinière, et nous qui louons Boileau d'avoir devancé nos jugements, devrions-nous croire plutôt qu'il nous les dicte encore ? Il semble pourtant que la soumission aveugle ne soit pas, en littérature au moins, le faible de notre temps. Non ; c'est que, malgré la licence illimitée du paradoxe, malgré le pêle-mêle tumultueux des doctrines d'art et le désarroi final des intelligences, la nature, la saine nature, s'affirme et s'impose toujours à qui s'affranchit tant soit peu des préjugés. Or, c'est elle, c'est la fidélité à la suivre, qui fait les maîtres, et c'est elle aussi qui inspirait le critique dans

(1) *Réflexion* VII *sur Longin.*

son appréciation des talents comme dans sa guerre à toutes les formes du mauvais goût (1).

II

La querelle des Anciens et des Modernes. — L'Académie et le Public. — Partisans et adversaires des Anciens. — Les épigrammes de Boileau, ses *Réflexions sur Longin* et sa lettre finale à Perrault. — Idées justes mais incomplètes. — Du progrès et de l'*évolution* en littérature.

Dès lors, s'il s'élevait jamais un débat sur le mérite comparé des Anciens et des Modernes, on pouvait être sûr du parti que prendrait Boileau. Il serait avec les Anciens, avec les Grecs du temps de Périclès et les Romains du siècle d'Auguste. N'ont-ils point écrit ou parlé selon la saine nature et au point de nous aider à la mieux connaître? Types éternels du déploiement complet et régulier des puissances qui font la parole, maîtres, modèles, classiques à ce titre, et si bien qu'on ne saurait les égaler, les surpasser même — pourquoi non? — qu'en les imitant, au moins quant aux traits essentiels de leur art.

Sans remonter à une escarmouche insignifiante de l'insignifiant Boisrobert, on peut dire que le débat fut soulevé en France par Desmarets de Saint-Sorlin, le théoricien

(1) L'acception des mots est bien changeante et c'est une raison de plus pour s'entendre et définir. Parce que Boileau poète a le mérite de représenter assez vivement les réalités de la vie familière, devons-nous l'estimer *réaliste* (Lanson, *Boileau*)? Et parce que Boileau critique est l'avocat du naturel, peut-on parler de son *naturalisme* (Brunetière, *Evolution des genres*)? Au moins faudrait-il s'expliquer. Jusqu'à présent ces deux termes, dont le second n'est qu'une tentative industrielle pour rajeunir le premier, désignaient pratiquement la peinture crue des réalités triviales et laides. C'étaient deux mots d'ordre à l'usage des ennemis de l'idéal, du spiritualisme dans l'art; au fond ils ne voulaient dire qu'une chose : l'effet cherché dans le sensualisme violent et vulgaire. A ce compte et jusqu'à nouvel ordre, il est difficile de les appliquer à Boileau.

poète dont quelques idées au moins valaient mieux que son *Clovis* et ses *Visionnaires*. Dans les *Délices de l'esprit* (1658), il ne s'en était pris qu'à la mythologie païenne, et c'était justice. Ailleurs il déprécia sans goût, sans mesure et sans discrétion les poètes antiques : ce fut son tort. (*Traité pour juger des poètes grecs, latins et français*, 1670.) Mais les deux ouvrages ne semblent pas avoir obtenu grande attention. C'est à l'Académie que la question devait renaître et la grande querelle commencer.

Le 27 janvier 1687, Charles Perrault, le même à qui l'on conteste aujourd'hui la paternité des *Contes de fées*, lut en séance publique son poème sur le siècle de Louis-le-Grand. Il déclarait l'antiquité vénérable, mais adorable non pas.

Je vois les Anciens sans plier les genoux.
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous,
Et l'on peut comparer, sans crainte d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

Platon lui semblait quelquefois ennuyeux ; Aristote commençait à tomber dans le décri. Quant à Homère, après un bref compliment, Perrault le chapitrait d'importance ; il le plaignait de n'être pas né plus tard. Un goût meilleur, lui disait-il, eût retranché de ton poème

... cent doctes rêveries
Où ton esprit s'égare et prend de tels essors
Qu'Horace te fait grâce en disant que tu dors.

Enfin il opposait pêle-mêle aux maîtres antiques :

Les Régniers, les Maynards, les Gombaulds, les Malherbes,
Les Godeaux, les Racans...
Les galants Sarrasins et les tendres Voitures
Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans...

Mépris d'Homère et confusion des renommées : Boileau

n'y put tenir et sortit en déclarant que cette lecture faisait honte à l'Académie.

La guerre était ouverte et les camps achevèrent de se dessiner parmi les Quarante ou au dehors. D'un côté, Boileau, Racine, La Fontaine, Huet, La Bruyère un peu plus tard et Fénelon malgré ses courtoises réserves (1); sous le drapeau adverse, trois des quatre frères Perrault (2), Fontenelle, quelques académiciens obscurs, Donneau de Visé et son *Mercure galant*, ce H. G. que l'auteur des *Caractères* plaçait « immédiatement au-dessous de rien ; » nombre de femmes et, en général, les tenants obstinés du bel esprit flagellé par le satirique. Ce dénombrement sommaire pourrait suffire à juger la valeur des deux causes, et il est piquant de voir les Anciens défendus par les plus illustres entre les modernes, ou mieux, par les seuls. A vrai dire, les adversaires n'en jugeaient point tout à fait comme nous ; ils entendaient bien compter pour quelque chose dans l'élite nouvelle qu'ils comparaient hardiment à l'antiquité.

La colère de Boileau s'exhala d'abord en épigrammes assez froides ; car il n'est pas le maître du genre, et Racine, le tendre Racine, avait bien autrement l'art de mordre en quelques vers. Perrault, faisant appel au public, donna en 1688 les premiers *Parallèles des Anciens et des Modernes* (3). Boileau riposta par des épigrammes nouvelles ; il peignit

(1) Faut-il citer en pareille compagnie Longepierre et son emphatique *Discours sur les Anciens ?* Mieux vaut l'*Histoire poétique de la guerre des Anciens et des Modernes*, allégorie assez bonne, favorable aux Anciens mais au demeurant assez conciliante pour mériter à son auteur, M. de Callières, la succession académique de Quinault.

(2) Charles, l'académicien ; Claude, le médecin architecte ; Pierre, le fermier général. Ces deux derniers avaient déjà bataillé contre Boileau.

(3) Le quatrième et dernier volume de ces dialogues en prose parut dix ans plus tard.

dans la satire des femmes la pédante (madame Deshoulières) qui

> Dans la balance met Aristote et Cotin
> Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
> Pèse sans passion Chapelain et Virgile.

C'est alors aussi que, pour justifier Pindare tourné en caricature par Perrault, il s'avisa de chanter sur le ton pindarique la prise de Namur. Malencontreuse réplique! La vraie, la bonne se trouve dans les neuf premières Réflexions dont il enrichit sa traduction du *Sublime* de Longin (1). La discussion y est un peu lourde, — Boileau n'est qu'ordinaire en prose, — mais sérieuse et solide, bien que trop complaisante à suivre Perrault dans ses querelles de détail; trop acharnée à défendre Homère du reproche d'ignorance et de bassesse; pour tout dire, assez étroite et gênée, trop dure aussi pour la personne de l'adversaire et sentant la mauvaise humeur. L'avocat des vieux poètes n'avait peut-être pas toute l'érudition nécessaire; il parut manquer, cette fois au moins, de l'élévation de vues qui dédaigne les vétilles pour aller droit aux grandes questions et aux grandes beautés. L'attaque était médiocre, ignorante, sophistique, chicaneuse, non sans esprit pourtant ni sans courtoisie. La défense ne fut pas triomphale et Boileau ne retrouva ses avantages qu'à la conclusion du débat.

Car le débat allait son train. L'Académie avait fait de la réception de Fontenelle (1691) une sorte de manifestation à l'avantage des Modernes. Les Anciens eurent leur revanche à celle de La Bruyère (1693) dont le Discours fut avant tout l'éloge de leurs partisans. Un an après, Perrault donnait en vers une *Apologie des femmes*, achevant ainsi de gagner à sa cause cette moitié du monde, fort prévenue

(1) Elle avait paru en 1674; les *Réflexions* sont postérieures de dix ans.

déjà contre l'auteur de la dixième Satire, ce « corps très nombreux et qui n'est que langue, » disait Racine à son ami pour le consoler. Mais alors intervient le *Deus ex machina*. De Bruxelles, Arnauld écrit à Perrault un long plaidoyer en faveur de la satire qui faisait scandale. Boileau en est transporté d'aise :

> Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie !

et, comme il arrive, la joie le rend accommodant. Après quelque résistance, le destinataire laisse publier la lettre, et c'en est fait. Si « tout le trouble poétique » ne cesse pas, si la querelle n'est pas vidée entre Anciens et Modernes (1); au moins le grand duel prend fin.

> Perrault l'antipindarique
> Et Despréaux l'homérique
> Consentent de s'embrasser.

J'ai dit que Boileau va retrouver ses avantages. Rien, de fait, n'honore plus son esprit et son caractère que sa lettre de 1700 à l'adversaire qu'il a si fort malmené jadis. C'est là et dans les meilleurs passages des *Réflexions* qu'il faut chercher son dernier mot sur la question.

Les Modernes l'avaient compliquée, embrouillée comme à plaisir. Toute littéraire à son origine, elle était, sous leurs mains, devenue quasi universelle. De bonne foi, qu'y venaient faire les sciences, les beaux-arts même et jusqu'au luxe contemporain ? Par quel sophisme pouvait-on mettre sur la même ligne et faire entrer dans la même argumentation les sciences et les lettres ? Chaque découverte ou conquête scientifique est une valeur précise, positive, ajoutée une fois pour toutes à la somme des connaissances humaines, lesquelles vont, par là même, s'enrichissant

(1) Nous en retrouverons la suite en racontant la fin du siècle.

toujours. Un chef-d'œuvre poétique ou oratoire est sans doute un modèle, une révélation, si l'on veut, capable d'éveiller les bons esprits en leur donnant une idée plus réfléchie du grand art, de la nature et de leurs propres forces; mais chacun, en paraissant, ne s'additionne point aux autres pour élever d'autant par le monde la somme de génie créateur. Notons du reste que, en fait d'art et de science, le champion des Anciens n'était nullement un arriéré. Dès 1675, il avait écrit pour le maintien légal de l'astronomie et de la physiologie aristotéliciennes un *Arrêt burlesque* où il s'en moquait assez joliment, comme de la fureur des Pancraces et des Diafoirus contre les découvertes qui dérangeaient leurs vieilles thèses. Dans sa lettre à Perrault, il exalte en bons termes « nos Poussin, nos Lebrun, nos Girardon et nos Mansart. » Mais encore une fois la question première et de conséquence n'est point là.

Il la ramène donc sur son vrai terrain et indique, pour la traiter, la méthode la plus naturelle. N'est-ce pas de comparer homme à homme les Anciens et les Modernes qui ont illustré les mêmes genres littéraires? Cette comparaison, il l'esquisse, incomplètement à vrai dire, car le siècle d'Auguste y figure seul en regard du dix-septième, et encore avec des omissions qui nous étonnent aujourd'hui. Pourquoi n'opposer personne à Cicéron? Et Bossuet! penserions-nous tout d'abord. Mais les sermons de Bossuet n'étaient point publiés, et surtout peut-être Boileau eût trouvé de l'irrévérence à traiter la prédication comme une branche de la littérature. Du moins où est La Fontaine si supérieur à Phèdre, La Fontaine exclu aussi de l'*Art poétique*? En revanche, notre théâtre est glorifié comme il convient, et le parallèle incomplet ne manque point en somme d'équité ni de largeur. Et puis Boileau, pas plus

qu'Horace (1) n'a la superstition de l'antique. A ses yeux le premier titre des maîtres grecs et latins est dans la constante possession de l'admiration réfléchie des hommes (2). Les engouements passent ; les routines même ne sont pas éternelles. Mais quand une renommée résiste au contrôle de tant de siècles, il y a là plus qu'une grave présomption en sa faveur ; il y a le témoignage de la saine nature qui se reconnaît et s'applaudit elle-même dans les œuvres qu'elle inspira. Cela étant, si l'on surpasse les Anciens, — et Boileau ne l'estime pas impossible — ce ne peut être qu'en se rencontrant tout d'abord avec eux et même en les prenant pour guides.

J'y vois encore le meilleur résultat de la querelle et le plus pratique. Parmi leurs ignorances, leurs sophismes, leurs confusions, Perrault et les siens n'avaient pas laissé de dire quelques vérités utiles. Ils refusaient d'admettre la mythologie comme indispensable au poète ; ils croyaient les formes extérieures de l'art susceptibles de varier, de se rajeunir ; ils estimaient la nature toujours aussi féconde, aussi capable d'enfanter des génies. Tout cela n'était que juste et, sauf la mythologie peut-être, Boileau n'y contredisait pas au fond. Mais qu'aurait-il dit si, reprenant la thèse ébauchée par Desmarets, on lui eût montré le christianisme ouvrant aux modernes une source d'inspirations bien autrement belles, relevant à leur vraie hauteur Dieu, l'homme, le monde, leurs mutuelles relations, tous les objets de la pensée et, par là du moins, offrant une supériorité facile aux œuvres du génie humain, toujours sensiblement égal en puissance native, toujours le même en ses lois et procédés comme en son fond de nature ? Oui, qu'eût dit Boileau, si Perrault eût été homme à esquisser, un peu

(1) Horace, *Épitres*, II, 1.
(2) *Réflexion* VII.

plus d'un siècle à l'avance, la doctrine esthétique du *Génie du Christianisme?* Tel passage de l'*Art poétique* fait craindre qu'il n'eût eu peine à comprendre. Mais à quoi bon l'hypothèse? Perrault ne s'avisa pas de la réaliser. En ce point capital il n'était pas encore aussi moderne qu'il eût fallu l'être.

L'histoire de la querelle est aujourd'hui un commode prétexte à remuer les questions séduisantes et hasardeuses de progrès ou, comme on dit volontiers, d'évolution. Quelle est la destinée des lettres? — De déchoir sans cesse comme toutes choses humaines, pensait le docte Huet. — De s'élever toujours, chaque âge bénéficiant de tout le travail qui précède, répliquait Perrault. La vérité se trouve entre le pessimisme de l'un et l'optimisme de l'autre. Deux éléments concourent à la perfection d'une littérature, c'est-à-dire à la naissance des chefs-d'œuvre : l'éclosion des talents supérieurs et les circonstances qui favorisent leur essor. Quant au second, il n'est ni téméraire ni superflu d'en raisonner, de remarquer, en étudiant les faits, quelles conditions historiques, politiques ou plutôt sociales et morales, quelles dispositions accidentelles de l'esprit public, de l'âme collective, pourrait-on dire, prêtent le mieux au développement du génie s'il existe. Mais pourquoi existe-t-il? Pourquoi ici ou là? Pourquoi tantôt plus abondant et tantôt plus rare? Qui le sait? A quelle loi fixe obéit cet élément premier, indispensable, du progrès littéraire? En est-il une autre que la volonté libre de Dieu? A propos des circonstances mêmes qui promènent le flambeau des arts d'un peuple ou d'un temps à un autre, le P. Bouhours écrivait : « Il y a en tout cela je ne sais quelle fatalité ou, pour parler plus chrétiennement, je ne sais quelle disposition de la Providence, où l'on ne voit goutte. » C'est encore plus vrai de l'apparition du génie. L'homme

collabore aux circonstances ; mais ici Dieu agit seul ; il distribue à son gré les talents, « ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence. » D'après quelle règle? Nous l'ignorons, et quelle utilité pratique nous reviendrait de le savoir? On le voit du moins, rien ne promet à la poésie et à l'éloquence de toujours monter; rien ne les condamne à toujours descendre. Sous l'action d'une force des choses, en partie explicable, en partie mystérieuse, elles oscillent entre le progrès et la décadence. Le point est de savoir ce qui fait une littérature grande et saine et, si l'on écrit, d'y viser pour son humble part. C'est là travailler au progrès ou tout au moins résister à la décadence : chose plus utile assurément que d'en disserter un peu à l'aventure.

Quant à l'*évolution*, je crois plus sage d'écarter ce terme si fort à la mode. Non qu'il soit mauvais en lui-même ; mais on l'a rendu perfide et partant suspect. Les sciences naturelles en ont fait un cri de guerre contre le dogme de la création. La philosophie menteuse l'emploie à nier tout principe certain et durable, à insinuer le scepticisme universel. Tout évolue, dit-on. Oui, tout vit et se meut ; mais ni la vie ne peut être normale ni le mouvement légitime que dans les limites et avec l'appui des vérités éternelles, des lois qui ne changent point. En art, en littérature, il est des formes accidentelles et par conséquent mobiles. On peut écrire un bon poème héroïque sans calquer l'Iliade, et toute bonne tragédie n'est pas nécessairement coulée dans le moule d'*Œdipe-roi*. Mais il est des règles immuables comme le fond de la nature humaine, et même, à le bien prendre, il n'y a pas d'autres règles que celles-là. Quand le goût public s'en éloigne, son évolution n'est que décadence ; quand il s'en rapproche, elle est progrès. Encore une fois, les Anciens sont grands pour les avoir suivies

d'ordinaire, et Boileau est louable d'en avoir glorifié les Anciens.

Tout à l'heure nous devrons nous avouer qu'il lui arrive de faillir, soit en s'écartant d'eux alors même qu'il se flatte de les suivre, soit en paraissant mettre au rang des lois essentielles et de nature certains procédés extérieurs, certaines formules de détail familières à l'art antique. Si le batailleur est à peu près sans reproche, il y aura des réserves à faire sur l'infaillibilité du théoricien.

CHAPITRE III

Le théoricien.

I

L'*Art poétique*. — Sa fortune. — Œuvre d'art imparfaite. — La versification, le plan. — Document d'histoire littéraire et critique. — Satire continue. — Expression fidèle des idées du temps sur la poésie. — En quoi l'auteur pourrait être plus original.

Qui voudrait colliger en détail les doctrines de Boileau les trouverait disséminées à travers les *Epitres* et les *Satires*, assemblées, codifiées dans l'*Art poétique*, élargies parfois et adoucies dans quelques écrits postérieurs en prose, les *Réflexions sur Longin*, la lettre à Perrault et divers passages de la correspondance. Attachons-nous à l'*Art poétique;* il en est l'expression la plus saillante et comme le lieu central.

Boileau l'écrivit entre 1669 et 1674, de la trente-quatrième année de son âge à la trente-neuvième. Sachons-lui gré de s'être hâté lentement. D'ailleurs il ne faisait pas mystère de son travail. Avant d'affronter le grand public, l'ouvrage avait conquis cette célébrité, quelquefois trompeuse, que donnent les lectures faites par fragments choisis et en

lieux choisis de même. On en amusait le cardinal de Retz(1); madame de Sévigné en avait sa part et déjà criait « au chef-d'œuvre (2); » Pomponne s'en montrait « enchanté, élevé, transporté (3). » Patru, qui avait déconseillé l'entreprise, écoutait et se déclarait vaincu. Le Roi même, en accordant le privilège pour l'impression, attestait qu'il avait lu par avance la *Poétique* et en était satisfait. Voilà qui valait alors la plus engageante préface et, dans sa sobriété officielle, cet éloge paraît mieux ajusté à la nature et au mérite de l'ouvrage, que l'enthousiasme des amis.

La Bruyère a dit des écrits satiriques souvent prônés à la lecture : « l'impression est l'écueil (4), » et de fins esprits comme Bussy-Rabutin auguraient pour le poème didactique de Boileau quelque mécompte de ce genre (5). En fait il y eut mélange d'applaudissements et de clameurs. Les Pradon, les d'Assoucy, les Pinchêne, les Bonnecorse, les Carel de Sainte-Garde avaient leurs raisons pour crier. Desmarets en trouva de meilleures pour combattre au moins la théorie du merveilleux mythologique. Aux yeux des médiocres que l'*Art poétique* désobligeait, l'auteur fut un présomptueux qui sans aucun titre, — il n'était pas même académicien, — s'improvisait « régent du Parnasse. » Point d'invention, de vues personnelles, mais Horace mis en lambeaux ; style médiocre, vers faibles, bons à porter « aux halles. » Tout ce tumulte n'empêcha point le succès. Boileau écrivait plus tard : « J'aime qu'on me lise et non qu'on me loue (6). » Il fut loué, trop loué pour

(1) Sévigné, lettre du 9 mars 1672.

(2) Lettre du 15 décembre 1673.

(3) Sévigné, 15 décembre 1674.

(4) *Des ouvrages d'esprit*, 5.

(5) Lettre sans date, à un religieux qui n'est pas nommé, probablement le P. Rapin.

(6) Lettre à Monchesnai, l'auteur du *Bolæana*, 1707.

que j'aie le temps d'en accumuler les preuves ; mais surtout il fut lu, cité, invoqué de toutes parts, traduit même en plusieurs langues. Dans son « *Histoire poétique de la guerre entre les Anciens et les Modernes*, » Callières faisait décréter par Apollon qu'il serait « appris par cœur de tous les poètes nés et à naître. » Le décret eut force de loi. Aujourd'hui encore, l'*Art poétique* reste, sinon populaire, comme le veut Nisard, au moins classique, et l'on ne peut souhaiter qu'il cesse de l'être, en voyant ce qui aurait chance de le remplacer (1).

Toutefois ses mérites égalent-ils absolument sa fortune ? C'est où j'ose prier le lecteur de peser exactement mes paroles, comme je m'étudie à les peser moi-même. Il importe de laisser aux bons préceptes du maître leur autorité plénière ; mais à cela près, on a droit de noter ce qui lui manque au regard de l'expression, du fond plus encore.

Son poème est œuvre d'art, document d'histoire littéraire et de critique, enfin corps de doctrines. Envisageons-le sous ces trois aspects.

Et tout d'abord, entre les compositions en vers sorties de la même plume, celle-là semble, malgré sa réelle valeur, approcher le moins de la perfection possible du genre. La Satire neuvième est un pur chef-d'œuvre et plusieurs des Epitres donnent une belle idée de ce que peut être la causerie familière, pleine d'une agréable sagesse, gracieuse au besoin, poétique enfin, autant que le comporte son objet. Ici les qualités sont plus mêlées d'ombres. Par exemple, il s'en faut de beaucoup que la versification se soutienne constamment au même degré de précision et d'élégance. Les auditeurs qui se récriaient comme Pom-

(1) Je fais ici de larges emprunts au docte livre du P. V. Delaporte : *l'Art poétique, de Boileau, commenté par Boileau et ses contemporains*. Desclée, 1888, 3 in-8°.

ponne sur « la perfection des vers de la *Poétique*, de Despréaux (1), » n'avaient sans doute aperçu que les meilleurs, excellents ceux-là et vraiment dignes de « devenir proverbes en naissant (2). » Or, il en est d'autres, et en assez bon nombre, qui ne méritent pas tant de gloire. Aux commentateurs de les souligner, si tant est qu'un lecteur attentif ne les remarque pas de lui-même. On a beaucoup vanté Boileau pour certains tours de force prétendus, et lui-même en était naïvement fier. Il semble pourtant qu'on serait bien empêché si, voulant « sonner le sonnet, » on avait pour guide unique la description que l'*Art poétique* en donne. Quand vous avez rencontré pour la première fois ces deux vers :

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée ;

si l'on ne vous eût avertis en note qu'il s'agit de l'hiatus, je me permets de croire que vous ne l'auriez pas deviné ; je m'assure même qu'après la note lue, vous cherchez encore le rapport de l'expression à l'objet.

Mais de plus graves critiques s'élèvent contre la composition du poème. Dans sa libre causerie avec les Pisons, Horace n'affiche aucune intention méthodique ; et pourtant les parties s'appellent et se suivent au gré d'une logique aisée mais réelle. Par le seul fait de couper son œuvre en quatre chants, Boileau met enseigne de poète didactique et promet un ordre plus sévère. Des panégyristes ont jugé la promesse bien tenue et l'auteur français supérieur, en ce point précis, à son devancier romain. Cependant il paraît difficile d'en convenir. Soyons indulgents à la marche un peu flottante du premier livre et au début du

(1) Sévigné 15 décembre 1673.
(2) Boileau, *Epitre* x.

quatrième, lequel double assez inutilement le premier. Mais pourquoi l'ode se trouve-t-elle égarée parmi les petits genres (Chant II)? Pourquoi sont-ils définis et groupés, tantôt suivant leur ordre logique, ce qui est fort naturel, tantôt par leur métrique spéciale, ce qui l'est moins? Quelle raison de placer le poème épique entre la tragédie et la comédie?

On ne peut se défendre d'énoncer dès ce moment un regret qui deviendra plus sensible tout à l'heure. Si, au lieu de se faire modestement secrétaire du bon usage et donneur d'excellentes recettes pour les écrivains en vers, l'auteur eût osé remonter à la nature même des choses et entrer un peu — qu'on ne s'effraye pas du mot — dans la philosophie de son art; il eût peut-être divisé tout autrement les larges domaines de la poésie. Une réflexion bien facile, appuyée sur le témoignage universel de l'histoire, lui aurait montré dès l'origine l'homme rythmant la parole pour la chanter, et la chantant pour satisfaire à un double besoin, celui de mieux traduire une émotion vive, et celui de fixer pour la mémoire en formules sonores les notions utiles, doctrines ou faits, dans un temps où la tradition orale était la garantie à peu près unique du souvenir. De là naissaient immédiatement deux genres correspondant, ou à peu près, aux dénominations consacrées de lyrique et de didactique (1). Ces deux genres premiers, premiers de droit et de fait chez tous les peuples, Boileau nous en eût fait suivre le développement naturel et historique. De l'un il eût fait sortir toute la poésie de sen-

(1) Si l'on préférait désigner les deux genres primitifs par leur essence, par leur raison d'être, ce qui serait assez logique après tout, mieux vaudrait peut-être les appeler *pathétique* et *mnémonique*. On voit du reste que cette dernière branche se diviserait immédiatement en deux rameaux. La poésie surtout mnémonique, ayant à conserver des doctrines et des faits, serait proprement ou didactique ou historique, héroïque si l'on veut.

timent, depuis l'hymne, l'ode et l'élégie jusqu'à la chanson badine. A l'autre il eût rattaché toutes les variétés d'enseignement technique, philosophique, moral, historique; s'élevant des formes les plus simples et les plus brèves, poésie gnomique ou sentencieuse, apologue, satire, épitre ou discours philosophique en vers, à l'épopée, tableau idéalisé d'un grand événement (l'Iliade) ou synthèse poétique d'une vaste doctrine (la Divine Comédie), en somme épanouissement final et type supérieur du second des deux genres primitifs (1). Il eût vu le drame fleurir à son tour de l'un et de l'autre ; lyrique par son origine, étant le chœur étendu et transformé ; didactique par son objet qui est la satire des travers ou la mise en scène des aventures héroïques; forme assurément naturelle mais plus raffinée, plus réfléchie du moins et plus tardive par là même, car il va de soi que l'on raconte la vie humaine avant de songer à la réduire en action. Ainsi la sève poétique poussant tout d'abord deux tiges, deux genres primitifs et spontanés s'épanouissant en variétés multiples et s'unissant pour donner naissance à un troisième où se rencontrent toutes les puissances expressives de l'art : pourquoi Boileau n'a-t-il point préféré aux nomenclatures consacrées cette division plus rationnelle, ce semble? Il ne l'a pas voulu sans doute, mais je crois qu'il est permis de le regretter.

Imparfaite comme œuvre d'artiste, la *Poétique* présente un vif intérêt comme document très autorisé sur l'état de la poésie au dix-septième siècle : elle en recommence à grands traits l'histoire, l'histoire critique surtout. Code et réquisi-

(1) A parler exactement, l'épopée n'est pas un genre. Un genre est constitué par un objet spécial et d'ailleurs commun à toutes les productions que l'opinion universelle y rattache. Or, sous quel objet commun peut-on comprendre l'œuvre d'Homère et celle de Dante? On les tient cependant l'une et l'autre pour épopées.

toire tout ensemble, en promulguant la loi elle ne peut se tenir de noter, par mention expresse ou allusion transparente, les délits et les délinquants. Genres ou personnes, tout ce qu'a flagellé le satirique est mis une dernière fois au pilori. Vous y revoyez le bel esprit, la manie des pointes à l'espagnole ou à l'italienne infestant le madrigal et le sonnet, la tragédie, le plaidoyer, le sermon, et vous vous remémorez au passage, à moins qu'ils ne figurent nommément dans le texte ou dans les notes, le petit Père André, Gautier le plaideur subtil et aigre, Théophile, Rotrou ; les virtuoses du sonnet, Gombauld, Malleville ; les héros de la bagatelle, Voiture, Sarrasin, Pellisson, le Pellisson de la première manière ; vous croyez être tout de nouveau chez les Scudéry ou dans la chambre bleue. Voici les burlesques et leur extravagance aisée, les amoureux de tête, les soupirants à froid, les délayeurs de descriptions infinies, les fantaisistes à outrance, les déclamateurs et romanesques en prose et en vers, les poètes compassés, les improvisateurs sans travail, les rimeurs sans génie ; et cent noms propres déjà bien connus jaillissent tout spontanément de votre mémoire. Les mœurs littéraires ont leur tour : fureur de montrer ses ouvrages, infatuation, pédantisme, jalousies, cabales, mendicité, avarice ; et vous voyez du premier coup sur quelles figures appliquer ces étiquettes. Bref, le satirique ne prend guère la peine de se cacher sous le pédagogue, et les coups de férule scandent à chaque instant la leçon.

Est-ce profit ou perte ? Faut-il admirer ou blâmer ce fond de nature indélébile, cette haine du sot livre et des sottes gens, toujours grondante quand elle n'éclate pas ? L'œuvre y gagne d'être moins abstraite, de se soutenir, d'intéresser, de vivre. Y perd-elle quelque chose de sa gravité, de son élévation possibles ? Peut-être, mais cela

tient à sa conception première, et j'en parlerai bientôt. Il ne semble pas d'ailleurs que la doctrine soit outrée par emportement d'humeur. En un seul point, celui du merveilleux épique, l'erreur du fond s'aggrave d'une rancune personnelle, rancune littéraire bien entendu.

La *Poétique* vaut document à un second titre. En même temps qu'elle rappelle et condamne tout de nouveau les défauts longtemps à la mode, elle énonce, elle résume, sur les grandes questions d'art, les pensées, le goût des gens sensés, des vrais talents anciens ou modernes. Il semble que, après avoir nettoyé la Chambre du Sublime des intrus qui s'y croyaient chez eux, après s'y être établi de haute lutte à côté des occupants légitimes, de Corneille, de Molière, et en compagnie de quelques nouveaux venus comme lui, Boileau se retourne vers la foule des assiégeants et leur dise : « Voilà comme on pense et comme on fait au lieu où nous sommes et qui est bien nôtre ; voilà, dès lors, la condition pour y entrer. » Tout à l'heure assaillant lui-même, après la victoire, il change, non de thèse, à la façon des révolutionnaires arrivés, mais seulement d'attitude ; nous le voyons tel que le figure le jouet allégorique, en posture défensive et de conservateur armé. Toutefois, qu'il attaque ou se défende, ce n'est pas pour l'honneur de théories qui lui soient propres, et le nom même de théoricien pourrait lui être contesté en rigueur, si ce vocable désignait nécessairement le novateur ou inventeur à un degré quelconque. Boileau n'a point innové, n'a rien inventé. Comme Vaugelas, mais dans un autre domaine, il s'est constitué rapporteur et secrétaire du bon usage, peu soucieux d'originalité quant au fond des choses, original cependant par la justesse de coup d'œil qui lui a fait discerner le bon usage du mauvais, par le mérite de la rédaction, par la précision habituelle et quelquefois par l'élé-

gance des formules. Original, il pouvait assurément l'être beaucoup plus ; il pouvait, sinon inventer — une saine théorie de l'art prête-t-elle à l'invention proprement dite? — au moins creuser les choses avec une tout autre hardiesse. Quelques-uns le justifient de ne l'avoir point fait ; ils vont même jusqu'à l'en vanter. Pourquoi ? Les vues ne peuvent-elles s'élever et s'élargir qu'au détriment du sens pratique ? N'y a-t-il plus de milieu possible entre une métaphysique aventureuse et l'enregistrement pur et simple des habitudes du bon sens ?

Tel qu'il est, avec cette lacune et plusieurs autres, Boileau représente bien la façon dont l'élite concevait alors la poésie. Conception parfois timide, incomplète, factice même ou nettement erronée, mais juste, saine et mâle quant aux premiers principes et dans son fond. Juger la doctrine de Boileau c'est apprécier quel fut, en matière poétique, l'esprit définitif du grand siècle.

II

La doctrine poétique de Boileau et de son siècle. — Erreurs et lacunes. — Part un peu trop large donnée au métier. — Le préjugé Renaissance. — Influence persévérante de Ronsard. — Superstition des formules antiques. — Par contre, les Anciens contredits sur deux points : l'amour au théâtre, l'emploi d'un merveilleux exotique. — Vérités maîtresses : raison, naturel, dignité, moralité.

Personnellement Boileau n'a pas de naissance toutes les qualités de l'aristarque parfait. Supposez-lui plus de grâce, plus de grandeur aussi : le voilà capable de sentir mieux l'une et l'autre. Donnez-lui une plus puissante nature de poète et, dans ses préceptes, il fera moins grande la part du métier. Je sais qu'il ne nie pas l'inspiration, que son

premier mot est pour la déclarer indispensable ; mais cet hommage rendu, on le voit préoccupé quasi exclusivement de la régler, de la réglementer plutôt, de l'enserrer dans un réseau de prescriptions fort sages d'ordinaire, qui ne l'étouffent pas, qui ne la contraignent pas outre mesure, mais qui nous induisent à la perdre un peu trop de vue. Comme toute œuvre, celle du poète naît de deux éléments combinés, la puissance et l'ordre. Boileau indique le premier ; il le salue, pour ainsi parler, et se hâte de passer à l'autre. C'était le plus nécessaire, dira-t-on, ce le sera toujours. Soit ; mais en y appuyant de toute sa force, il pouvait, ce semble, ne pas rompre en sa faveur un certain équilibre d'où résulterait pour le lecteur l'idée exacte, l'idée plénière de l'art. Mais surtout l'avocat passionné de l'ordre aurait meilleure grâce à procéder un peu plus par arguments, un peu moins par sentences, déclarations et aphorismes ; j'aimerais qu'il raisonnât mieux les droits souverains de la raison. « L'art des vers » n'est pas précisément la poésie ; or, c'est l'art des vers qu'il enseigne plutôt, et sans même en pénétrer assez le secret intime. Il donne d'utiles recettes, mais l'âme du métier ressort peu ; il rend des arrêts le plus souvent justes, mais il est trop sobre de considérants, il oublie trop d'invoquer les lois premières et profondes. En ce point, du reste, il est bien de son époque. Par supériorité native, les meilleurs étaient revenus à la nature ; leur sens droit les y attachait, mais surtout leur génie savait la traduire : mérite à éclipser celui du plus éminent critique. Et malgré tout, on les voudrait plus hardis à l'envisager directement, à la pénétrer, à se réclamer d'elle, à contrôler d'après elle les modèles et les théories d'autrefois, moins scrupuleux, moins asservis à la recevoir d'autorité, à ne se confier en elle que sur la pratique et la parole des Anciens. Beau scrupule sans doute

et qui honore leur modestie, extrémité beaucoup moins fâcheuse que notre indépendance anarchique et nos dédains pour la tradition. L'école moderne nous a enseigné le mépris de l'autorité ; ces grands hommes en avaient la religion, quelquefois la superstition même, tant il est difficile de saisir en tout le juste milieu et de s'y tenir toujours.

Écoutons Boileau, leur interprète. Il vénère les Grecs et les Latins, c'est à merveille ; mais il ne voit qu'eux ou à peu près. De là son indifférence hautaine et son injustice involontaire à l'endroit de notre ancienne littérature nationale. Sur les commencements du théâtre en France et en général sur « l'art confus de nos vieux romanciers, » on le croirait trop dédaigneux pour se donner la peine d'être exact. Son goût de l'antiquité classique l'incline à recevoir de confiance et à promulguer comme règle tout ce qui vient d'elle, aussi bien les procédés discutables ou mobiles à tout le moins, que les lois essentielles et de nature. Il l'induit à prendre et à donner pour oracles des Anciens la glose des commentateurs, les trois unités dans la rigueur où les exige, non point Aristote, mais l'école de la Renaissance. La Renaissance, Boileau en est là toujours et, avec lui, l'élite de son siècle. On eût indigné l'auteur de la Poétique en le rattachant à Ronsard. Et pourtant il a beau réprouver de plein droit les audaces intempérantes du poète Vendômois et sa langue bizarre : pour le principal, pour le fond des choses, il n'est, tout comme Malherbe, que son continuateur et son disciple. Ronsard règne encore sur la poésie française et il règnera jusqu'à Chateaubriand.

La Renaissance, Ronsard, Boileau, toute l'école en arrive insensiblement à tourner le dos aux Anciens en se figurant les suivre. Les Grecs n'admettaient pas ou n'admettaient guère l'amour au théâtre : Boileau le préconise par le

faible et périlleux argument de l'effet (1), sanctionnant ainsi, au détriment de la morale, une coutume despotique contre laquelle protestera le très peu scrupuleux Voltaire (2). Les Grecs ne s'étaient point avisés d'ouvrir leur poésie aux divinités exotiques, égyptiennes, indiennes ou autres : Boileau nous enjoint, à nous Français et chrétiens, l'usage de la mythologie grecque. Etrange contresens de croire imiter les Anciens quand on fait précisément le contraire. On l'en avertissait pourtant. Dans un autre *Art poétique*, inférieur de langue et de style mais bien supérieur par l'élévation de certaines vues, dans celui de Vauquelin de la Fresnaye, il avait pu rencontrer ces vers pleins d'un ferme bon sens :

Si les Grecs comme vous, chrétiens, eussent écrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ (3).

Plus récemment Desmarets avait dit d'Homère et de Virgile :

... Leurs feintes jamais, pour être vraisemblables,
Des cultes étrangers n'ont emprunté les fables,
Et jamais dans leurs chants si beaux, si révérés,
Ils n'ont produit des dieux en Egypte adorés (4).

Mais Boileau ne voulait pas entendre. Les divinités de l'Olympe, les allégories païennes étaient des « ornements reçus, » il y avait prescription en leur faveur ; bien plus il les estimait indispensables ; avec ces accessoires en moins, il ne voyait que vers languissants, poésie rampante sinon

(1) De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

(2) Préface d'*Œdipe*, etc.

(3) Livre III. L'*Art poétique* de Vauquelin ne parut qu'en 1605. Il avait été commencé en 1574, un siècle précisément avant que Boileau achevât le sien.

(4) Apologie de la poésie héroïque, en tête du poème d'*Esther*, publié par Desmarets sous le pseudonyme de Boisval (1670).

morte. En lisant sa plaidoirie ou plutôt sa récrimination chagrine en faveur de la routine mythologique, on souffre de voir jusqu'où peut un noble esprit se laisser entraîner par la prévention et l'humeur. Que de sophismes dans ces cinquante vers ! L'Evangile travesti à la Janséniste, la religion réduite à un dogme, la damnation, à une loi, la pénitence ; — le merveilleux chrétien défiguré jusqu'à la caricature, le héros toujours en oraison, le lecteur toujours en enfer, le diable toujours hurlant contre les cieux ; — l'opposition aux dieux de la fable présentée comme un vain scrupule de conscience, alors qu'elle est une protestation de la raison et du goût ; — la poésie rendue étroite et mesquine par l'insistance avec laquelle on nous avertit de l' « égayer. » Parmi tout cela, une remarque juste, si l'exagération ne la gâtait point : c'est que la fiction poétique risque de donner à nos dogmes je ne sais quel air de mythologie. Le péril est réel et grave ; mais pourquoi le dénoncer comme inévitable ? Quant aux conclusions pratiques, Boileau se dérobe, s'il ne se contredit pas. Il semble admettre les sujets chrétiens, mais quel merveilleux y présenteront les poètes ? Celui des Grecs ? Le bon sens de l'aristarque y répugne. — Celui qu'autorise la foi ? Tout le morceau ne vise qu'à le proscrire. — Se priveront-ils de mettre en scène le monde invisible ? Mais c'est, d'après Boileau, l'indispensable ornement du genre. Pour s'accorder avec lui-même, il devait déclarer l'épopée chrétienne impossible tout simplement.

Ne lui tenons pas rigueur. Le préjugé est un mauvais maître ; le dépit en est un autre pire encore. Et Boileau est visiblement dépité, peut-être par le vague sentiment des embarras où il se jette, à coup sûr par le souvenir des épiques du temps. Fâcheuse rencontre ! La bonne cause a pour elle de bonnes raisons mais de pauvres exemples.

Boileau ne connaît point Dante ; il n'a dans l'esprit que le Tasse, le Tasse qu'il chicane avec humeur, tandis qu'il aurait beau jeu à le récuser tout net comme poète vraiment chrétien. Mais surtout il voit Scudéry, Chapelain Desmarets ; l'épopée chrétienne, c'est *Alaric*, la *Pucelle*, *Clovis*, le « sot livre » toujours (1). Pour comble, Desmarets a critiqué le *Passage du Rhin ;* il a osé dire au Roi en assez bons termes que le cadre mythologique fait tort au tableau.

Quand du Dieu du Rhin l'on peint la fière image
S'opposant en fureur à ton fameux passage,
On ternit par le faux la pure vérité...
Recourir à la feinte offense ta victoire,
Et c'est moins dire en vers que ne dira l'histoire (2).

(1) Depuis ces trois entreprises épiques, notables au moins comme essais et débuts dans le genre et que, pour cela même, nous avons étudiées d'assez près (Première partie, Livre III, chap. III), d'autres poèmes avaient paru, souvent moins vastes et plus modestes d'allure, toujours chrétiens d'inspiration. C'était, en 1660, le *David* de Lesfargues et le *Saint-Paul* de Godeau ; — en 1663, le *Jonas* du ministre calviniste Coras, converti plus tard au catholicisme, et auteur d'un autre *David*, d'un *Josué*, d'un *Samson*. — En 1664, Louis le Laboureur donnait un *Charlemagne* et, deux ans après, l'abbé Carel de Sainte-Garde publiait son *Childebrand* qui s'allongea plus tard et devint *Charles Martel*. Enfin, tandis que Boileau travaillait à l'*Art poétique*, il avait sans doute feuilleté deux nouvelles productions de l'infatigable auteur de *Clovis*, une *Sainte-Madeleine* (1669) et une *Esther* signée du pseudonyme de Boisval (1670). Dans ces œuvres, criblées çà et là de ses épigrammes, il aurait pu reconnaître quelques beaux détails et parfois un progrès notable au sens de l'invention raisonnable et du style. Mais il n'y avait là rien de transcendant, rien qui pût s'imposer à son esprit et l'amener à réfléchir. Il s'en tint à l'idée courante que l'on se faisait alors de l'épopée et dont j'ai dit ailleurs l'inexactitude (*loc. cit.*). Il goûta fort, assure-t-on, le *Traité du Poème* épique par le P. le Bossu. Le bizarre Génovéfain y consacrait tous les lieux communs de l'école Renaissance, mais surtout il faisait de l'épopée une pure et perpétuelle allégorie. La leçon y était tout, si bien que, pour la mettre en action, il importait peu d'employer des personnages historiques ou imaginaires. Dernière conséquence de la méprise qui met dans la thèse et non dans l'impression dominante la puissance d'élévation morale que toute œuvre d'art est tenue d'exercer selon sa nature et son degré. J'ai peine à croire que Boileau ait approuvé pleinement cette fureur d'allégorie.

(2) Préface du *Clovis* remanié (1673).

En voilà plus qu'il n'en faut pour aviver, pour aigrir chez Boileau le préjugé d'école. Circonstances atténuantes peut-être, bien qu'à tout prendre on doive, quand on fait fonction d'aristarque, de quasi législateur, ne pas trop céder aux dépits légitimes, encore moins aux ressentiments personnels.

Ne l'oublions point d'ailleurs : sauf le chagrin, la boutade et le sophisme, l'auteur de l'*Art poétique* est, cette fois encore, l'interprète, l'écho fidèle de son temps. Etrange erreur et qui montre combien est difficile à soulever le poids de l'opinion reçue, de la mode. On croyait alors à l'intervention de Dieu dans les affaires humaines. On comprenait qu'il sied au poète héroïque de nous la mettre aux yeux en traits sensibles, de transformer souvent en Providence extraordinaire et miraculeuse l'action invisible et muette qui est assurément l'allure habituelle et préférée du gouvernement divin. Et cette Providence, à laquelle il fallait donner corps et figure pour la rendre plus saillante, au lieu de lui prêter les formes extérieures qu'elle-même a daigné parfois revêtir, on croyait ne pas la ravaler, peut-être même l'honorer mieux, en l'affublant d'oripeaux menteurs et trop indignes. C'était de plus une grave méprise au point de vue de l'art, que d'établir un tel divorce entre le langage du poète et ses croyances intimes. Quel ridicule à des gens qui sont chrétiens dans l'âme de se faire païens dans leurs vers ! C'était la mort de la poésie personnelle et une des causes, la première peut-être, de la stérilité lyrique du grand siècle. N'importe : il fallait suivre la mode, employer les « ornements reçus » (1).

Conception quelque peu étroite de la poésie, mais surtout de la critique, vénération parfois indiscrète des auto-

(1) Voir le P. Delaporte, S. J. *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV* (Retaux-Bray, 1891).

rités et des modèles, routine mythologique : j'ai dû marquer ces erreurs du temps, ces points faibles de Boileau théoricien. Adopter d'enthousiasme et sans choix les opinions d'une époque, jurer en tout sur la parole d'un maître, est plus court et plus aisé, je l'avoue ; mais n'est-ce pas s'aveugler ? Du reste, en s'y refusant, on ne favorise pas le moins du monde la fantaisie anarchique des écoles modernes ; on ne compromet aucune des vérités littéraires, on les assure bien plutôt en les dégageant de toute superstition parasite ; on n'amoindrit pas davantage l'autorité des hommes qui ont su leur donner une expression nette et vivante. Le vrai, le beau, le pur classique, la rencontre parfaite de la puissance et de l'ordre : idéal que le siècle le plus heureux n'égale jamais absolument dans ses œuvres, que nul aristarque n'a su encore énoncer en formules complètes et incontestables de tout point. Il existe pourtant, on peut le connaître ; qu'on soit auteur ou critique, l'honneur est d'en approcher le plus possible. Notre grand siècle y touche par sa prose et par deux côtés de sa poésie, le théâtre et la fable. Dans les théories d'art, il n'y atteint pas toujours ou quelquefois le dépasse en surchargeant la loi de prescriptions mal justifiées ; mais le plus souvent il y est et s'y tient avec une admirable fermeté de raison.

Dans l'*Art poétique*, les vérités abondent et je ne veux rappeler que les principales. L'inspiration, le don natif indispensable, la musique du vers subordonnée à la pensée, du reste auxiliaire utile plutôt que gêne, et dont l'imperfection nuirait à la pensée même en offensant l'oreille ; la vigueur d'esprit qui sait choisir et se borner ; la correction, la clarté, l'achèvement du détail ; le travail que tout cela suppose et qui, en dépit des clameurs intéressées, n'est point capable de refroidir l'élan du génie : voilà pour l'œuvre. Mais l'œuvre est toujours plus ou moins le por-

trait de l'ouvrier ; il lui importe grandement à elle-même qu'il soit moral, désintéressé, modeste, capable d'accepter, de rechercher une censure amicale, respectueux de sa dignité personnelle, de son art et du public. Autant de choses excellentes et que Boileau dit parfois excellemment. Il a ses superstitions, mais par-dessus tout il a un culte, et combien légitime ! celui du vrai, du naturel.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cette maxime n'appartient pas à l'*Art poétique*, mais elle le résume, elle en est l'âme. Boileau veut la poésie conforme à l'objet, souple et mobile par conséquent selon la diversité des genres : simple dans la pastorale, vraiment émue dans l'élégie ; éclatante, énergique dans l'ode ; gaie, sincère, candide même dans la satire, sensée partout. Aux tragiques il interdit la déclamation, le romanesque, le réalisme du spectacle, aussi bien que l'obscurité, l'invraisemblance et la froideur. Aux comiques il offre comme idéal et mérite premier l'observation sagace, fine, gaie, pure de sentimentalisme, dédaigneuse du bas et du bouffon. Que veut dire tout cela, sinon respect de la véritable nature de l'homme ?

Et n'est-ce pas la saine nature de l'homme qui défend à l'imagination et au sentiment de prévaloir sur la raison, de rendre la pensée fausse, trouble ou flottante ? Là est bien la dissidence radicale entre les maîtres du dix-septième siècle et les émancipés d'aujourd'hui. Le génie a-t-il un privilège d'extravagance ? Est-il hors de l'humanité ? Les plus hardis, les plus logiques, disent bravement oui ; Boileau dit non avec toute son époque et avec le sens commun. Il ne consent pas davantage à dispenser l'art de la morale. Si, dans quelques détails de la *Poétique*, l'art peut sembler un jeu de l'esprit, encore ne lui permet-on pas de

s'en tenir à ce rôle mesquin, d'oublier sa fin suprême. Qu'il ne ravale jamais l'âme, qu'il l'élève au contraire. A mon gré, Boileau le dit trop peu, mais on ne peut nier qu'il le dise.

> Un lecteur sage fuit un vain amusement
> Et veut mettre à profit son divertissement (1).

Soyez sûr qu'il a reconnu sa propre pensée et celle de tous ses pairs lorsqu'il a pu lire, quatorze ans après la publication de son poème didactique, cette phrase d'un moraliste né chrétien et Français : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier (2) ».

Sauf la part d'inconséquence humaine, tel était bien, au dix-septième siècle, le fond de l'esprit littéraire. La *Poétique* de Boileau le traduisit en bon langage, en termes parfois exquis. Par là, malgré ses lacunes ou ses erreurs et moyennant une interprétation ferme et discrète, elle mérite de rester classique, jusqu'à ce que vienne et s'impose une œuvre semblable mais qui le traduise mieux encore, plus libre de tout engouement ou préjugé, plus hardie à pénétrer la raison des choses, plus puissante à les échauffer d'une vraie flamme de poésie ; une œuvre plus large en un mot, plus vivante encore et plus profonde, sans cesser d'être précise et pratique. A vrai dire, il n'y a guère apparence qu'elle vienne de sitôt.

(1) Chant IV.
(2) La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 31.

LIVRE II

RACINE

LIVRE II

RACINE

CHAPITRE PREMIER

Le poète profane.

I

Origine, éducation, débuts. — Racine et les jansénistes avant 1677.

Il y a deux hommes chez Racine : d'abord l'auteur profane, ambitieux, belliqueux et de mœurs légères ; plus tard le chrétien, le père de famille admirable, le poète sacré. Ce sont là comme deux existences distinguées par une date précise, et mieux vaut ce semble en diviser le récit.

Jean Racine était né en 1639, à la Ferté-Milon, dans une famille envahie par les influences port-royalistes (1).

(1) Le Maître, Séricourt et Lancelot y avaient trouvé un asile lors de la première dispersion des solitaires (1638). Racine compte parmi les religieuses de Port-Royal une grande-tante, une tante, la mère de sainte Thècle-Racine et sa propre grand'mère.

Ainsi se trouvait circonvenue par avance l'âme la moins janséniste qui fut jamais. Orphelin de bonne heure et sans fortune, l'enfant, élevé par ses grands-parents, commença ses études à Beauvais pour les continuer à Port-Royal ou dans quelqu'une des maisons voisines. Antoine Le Maître, Hamon, Lancelot concoururent à faire de lui un très brillant humaniste, un helléniste surtout. On sait l'histoire du roman de *Théagène* et *Chariclée* (1), deux fois confisqué par Lancelot, mais tant de fois relu que finalement l'écolier le savait par cœur. Mieux vaudrait Homère sans doute; mais où est le temps où un roman grec pouvait être lecture d'agrément et livre défendu? Dès lors aussi, le poète commençait à poindre. Il décrivait avec des émerveillements naïfs le monastère et ses entours.

> Mes yeux, pourrai-je bien vous croire?
> Suis-je éveillé, vois-je un jardin ?...

Nous avons sept odes sur ce ton et, s'il y a là quelques promesses de talent, il est encore difficile de pressentir, même de bien loin, Andromaque et Iphigénie.

Mais il fallait vivre. Après sa philosophie faite au collège d'Harcourt, Racine obtint un emploi subalterne chez les Chevreuse dont un sien cousin était l'intendant. Il s'y ennuya fort; la dissipation s'ensuivit et des liaisons qui n'étaient pas pour l'en défendre. Il noua commerce avec La Fontaine et avec un abbé le Vasseur, clerc fort mondain. « J'ai été loup avec les loups », disait-il plus tard. Port-Royal s'alarma justement. Heureux le brillant disciple s'il n'eût échappé qu'à la tutelle janséniste! Mais il s'émancipait en même temps des pensées graves et de la dignité chrétienne de la vie.

(1) L'auteur, Héliodore, devint plus tard chrétien, puis évêque de Tricca en Thessalie (IVe siècle).

On voudrait croire qu'il y revint dans ses quelques mois de séjour à Uzès (1661-1663). Un vieil oncle, dignitaire de ce diocèse, pensait lui procurer un bénéfice, et le jeune homme s'était laissé faire d'Eglise. Sa correspondance très spirituelle et assez leste avec les deux amis que j'ai nommés, dit bien haut que la vocation n'y était pas. Lui-même le sentit vite par bonheur et sortit de ce qu'il appelait sa captivité de Babylone. On frémit de penser que le futur auteur d'Athalie ait couru un moment le risque de faire un prêtre équivoque. Dieu l'en garda.

Rentré à l'hôtel de Luynes, il connut Molière et Boileau. C'est alors que se forma ce groupe de quatre amis si agréablement décrit par La Fontaine, le quatrième. Nous verrons bientôt notre poète se brouiller avec Molière, et nous savons que son amitié pour Boileau fut inaltérable. Quant au Bonhomme, il ne se doutait guère alors que, trente-deux ans plus tard, il mourrait pieusement, assisté par ce même Racine, son ancien compagnon de littérature et de plaisir.

Au commencement du siècle, Malherbe s'était fait connaître par son ode à Marie de Médicis. Le nom de Racine fut prononcé pour la première fois dans une occasion semblable. Dès 1660, avant le voyage d'Uzès, il avait fait parler en vers la Nymphe de la Seine complimentant la nouvelle reine Marie-Thérèse. La pièce était longue, toute mythologique, assez vide de pensées et pleine du bel esprit régnant. Elle valut cependant une gratification au jeune auteur. Chapelain avait daigné donner des encouragements et des conseils, Perrault de même, et il est piquant de voir l'ami de Boileau, le partisan déclaré des Anciens, entrer en scène sous ce double patronage. En 1663, il célébrait une convalescence de Louis XIV, puis, dans une autre ode, chargeait la Renommée d'annoncer aux Muses les premiers

exploits du jeune monarque et ses libéralités aux gens de lettres. C'était toujours le faux brillant de l'époque et il est visible que le poète débutant avait grand besoin de Boileau.

Du reste il pressentait sa voie réelle ; deux essais dramatiques étaient déjà en portefeuille mais n'en sortirent point : *Amasie*, accueilli puis refusé par les comédiens du Marais, et les *Amours d'Ovide*, simple ébauche peut-être. Enfin le 20 juin 1664, la troupe de Molière donna pour la première fois la *Thébaïde* ou les Frères ennemis. Racine prenait possession du théâtre et, à partir de ce moment, son histoire n'est plus guère, pendant treize années, que celle de ses œuvres, de sa lutte pour le succès et pour la gloire. N'y relevons par avance que deux traits.

Malgré les pieux efforts de son fils pour supprimer ou contester

Cette indigne moitié d'une si belle histoire,

il paraît constant que le jeune poète ne vécut pas impunément dans le monde des comédiens et connut pour sa part les faiblesses qu'il devait exceller à peindre. Quant aux reproches et aux excommunications jansénistes, non seulement elles ne l'arrêtèrent pas, mais il en vint à prendre vivement l'offensive contre ses anciens maîtres. Dans ses lettres contre Desmarets dites les *Visionnaires*, Nicole avait malmené rudement les romanciers et les dramaturges ; il les traitait d'empoisonneurs publics et jugeait leur métier « horrible » ; mot violent mais non pas injuste, et qui ne dépasse guère les sévérités de Bossuet dans ses Maximes et réflexions sur la comédie. Racine se crut visé. Sa réponse fut une mordante satire de Port-Royal. C'était en 1666, entre *Alexandre* et *Andromaque*. Aux répliques de deux amis de la maison, Dubois et Barbier d'Aucour, il

riposta par une seconde lettre du même style que la première ; mais Boileau obtint qu'elle demeurât inédite et elle ne parut qu'après la mort de l'auteur. On voit dans ces deux factums combien il était aisé de retourner contre la secte l'ironie des *Provinciales* et aussi de quel démon railleur le tendre Racine était parfois possédé. Elles honorent infiniment son esprit, mais je les voudrais signées d'un autre nom. S'il se fût éloigné des jansénistes par conscience de leurs erreurs, au moins la gratitude lui aurait-elle fait un devoir de ménager leurs personnes. Mais bien autre était son cas. Il plaidait contre eux une assez mauvaise cause et les accablait de sarcasmes particulièrement cruels sous sa plume. Voilà bien le *genus irritabile vatum*, et chez lui la susceptibilité professionnelle était servie par une malice redoutable. C'est ce que va nous montrer l'histoire de son théâtre profane. Mais pour la mieux entendre, voyons où en était à ce moment l'art dramatique ; nous connaîtrons du même coup les adversaires et les partisans du nouveau venu.

II

Le théâtre à l'avènement de Racine — Le romanesque. Thomas Corneille et son *Timocrate*. — Le doucereux Quinault et l'*Astrate ;* Boyer. — Types conventionnels et moules tragiques. — D'autre part, la force mise en honneur par le grand Corneille. Ses dernières œuvres. — Ennemis nécessaires de Racine : les rivaux de métier, les Cornéliens exclusifs, les critiques à la suite.

Corneille s'était retiré après l'échec de *Pertharite* en 1652, laissant, disait Conrart, « le soin du théâtre à un de ses frères (1). » Thomas, son cadet de dix-neuf ans, fut en

(1) Lettre à Huyghens, 23 mai 1653

effet le premier à remplir de son mieux la place vacante (1). Il avait débuté lui aussi par la Comédie et s'était tout d'abord inspiré des Espagnols (2). N'ayant plus à redouter la concurrence d'un frère qu'il aimait et révérait d'ailleurs autant que personne, il passa à la tragédie, mais à la tragédie d'aventures galantes et de fantaisie pure. *Timocrate*, son coup d'essai (1656), fut le plus grand succès populaire du siècle, si bien que les acteurs finirent par demander grâce au public, lequel ne s'en lassait pas. Disons net que la donnée, prise en plein roman de *Cléopâtre*, était absurde. Le principal personnage avait deux noms, deux rôles, et il lui aurait fallu deux visages. Sorte de Maître Jacques héroïque, il s'appelait Timocrate dans le camp où il assiégeait Argos, et Cléomène dans la ville qu'il défendait contre ses propres troupes. Or, ce prodige continuel de dissimulation, de dextérité, presque de bilocation, n'était qu'un artifice galant pour s'imposer comme gendre à la reine des Argiens. Naturellement Timocrate battait Cléomène, et comme de juste aussi, le double personnage, réduit à un seul, épousait sa princesse, mais à travers mille complications ingénieuses, à telles enseignes que le spectateur lui-même restait jusqu'au dénouement la dupe du quiproquo. Là était le charme, le grand fin du fin. Sur cette trame subtile jetez à pleines mains les antithèses, les *concetti*, et vous aurez la pièce qui balança tout au moins la fortune du Cid et de Cinna.

Au lendemain de ces chefs-d'œuvre, le goût du jour était donc autant que jamais au romanesque et au subtil. Encore le premier ne réussissait-il qu'à demi sans le second. Tho-

(1) V. G. Reynier : *Thomas Corneille*, sa vie et son théâtre. Hachette, 1892, in-8°.

(2) Les *Engagements du hasard* (1647). — Le *Feint Astrologue* (1648). — *Dom Bertrand de Cigarral* (1650), — l'*Amour à la mode* (1651), — les *Illustres ennemis* (1654), — le *Geôlier de soi-même* (1651), etc.

mas en fit l'épreuve et sa *Bérénice*, tirée pourtant du grand *Cyrus*, fut dédaignée comme trop claire et trop simple (1658). Ajoutons que l'auteur renonça vite à exploiter cette veine si populaire. Bientôt son illustre aîné rentrait dans la lice, et des trois sujets proposés par Fouquet il choisissait *Œdipe* (1659). En bon frère, Thomas recueillait, j'allais dire qu'il ramassait les deux autres, *Stilicon* (1660), et *Camma* (1661). Le voilà dès lors engagé dans la tragédie historique, suivant à pas modestes celui qu'il appelait lui-même le grand Corneille (*Laodice*, la *Mort d'Annibal*, etc) ; plus tard imitateur assez pâle de Racine (*Ariane*, le *Comte d'Essex*) ; composant des pièces à grand spectacle et des opéras, essayant de tout, sans jamais produire une œuvre hors ligne ; talent secondaire, souple et, pour son malheur, beaucoup trop facile ; excellent homme du reste et digne de son frère par le cœur sinon par le génie. La succession académique du grand poète lui échut en 1685, et à Racine la tâche piquante de louer d'office les deux Corneille. Nous avons vu ailleurs de quelle façon noble et délicate il s'en acquitta.

Revenons de quelque vingt-cinq ans en arrière. Alors, à côté de l'auteur de *Timocrate*, fleurissait celui de la *Mort de Cyrus* et du *Mariage de Cambyse* (1656), de *Stratonice* (1657), d'*Agrippa* (1660), d'*Astrate* (1664), de *Pausanias* et de *Bellérophon*, — Quinault, le Quinault de la première manière, de la comédie d'aventures et de la tragédie doucereuse ; le poète aisé, parfois gracieux, plus souvent fade, chez qui tout jusqu'à je vous hais se disait tendrement. Ses opéras, qui vinrent dans la suite, font sa gloire, gloire assurément fort mêlée, car, à ne considérer même que l'artiste, il est fâcheux de le voir dissiper ses belles ressources de versificateur, de lyrique par moments, à chanter les Atys, les Isis, les Proserpine, les Roland, les Armide, à enjoliver de son mieux

... Les lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique (1).

Ce n'était point d'ailleurs une personnalité vulgaire que ce fils de boulanger, devenu par ses manières élégantes, son habileté, son mérite de poète et son caractère d'honnête homme, un bourgeois riche, considéré, fort bien en cour (2). Plus blâmable que Racine dans l'emploi de ses talents, comme Racine il sut le reconnaître, et Bossuet nous est garant de son repentir. Quinault lui-même commençait par ces vers un poème sacré que la mort vint interrompre :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Et vous dis adieu pour toujours.

Mais en 1664, la Muse tendre l'inspirait seule, ou plutôt la muse romanesque, à la mode du temps. « Avez-vous lu l'*Astrate ?* » demande un convive dans le *Repas ridicule* de Boileau. Ceux qui l'ont lu peuvent douter que chaque acte y soit une pièce entière et ne rien voir de particulièrement ridicule dans l'épisode de l'anneau royal confié un instant par manière d'épreuve à un personnage dont la disgrâce est résolue. Ils peuvent même reconnaître à la pièce certains mérites, quelques vers heureux et de facture presque racinienne, quelques accents chaleureux, beaucoup d'esprit, beaucoup trop, hélas! Quinault semble un talent vrai, digne et capable de mieux faire. Mais il suit le goût du jour; il le suit aux dépens du sérieux, de la vérité hu-

(1) Boileau. Satire X.

(2) Quinault fut avocat en parlement, auditeur des comptes. Ayant cinq filles à marier, il disait dans un joli madrigal :

... O ciel fut-il jamais
Opera plus fâcheux à faire ?

Louis XIV l'y aida, mais à lui tout seul le poète aurait pu en venir à bout.

maine et surtout de la morale. Son roman tyrien ne doit à l'histoire qu'un nom : celui du héros ; tout le reste est fantaisie pure. Et quelle fantaisie ! A son insu, à l'insu de tout le monde, sauf un seul homme indispensable pour dévoiler finalement le secret, Astrate est l'héritier de la dynastie légitime détrônée par l'ambitieuse Elise. On devine qu'il va s'éprendre furieusement de l'usurpatrice et que cette belle ardeur sera partagée. Ce qu'on devinerait moins, c'est l'effet que produira sur lui la révélation de sa naissance. En pareil cas, un personnage de Corneille sacrifierait, probablement du moins, la passion à l'honneur.

Les héros, chez Quinault, *pensent* bien autrement. —
J'écoute mon amour et n'entends rien de plus,

s'écrie Astrate. Aussi, quand Elise s'empoisonne pour le tirer d'embarras, est-on bien en peine d'empêcher qu'il ne se tue. Tout cela est dans l'ordre, car nous sommes en plein royaume de Tendre, et Quinault, qui sait à fond le code du pays, l'applique en toute rigueur. Dans son théâtre,

L'Amour est le seul dieu qu'il en faut consulter ;

il y règne seul et affirme son empire par une hardiesse qui va souvent à l'effronterie. L'auteur d'*Astrate* est bien le type de ceux que Corneille appelle quelque part « nos doucereux. »

Tel est encore ce pauvre abbé Boyer que Chapelain, dans ce temps-là même (1662), déclarait ne le céder « qu'au seul Corneille ; » le « fade Boyer » (1) qui, dans sa longue vie, donnera vingt-trois pièces, entre autres cette *Judith* (1695) où l'on pleurait sur Holopherne si méchamment

(1) Boileau.

mis à mort par l'héroïne (1). La vogue était donc au drame romanesque, toujours le même, avec ses types invariables : le céladon chevaleresque, la princesse glorieuse mais sensible, le roi solennel et débonnaire, le courtisan dévoué, quasi dévot, l'ambitieux criminel et d'autant plus que, s'il soupirait comme tout le monde, ce qu'il en faisait n'était que pose ou politique ; tous d'ailleurs êtres de convention, sans ombre de vérité morale. Les ressorts ne variaient pas plus que les types : substitutions de personnes, ressemblances fausses, billets énigmatiques, une sédition qui finit tout. La Bruyère dira plus tard : « La tragédie n'est pas un tissu de jolis sentiments, de déclarations tendres, d'entretiens galants, de portraits agréables, de mots doucereux, ou quelquefois assez plaisants pour faire rire, suivis, à la vérité, d'une dernière scène où les mutins n'entendent aucune raison, et où, pour la bienséance, il y a enfin du sang répandu et quelque malheureux à qui il en coûte la vie (2). » Au temps où débutait Racine, bien des gens ne la concevaient guère autrement. Rien de plus facile à prévoir que l'étonnement et la résistance de cette partie du public lorsqu'un nouveau venu prétendrait substituer aux imbroglios galants une action simple, soutenue par la passion vraie et l'observation profonde.

Cependant le romanesque fade ne régnait pas absolument seul au théâtre. Corneille y avait acclimaté la force, à tel point que Racine allait risquer de passer, lui aussi, pour doucereux. D'autre part, la gloire du vieux maître était si bien établie, qu'une gloire rivale ne pouvait se faire accepter qu'à grand peine. Il était encore là, payant de sa

(1) Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith.
(Racine.)

(2) *Des ouvrages de l'esprit*, 51.

personne, entouré de fidèles qui l'aidaient à se dissimuler son déclin. Dix ans après qu'il aura cessé de vivre, La Bruyère parlera un peu durement de « quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse. » (1) En 1664, tandis que Racine donnait la *Thébaïde*, Corneille faisait jouer *Othon*. Ceux qui avaient vu le beau temps de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Rodogune*, n'étaient pas encore des vieillards. Ils s'appelaient Montausier, Longueville, Nevers, Nemours, Saint-Evremont, Sévigné, La Fayette, Bouillon (Marie-Anne Mancini); tous demeurés plus ou moins sous le charme de leurs premiers enthousiasmes et sans doute s'aimant eux-mêmes quelque peu dans le grand homme qui les avait ravis tout d'abord.

En partant à la conquête de la renommée, Racine allait donc se heurter aux habitudes romanesques, à la prédilection traditionnelle pour le grandiose et l'héroïque, aux admirations consacrées et si facilement exclusives. Il devait rencontrer sur sa route une triple phalange d'adversaires : avant tout, Corneille, sa famille, son parti, la vieille Académie, la vieille cour; — puis les rivaux de métier, les Boyer, les Quinault, les Le Clerc, les Boursault, les Pradon; — enfin les critiques et gazetiers à la suite, Robinet, de Vizé, Subligny, les abbés de Villars et de Villiers, d'autres encore. Il allait s'acquérir de haute lutte des protecteurs illustres, le Roi même, Condé, Lamoignon, Dangeau, la princesse Henriette d'Angleterre, Mesdames de Montespan, de Maintenon. Mais il ne se pouvait que sa carrière ne fût laborieuse et militante; son tempérament d'ailleurs y prêtait.

(1) *Discours à l'Académie.*

III

Histoire de son théâtre. — La lutte pour le succès.

A vrai dire, la *Thébaïde* ne donna d'ombrage sérieux à personne. Elle accusait un vrai talent, capable çà et là de force et de grâce, mais encore inhabile à creuser une situation, à développer un caractère, à mener une scène ; un jeune esprit fort lettré, prenant son bien où il le trouvait, dans Eschyle, dans Euripide, dans Sénèque, dans Rotrou (1) ; non point plagiaire, comme on l'en accusa dans la suite, mais ne sachant pas encore justifier ses emprunts par une mise en œuvre assez personnelle. Son premier tort avait été celui de Corneille adoptant cinq ans plus tôt le sujet d'*OEdipe*. Racine devait dépenser trop de génie à ressusciter les antiques fables de la Grèce ; mais que ne lui laissait-il au moins la plus fataliste et la plus répugnante? Si Boileau l'eût conseillé dès lors, peut-être l'eût-il averti, comme il fera plus tard le poète épique, de choisir un héros attachant, aimable,

Non tel que Polynice et son perfide frère (2).

A part les pâles figures d'Hémon et d'Antigone, la *Thébaïde* n'en offre pas une où se puisse poser la sympathie. Œuvre médiocre et qui n'intéresse que comme point de départ et de comparaison. Aussi bien dès l'année suivante le débutant s'éleva bien plus haut dans *Alexandre*.

Lue en présence de bons juges, La Rochefoucauld,

1) On trouve dans la pièce une certaine trace, mais fort légère, des *Sept devant Thèbes*. Les *Phéniciennes* d'Euripide, la *Thébaïde* de Sénèque sont exploitées plus largement, mais plus encore l'*Antigone* de Rotrou.

(2) *Art poétique* ch. III.

Pomponne, Mesdames de La Fayette et de Sévigné, la nouvelle tragédie avait gagné leurs suffrages, et dès lors on attendit la représentation comme un événement. Elle eut lieu le 4 décembre 1665, au Palais-Royal ; mais le 18, l'Hôtel de Bourgogne commençait à donner la même pièce en concurrence avec les premiers acteurs. Mécontent d'eux, Racine l'avait livrée secrètement à leurs rivaux, et ce procédé, mal excusé par l'ambition, lui coûta l'amitié de Molière. D'ailleurs le succès fut vif ; les critiques y répondirent, attestées et refutées avec humeur par la première préface du belliqueux poète (1666). Peut-être d'imprudents amis lancèrent-ils les premiers l'idée d'une rivalité avec Corneille. Le vieux maître s'en alarma et quand Saint-Evremont eut écrit d'Angleterre sa *Dissertation sur Alexandre*, celui qu'on y glorifiait comme seul interprète fidèle de l'antiquité, remercia non sans quelque mélancolie : « Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez quand on se persuade qu'on m'a abattu. » Saint-Evremont avait souhaité qu'il adoptât l'auteur d'*Alexandre*, « pour former avec la tendresse d'un père son vrai successeur. » Vœu délicat, touchant même. Volontiers on rêverait un Racine formé par Corneille, gardant sa grâce native et apprenant à se faire plus mâle, plus « moral » au sens de La Bruyère (1), c'est-à-dire plus soigneux de nous élever en nous charmant. Etait-ce donc impossible ? Ni l'un ni l'autre ne s'y prêta. Racine se donner plus d'un tort, mais ici au moins il est excusable. Par une déférence de bon goût, il avait tout d'abord soumis son œuvre au jugement de Corneille, et celui-ci, parmi ses compliments, avait décidé que l'auteur n'était point né

(1) « Corneille est plus moral, Racine plus naturel ». (La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 54.)

pour la composition dramatique. De fait, à partir d'*Alexandre*, ces deux génies furent en lutte, lutte fâcheuse qui chagrina la vieillesse de l'un et ne fit qu'aigrir l'ardeur batailleuse de l'autre.

Mais qu'aurait désiré Saint-Evremont dans la nouvelle pièce ? Plus de couleur locale, plus de fidélité à l'histoire, surtout plus de grandeur dans le héros. On lui gâtait Alexandre en l'humiliant presque devant Porus, en le réduisant, et Porus lui-même, au rôle des paladins de roman. Le dernier blâme est juste. Nous aimerions Porus moins préoccupé des « beaux yeux » d'Axiane, et le conquérant a mauvaise grâce à déclarer que, depuis un temps, il fait tout pour ceux de Cléofile, « ces aimables tyrans. » On s'étonne de le voir, tandis que le combat dure encore, conter fleurette à cette princesse ou répondre en gentilhomme aux insolences polies de la première. Il se relève par sa clémence finale, et l'on ne saurait trop dire si Porus le domine en réalité ; mais il est sûr que la galanterie les amoindrit fort tous les deux. Réservons, pour le discuter en une fois, le reproche tant répété de négliger la couleur historique et de tout travestir à la française. Nous avons touché le point faible, le romanesque dont Racine porte encore le joug. — Malgré tout, l'*Alexandre* a bien ses mérites : auprès de faux brillants, l'éclat véritable ; à côté de l'afféterie en vogue, de beaux traits de force et de grandeur ; dans les vers, la pompe cornélienne et quelques traces de la grâce simple qui sera le charme définitif du poète. On dirait l'œuvre de trois mains différentes, de trois auteurs. Il y a trop de Quinault, quelque chose de Corneille ; et déjà Racine apparaît, encore assujetti à ses deux modèles si disparates, mais s'en dégageant tout ensemble.

Deux ans après (1666), il est enfin lui-même, lui tout entier. *Andromaque* peut marquer son véritable avènement,

comme le *Cid* a marqué celui de Corneille, et, dans son théâtre profane, rien ne dépassera manifestement ce chef-d'œuvre. Otons-en seulement quelques expressions qui sentent encore un peu la coquetterie et la rhétorique galante : pour tout le reste, voilà Racine affranchi du précieux et en rupture ouverte avec le romanesque. C'est au point qu'il comptera parmi ses critiques les champions obstinés du genre, d'Olonne par exemple à qui une veuve inconsolable semblera un personnage ridicule ; et que lui-même justifiera Pyrrhus de ses violences en alléguant que « tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons. (1) » J'y insiste d'ailleurs : Andromaque, c'est déjà tout l'art de Racine, et d'abord le tact souverain qui, dans la tradition antique, saisit à coup sûr les données les plus délicates, les seules dignes de vivre. La veuve d'Hector est française, elle est chrétienne, et nous l'en aimons davantage ; mais elle est très suffisamment homérique, bien plus que dans les *Troyennes* d'Euripide et dans son *Andromaque* surtout. Dieu pardonne aux réalistes qui la voudraient telle que la firent les mœurs historiques du temps, une esclave avilie dans un harem oriental ! Virgile indique ses humiliations et passe. Quant à Homère, il l'avait esquissée en deux traits : épouse et mère, rien de plus. Notre Racine la prend ainsi et, par une inspiration de génie dont Sénèque, il est vrai, a pu lui donner le germe, il met en lutte dans cette âme, non plus, comme chez la plupart des héros tragiques, une passion faible et un sentiment généreux, mais les deux plus nobles affections de la femme, la tendresse maternelle et la fidélité conjugale. Laquelle triomphera ? Ni l'une ni l'autre. Elles se balanceront jusqu'au bout et finiront par s'unir dans une illusion sublime : la mère acceptant la main

(1) Première Préface.

de Pyrrhus pour sauver Astyanax, l'épouse résolue à se poignarder ensuite pour rester fidèle à Hector. Maintenant rendez à cette figure idéale son cadre, son groupe ; donnez-lui pour ombre, pour repoussoir, le violent Pyrrhus, l'orgueilleuse Hermione, le sombre Oreste. Vous diriez un arc-en-ciel entre trois nuages orageux. Contraste saisissant, mais combien instructif et comme thèse et comme impression plus encore ! Qu'Andromaque soit finalement rassurée, heureuse et reine : peu importe ce dénouement sorti de la fantaisie du poète ; mais sans cela même qui ne préférerait ses angoisses aux tortures méritées de « ces trois cœurs qui n'ont pu s'accorder » parce que nul des trois n'a su se vaincre ? Si la vive peinture de la passion n'avait pas toujours ses dangers, *Andromaque* serait une des œuvres les plus morales de notre théâtre. Ajoutons un trait notable. Racine, je le regrette, ne vise pas assez d'ordinaire à produire l'admiration, la sympathie généreuse qu'éveille, en se montrant, la grandeur d'âme. Or, il la rencontre ici autant que l'aurait pu faire Corneille, mais d'une autre façon plus neuve et plus attachante, sans ostentation de force ni péril de raideur. Andromaque vaut toutes les héroïnes profanes ; elle les dépasse par la douceur modeste. C'est le fond de son âme, de son style par là même, et Racine n'écrira jamais rien de plus purement naturel que ce rôle, rien de plus gracieux sans l'ombre d'un ornement. Un dernier mérite bien caractéristique est l'extrême simplicité de la marche. Découragé par les refus d'Andromaque, Pyrrhus se rapproche d'Hermione, puis un retour de passion le ramène vers Andromaque. Tout le drame est conduit par ces deux mouvements d'âme et par leurs conséquences naturelles. Comble de l'art grec, de l'art vrai, qui sait faire beaucoup de presque rien, qui met l'intérêt, l'action, bien moins dans la multiplicité des

événements que dans la vivante progression des caractères.

« *Andromaque*, dit Perrault, fit autant de bruit à peu près que le *Cid*. » Applaudi, conseillé même par Henriette d'Angleterre, le poète se tint assez satisfait de la faveur publique pour ne se point inquiéter « du chagrin particulier de deux ou trois personnes (1). » Ne nous en inquiétons pas plus que lui-même. La comédie satirique de Subligny (2) atteste au moins la grande popularité du chef-d'œuvre, et les deux lettres de Saint-Evremont à Lionne montrent, dans leurs réserves embarrassées, beaucoup moins de jugement que d'humeur. Avec d'Olonne et les romanesques, il préfère à l'affliction d'une veuve, « la douleur des maîtresses tendre et précieuse. » Quant à la pièce, elle a bien « l'air des belles choses ; » elle est même belle, « fort au-dessus du médiocre, un peu au-dessous du grand. » Que lui manque-t-il pour y atteindre ? — Un « je ne sais quoi, » répond le critique. C'est dire : « Mon parti est pris de ne point admirer. »

Molière s'était vengé de la désertion de Racine en jouant la *Folle Querelle ;* mais la même année 1668, il s'honora en protestant contre l'insuccès des *Plaideurs*. Un procès personnel et le souvenir des *Guêpes* d'Aristophane avaient inspiré ce badinage, d'abord simple canevas destiné aux Italiens, puis complété pour l'Hôtel de Bourgogne avec la collaboration, probablement fort légère, de Boileau, de Furetière et autres habitués du Mouton-Blanc. Les *Plaideurs* échouèrent d'abord à la ville : on craignait de n'avoir point ri « dans les règles (3) ; » mais un jour hasardés faute de mieux devant le Roi, ils trouvèrent là un succès inattendu qui retourna l'opinion. Cependant, le fonds est

(1) Première préface.

(2) *La Folle Querelle,* comédie en trois actes et en prose.

(3) Préface.

loin des grandes comédies de Molière. Pour justifier le procès du chien, Racine a beau se réclamer d'Aristophane et du bon goût d'Athènes ; on reste libre de juger par cet exemple que le sel attique était quelquefois un peu gros. Dandin n'est qu'un maniaque; mais quelles esquisses amusantes que Chicaneau et la Comtesse! Que d'esprit et de gaîté dans l'ensemble ! Il n'y a pas là de quoi remplir toute l'idée de la vraie comédie ; mais on y voit à plein quel don comique avait reçu le poète, moins naïf que Corneille, mais d'humeur aussi belle et plus mordante.

Britannicus nous ramène à la tragédie (1669), *Britannicus*, la pièce des connaisseurs, au jugement de Voltaire, c'est-à-dire assez profonde pour que les seuls connaisseurs en aient la jouissance pleine et réfléchie, mais assez vraie pour que la foule y prenne d'instinct un grave plaisir. « Voici, disait Racine, celle de mes pièces que j'ai le plus travaillée. » C'est aussi là que s'affirme le mieux l'étonnante flexibilité de son talent. Depuis *Andromaque*, les Cornéliens ne pouvaient méconnaître en lui un grand peintre des affections tendres ou passionnées ; mais ils lui refusaient la force et le disaient incapable de la tragédie politique. *Britannicus* fut sa réponse. Or, bien que la politique n'y soit pas nommée, elle y remplit tout, non pas volontiers sentencieuse et discoureuse à la façon de Corneille, mais active et toujours visible à fleur des choses ; moins saisissante peut-être, et peut-être aussi d'autant plus naturelle qu'elle néglige de faire sa propre théorie. Quant à la force, elle n'a point l'éclat fier, le jaillissement brusque; elle est contenue et concentrée, mais bien réelle; et c'est plaisir de voir les deux génies rivaux se rencontrer dans une qualité commune, mais chacun avec son mérite propre et son tour à lui.

Racine imite en créateur; il nous rend toute la substance

de Tacite, du « plus grave des historiens (1), » mais adoucie et transformée comme il sied à la tragédie, selon le goût légitime de tous les siècles et non pas seulement de la société d'alors. Il peint au vrai la Rome impériale, mais il nous en épargne les infamies ou les ridicules, comme il nous fait grâce du réalisme où d'autres chercheraient un effet facile. Et que gagnerions-nous à voir Locuste, ses manipulations, ses expériences, Néron en posture de baladin ou de cocher, le festin et la mort foudroyante de la victime? « L'art n'est point fait pour amuser les yeux ou secouer les nerfs. L'objet principal, c'est l'homme. C'est ici le monstre naissant (2). » Or, tel est, à ce moment précis, le Néron de l'histoire, tel celui de Racine : une sorte d'écolier, méchant au fond, ingrat et faible, qui se fait insolent pour s'enhardir et s'émanciper; une bête féroce à demi contenue par un excellent dressage et par sa lâcheté plus encore, mais qui commence à mordre sa chaîne et à rugir; un jeune despote vicieux, doublement jaloux par intérêt politique et par amour, encore plus exaspéré de se sentir, lui maître du monde, sous la tutelle égoïste d'une femme ; d'ailleurs ne sachant y échapper que par le crime et empoisonnant son frère comme pour se faire la main et s'essayer à tuer sa mère bientôt. Chez Néron, tous ces éléments disparates se rencontrent sans incohérence. Agrippine, le second caractère de la pièce, le premier peut-être, est plus une par nature et plus simple ; c'est l'égoïsme dominateur, mais étudié dans toutes ses nuances et marqué de son trait distinctif qui est le manque d'empire sur soi-même, la présomption et le dépit entassant les maladresses jusqu'à se perdre faute de se résigner

(1) Bossuet.

(2) L. Veuillot, *Les Odeurs de Paris*, IV, 11. — Le grand écrivain donne là, en passant, une belle analyse de *Britannicus*.

à l'abdication, de savoir même dissimuler devant la résistance. Tacite avait dit *muliebris impotentia*, et tout le rôle n'est que la paraphrase de ces deux mots.

Mais entre le fils et la mère, entre ces deux orgueils qui s'entrechoquent, en regard de ce serpent qui est Narcisse, nous voulons des figures plus sympathiques. Racine vieillit légèrement et accuse pour plus d'intérêt les traits historiques du fils de Claude. Il transforme ou crée de toutes pièces le personnage de Junie. Le même goût qui lui fait écarter Sénèque, le pédagogue, l'homme aux dissertations et aux sentences, lui montre dans deux autres mots de son auteur un Burrhus bien plus beau que le vrai, un honnête homme qui pousse le dévouement jusqu'à la forme la plus ingrate de l'héroïsme, qui gémit en secret des dérèglements de son élève et les pallie au dehors, soit pour le contenir en lui conservant quelque estime de lui-même, soit au moins pour retarder autant qu'il se peut l'éclat irréparable. *Laudans ac mœrens :* c'est tout le Burrhus de Racine.

Admirable à qui réfléchit, ce rôle n'est-il pas d'ailleurs trop bridé, trop concentré pour être largement populaire? Avec les deux jeunes victimes, est-ce assez de l'intègre gouverneur pour balancer l'effet un peu pénible des trois caractères odieux contre lesquels il se débat? On a justement blâmé le vide relatif d'un cinquième acte où, la lutte morale étant finie, l'action véritable est épuisée. Il est une chose que je ne puis me défendre de regretter encore plus. La justice est sauvée par un châtiment suffisant des coupables; mais Burrhus seul contre trois monstres suffit-il pleinement à cette admiration que nos meilleurs instincts réclament de la tragédie, et comme satisfaction morale, et comme complément de plaisir? Etude puissante, leçon grave, terrible même, chef d'œuvre en un mot, *Britannicus* est tout cela; mais ne laisse-t-il pas une impression plutôt

pénible, et Saint-Evremont avait-il absolument tort d'improuver jusqu'à un certain point le choix du sujet ?

Du moins Racine l'avait traité en grand maître. « Vous n'avez rien fait de plus fort, » lui disait Boileau. Les « connaisseurs » avaient reconnu là quelque chose de solide (1); ils ramenèrent le public d'abord hésitant devant ces beautés délicates et profondes ; bref, la pièce resta et les critiques s'évanouirent. Il est vrai que tout d'abord elles avaient fait rage; vétilles pour la plupart et sans conséquence tant qu'elles n'étaient signées que Boursault ou Robinet ; mais pourquoi le bon Corneille eut-il la faiblesse d'y mêler certaines chicanes d'histoire? Voilà qui explique, sans la justifier, cette première préface que Racine n'aurait jamais dû écrire, ces épigrammes acérées qui visent *Agésilas*, *Attila*, *Pompée*, *Sertorius*, et, chose plus fâcheuse, Corneille même, reconnaissable sous les traits du vieux poète malintentionné qui venait au théâtre briguer des voix contre Térence. Faiblesse et misère des plus grands hommes ! Nous sommes loin du vœu de Saint-Evremont.

L'année suivante, les deux rivaux se trouvèrent, sans le chercher ni le savoir, en concurrence directe. Madame leur avait indiqué à tous deux le sujet de *Bérénice*. Titus épris d'une reine juive et contraint par les susceptibilités romaines à l'éloigner malgré elle et malgré lui : à quel épisode contemporain cette histoire faisait-elle allusion? Si Titus était Louis XIV, qui pouvait-on reconnaître en Bérénice, Marie Mancini, La Vallière, Madame elle-même ou toutes les trois ? Mince problème et que nous laisserons aux curieux des scandales de cour. La pièce de Corneille nous est connue ; celle de Racine n'est pas pour nous arrêter longtemps. Tour de force, chef-d'œuvre, si l'on y tient,

(1) Racine, seconde préface, 1676.

que d'étendre en cinq actes une élégie qui en remplirait à peine trois. Merveille de délicatesse et de grâce, vérité d'accent souvent touchante, partout style enchanteur. Mais nous savons que le génie même ne prévaut pas contre la force des choses, et malgré l'art du maître, *Bérénice* traîne et languit. Le triomphe de la raison d'État sur l'amour semblait une donnée faite exprès pour Corneille : pourquoi Corneille ne savait-il plus parler la langue de *Polyeucte?* Racine, lui, s'en tenait à l'analyse de la passion, passion sacrifiée en fin de compte, mais se payant de son sacrifice par des effusions infinies, si bien que l'impression dominante est plutôt molle et contraire à celle du *Cid.* « Tous les spectateurs ont épousé Bérénice, » écrira Jean Jacques à d'Alembert, et cette fois il aura raison. Au regard de la morale comme de la littérature, Boileau, l'ami sérieux, n'avait donc point tort de dire que s'il se fût trouvé en tiers entre Madame et Racine, il eût bien empêché le poète de s'engager.

Bérénice fut discutée comme les autres pièces. A tout prendre cependant, elle réussit fort ; mais sans atteindre au succès de *Bajazet* (1672), à ce « bruit » dont madame de Sévigné voulut s'expliquer la valeur en allant de sa personne à la comédie. Elle y pleura « plus de vingt larmes. » A son « petit sens, » Racine était remonté au niveau d'*Andromaque*, n'ayant fait jusque-là qu'en déchoir. La lecture amortit cet enthousiasme déjà modeste. On trouva le personnage de Bajazet glacé, les mœurs turques mal observées, point de raison suffisante à la grande tuerie finale, bref la pièce froide, au-dessous d'*Andromaque*, d'*Alexandre* même. Et « vive notre vieil ami Corneille!..... Racine fait des comédies pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir (1). » Vous entendez ici, avec le préjugé

(1) A madame de Grignan, 16 mars 1672. — Cf. les lettres du 9 mars, du 13 et du 15 janvier.

cornélien, les critiques du *Mercure*, de l'abbé de Villars, de Robinet, de Corneille lui-même qui avait dit à Segrais : « Voilà des Turcs bien francisés. » Eternel reproche que nous allons retrouver à propos de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*. Ici du moins, Racine s'en défendait sans grande peine. La donnée, historique d'ailleurs, était bien orientale et sentant sa barbarie. Un sultan parti en guerre qui envoie à sa favorite l'ordre de faire mourir un frère dont la supériorité lui fait ombrage ; la passion imprévue de la sultane pour ce frère condamné, la conspiration de palais qui va le porter au trône, la jalousie qui ruine tout, le héros tué par la femme altière dont il repousse l'amour, elle-même frappée à l'improviste sur un ordre secret du despote absent qui a éventé sa perfidie : mœurs du sérail que tout cela et non de la cour de France. Deux caractères au moins sont à l'avenant, et n'ont de français que la politesse élégante du langage. Le vizir Acomat délaissé, menacé par là même, travaille à se donner un nouveau maître, sans oublier de prendre des sûretés contre son ingratitude possible : grand politique, rompu aux intrigues du sérail et que rien ne déconcerte, pas même la catastrophe. Roxane est bien, dans son rang suprême,

Une esclave attachée à ses seuls intérêts :

intérêt de pouvoir, de passion surtout, mais de passion égoïste et violente, sans une lueur de générosité. Si Bajazet et Atalide étaient aussi fortement empreints de couleur locale, où pourrait se poser la sympathie? Bajazet n'est point glacé ; il est bridé, contraint par cette situation si forte, si orientale aussi, qui met le sort d'un héros dans la main d'une esclave toute-puissante. Cependant le héros paraît encore, nécessairement moins saillant pour la foule, mais intéressant pour les spectateurs sérieux, à proportion de la

contrainte qui l'enveloppe et dont il sort en livrant sa vie. Imaginons une parodie de la résolution finale d'Andromaque : Bajazet épousant la sultane pour la poignarder l'instant d'après et couronner sa rivale. Voilà peut-être un dénouement à la turque; mais, histoire à part, il n'y aurait plus une belle âme dans le drame et, dès lors, il ne serait que répugnant. Pour notre invincible besoin d'admirer et d'aimer, ce n'est point trop de Bajazet et d'Atalide. Si une « fille du sang ottoman » n'est point obligée d'être barbare, il restera que ce dernier personnage plaît et attache, au moins par le dévouement contrastant avec l'égoïsme de Roxane.

J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.

C'est la devise d'Atalide et presque tout son rôle. Chrétienne, elle le soutiendrait peut-être jusqu'au bout. Musulmane, elle le dément par un éclair de jalousie, et cette défaillance d'un instant cause la perte de celui qu'elle aime : grande leçon. L'impression d'ensemble est triste, sombre, fataliste, bien conforme aux théories d'Aristote et, du même coup, à l'esprit mahométan. C'est le point fâcheux. La Harpe a vu dans *Bajazet* une pièce du second ordre qui ne saurait avoir été faite que par un homme du premier. Oracle étrange et dont on ne saurait trop dire à première vue s'il est profond ou vide. Caractère, action, style, où trouver quelque chose qui dépare les autres chefs-d'œuvre de Racine ?

Mithridate (1673) fut une victoire à peu près sans combat, venant là fort à propos comme pour saluer l'entrée de Racine à l'Académie (1). On admira le terrible ennemi de Rome, ce vaincu méditant une diversion qui le rendrait

(1) Il prit séance la veille de la première représentation, 12 janvier.

en trois mois au pied du Capitole ; héros cornélien par ce côté, mais par ailleurs sultan oriental ; menant de front les passions et la guerre ; soupçonneux, rusé, cruel, sans y perdre toute grandeur. On aima le beau caractère de Monime, l'une des créations les plus parfaites de notre art classique. Elle était bien sœur d'Andromaque, d'Iphigénie, de Pauline même, cette jeune Grecque d'Ephèse ; fille assez obéissante pour se laisser engager au vieux roi malgré son attachement à Xipharès ; assez digne pour n'accepter qu'une situation relativement légitime garantie par l'envoi du bandeau royal ; assez fière et courageuse pour refuser au péril de sa vie la main de Mithridate, après qu'il a surpris par ruse le secret de son inclination pour un autre. C'était l'héroïsme comme chez Andromaque, mais l'héroïsme qui sied à la femme, doux, modeste dans sa force, d'autant plus admirable qu'on ne peut l'accuser un seul moment de se surfaire, de se raidir. En dépit d'Aristote et de l'histoire, nous savons gré au poète de laisser vivre Monime et de ne point faire aboutir cette fois la tragédie au malheur. Faut-il ajouter que ni Pharnace, ni Xipharès ne prêtent à une critique bien sérieuse? L'un soutient sans banalité le personnage souvent banal de traître ; l'autre n'est point un courtisan français, mais un jeune prince, digne de son père par le courage et de Monime par une délicatesse généreuse qui ne l'amoindrit en rien.

Le 18 août 1674, la cour eut la primeur d'*Iphigénie*. Paris ne la vit qu'au commencement de 1675, sur la même scène où venait d'échouer *Suréna*. L'astre de Corneille se couchait dans les brumes ; celui de Racine était à son glorieux midi, et qui aurait pensé qu'il dût s'arrêter si vite? La nouvelle œuvre fut aussi peu contestée que *Mithridate*, et l'histoire générale peut tenir pour non avenue cette autre

Iphigénie éclose huit mois plus tard d'une collaboration entre Leclerc et Coras (1).

Après deux excursions à Rome et deux autres dans l'Orient moderne ou antique, Racine revenait à la Grèce ; il empruntait son sujet à Euripide et sans doute il se croyait audacieux. Peut-être l'aurait-on embarrassé, effrayé même, en le déclarant supérieur à son modèle. J'avoue que j'y incline pour ma part, et voici pourquoi. Ayant résolu de présenter cette vieille légende à des spectateurs français, il devait la modifier en deux points. Il fallait en adoucir le caractère fataliste, rendre la liberté humaine moins passive sous l'oracle. Par suite, le dénouement d'Euripide ne pouvait demeurer tel quel. La biche substituée par Diane à la fille d'Agamemnon risquait fort de faire sourire, et, malgré tous les scrupules d'unité, on ne peut que trouver plus intéressante cette Eriphile si habilement reliée au drame et qui vient y renforcer l'élément tragique par excellence, la lutte des passions. La pièce de Racine est moins grecque, soit ; mais est-ce là si grand dommage ? Etant moins fataliste, elle est moins païenne, et c'est bénéfice pur. Elle en devient plus humaine et plus parfaite d'autant.

Se tromperait-on même beaucoup d'y voir un type heureux de l'art nécessaire au poète moderne pour autoriser, pour racheter l'idée, assez contestable en soi, de rajeunir les fables antiques ? Racine transforme sans cesser d'imiter, hardi et fidèle tout à la fois. Son *Iphigénie* est assez française pour nous plaire ; mais est-elle si peu grecque par ailleurs ? A part la question bien secondaire de costume et de langage, les caractères s'éloignent-ils de la tradition pri-

(1) Il n'en reste que la mordante épigramme de Racine. Les deux collaborateurs se disputaient la paternité de l'ouvrage inédit :

Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

mitive? Agamemnon reste bien le chef suprême, jaloux de ses droits et susceptible. Avec ses formes élégantes, dont il est facile de plaisanter (1), Achille est pris dans la pure veine homérique ; il rappelle celui de l'*Iliade* beaucoup plus que le héros presque débonnaire d'Euripide (2). Mieux qu'Euripide aussi Racine laisse voir la Clytemnestre de la tradition tragique, la femme capable de venger, après dix ans, la mort de sa fille par le meurtre de son époux. Quant à l'héroïne même, si elle est chez lui moins grecque, n'est-elle pas plus noble et plus touchante absolument? De part et d'autre, l'obéissance et le patriotisme la résignent finalement à mourir ; mais quand elle essaye de se défendre, que voyons-nous? Ici, la joie naturelle de vivre, de voir la douce lumière, avec l'horreur du sombre pays des morts ; là, chez Racine, le regret des biens supérieurs qu'il faut quitter : spectacle de la grandeur d'un père, gloire et amour de l'époux promis ; d'un côté l'instinct naïf et touchant, de l'autre, et avec les mêmes grâces, l'élévation d'une âme généreuse. Chateaubriand va trop loin quand il fait de notre Iphigénie une martyre ; mais il est certain que Racine l'a rendue chrétienne sans le vouloir, comme Andromaque d'ailleurs et Monime. Qui prouvera que c'est une faute, et quel spiritualiste conséquent n'avouera pas que le personnage en vaut mieux?

Privons-nous d'admirer en détail l'habileté du plan et la sobre élégance du langage. Tout compte fait, on n'oppose guère à ce chef-d'œuvre qu'un scrupule d'exactitude archéo-

(1) Taine le montre ôtant son chapeau à plumes et présentant sa main gantée à la captive qu'il veut affranchir dans les formes.

(2) L'Achille français joue de malheur devant les critiques. Les uns le trouvent trop poli avec Eriphile ; d'autres, Geoffroy par exemple, l'estiment presque brutal envers Iphigénie. (Acte V, scène II.) J'aime mieux Voltaire disant de lui : « Il parle comme Homère l'aurait fait parler s'il avait été français. »

logique, et nous y reviendrons. Quant à comparer les deux maîtres, c'est fort bien fait, pourvu que l'on ne s'arrête pas à noter, sans rien conclure, les différences entre deux sociétés et, pour ainsi dire, deux états généraux de l'âme. Osons penser que l'*Iphigénie* de Racine l'emporte précisément parce que, avec un art au moins égal, elle reflète une civilisation plus parfaite et une moralité plus haute. Du reste, en étudiant ce que Racine a conservé de son devancier, il fait bon reconnaître le fond invariable de la nature humaine et se convaincre, à la suite de notre poète, que le bon sens et la raison sont les mêmes dans tous les siècles (1). Voilà qui dépasse bien des plaisirs de pure curiosité.

Or, si la légende d'*Iphigénie* ne pouvait se présenter chez nous telle quelle, à combien plus forte raison celle de *Phèdre* ! Qu'offrait à Racine son premier modèle Euripide ? Deux déesses ennemies, deux victimes humaines presque passives sous les conséquences de cette inimitié. Dédaignée par Hippolyte, le farouche adorateur de Diane, Vénus se venge en déchaînant contre lui la passion criminelle de Phèdre et brise du même coup le malheureux instrument de sa vengeance : tout est là. Rien de froid pour nous comme ce conflit mythologique. Mais en outre, quoi de plus répugnant que cette donnée fataliste, païenne et, pour tout dire, impie ? Ayant le tort grave de l'adopter, Racine s'obligeait en rigueur à diminuer le fatalisme, à déplacer l'intérêt, à modifier profondément ou mieux à créer tout de nouveau les caractères. Il y mit son art, et pour ne réussir qu'à demi. Que ce mot ne fasse point scandale. Le génie du poète est hors de cause ; il a réalisé là un prodige ; mais la nature des choses est invincible, et tout le

(1) Préface.

génie du monde ne saurait transformer assez bien pour une société chrétienne un thème qu'il fallait tout simplement ne pas choisir.

En outre la transformation, nécessairement incomplète, ne va pas sans disparate ni équivoque. Phèdre est-elle ou non maîtresse de ses actes? — Non, semble-t-il, car, sous peine de réduire le sujet à néant, il faut bien nous la montrer comme une victime de la colère de Vénus.

Par contre et pour nous la rendre acceptable, Racine a dû la faire bien plus libre que dans Euripide. Elle a lutté contre sa passion ; maintenant elle la nourrit ; tout à l'heure elle l'abjurerait en disculpant Hippolyte, si elle n'apprenait soudain qu'il aime ailleurs. L'idée du mouvement jaloux qui arrête l'aveu sur ses lèvres appartient au seul Racine ; elle sert merveilleusement la vraisemblance du drame ; elle suffit à justifier l'attachement d'Hippolyte pour Aricie, contre ceux qui veulent de l'Euripide tout pur (1). Mais par là même la passion de Phèdre se rapproche des conditions ordinaires et la situation devient ambiguë, problématique. La liberté se montre, au grand bénéfice de l'intérêt ; mais le fatalisme s'affirme encore, au détriment de la morale et de la netteté du cas. Est-ce bien « malgré soi » que l'héroïne est perfide, incestueuse, et, si l'on en juge ainsi, peut-on l'estimer coupable, la condamner? C'est où intervient d'une façon fort inattendue la solution janséniste. Voici l'incident curieux, et la comédie à propos de la tragédie. Racine était déjà converti et marié (2) quand,

(1) Le grand Arnauld en était; Fénelon en fut plus tard.

(2) Louis Racine, *Mémoires*. — Des critiques veulent que Louis Racine se soit trompé de date, que l'épisode soit antérieur. Ils opposent à un témoignage positif de prétendues vraisemblances qui ne prouvent rien; le tout au profit d'une thèse préconçue et pour établir que la conversion du poète fut avancée par l'étrange approbation que donnèrent les jansénistes à la moins morale de ses pièces. Ainsi M. P. Mesnard (Racine, *Collection des Grands Ecrivains*, T. I, p. 91 et suiv.).

pour le réconcilier avec Arnauld, Boileau s'avisa de faire approuver la pièce au docteur. Il faut lire dans le janséniste Louis Racine le récit de cet épisode. Boileau, que nous avons vu assez bon diplomate au profit de Port-Royal, le fut cette fois et sans malice, je le suppose, à l'égard de Port-Royal même. Echauffé par lui, Arnauld se figura voir mise en drame une des propositions qui l'avaient fait bannir lui-même de la Sorbonne. Le cas de Phèdre pécheresse en dépit d'elle-même lui parut semblable — pardon du rapprochement ! — à celui de saint Pierre devenu renégat parce que la grâce lui avait manqué. Après quelques jours de réflexion, le dernier mot fut : « Il n'y a rien à reprendre au caractère de *sa* Phèdre, puisque, par ce caractère, il nous donne cette grande leçon, que, lorsqu'en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant (1) ». Bizarre entêtement des opinions personnelles ! Parce qu'il croyait retrouver son erreur chérie, le rigide moraliste innocentait la plus inexcusable entre les œuvres du poète. Et certes elle est bien telle, moins encore par le caractère incestueux de la passion de Phèdre, que par l'ardente énergie des peintures et surtout par ces larges restes de fatalisme païen si bien d'accord avec la doctrine de l'*Augustinus* (2). On s'afflige de l'illusion d'Arnauld ; on regrette la légèreté de Chateaubriand voyant à son tour dans le personnage de Phèdre « la chrétienne réprouvée... la pécheresse tombée vivante dans les mains de Dieu (3) » ;

(1) Louis Racine, *Mémoires*.

(2) Racine qui, dans sa préface, proclame hautement la moralité de l'ouvrage, ne touche même pas, comme de juste, à ces deux observations capitales. Elles conservent donc toute leur valeur. *Phèdre* est et sera toujours périlleuse, et comme thèse et comme impression.

(3) *Génie du christianisme*, partie II, livre III, chap. III.

on sourit de la gravité presque attendrie avec laquelle des commentateurs modernes prennent acte de l'oracle janséniste et saluent dans la pièce une inspiration chrétienne. Ils sont logiques après tout. N'ont-ils point décidé cent fois que le vrai, le pur Christianisme est celui de Port-Royal?

En même temps qu'il rejetait la mythologie au second plan et atténuait, trop peu pour la moralité, le fatalisme de son modèle, Racine déplaçait l'intérêt. Ce qui ressort de la pièce d'Euripide c'est une pitié superstitieuse, également partagée entre Phèdre et Hippolyte. Racine avait voulu, dit-on, faire plaindre la coupable encore plus que l'innocent. Tradition controuvée, gageure immorale et, dans tous les cas, mal tenue. En fait, la sympathie est tout entière pour le fils de Thésée et pour Aricie ; elle gagne même à leur attachement mutuel. Quant à Phèdre, c'est une curiosité mêlée de terreur qu'éveille ce personnage principal, unique, pourrait-on dire. Si un drame atteignait la perfection par le développement d'un seul caractère, *Phèdre* égalerait tous les chefs-d'œuvre connus ; elle les dépasserait peut-être. Où la psychologie est-elle plus profonde, plus savante, plus dangereusement vraie? Non pas immobile au reste et comme purement descriptive, mais vivante, agissante, déployée avec un art infini et cependant naturel ; amenant sous nos yeux, dans une succession parfaitement justifiée, tous les aspects de la passion, l'abattement, l'espoir, l'ardeur, la honte, l'épouvante, la jalousie, le remords. Devant cette merveille d'analyse, faut-il craindre, avec un bon juge, que l'action ne dégénère en étude? (1) J'hésiterais pour ma part, tant le caractère marche et vit. Le critique a, ce semble, plus manifestement raison quand il blâme Racine d'avoir sacrifié à l'héroïne

(1) Brunetière, *Les époques du théâtre français. Phèdre.*

et les autres personnages et le naturel parfait des événements. Si Thésée passe pour mort, s'il reparaît à point nommé, s'il croit si vite à la calomnie, si par ailleurs Hippolyte se défend si mal ; tout cela, sans être impossible, est trop visiblement pour faire avancer et aboutir le rôle de Phèdre. Quel avantage du côté de *Britannicus*, par exemple, ou de *Mithridate*, ou surtout d'*Andromaque !* Là toutes les figures du groupe tragique ont leur part de la lumière qui se concentre ici sur une seule. Là, dans les incidents, rien qui ne sorte du jeu combiné des âmes ; rien qui paraisse évoqué du dehors par un artifice du poète ; rien qui trahisse l'intention, le ressort.

Phèdre a passé longtemps pour le chef-d'œuvre de Racine. Il serait plus juste d'y voir un admirable tour de force, un prodigieux effort du génie contre une donnée à jamais inconciliable avec la morale et menant fatalement à plus d'une faute littéraire. Ajoutons pour complète justice que jamais la poésie du style ne s'est élevée plus haut. Tout d'abord peut-être le lecteur songe au récit de Théramène, tant admiré comme fragment épique, tant discuté au regard des vraisemblances et de la situation. On comprend que Thésée l'entende, ou plutôt que, dans la stupeur du coup, il ne songe pas à interrompre. Mais on incline à s'étonner comme Fénelon (1) que Théramène puisse caresser du pinceau le tableau de la catastrophe et le visage sanglant de son élève. Aussi bien la poésie est dans beaucoup d'autres passages, dans l'entrée de Phèdre, dans l'image qu'elle se fait du bonheur d'Aricie et d'Hippolyte, dans ses remords ; elle est partout, et le plus souvent lumineuse, chaude, musicale, sans miroitement ni fracas, toute grecque de ton et de couleur. Que vaudraient à ce prix les

(1) *Lettre à l'Académie*, VI.

minuties archéologiques? Quel homme tant soit peu lettré ne sent pas circuler, dans les vers de *Phèdre* surtout, cette lumière vive et sereine dont Euripide et Sophocle nous ont une fois pour toutes laissé l'impression? Qu'on n'accuse plus Racine de n'être point assez Grec dans les sujets empruntés à la Grèce antique. Il l'est quelquefois trop pour la morale ; il l'est assez pour l'art, avec cette délicate mesure qui transpose les objets sans leur enlever l'essentiel de leur caractère, qui les met au point pour notre œil en leur conservant de la couleur locale tout ce qui mérite d'être conservé.

Telle qu'elle est, avec ses côtés scabreux qui risquaient d'offrir un attrait de plus. avec ses imperfections littéraires qu'un art consommé dérobait du moins au premier regard, avec sa langue et sa poésie enchanteresses, *Phèdre* semblait promettre à l'auteur un succès d'enthousiasme. On sait quelle cabale acharnée lui infligea pour quelques jours l'apparence d'un échec.

La duchesse de Bouillon prit-elle la peine de susciter elle-même une Phèdre rivale? Entra-t-elle après coup dans la querelle pour se venger d'un sonnet offensant? Les deux traditions sont en présence et il serait oiseux de les discuter (1). Deux faits au moins sont hors de doute. Informé comme tout le monde de l'entreprise de Racine, l'auteur obscur d'un *Pyrame* et d'un *Tamerlan*, l'ignorant et incapable Pradon, se crut de force à concourir avec le maître. Il se hâta même pour arriver à temps, et sa pièce parut trois jours après celle de Racine (4 janvier 1677). Si la duchesse ne l'avait point soudoyé par avance, au moins dépensa-t-elle quinze mille livres pour confisquer à la fois les deux

(1) La seconde, la moins commune, est défendue par Sainte-Beuve, d'après un récit de mademoiselle Deshoulières, fille de la célèbre pédante. (*Causeries du Lundi*, tome XIII. *Les nièces de Mazarin.*)

théâtres pendant six représentations. Il y eut donc salle vide à l'Hôtel de Bourgogne, et à l'Hôtel Guénégaud brouhaha d'applaudissements gagés. On vit madame de Bouillon, le duc de Nevers, son frère, les jeunes Vendôme, la pédante Deshoulières, tout ce parti, déprécier à outrance la *Phèdre* de Racine et porter aux nues la rhapsodie pitoyable de Pradon (1). Les de Vizé, les Subligny pesèrent gravement les deux œuvres dans leurs balances de critiques et l'on ne sait trop si l'impartialité affectée de pareils juges ne dut

(1) A quoi servirait une analyse, qu'à faire voir jusqu'où peut aller l'aveuglement de parti pris ? Pour adoucir l'horreur du sujet, Pradon, le plus naïvement du monde, mettait à néant le sujet lui-même. Phèdre n'est, chez lui, que promise à Thésée, ce qui la ramène à la situation de Monime entre Mithridate et Xipharès. En même temps Aricie reprend, d'Hippolyte à Phèdre, le rôle d'Atalide amusant Roxane d'un faux amour de Bajazet. Pour battre Racine, Pradon commençait par le piller. Il allait même probablement jusqu'au plagiat direct. Bien des ressemblances de détail excluent l'idée d'une simple rencontre, et il est fort possible que plus d'un écho des lectures que Racine faisait de sa tragédie soit arrivé aux oreilles du concurrent. Plagiaire ou non, dans quelle prose misérable Pradon mettait-il ce qui est si élégamment dit chez le poète ! Ainsi les sacrifices où Phèdre n'adore qu'Hippolyte (Pradon, acte I, scène III); — l'émulation du fils de Thésée pour la gloire paternelle (II, 2) ; — le trouble de Phèdre à la nouvelle du retour de son fiancé (II, 5). — D'ailleurs, nulle vérité d'observation morale, et fastidieux abus des mêmes ressorts. Qu'un personnage saisisse chez un autre des signes de passion et se trompe sur leur adresse véritable ; c'est là un moyen romanesque mais admissible après tout. Pradon y revient cinq fois (II, 3 ; III, 1 ; III, 2 ; IV, 2 ; IV, 5). — Le style est d'un écolier de Racine, car il attrape çà et là le vers racinien ; mais l'écolier est déplorablement gauche et tombe souvent dans la dernière platitude.

Vous n'aimez que la chasse et le plaisir pénible.
(I, 1).
Je suis dans un état affreux, épouvantable.
(III, 1).

On prête à Racine ce mot : « Ce qui me distingue de Pradon, c'est que je sais écrire. » Oui, sans doute, mais bien autre chose encore. — L'auteur de *Phèdre et Hippolyte* récidiva plusieurs fois. Il fit entre autres un *Germanicus*, une *Troade*, honorés tous deux d'un épigramme de Racine, et un *Régulus* un peu moins mauvais que le reste, mais qui laissait encore à Boileau le droit de s'écrier :

Et la scène française est en proie à Pradon !

pas être plus amère au poète que l'acharnement des grands cabaleurs. Ceux-ci pourtant faisaient rage. Après une guerre de sonnets inconvenants commencée par madame Deshoulières, Nevers ne parlait de rien moins que de bâtonner Boileau et Racine, quand le grand Condé intervint et calma ce personnage en le prenant avec lui de très haut.

En même temps le public revenait de la mystification et la pièce reprenait pied sur le théâtre. Mais ni ce retour ni la belle épitre de Boileau ne purent vaincre le dégoût de l'auteur, et il brisa là sa carrière de dramaturge profane. Il avait d'ailleurs pour le faire de plus hautes raisons.

CHAPITRE II

Le poète sacré.

I

La seconde vie de Racine. — Le converti. — Jusqu'où fut-il janséniste? — Son abnégation littéraire. — Le père de famille. — L'homme de cour. S'il est mort d'un regard sévère de Louis XIV.

Cette année 1677 marque dans la vie du poète une révolution complète. Il se convertit, renonce au théâtre, se marie et devient, avec Boileau, historiographe du Roi. Déplore qui voudra les chefs-d'œuvre étouffés alors dans leur germe. On donnerait plutôt bien des tragédies pour un document qui révélerait le travail intérieur d'une telle âme à cette époque décisive. Le document n'existe pas. La nomination royale suivit-elle ou précéda-t-elle la résolution de tout quitter? Du moins est-il probable qu'elle y aida, en s'ajoutant aux récentes amertumes du métier chez un homme à qui, de son propre aveu, la plus mauvaise critique donnait plus de chagrin que les louanges ne lui causaient de joie. Mais surtout comment cette nature passionnée se déprit-elle à la fois de la gloire et du plaisir? D'après un mot de

Racine, sa tante de Port-Royal n'y fut pas étrangère (1). Enfin une conjecture intéressante nous le montre effrayé de voir, à cette date précise, éclater en actes criminels des passions qu'il avait popularisées à la scène et trop bien expérimentées de sa personne. En 1677 on était en plein dans l'abominable affaire des poisons, où lui-même, un peu plus tard, faillit être injustement impliqué. Or, tout le monde sait quelle part avait l'amour à ces tragédies domestiques. N'était-ce pas là de quoi troubler dans sa conscience d'honnête homme le peintre d'Hermione, de Roxane, de Phèdre, et du même coup réveiller sa foi ? (2) Il est possible, et tout est moyen pour l'œuvre de Dieu.

Le certain, c'est que, à partir de ce moment, Racine devint un autre homme. Il fut chrétien, dévot même, en toute probité et gravité. Rentré en grâce avec ses anciens maîtres, il resta leur ami et consentit à écrire secrètement pour eux et dans leur sens un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.* Rien cependant ne le montre janséniste en doctrine ou même en conduite. Qui s'en étonnera? Dans cette âme profondément sensible, en qui la piété contint la malice et développa la tendresse, où trouver l'ombre d'une affinité naturelle avec le christianisme farouche et désolé des soi-disant augustiniens? Comme beaucoup d'honnêtes gens, pour lesquels le gallicanisme régnant alors amoindrissait quelque peu la force des condamnations romaines, le converti n'entra pas dans le fond de la querelle, et tout porte à croire qu'il n'en vit pas assez l'importance. Il renoua, il entretint discrètement et généreusement ses relations de famille ou d'amitié avec les personnes du parti. « Voilà

(1) « C'est elle... dont Dieu s'est servi pour me tirer de l'égarement et des misères où j'ai été engagé pendant quinze années ». (Lettre à madame de Maintenon, 4 mars 1698.)

(2) Brunetière, *Les époques du théâtre français. Phèdre.*

tout mon jansénisme, » écrivait-il (1), et qui le convaincra de mensonge? Aucun fait ne prouve que la doctrine ait influé sur sa religion pratique, et il a pu attester madame de Maintenon qu'en toutes choses il avait pour l'Eglise la docilité d'un enfant (2). « Savez-vous, lui disait Boileau, pourquoi l'on vous accuse de jansénisme et non pas moi? C'est que je ne vais à la messe que le dimanche et que vous y allez tous les jours. » Boutade, mais qui a peut-être sa part de vrai. Chez tant d'esprits, ou légers et mondains, ou favorables à la secte, ou tout au contraire entiers et soupçonneux, dévotion et jansénisme pouvaient compter pour une même chose!

Aujourd'hui, selon les dispositions et l'humeur, les uns plaignent Racine d'avoir sacrifié à Dieu la gloire littéraire; d'autres discutent le sacrifice et le chicanent même un peu. A la vérité, le poète, si batailleur et si mordant jadis, ne se priva point absolument de l'épigramme. Il railla l'*Aspar* de Fontenelle (1680), le *Germanicus* de Pradon (1694), le *Sésostris* de Longepierre et la *Judith* de Boyer (1695). Quand mourut le pauvre auteur, il s'égaya un instant à la pensée que, si on le brûlait à la romaine, on pourrait lui faire, comme à Cassius Parmensis, un beau bûcher de ses innombrables ouvrages (3). Bien janséniste qui lui reprocherait ces menues malices. En revanche, pourquoi n'accepter pas comme profondément sincères les nobles paroles qu'il écrivait à Boileau : « Pour mes tragédies, je les abandonne volontiers à la critique. Il y a longtemps que Dieu m'a fait la grâce d'être assez peu sensible au bien et au mal

(1) A madame de Maintenon, 4 mars 1698.

(2) « Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. » (Lettre citée.)

(3) Lettre à son fils aîné, 24 juillet 1698.

que l'on en peut dire et de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre un jour (1). » Admirable progrès dans une âme qui, tout à l'heure, avouait tant souffrir de la critique. Racine abandonnait donc à l'opinion ses œuvres passées, comme il condamnait à l'avortement celles qu'il avait projeté d'écrire : une *Iphigénie en Tauride*, — il en reste le premier acte esquissé en prose ; — une *Alceste* peut-être déjà commencée en vers, plusieurs autres données dramatiques sur lesquelles son imagination s'était plus ou moins arrêtée et dont il entretenait volontiers son quasi disciple, Lagrange-Chancel. Enfin, peu de jours avant de mourir, il jetait au feu un exemplaire de ses tragédies amplement corrigé par lui-même pour quelque réédition future. Le sacrifice de sa gloire était bien complet.

S'il nous manque l'histoire intime de sa conversion, du moins pouvons-nous le suivre dans sa vie de famille. Il s'y montre admirable. Sa femme, Catherine de Romanet, était une personne simple, pieuse, fort peu lettrée, de quoi nous n'aurons pas le courage de le plaindre ; excellente mère d'ailleurs et tout entière à son œuvre domestique, au point qu'un jour où les deux historiographes revenaient ensemble de Versailles, Boileau s'impatienta de la voir préoccupée d'une peccadille d'enfant plus que d'une libéralité royale dont on lui rapportait la nouvelle. Les *Mémoires* de Louis Racine, les cinquante-cinq lettres du père à son fils aîné Jean-Baptiste, nous introduisent dans cette maison de la rue des Maçons-Sorbonne, où Racine eût tant souhaité

(1) Lettre du 4 avril 1696. — Il ne faut point dissimuler l'occasion. Par une de ces belles intempérances de zèle qui sont le fléau des bonnes causes, un jeune jésuite, professeur à Louis-le-Grand, avait fulminé en latin contre Racine, lui déniant le titre de chrétien, ce qui s'entend de son théâtre profane, et même celui de poète, ce qui est un peu fort. Le P. Bouhours chargea Boileau de faire à l'intéressé « mille honnêtetés » en réparation de l'incartade.

d'être plutôt que de passer, à la suite du roi, l'interminable revue de l'armée qui allait prendre Namur (1). Jamais intérieur ne fut plus digne, plus chrétien, plus gravement affectueux, à la mode d'une époque où l'on ne s'était pas encore avisé de craindre que le respect fît tort à la tendresse. Qui ne connaît les jolies scènes racontées par Louis : la carpe à manger en famille et pour laquelle Racine s'excusait d'aller dîner à l'hôtel de Condé ; les processions où tout le monde avait son rôle et où lui-même cumulait ceux de chantre et de porte-croix ? Madame Racine ignora toujours les pièces de son mari ; quant aux enfants, ils avaient défense de les lire, et leur père ne craignait rien tant pour eux que la tentation de rimer (2). C'est dans ses lettres à Jean-Baptiste qu'il faut suivre la marche d'une éducation toute grave et toute sage. Qu'il s'agisse de consoler l'enfant malade de la rougeole ou de corriger ses versions d'écolier ; qu'il faille, plus tard, tenir au courant des nouvelles domestiques le jeune homme devenu secrétaire de l'ambassadeur en Hollande, le diriger à son entrée dans le monde, lui rappeler en temps opportun la pratique religieuse ; il règne dans cette correspondance paternelle un mélange délicieux de simplicité, de tendresse contenue, de sagesse discrète. Est-ce plus beau qu'un beau drame ? C'est plus aimable en tout cas et d'une impression plus salutaire. Nous avons là, dans un de ses types à la fois supé-

(1) « ... J'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. » (A Boileau, 21 mai 1692.) Après son mariage, Racine avait habité d'abord la rue Saint-André-des-Arcs.

(2) Racine eut sept enfants. L'aîné, Jean-Baptiste, suivit quelque temps la carrière diplomatique, puis vécut solitaire et livré à l'érudition. Il mourut en 1747. Le dernier était Louis, le futur poète janséniste, ce petit Lionval dont parlent si joliment les lettres du père. Sur les cinq filles, une seule se maria ; les quatre autres se firent religieuses.

rieurs et modestes, la famille française, la famille bourgeoise d'alors. Entre les documents qui nous la rendent, les lettres de Racine auront à jamais une place d'honneur.

L'historiographe n'a laissé que quelques fragments, avec le souvenir de ses cinq campagnes et les plaisantes naïvetés de sa correspondance militaire (1). L'homme de cour est plus intéressant. « Rien du poète dans son commerce, dit Saint-Simon, et tout de l'honnête homme et de l'homme modeste. » Agréé pour sa belle mine qui le faisait ressembler à Louis XIV, pour son talent de lecteur que le roi mit souvent à contribution, il l'était mieux encore pour sa distinction simple et son esprit qu'il employait surtout à faire briller celui des autres. Est-il vrai que tout cela finit dans une disgrâce et que le gentilhomme ordinaire du Roi en mourut de chagrin? Racine tué par un froncement de sourcils de Louis XIV : belle matière à déclamation pour qui veut accuser le poète de faiblesse courtisanesque ou le plaindre comme une victime du despotisme. Qu'en faut-il croire cependant? Roman, mélodrame populaire, a dit le meilleur historien moderne du grand siècle (2). De vrai, la tradition a pour elle un passage de Louis Racine. Madame de Maintenon, qui faisait parler le père sur tous sujets, lui aurait arraché un mémoire secret sur les souffrances du peuple. Le roi l'ayant découvert aurait dit : « Parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre? » et le trop sensible gentilhomme se serait fait un monstre de cette impatience royale, aggravée d'ailleurs par un soupçon de jansénisme que ses envieux ne manquaient pas d'entretenir. Précurseur de Vauban, martyr du bien public ou de son dévouement à Port-Royal, ou de l'un et l'autre : on s'est plu à

(1) Voir ses lettres à Boileau, Lettres xx, xxv, xxvii, xxviii, xxix.
(2) Gaillardin, *Histoire de Louis XIV*, Tome VI, page 5, note.

figurer Racine dans cette attitude. Malgré le désir avoué de lui en laisser la gloire, des critiques sérieux n'osent pas accepter simplement le récit du fils (1). Agé de sept ans à l'époque, Louis n'est pas un témoin ; il rapporte des témoignages anonymes, au moins grandement atténués par des faits constants. On sait par exemple que, jusqu'à la fin, Racine fut des voyages de Marly, ce qui écarte l'idée même d'une réelle disgrâce. L'unique document de première main sur cet épisode est une lettre de Racine à madame de Maintenon (4 mars 1698). Or, qu'y trouve-t-on ? Nulle trace des affaires publiques, dix lignes de justification à propos d'une instance en dégrèvement personnel, puis une longue apologie sur l'accusation de jansénisme. C'est manifestement le point capital. On voit aussi qu'il y a eu mécontentement, refroidissement de la part du maître, et que Racine s'en affecte peut-être plus que de raison. Mais un refroidissement n'est pas une véritable disgrâce, et en souffrir outre mesure n'est pas encore mourir de chagrin.

Racine finit très pieusement, le 21 avril 1699. Madame de Maintenon écrivait : « Il vous aurait édifié, le pauvre homme, si vous aviez vu son humilité dans sa dernière maladie. » Il avait dit à son fils aîné qui lui parlait de guérison : « Dieu est le maître ; mais je puis vous assurer que, s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais. » Sa dernière parole à Boileau fut : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous ; » et quand ce même Boileau reparut pour la première fois à la cour, le roi s'écria en l'apercevant : « Ah ! Despréaux, nous avons beaucoup perdu vous et moi (2). »

(1) Mesnard, *Notice biographique sur J. Racine. Collection des Grands Ecrivains.*

(2) Boileau écrivait encore à Brossette : « Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir, s'ils croyaient qu'elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. » (9 mai 1699.)

Rien en somme ne permet de voir dans Racine un courtisan foudroyé par un regard sévère du prince. Comme Boileau, il avait pour Louis XIV une admiration sincère. S'il a jamais outré la louange (1), c'était le commun péché de l'époque et l'on dirait volontiers : que ceux-là lui jettent la première pierre qui n'ont jamais flatté personne, grands ou peuple, financiers, lecteurs ou électeurs. Les relations du poète avec la cour nous ont valu *Esther* et *Athalie* ; mais elles n'ont pas besoin d'être excusées ou relevées par là.

II

Esther et Athalie. — *Esther* à Saint-Cyr. Les prétendues allusions. — Comment *Esther* est un chef-d'œuvre sans être une tragédie. — *Athalie*, ses disgrâces. Le fond biblique et l'art grec. — L'action, les caractères, le spectacle, les chœurs, la prophétie. Drame, lyrisme, épopée.

En 1688, onze ans après que Racine eut renoncé au théâtre, madame de Maintenon lui écrivait : « Nos petites filles (de Saint-Cyr) viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront de leur vie ni aucune autre de vos pièces (2). » En conséquence elle le priait de faire, « sur quelque sujet de piété et de morale, une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins

C'est à la fois un témoignage et une épigramme. Quant à Racine, je m'assure que la perspective de cet éloge posthume ne lui aurait pas donné envie de mourir.

(1) On lit dans sa lettre à madame de Maintenon : « Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais ni du Roi ni de l'Evangile. » Bien qu'atténuée par le contexte, cette juxtaposition ne laisse pas de choquer.

(2) *Souvenirs de madame de Caylus*. Nous retrouverons ailleurs cette maison de Saint-Cyr, la création chérie de madame de Maintenon, son lieu de délices et sa dernière retraite.

capable d'ennuyer (1) ». Invitation piquante, flatteuse, mais compromettante par un côté. C'était du même coup rappeler au poète les inconvénients de sa première manière et le convier à en essayer une autre, mais dans des conditions à part. On lui disait bien de ne pas croire « que sa réputation y fût intéressée, parce que la pièce resterait ensevelie à Saint-Cyr ; » on le dispensait des règles, on ne voulait qu'un exercice de déclamation, un cadre à enfermer des chants. Malgré tout, l'entreprise qui allait lui valoir son plus beau triomphe de cour lui apparut tout d'abord comme une aventure périlleuse à son amour-propre, et sans doute il n'en était pas encore sur ce point au détachement absolu qu'il professa, nous le savons, huit ans plus tard (2). Boileau consulté opina tout net pour le refus ; mais c'était grand cas. Enfin le sujet d'*Esther* fut trouvé, qui satisfit tout le monde. Rien ne pouvait s'ajuster mieux au programme, et de plus l'occasion s'offrait de mettre à exécution une pensée déjà ancienne, celle « de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités (3). »

L'histoire de la préparation et des représentations d'*Esther* est pour intéresser à l'égal de la pièce même. L'auteur se fait maître de déclamation, metteur en scène. Aux jours solennels, il sera dans les coulisses, partageant avec Boileau les fonctions de régisseur, tandis que, à l'entrée de la salle, Louis XIV en personne, sa canne à la main, fera le rôle de contrôleur, presque de portier. En effet, ce « divertissement d'enfants » devient « le sujet de l'empressement

(1) Racine, préface d'*Esther*.

(2) Voir plus haut.

(3) Préface d'*Esther*.

de toute la cour (1). » Madame de Maintenon invite le Roi, il est ravi du spectacle, il y retourne cinq fois et c'est une faveur que de l'y suivre. Le dernier jour, 26 février 1689, madame de Sévigné s'y rencontre avec Bossuet. De là cette lettre célèbre où la marquise se montre d'autant plus contente de la pièce qu'elle est enchantée d'elle-même. Elle a fait preuve de bon goût, ce qui n'étonnera personne, par « de certaines louanges sourdes et bien placées qui n'étaient pas sous les fontanges de toutes les dames. » Le Roi est venu lui dire quelques mots et elle y a trouvé réponse. Bref, elle a été, ce jour-là, « l'objet de l'envie. » Ne sourions pas de cette candeur d'amour-propre. Si l'obstinée cornélienne a été désarmée par la joie de son petit triomphe personnel, du moins a-t-elle emporté de la fête une impression singulièrement juste. « C'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien. » Oui vraiment, le charme d'*Esther* naît de toutes ces harmonies ensemble ; il ne saurait être complet qu'à Saint-Cyr, dans le grand vestibule des dortoirs disposé en salle de théâtre, avec ses deux estrades latérales pour les religieuses et les pensionnaires, et son parterre où, derrière le fauteuil royal, on put reconnaître un même jour, Bossuet, Condé, Sévigné. Il faut aux beaux vers de Racine ces bouches nobles et pures, ces interprètes si bien formées par lui-même, et pourtant moins habiles que naturelles, capables, selon madame de Sévigné, d'y mettre tant d'esprit, mais aussi tant de grâce, de modestie et de piété, selon l'auteur (2).

C'est une des raisons pour lesquelles *Esther* n'a jamais réussi que médiocrement sur un théâtre profane (3) ; ce

(1) Préface.

(2) *Ibidem*.

(3) Elle y parut pour la première fois en pleine Régence, le 8 mai 1721.

n'est pas la seule pourtant. Œuvre trop délicate pour se produire en pareil lieu, mais à laquelle ainsi quelque chose manquait pour saisir le grand public. Avant de justifier ces derniers mots, il faut écarter bien des critiques parasites ou impertinentes ou même impies. Non, le premier succès ne tenait point à ces allusions inventées par la frivolité maligne des courtisans et plus tard exploitées par les détracteurs de Racine. Aman n'est pas Louvois ni « l'altière Vasthi » madame de Montespan ; ni les Juifs proscrits ne sont les protestants après l'édit de Nantes révoqué (1). Se figure-t-on Racine ne sachant pas ce qu'il dit ? L'aime-t-on mieux taxant Louis XIV d'ingratitude envers ses ministres, félicitant l'épouse légitime d'*occuper la place* de la favorite adultère, ou plaidant à mots couverts pour les victimes de la Révocation ? Manière étrange de faire sa cour ! Il s'y prend mieux, je pense, quand il rassemble autour de l'héroïne ces filles de Sion qu'elle forme de ses mains royales et parmi lesquelles elle peut goûter, à ses heures, le plaisir de se faire oublier. Cette allusion, la seule, est un agrément de plus, une harmonie heureuse entre tant d'autres ; mais, à Saint-Cyr même, tout le succès de la pièce n'était pas là.

Madame de Sévigné disait de son temps : « Cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect. » Ce devait être le contraire au dix-huitième siècle et au nôtre. Voltaire attaqua grossièrement la Bible à travers l'œuvre du poète. Sans afficher la même intention, Laharpe — il n'était pas encore chrétien — contesta l'intérêt, la vraisemblance même du fait et, par une bévue singulière, jugea la cour d'un sultan

(1) Sainte-Beuve s'amuse quand il incidente sur ces allusions prétendues mais surtout quand il veut rattacher *Esther* à l'inévitable Port-Royal. (*Port-Royal*, liv. VI, ch. II). D'autres à sa suite, voient dans la pièce une inspiration janséniste. Où donc est-elle ?

de Perse d'après les idées et les bienséances d'une société moderne. On a repris de nos jours la thèse de Voltaire, ou plutôt on a rajeuni ses sophismes, en relevant quelquefois l'impiété d'une forte saveur d'indécence (1). Je n'ai pas à justifier la Sainte Écriture et je verrais à l'entreprendre une sorte d'irrévérence envers le lecteur. Que Racine ait adouci l'esprit de la loi juive et la crudité des mœurs orientales, c'était son devoir manifeste, son droit aussi. Dès qu'il s'agit, non pas de démonstration religieuse, mais de leçons et d'exemples, il faut, sans oublier les différences, voir l'Ancien Testament dans la lumière du Nouveau. La critique rationaliste exagère du même coup les couleurs, pour nous trop orientales ou trop juives, du récit biblique, et les atténuations qu'en fait la muse chrétienne. Malgré leur politesse quelque peu moderne, les personnages sont bien de leur temps et de leur pays ; Assuérus, le Xercès des guerres médiques, un despote capricieux, ivre d'omnipotence, mais ayant des intervalles lucides ; Aman, l'esclave parvenu, rampant et superbe, très oriental quand il proscrit une race entière pour se venger d'un seul homme (2), très homme aussi lui-même quand il s'avoue plus sensible à une piqûre d'amour-propre qu'à l'amas de ses honneurs. Esther peut rester digne sous la loi commune de la polygamie antique. Elle parle en chrétienne, mais la Juive reparaît au besoin et il y aurait, par exemple, une trop grande faute historique à la faire clémente envers le persécuteur démasqué. Cette fois comme toujours, le poète a conservé l'histoire en la

(1) La palme, en ce genre, semble appartenir à l'auteur des *Courtisanes Grecques*, M. Emile Deschanel, sénateur.

(2) Voltaire s'égaye de ce ministre qui veut massacrer toute une nation « parce qu'on ne lui a pas fait la révérence. » Voltaire, je l'avoue, n'a jamais demandé tant; mais n'a-t-il pas réclamé souvent la Bastille, voire « un cul de basse fosse, » pour tel écrivain qui se permettait de le siffler?

transcrivant, en la transposant pour des oreilles françaises (1).

Que si l'œuvre ne remplit pas toute l'idée de la tragédie, ce n'est certes pas pour les pauvres raisons dont s'est payé Louis Racine : l'unité de lieu mal gardée (2), la pièce limitée à trois actes et terminée par un chœur, « chose inconnue aux anciens et contraire à la nature du poème dramatique, qui ne doit pas finir par des chants. » Où a-t-il vu cette dernière règle ? Et quelle superstition naïve dans tout cela ! Ce qui manque, ce sont les caractères amplement étudiés, c'est le choc ardent et prolongé des passions. Les ressorts historiques imposés sont trop simples et trop brusques pour prêter à la psychologie profonde, à la lutte poignante des âmes entre elles et contre elles-mêmes. Réelle, divine, tragique en soi, la donnée semble donc — pourquoi non ? — résister à la mise en œuvre dramatique (3). En tout cas, Racine à fait précisément ce qu'il a voulu, ce qu'on lui demandait, et nous serions fort injustes de lui demander davantage. Un poème où le chant se mêle au récit ; le tout lié par une action qui le rend plus vif, telle est *Esther*, idylle ou élégie sacrée dans un cadre tragique incomplet; ensemble de tableaux plutôt que de scènes, et d'admirables morceaux lyriques, avec une abondance de vers faits pour compter parmi les plus beaux de la langue ; en somme « le plus accompli chef-d'œuvre dans l'ordre des choses gracieuses, tendres et pures (4). » C'est bien assez.

(1) Je m'appuie ici sur le docte travail de M. l'abbé Delfour : *La Bible dans Racine*, 1891. La vérité historique de la pièce y est amplement discutée (page 86 et suiv.).

(2) L'action se passe en trois endroits du même palais, et l'auteur s'en excuse. Il a voulu « rendre ce divertissement plus agréable à des enfants en jetant quelque variété dans les décorations. » (Préface.)

(3) Petit de Julleville, le *Théâtre en France*, page 171.

(4) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, livre VI, ch. XI.

Athalie sera le chef-d'œuvre absolu, irréprochable autant qu'œuvre humaine peut l'être. On en sait l'histoire ; elle est courte et triste, par un côté du moins. Au commencement de 1691, la pièce était prête à Saint-Cyr ; elle y avait été plus d'une fois répétée devant Louis XIV, mais dans la classe bleue (1) et sans costumes, quand des scrupules bien fondés firent interdire les représentations d'apparat. Qui ne voit l'inconvénient de transformer peu à peu ces jeunes personnes en comédiennes ordinaires de Sa Majesté ? Une ou deux fois cependant on les fit venir à Versailles pour redire *Athalie* dans la chambre de madame de Maintenon et comme à huis clos. Trois ans après la mort de Racine, en 1702, elle fut encore représentée trois fois chez madame de Maintenon par un personnel aristocratique ou même princier. En 1716, elle fut bien accueillie sur la scène publique d'où l'écartait jusque-là une défense positive. Mais arrêtée et comme étouffée du vivant de l'auteur, elle avait d'ailleurs médiocrement réussi à la lecture. Qu'elle ait servi, comme autrefois la *Pucelle*, de pénitence de société, c'est un pur conte. Il est trop vrai cependant que beaucoup l'estimèrent froide ; que Racine en souffrit cruellement ; qu'il en vint même à douter quelque peu de son ouvrage, malgré Boileau qui, cette fois encore, jugeait bien et n'en voulait pas démordre. A Saint-Cyr, où continuèrent sans bruit les exercices dramatiques, Duché, le vieux Boyer lui-même, recueillirent l'héritage du grand poète. Si madame de Maintenon ne lui demanda plus rien, on peut croire que ce fut par délicatesse et parce qu'elle ne pouvait plus lui offrir un assez digne auditoire. En tout cas, sa plus belle pièce fut celle dont il jouit le moins.

L'excellence d'*Athalie* tient, ce semble, à une rencontre

(1) Celle des plus grandes pensionnaires, distinguées par les rubans bleus de leur uniforme.

exceptionnellement heureuse de l'art grec, mais enrichi et porté au comble, avec une donnée sublime par delà tout ce que la Grèce a connu ou rêvé. Ici l'habileté dramatique s'élève à ce point de perfection aisée et simple, où elle disparaît presque en se confondant avec la nature, sans perdre cependant le privilège de l'embellissement idéal. Mieux que jamais l'action est une, progressive, rapide, serrée, toute vraisemblable aussi, étant menée, sous la direction supérieure de la Providence, par le jeu bien spontané, bien humain, des passions et des caractères. Un seul ressort donne le branle à tout : le songe, unique invention du poète, si bien justifiée et par les remords de l'usurpatrice et par le caractère demi-surnaturel du sujet. La frayeur pousse Athalie au Temple ; elle y reconnaît l'enfant de sa vision, le mande, l'interroge, se laisse d'abord captiver par sa grâce ; puis, sur un retour d'inquiétude, elle le réclame comme otage et met le grand-prêtre en demeure d'agir. La pièce est là tout entière et, le songe une fois donné, Athalie se perd elle-même par une série d'actes libres mais en parfaite harmonie avec son état d'âme et sa situation.

Encore faut-il noter que, dans cette action si fortement conçue, tous les détails s'expliquent, s'appellent, s'engendrent les uns les autres. Aussi tout d'abord se laisse-t-on conduire, porter sans secousse ni inquiétude à ce courant si facile des choses ; la lecture étudiée fait saillir les habiletés cachées, les insinuations et préparations savantes, l'art du maître, son travail achevé, sa merveilleuse présence d'esprit.

Mais pour qui n'est plus enfant, le meilleur de l'action dramatique est dans le déploiement naturel des caractères ; leur vérité fait le plaisir sérieux, leur grandeur la plus noble jouissance. Là encore *Athalie* excelle. Etudiez ce

personnage même. Son rôle est court mais complet, admirable de vraisemblance profonde. Vous y voyez tous les aspects, toutes les phases d'une âme vieillie dans l'habitude du pouvoir, du crime aussi ; peut-être forte à l'origine, mais détendue par la lassitude et saisie des menaces du ciel ; flottant de l'orgueil au remords, de l'enivrement des longs succès au pressentiment de la défaite inévitable où mène la guerre contre Dieu ; faisant vanité de ses fureurs, et pourtant capable d'une surprise de sensibilité, d'un attendrissement moral ou peut-être simplement esthétique. C'est, on l'a bien dit, une Agrippine juive (1), aussi hautaine et infatuée que la mère de Néron, mais plus faible et plus violente, plus femme en un mot ; se débattant sous une obsession pire que celle des furies antiques, sous l'esprit de vertige avant-coureur de la chute des rois. — Mathan, son âme damnée et son mauvais génie, est bien le lévite déchu que l'ambition a fait apostat, que le remords fait persécuteur. Athalie, étrangère, superstitieuse et fataliste, hait en Dieu un ennemi de race et de famille ; Mathan, qui voudrait ne plus croire en lui, le hait comme spectre et comme bourreau.

Du côté de ce Dieu, qui daigne associer l'homme à sa cause, il n'y a qu'un seul caractère de premier ordre, les autres lui servant de cadre et de complément. Mais est-il possible de bien comprendre Joad si l'on ne comprend pas l'Ecriture, si on la rejette ou simplement si on l'oublie ? Voilà qui mène à le figurer en conspirateur, en traître, en régicide — pourquoi pas ? — ou en halluciné prenant pour inspiration d'en haut l'ardeur de sa passion personnelle. Inversement d'autres le jugent trop chrétien, trop adouci, pas assez féroce (2) ; ils croient voir un évêque du temps de

(1) E. Faguet, *les Grands Maîtres du dix-septième siècle.*
(2) Taine.

Louis XIV, un Bossuet mal travesti sous l'Ephod et le Rational. Inadvertance ou fantaisie. Joad peut et doit parler jusqu'à un certain point en prêtre chrétien et français; mais au fond il est bien historique, bien juif. C'est le premier personnage d'une demi-théocratie où la politique et la religion se confondent presque. C'est aussi le prophète, car si l'inspiration proprement dite ne le visite qu'un instant, l'esprit de Moïse est en lui comme à demeure, l'esprit d'Elie et de tous les Voyants d'Israël. Les circonstances l'ont fait dépositaire et vengeur d'une légitimité plus sainte que toute autre, puisqu'elle vient du ciel par le sacre de David et que, par le Messie futur, elle intéresse l'avenir religieux du monde. Il doit donc être homme d'Etat, et de ce rôle il a les parties essentielles, la décision, la vigueur, l'habileté, l'éloquence. Avant tout, il est homme de Dieu par la foi inébranlable, par l'autorité, par les saintes colères du zèle. Mais il est homme aussi, et nous l'en aimons ; nous aimons à voir cette force continue et sereine se détendre à l'instant le plus solennel et s'émouvoir, non des risques de l'entreprise, mais des tentations futures de l'enfant royal. Ces larmes soudaines, dont le pontife s'excuse devant Joas, il n'a pas à s'en excuser devant nous, loin de là. Elles sont encore plus touchantes sur son visage auguste que dans les yeux maternels de Josabeth.

Mais qu'a fait Abner à des critiques ailleurs mieux inspirés ? (1) Pourquoi nous le donner comme un personnage de comédie, type du soudard brave et borné, promenant d'une dynastie à l'autre sa fidélité banale et son invincible besoin de servir ; instrument naïf, ils disent même niais, entre les mains savantes de Joad ? Joad est habile sans doute ; mais si tout d'abord il mettait Abner dans sa confi-

(1) E. Faguet, *les Grands Maîtres du dix-septième siècle.*

fidence, le capitaine juif nous intéresserait moins ; c'est alors précisément qu'il tomberait au rôle d'instrument banal. Tel qu'il est, par où l'estimer répréhensible ou ridicule ? Parce que, croyant la bonne cause perdue, il a continué de servir le pays sous un pouvoir usurpateur ? Parce que, le pouvoir légitime venant à reparaître, il se range du côté du droit, de ce droit à part, plus immédiatement divin que tout droit politique ordinaire ? Si l'on veut bien entrer dans la donnée historique, il n'y a plus rien qui puisse faire ombre sur cette figure de soldat.

Avec ou sans préméditation, le poète a rassemblé dans *Athalie* toutes les formes, toutes les puissances de l'art. Que manque-t-il à cette œuvre ? Ni le mérite excellent de l'action et des caractères, ni la poésie d'un style où la couleur biblique reste si voyante sous la gaze de la transcription française ; ni la force expressive du chant provoquée et servie par un lyrisme qui est déjà une musique, bien fait d'ailleurs pour inspirer les Gossec, les Haydn, les Mendelssohn. Omettons, quant à présent, d'apprécier Racine comme lyrique, et notons seulement avec quel goût, dans ses deux pièces sacrées, il transforme et perfectionne le chœur grec. Le sien n'est plus ce représentant collectif et un peu factice de la sagesse populaire, confident universel des héros du drame et les rappelant d'office à la modération. Les jeunes suivantes d'Esther, les filles de Lévi qui viennent célébrer au Temple la fête des Prémices, ont à l'action le même intérêt personnel que les vieillards de Thèbes à celle d'*OEdipe-roi* par exemple. Mais en outre leur intervention est plus savamment ménagée ; elles paraissent ou disparaissent à propos, et c'est chose plus naturelle que la convention grecque, laquelle maintenait le chœur toujours en vue, à la fois acteur perpétuel et spectateur idéal. Chez Racine, il s'en tient plus nettement à ce

premier rôle, d'où il suit que ses chants sont plus étroitement liés à l'action, plus dramatiques par là même, sans que leur essor lyrique en soit vraiment ralenti.

Athalie est une fête pour les yeux aussi bien que pour l'oreille et pour toute l'âme. Il faut admirer cette mise en scène profondément significative, non pas faite pour amuser les sens, non pas éblouissante au point d'éclipser l'impression morale, mais si bien calculée pour la servir. Au temps de sa jeunesse romantique, Sainte-Beuve regrettait de n'y pas voir déployées toutes les splendeurs du Temple. Il s'en est dédit plus tard. Il a reconnu que « trop de décors eussent nui à la pensée, que trop de drescriptions... nous eussent caché le vrai sujet, le Dieu un, spirituel et qui remplit tout (1). » Cependant, malgré cette sobriété qui est l'art même, quels spectacles, quels groupements expressifs ! Que l'on revoie en idée les apprêts du couronnement si touchants à la fois et si grandioses ; le coup de théâtre final montrant aux yeux effarés d'Athalie le roi sur son trône, entouré de personnages qui sont comme les attributs vivants, les uns de sa grâce enfantine, les autres de son droit armé. A la scène de la prophétie, même contraste : deux groupes, deux sortes de demi-chœurs à la grecque, l'un de prêtres, l'autre de jeunes filles ; la petite armée de Dieu représentée dans son élément faible et dans son élément fort qui l'est si peu ; au milieu, le Voyant que ce spectacle même saisit, élève et prépare à l'inspiration divine.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !

Au-dessus, plus présent que jamais par l'opération miraculeuse de son Esprit, l'Invisible qui remplit tout, qui con-

(1) *Port-Royal*, livre VI, chap. XI.

duit tout, qui est, comme on l'a justement dit, le premier acteur du drame. Cette fois encore, le tableau sensible peint au vif la situation morale et en double l'impression.

Ce moment de la prophétie de Joad est comme le centre de la pièce, le point unique et précis, d'où l'on en peut mesurer d'un regard toute l'élévation, toute la profondeur. En même temps que le nœud dramatique achève de se serrer, le lyrisme éclate avec plus d'à-propos que jamais et de puissance; mais encore le sujet prend soudain les proportions de l'épopée ; il grandit et s'étend jusqu'à l'infini par l'évocation de la Jérusalem nouvelle et du Messie à venir. Racine, dit-on, a prétendu nous intéresser avec une vieille femme, un prêtre et un enfant; et tandis que les uns, Voltaire par exemple, raillent l'entreprise comme une folie, d'autres célèbrent le succès comme une merveille. Des deux parts, on méconnaît, à bonne ou à mauvaise intention, le fond, l'essence même de la donnée. Assurément les personnages nous intéressent de fait et à bon titre; mais il y a mieux que la curiosité psychologique éveillée par Athalie, mieux que la sympathie pour Joad et pour Eliacin. Par delà le conflit politique, local, personnel, ce qui est en cause, ce qui se remue ici, dirait Bossuet, c'est l'avenir religieux de l'humanité, le plan même de Dieu sur le monde. Ne craignons point d'amoindrir l'ouvrier en rendant hommage à la richesse exceptionnelle de la matière. Sa gloire, à lui, est d'en avoir eu conscience, de l'avoir égalée autant qu'il est humainement possible, en faisant concourir à la mise en œuvre toutes les richesses de l'art humain.

Aussi n'est-il que juste d'avouer *Athalie* pour le type accompli du poème tragique. Sur quel théâtre ancien ou moderne trouver un drame à la fois d'inspiration aussi haute et d'exécution aussi parfaite ? Point de routine en ce

jugement, point de parti pris national ou même religieux. Telle pièce religieuse est faible par l'insuffisance de l'auteur ; et nous le verrons, la raison n'a pas besoin de patriotisme pour estimer notre système dramatique du grand siècle comme approchant plus que tout autre de la perfection conçue et voulue par la saine nature. Or, de ce système, *Athalie* est la dernière expression, la plus irréprochable. Possédât-on de mémoire la pièce entière, on s'aperçoit en relisant qu'il y reste bien des choses à découvrir. L'écueil serait l'ambition d'être neuf, l'érudition infinie, ou ce raffinement implacable qui disséquerait volontiers les chefs-d'œuvre jusqu'à les réduire en poussière. Plus ils sont grands et admirés, plus il importe à la critique de se faire précise et discrète. C'est les méconnaître que de prétendre les épuiser (1).

(1) On m'excusera dès lors de ne point rechercher ce qu'*Athalie* peut devoir à l'*Ion* d'Euripide, comme de ne point confondre l'*Esther* de Racine, avec les ouvrages tirés du même fond par Pierre Mathieu, Montchrestien et du Ryer.

CHAPITRE III

Le génie de Racine et son système dramatique.

I

Le génie. — Aptitudes littéraires quasi universelles. — Don lyrique. —Sentiment de la nature. — Style et versification. — La simplicité élégante. — Racine a tout droit au titre de génie.

Quand on jette sur l'œuvre de Racine une vue d'ensemble, ce qui saisit tout d'abord, c'est l'étendue, la variété, la souplesse de ce grand esprit. Dans les genres où il n'a pu s'exercer que par rencontre, là même où il n'a laissé que des fragments ou des ébauches, il a si bien marqué ses aptitudes qu'on hésite à lui en refuser une seule, à le défier de rien. Il n'a été ni poète comique de profession, ni épigrammatiste, ni pamphlétaire, ni discoureur académique. Mais comment nier le don spécial chez l'homme qui a écrit en se jouant et les *Plaideurs* et les épigrammes sur la *Judith* de Boyer ou l'*Aspar* de Fontenelle; chez l'auteur des deux lettres à Nicole ; chez celui qui, parlant au nom de l'Académie, a loué le grand Corneille en termes si nobles et si délicats ? Le temps lui a manqué pour donner sa mesure comme historien ; mais que ne promettaient pas les quelques essais qui nous restent ? Les chœurs

d'*Esther* et d'*Athalie*, les quatre beaux cantiques faits pour Saint-Cyr, ne suffisent pas à le ranger parmi les grands lyriques. Mais pourquoi? C'est qu'ils sont œuvre d'imitation plutôt que d'invention personnelle. Que leur manque-t-il hors de là? Serait-ce l'harmonie, l'éclat des images, la variété facile du sentiment, le mouvement de l'âme traduit au naturel par celui du rythme?

Racine était « très peu poète lyrique, » a dit quelqu'un (1). Mais qu'est donc le lyrisme, sinon l'enthousiasme, la passion très vive, très colorée dès lors et très musicale dans son expression? Où commence, où finit précisément cet état d'âme? Cesse-t-il dès que s'arrête le transport proprement dit, dès que l'esprit se recueille un instant pour contempler quelque vérité générale d'où le transport va renaître? Si la poésie lyrique touche de si près à la poésie gnomique, didactique, dramatique, élégiaque, satirique; ne peut-on désigner de son nom les œuvres où elle domine, mais où entrent quelques éléments qui ne sont plus elle-même en toute rigueur? C'est une erreur de confondre les genres; mais c'en est une autre de les diviser à l'infini pour les parquer en castes fermées, en compartiments géométriques. Lisons les chœurs de Racine sans esprit d'analyse à outrance; laissons-nous conduire à leur mouvement; et de bonne foi nous l'avouerons lyrique. Libre à nous de regretter en quelques détails la véhémence plus hardie, l'impétuosité plus orientale du modèle. Racine ne traduit pas; il imite, il paraphrase et, s'il lui arrive d'atténuer, il mérite, selon les rencontres, ou l'indulgence ou la louange même. Grand artiste dans la transcription, quelquefois littérale, ailleurs adoucie plutôt qu'affaiblie sous un léger vêtement d'élégance moderne; mais surtout

(1) E. Faguet.

dans le choix et le groupement des traits empruntés à la poésie hébraïque, dans l'allure imprimée aux ensembles et qui relève la paraphrase à la hauteur d'une création. Or, cette allure est celle de l'âme du poète, et il semble difficile de juger impropre au lyrisme une âme à ce point agile et vibrante.

Quelques-uns, je le sais, tiendraient volontiers pour éléments essentiels du don lyrique l'intempérance d'imagination, la violence outrée du sentiment, la pensée vagabonde, incohérente, émancipée du contrôle et du gouvernement de la raison. Que dire à ceux-là, sinon que le plus puissant et le plus enthousiaste parmi les poètes doit rester homme après tout? Pour notre Racine, bien qu'il ait écrit les premiers morceaux vraiment lyriques dont notre littérature puisse être fière, j'ai dit ce qui empêche de l'estimer créateur, en France, d'un genre qui n'est bien réellement né qu'à notre époque. Mais il faut en convenir : de ce côté comme de tant d'autres, le ciel avait été prodigue à son égard.

Après avoir loué justement la féconde variété des poèmes de Corneille, La Bruyère ajoute : « Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine et qu'ils tendent un peu plus à une même chose (1). » Prenons garde qu'il s'agit du « dessein, » du plan. Quant au sentiment, au ton, à la couleur, La Bruyère avait trop de goût pour méconnaître l'heureuse mobilité de cette rare nature, son talent d'assimilation, sa docilité à l'impression reçue des objets et des modèles, en même temps que sa puissance à la gouverner, à la marquer de son empreinte, de son cachet. Assez souple pour s'adapter à tous les genres, quand Racine se tient dans son genre de choix, il s'y

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 54.

montre également flexible, fécond, varié ; il se fait Grec, Romain, biblique, sans cesser d'être lui-même. Nous retrouvons l'accent propre de Tacite, d'Euripide ou des Prophètes, mais toujours nous entendons le son, le timbre original et caractéristique de cette âme fine, sensible, délicate, invinciblement élégante jusque dans la force et maîtresse d'elle-même jusque dans le transport. Pour avoir répété après tout le monde le *tendre* Racine, croirions-nous avoir tout dit ? Et *Britannicus* et *Bajazet* et *Mithridate* et *Athalie !* N'y a-t-il que tendresse en tout cela ? Il est donc fort au besoin, le doux poète ; il est sublime dans l'occasion, mais à sa manière qui en vaut bien une autre, aisément, simplement, paisiblement (1).

Un dernier trait à l'honneur de ses aptitudes quasi universelles, c'est l'intelligence qu'il a, très sobre mais très réelle, du geste, de la pose, de l'attitude ; la vision exacte et vive des grandes scènes humaines, terribles ou gracieuses ; le sens de la nature physique, du cadre matériel, de l'atmosphère spéciale qui convient à chaque sujet. Taine se trompe fort de le réduire à composer d'admirables discours (2). C'est oublier, parmi beaucoup d'autres choses, la première apparition de Pyrrhus devant Andromaque à la lueur des palais brûlants de Troie, et le triomphe nocturne de Titus, et nombre de traits descriptifs semés dans *Iphigénie*, dans *Phèdre* surtout. Il convient au spirituel et paradoxal critique de compter pour rien ces tableaux brefs mais si bien vus et qu'un mot nous fait voir : Agrippine écartée du trône dans une audience solennelle ou faisant antichambre à la porte de son fils ; ou encore le trouble du sérail à la fausse nouvelle de la mort d'Amurat. Il ne lui plaît de se rappeler ni la mise en scène d'*Athalie*,

(1) Voir Boileau, *Réflexion* XII *sur Longin*.

(2) *Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

ni la première entrée de Phèdre, son désordre et sa langueur physique, non pas détaillés entre parenthèses et avec une insistance peu flatteuse pour l'intelligence des acteurs, mais indiqués et imposés par le texte même. Racine, il est vrai, n'appuie pas lourdement sur le pittoresque ; il n'attend pas son succès du décor et ne demande à ses interprètes que de ne pas trahir le sentiment, la psychologie du rôle (1). Il use de tous les moyens, mais dans l'ordre et pour le but ; il touche les sens d'une touche discrète mais puissante, et ce qu'il en fait n'est que pour mieux atteindre l'âme. Sainte-Beuve a parlé excellemment de « ses facultés complètes rangées sans tumulte sous sa volonté lumineuse (2). » Voilà bien Racine, spiritualiste avant tout, comme il faut l'être, mais artiste achevé, homme complet, à qui rien ne manque pour sentir et pour émouvoir.

Ce qu'il est dans l'ensemble de sa manière, il l'est aussi et comme nécessairement, dans les détails de son style. « Ce qui me distingue de Pradon, disait-il, c'est que je sais écrire. » Il connaît sa langue et il ne cesse de l'approfondir par un travail qui fait honte à notre précipitation ordinaire. Il n'a pas la ridicule vanité d'estimer le vocabulaire trop pauvre pour ses conceptions ou la syntaxe trop rigide pour le mouvement passionné de son âme. Peu d'innovations, mais un savant usage du parler courant de la bonne compagnie. Or, cet usage n'est autre chose que le style, et par le style un écrivain de cette valeur se fait de la langue de tout le monde une langue à lui ; mais encore il perfectionne la langue de tout le monde, en créant d'heureuses alliances de mots, en naturalisant de belles locutions étran-

(1) On sait du reste qu'il excellait dans l'art du débit et qu'il avait formé lui-même la Champmeslé.

(2) *Port-Royal*, livre VI, chapitre XI.

gères, grecques, romaines, bibliques : autant de richesses ajoutées au patrimoine commun. L'inventaire en serait infiniment instructif et agréable, mais trop vaste pour notre cadre. N'est-ce point au reste affaire d'éditeur ou de professeur plutôt que d'historien (1)?

Ecartons seulement deux reproches dont le contraste porte à sourire. On a jugé bon de nous apprendre que, selon Victor Hugo, Racine fourmille de fautes de français et d'images fausses, d'expressions impropres et incohérentes, de vers de mirliton ; qu'il fut en somme « un bon petit poète sage et médiocre, un poète bourgeois (2). » Passons, car il n'y a là qu'une excentricité de plus à la charge de l'illustre *déséquilibré*. Déjà, mais d'un ton plus modeste, d'Olivet, Laharpe, d'autres encore avaient chicané Racine sur la versification ou la grammaire. Leur arrivât-il ici ou là de n'avoir pas absolument tort, on trouve un peu bien hardie l'entreprise d'apprendre à Racine la langue française ou l'art des vers. Ne serait-il pas mieux de les étudier à son école? Pour son vers en particulier, quelques-uns inclinent aujourd'hui à le juger pâle au prix des « splendeurs et des sonorités (3) » contemporaines. Mais outre que les « splendeurs et les sonorités » vont mieux au lyrisme qu'au drame, il n'en faut pas exiger trop, sous peine de compromettre des intérêts plus sérieux. Le dix-septième siècle n'ignorait pas que la poésie est la pensée imagée et musicale ; mais il aurait cru la ravaler d'en faire une musique pure ou une mosaïque à tirer l'œil ; il ne prenait point l'effet pour le beau ; il n'était ni matérialiste ni sensualiste. Voltaire, lui, trouvait plus simple

(1) Voir dans le Racine des *Grands Écrivains*, tome VIII, la préface du Lexique par M. Marty-Lavaux, et *l'Etude sur le style*, par M. P. Mesnard.

(2) P. Stapfer, *Les artistes juges et parties*. — L'auteur reproduit les mêmes citations dans *Racine et Victor Hugo*, p. 2.

(3) Ces expressions sont de Théophile Gautier.

d'écrire à chaque vers de Racine : « beau, harmonieux, sublime. » Il est bon de faire plus, de se rendre compte ; et cependant Voltaire n'est pas si loin du vrai.

Mais ici, reproche différent, quasi contradictoire. C'est trop beau, dit-on, trop harmonieux, trop élégant. Tout ce monde grec, romain, hébreu a pris son style dans les antichambres de Versailles.

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

— Quoi donc ! la poésie va-t-elle sans une certaine parure idéale dans l'expression comme dans tout le reste? Si le vulgaire et le trivial sont des réalités de nature autant que le fin, le délicat et le noble ; est-ce toute la nature, tout le réel qu'il faut étaler aux yeux? A qui chercherait pour l'art, pour le drame en particulier, un milieu entre la vulgarité courante et l'élégance continue du parler racinien, je répondrais : Relisez de bonne foi l'œuvre du maître, et deux choses vous frapperont : les ornements de style y sont rares et, quand ils apparaissent, regardez-y de plus près. Rien d'affecté, rien pour la montre ; tout n'est qu'achèvement exquis de la pensée et du sentiment, fleur naturelle et spontanée de l'âme. Voulez-vous circonscrire le champ d'expérience? Revoyez le rôle d'Andromaque. Autour d'elle vous entendrez encore de temps à autre les échos du jargon précieux, galant, romanesque (1); mais elle-même, l'héroïne, vous ne la surprendrez pas une seule fois en flagrant délit de littérature. Il n'est épouse et mère un peu bien élevée qui, dans une situation analogue, ne puisse parler exactement comme elle. Je me trompe; la meilleure éducation ne suffit pas à donner cette simplicité

(1) C'est, chez Racine, l'unique défaut, qui d'ailleurs va toujours s'amoindrissant pour ne disparaître tout à fait que dans les tragédies sacrées. Encore la faute en est-elle moins au style qu'à la couleur des sujets choisis.

délicieuse ; il y faut une âme d'élite, assez haute pour n'éprouver pas le besoin de se guinder. Telle est Andromaque parce que tel est Racine. Don précieux et rare ! Ce bourgeois, qui ne verra la cour qu'après avoir renoncé au théâtre, a d'instinct l'esprit et le langage grand seigneur, mais au meilleur sens du mot, la distinction, l'élévation tout aisée et naturelle. Ce qui le fait si grand écrivain, c'est une facilité rare à se plier aux objets, une finesse prompte et sûre à voir les rapports et à lier les idées ; mais c'est plus encore une pente native et comme invincible au noble, au beau, à l'exquis. Tour d'esprit bien aristocratique, je l'avoue ; mais est-ce d'ailleurs esprit d'ancien régime, si bien qu'une société démocratique ne puisse ni le reproduire ni le goûter ? Pour l'honneur de la nôtre espérons qu'il n'en est rien.

Souplesse, fécondité, observation de la vie, sens de la nature, élévation, élégance : tous ces dons font-ils de Racine un génie ? La chose est contestée, mais pourquoi ? Une tradition, une routine qui n'a pas encore deux siècles, prend le génie pour une espèce à part, pour une forme ou qualité d'esprit essentiellement différente du talent. Hypothèse périlleuse et dont la preuve est encore à faire, au moins pour ceux qui n'entendent point se payer de déclamations et d'équivoques. Ceux-là croient beaucoup plus juste et plus sage de n'avouer dans le génie qu'un degré transcendant et moralement appréciable du talent même. Dès lors il leur semble malaisé de le refuser à l'auteur d'*Athalie*, de *Phèdre*, de *Britannicus* et d'*Andromaque*.

Un autre préjugé, plus ancien parce qu'il tient à une faiblesse de la nature humaine, conçoit le génie comme nécessairement impétueux, brusque, tout en bonds et en saillies, ayant le droit d'être inégal, mais se rachetant par des coups de surprise et des élans inattendus. Idée trop exclusive et,

par là même, trop étroite. On peut craindre que madame de Sévigné n'en tienne un peu quand elle écrit après *Bajazet* : « Rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner (1). » Nous aurions tort d'estimer peu ces nobles frissons que fait passer en nous le choc, l'éclair de la force fière, soudaine et comme jaillissante ; mais ne méconnaissons pas non plus la force lente, continue, progressive, qui nous soulève peu à peu sans heurt ni secousse, moins surprenante mais irrésistible elle aussi. La puissance du torrent est admirable ; mais la marée a bien la sienne, ou le fleuve coulant à pleins bords. En somme que reprochent à l'émule de Corneille ceux qui lui disputent le génie ? Pas autre chose que l'égalité soutenue, le fini du détail, l'allure ample, aisée, sereine, magnifique et simple toujours. Qu'ils soient logiques et ils arriveront à poser en axiome que la perfection même de l'art est un signe d'infériorité. Il est trop vrai : beaucoup le supposent volontiers sans y prendre garde, et plusieurs aimeraient peut-être à le croire. Avec le sens et le goût du parfait, n'avons-nous pas, hélas ! un fond de paresse jalouse qui nous rend la perfection suspecte en nous rendant le travail odieux ? Cependant quel bon esprit ne reculerait devant cette conséquence ou ce principe ? Qui voudrait dire nettement : Racine est trop parfait pour être un génie ? En attendant que se produise une raison meilleure, accordons-lui plutôt de bonne grâce l'honneur de ce titre. Il le mérite autrement que Corneille, son illustre devancier ; mais on peut, j'ose le croire, défier madame de Sévigné en personne de prouver qu'il en est moins digne (2).

(1) Lettre du 16 mars 1672.

(2) Inutile d'essayer, après La Bruyère, un parallèle entre Corneille et Racine. Le sien est d'un maître, et l'on en sentira l'exacte justice, à condition de bien peser toutes choses et de ne faire dire à l'auteur que ce qu'il

II

Le système dramatique. — Trois éléments. — Erreurs et lacunes : prédominance de la passion, — héros exotiques, — idéal parfois inférieur à celui de Corneille. — Formes accessoires : les trois unités, les cinq actes, le personnel princier. — Mérites essentiels : rapport exact des événements aux caractères; — la raison satisfaite; — l'âme humaine honorée dans les personnages, dans les spectateurs.

Racine est un génie, mais sa conception du drame est-elle de tout point la vraie? S'impose-t-elle, et tout entière, au bon goût universel, invariable comme le fond légitime de l'âme? Question plus grave que celle du mérite de l'homme et plus intéressante pour qui n'est pas sceptique ou simple curieux, pour qui croit à la vérité littéraire et à son importance. Tout ce qu'on vient de lire, tout ce qui a été dit ailleurs sur Corneille préparait la réponse et permet de l'abréger.

Non, la tragédie racinienne, cette merveille d'art, n'est pas en tout le vrai absolu, le parfait, le pur classique. Il y faut démêler trois éléments : l'un fâcheux en soi et que le meilleur goût rejette; l'autre accessoire et facultatif; le

dit en effet. Quant à la dernière question soulevée, il faut reproduire pour mémoire un mot singulier que la tradition prête à Boileau. Interrogé sur les génies de son temps, il en aurait nommé trois, Corneille, Molière et lui-même. Et comme on plaidait pour Racine, il aurait ajouté : « Racine n'était qu'un très bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers faciles. » Or, au dix-septième siècle, le mot génie désignait habituellement le talent naturel, le don inné, à quoi, d'après Sainte-Beuve, il faudrait ajouter ici l'idée d'une aptitude spéciale à tel ou tel genre. Cette aptitude spéciale, Racine, selon Boileau, ne l'aurait donc pas eue ; et cela, explique le même Sainte-Beuve, parce qu'il en avait plusieurs à la fois. Je doute que le plus ingénieux commentaire nous rende jamais le texte pleinement acceptable. En tout cas, le génie que Boileau aurait refusé à Racine n'est pas ce que l'on entend aujourd'hui par ce mot, et cela nous exempte d'insister.

dernier, le principal, excellent d'une excellence essentielle, non pour un pays ou un siècle, mais partout et à jamais. Elle a ses erreurs ou ses lacunes, elle a ses procédés spéciaux, acceptables mais non pas obligatoires ; elle a ses caractères premiers, fondamentaux, qui sont types et lois nécessaires du genre, parce que, le genre étant donné, ils s'accordent seuls avec le vœu de la saine nature.

I. Est-il besoin de le dire ? Le blâme ou le regret ne s'adressent qu'au poète profane.

Et tout d'abord, il est impossible de ne point condamner la part si large qu'il fait à la passion ; cette passion présentée, sinon comme fatale — dans Phèdre même elle ne l'est qu'à demi ; — sinon comme sacrée et portant en elle-même son droit, telle qu'elle apparaît souvent dans Quinault et dans Molière ; du moins comme faisant la grande joie et la grande affaire de la vie ; cette passion analysée avec une profondeur savante, déployée avec un art infini, armée ou parée de tout ce qui peut la rendre contagieuse, ardeur ou grâce, énergie ou séduction. Racine, dit-on, a substitué le vrai au faux, l'amour à la galanterie. Soit, mais n'était-ce pas mettre un péril à la place d'un ridicule ? Chez Corneille, dit-on encore, l'amour n'était guère qu'un moyen épisodique ; Racine en fait le ressort principal et le rend plus intéressant par là même. Or, voilà précisément ce dont la morale s'inquiète et, cela étant, l'art peut-il s'en applaudir ? On vante enfin Racine comme le vrai père du roman moderne, du plus honnête, s'entend (1). Pauvre gloire et qu'il eût certainement répudiée.

La vérité paraîtra sévère, je le sais ; mais je ne suis pas maître de la supprimer ou de l'adoucir. Je sais aussi que, au prix de bien des œuvres contemporaines, celles de notre

(1) Brunetière, *Études d'histoire et de littérature*, t. II, p. 12 et suiv.

poète sont des prodiges de réserve et de décence ; mais n'y a-t-il que l'indécence à redouter ? Que sont les voiles élégants dont s'enveloppe la convoitise ? Un palliatif ? Quelquefois peut-être, mais souvent un attrait de plus. Bossuet répondait à l'auteur d'une dissertation en faveur du théâtre : « Si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa *Bérénice*, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit (1). » Assurément le peintre habile et puissant des Hermione, des Bérénice, des Roxane, des Phèdre, a pour lui le suffrage populaire ; mais il a contre lui et les Grecs païens, ses modèles en presque tout le reste, et le sens chrétien encore plus délicat que leur sagesse, et le témoignage de son propre repentir. Jeune, il employait le meilleur de son génie à poétiser des écarts dont il avait trop l'expérience. Plus tard, il se jugeait en interdisant à ses enfants la lecture de ses pièces profanes. A quel moment s'est-il trompé ?

Si peu Grec par la mise en scène de l'amour, il ne l'est pas davantage dans le choix habituel des sujets. Eschyle, Sophocle, Euripide s'attachaient aux légendes de leur pays ; Racine, avec toute l'école renaissance, ignore ou dédaigne ou n'ose pas exploiter l'histoire du sien. Là devrait porter le reproche qui s'acharne si vainement contre ses infidélités à la couleur locale. Et n'est-ce pas le moment d'en finir avec ce lieu commun impatientant de l'ancienne critique ? La nouvelle est plus équitable ; elle reconnaît d'assez bonne grâce que le théâtre n'est pas institué pour amuser la curiosité historique ; elle n'en fait ni une chaire d'érudi-

(1) *Maximes et réflexions sur la comédie*, III.

tion ni un musée d'archéologie. On a blâmé Racine de donner à ses héros un costume quelque peu moderne et français. Eh bien, où est le mal? Il pouvait le faire, il le devait même à certaines conditions.

Nous voulons la tragédie historique et non pas simplement imaginaire, parce que nous la voulons plus sérieuse et plus instructive que le roman. Par suite, elle nous doit de ne choquer jamais, en quelque point essentiel et caractéristique, ce que nous savons des faits, des mœurs, des personnes. Mais ce qui nous importe bien autrement, c'est la vérité morale, universelle; c'est le jeu normal et nécessaire de l'âme dans telle situation donnée. Sous tous les costumes, peplum ou toge, cotte d'armes ou habit brodé, nous voulons sentir le battement de l'éternel cœur humain. Qu'Andromaque soit assez grecque et Agrippine assez romaine, nous leur en saurons gré, mais beaucoup moins que d'être au naturel et en perfection, l'une épouse et mère, l'autre femme orgueilleuse et emportée, victime de ses emportements et de son orgueil.

Il y a plus. Cette vérité morale, humaine, toujours la même, bien que nuancée diversement selon les climats, les époques, les civilisations, elle nous serait moins sensible et partant moins agréable, si elle ne prenait quelque peu la teinte spéciale de nos idées et de nos sentiments à nous. Est-ce que d'ailleurs, en dehors même de la région idéale où se tient la poésie, cette transformation légère ne se fait pas, malgré qu'on en ait? Quelle restitution de l'antique sera jamais en tout exacte et complète? Quel historien, quel érudit si consciencieux ou minutieux qu'on l'imagine, verra jamais les Grecs ou les Romains absolument tels qu'ils furent, et sans interposer entre eux et lui, comme une brume colorée, quelque souvenir plus ou moins confus de son propre temps? Ne tenons donc pas rigueur au

poète, au dramaturge. Soyons-lui reconnaissants plutôt de mettre à notre portée et, pour ainsi dire, à notre point, la vérité locale, historique, afin de nous y faire mieux saisir la vérité morale qui n'a ni âge ni pays. Dans le personnage de théâtre, nous cherchons l'homme éternel avant tout, puis l'homme historique, ses traits marquants, les seuls qui intéressent le souvenir ; mais nous y cherchons encore et invinciblement quelque chose de nous-mêmes, un reflet d'actualité qui nous aide à mieux voir et comprendre sous l'homme historique l'homme éternel. L'art est de concilier ces trois exigences. Racine l'a-t-il assez bien fait ? Oui, dans l'ensemble, et sauf un reste de parler galant et précieux, moins répréhensible comme anachronisme que comme oubli de l'invariable naturel.

Mais voici qui demeure vrai. Quand le personnage, quand l'homme historique est voisin de nous, sinon par le temps, au moins par les intérêts, les mœurs, les croyances ; il devient plus facile de lui donner cette part d'actualité nécessaire à la pleine intelligence et à la pleine sympathie. De même race ou de même religion que nous, il se met à notre unisson, ou nous-mêmes au sien, plus aisément que ne ferait le héros antique ou mythologique, ce qui est bien pire (1). Le spectacle de la bravoure est partout un beau et noble spectacle ; mais qui n'aimera mieux le contempler dans saint Louis s'en allant en croisade que dans Achille rêvant d'assiéger Troie avec Patrocle seul ? Le deuil fidèle d'une veuve peut toujours être touchant ; mais où le sera-t-il plus, chez Andromaque ou chez sainte Élisabeth de Hongrie ? On s'attendrit sur une jeune fille vouée à la

(1) Quant au lointain historique, il autorise à grandir le personnage, à l'idéaliser, ce qui est la loi première de l'art. « On peut dire que le respect qu'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous (par la date) : *Major e longinquo reverentia* ». (Racine, Préface de *Bajazet*.)

mort ; mais Iphigénie égale-t-elle en intérêt une vierge martyre ? Non qu'il faille interdire au dramaturge tout sujet ancien, païen même. Les Romains de Corneille, ceux de Racine, ont, pour se faire accepter, leur grandeur historique et leur civilisation mère de la nôtre. Du moins, le poète chrétien et moderne aurait bonne grâce à porter ailleurs ses préférences habituelles. Il y gagnerait de nous présenter des héros plus sympathiques et, du même coup, il s'épargnerait le reproche, bien ou mal fondé, de les travestir en les rapprochant de nos mœurs. Ne querellons donc plus Racine pour avoir francisé ou christianisé ses personnages ; plaignons-le plutôt de ne les avoir pas choisis d'ordinaire plus chrétiens et plus Français.

Or, cette erreur, qu'il partage avec tout son siècle, tient à une autre encore plus fâcheuse. Corneille avait senti d'instinct la mission providentielle de l'art ; il avait tendu à nous élever par la contagion de la grandeur morale. Qu'il en eût ou non conscience, l'admiration était le premier ressort de son drame, elle en était l'âme. Par là il reste « plus moral, » comme l'a bien noté la Bruyère ; par là il l'emporte absolument sur son émule. Racine, trop Grec cette fois, s'en tient le plus souvent en pratique à l'idéal d'Aristote, à l'émotion, à la terreur, à la pitié (1). Il ne va guère au delà dans *Britannicus*, dans *Bajazet*, dans *Iphigénie*, dans *Phèdre*. Si l'admiration ressort d'*Andromaque* et de *Mithridate* comme impression finale et dominante, c'est le

(1) Il reconnaît bien que l'action doit être grande et les acteurs héroïques. (Préface de *Bérénice*.) Il appelle le théâtre des anciens une école de vertu, et, selon lui, c'est là proprement « le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer. » (Préface de *Phèdre*.) Mais cet enseignement moral, il le fait plutôt négatif et le limite à ne point préconiser le vice ; ou encore il le place dans la thèse plus que dans l'impression ; finalement, il n'en voit assez bien ni la nature complète ni l'efficacité.

bonheur du sujet plutôt que l'intention formelle ou la tendance native de l'auteur. Il explique plus ingénieusement que personne la célèbre purification des passions formulée par le Maître. Il voit dans la tragédie une sorte d'homœopathie morale, « une représentation vive qui, excitant la terreur et la pitié, purge et tempère ces sortes de passions, c'est-à-dire que, en émouvant ces passions, elle leur ôte ce qu'elles ont d'excessif et de vicieux et les ramène à un ton modéré et conforme à la raison (1). » Mais, outre que ce fin commentaire s'ajuste mal à certaines parties du contexte (2), il nous laisse bien en deçà de la puissance moralisatrice où le drame peut et doit viser. Je l'ai trop dit ailleurs pour y appuyer davantage (3).

Au reste, vienne l'inspiration religieuse, et le poète s'émancipera d'Aristote ; il se fera cornélien sans y prendre garde et pour son honneur. Certes, *Athalie* cadre bien mal avec la formule du *Stagirite ;* mais cette formule obscure, étroite dans tous les cas et ravalée, pourquoi Racine s'en est-il contenté bien des fois ? C'est le dernier tort de sa muse profane, la dernière lacune de sa méthode, le dernier côté par où, loin de s'imposer comme classique, elle est étrangère ou du moins inférieure à la perfection possible du grand art.

Bien des modernes ont prononcé que la tragédie, la tragédie classique et racinienne, est morte. Or, quand ils prennent la peine de motiver l'arrêt, on les voit comprendre dans la notion, dans l'essence même du genre,

(1) Racine, note manuscrite sur la *Poétique* d'Aristote.

(2) Par exemple, à la manière dont Aristote comprend la terreur. Il la suppose portant sur nous-mêmes et non sur le personnage sympathique. Voilà qui est bien peu fondé en expérience et, dans cette hypothèse d'ailleurs, on conçoit encore plus malaisément la vertu qu'aurait la terreur de se purifier par son exercice.

(3) Voir t. II, p. 59 et suiv.

plus d'un élément qui peut s'en détacher sans rien emporter d'essentiel. Racine met en scène des rois et des princes ; à part *Esther*, il découpe invariablement ses pièces en cinq actes et les enferme dans le cadre rigide des trois unités. S'ensuit-il que la tragédie soit, par définition, une aventure princière achevée en vingt-quatre heures, dans un même salon, et interrompue quatre fois, ni plus ni moins, pour le repos du spectateur ? Nullement. Ces conditions ou formes traditionnelles ne sont ni le genre même ni les parties intégrantes du genre. Si le poète choisit le plus souvent des personnages publics, princes et rois, c'est que leur situation les expose plus que le commun aux grandes luttes de passion, aux périls, aux catastrophes, à la tragédie réelle et, comme on dit, vécue. Mais Aristote même reconnaît qu'un paysan pourrait être un héros tragique : il y suffit d'une âme grande soumise à de grandes épreuves, et les quartiers de noblesse n'y sont qu'un accessoire, un décor. C'est fort bien fait de nous accorder, en deux heures et demie de spectacle, quatre moments de relâche ; mais ce chiffre est-il spécifié par la nature, et un *Britannicus* en quatre actes cesserait-il d'être une tragédie ? Une action qui s'accommode à l'unité rigoureuse de temps et de lieu a toute chance d'être une en soi ; mais telle autre ne pourrait-elle s'étendre et s'espacer un peu plus, sans perdre cet avantage capital, seul nécessaire ?

Voyez, disaient les classiques rigides, avec quelle aisance Racine porte ce triple joug sous lequel se débat Corneille. Et ils en tiraient un argument en faveur des vieilles unités. Supposons toutefois que Racine eût écrit trente drames au lieu de onze : je gage que, avant d'atteindre au vingtième, il eût commencé de trouver le joug pesant. Conjecture, dira-t-on. Voici du moins une certitude. Les trois unités traditionnelles l'auraient contraint d'écarter bien des sujets

du plus beau tragique. *Athalie* est admirable dans sa marche si rapide, si continue qu'elle ne laisse pas même place à un entr'acte; mais le serait-elle moins si l'action durait trois jours ? Et combien d'*Athalies* rendues impossibles par l'application rigoureuse de la prétendue loi ! Loi factice du reste, née d'un oubli, d'une confusion singulière ; mais c'est chose dite : à quoi bon y revenir ? (1)

On ne meurt pas d'avoir échangé un costume gênant contre un plus ample, ni surtout d'avoir amélioré son hygiène ou écarté une cause de maladie. Ainsi la tragédie classique ne descend pas nécessairement dans la tombe avec la superstition des trois unités, des cinq actes, du personnel royal ou quasi royal.

Encore moins périrait-elle en rejetant la tyrannie des intrigues amoureuses, la manie des sujets antiques, la doctrine étroite et fataliste de l'illustre païen qui fut Aristote : dénouements funestes, héros demi-vertueux, purification énigmatique par la terreur et la pitié. Quoi ! l'on tuerait le drame racinien en l'allégeant des contraintes inutiles, des servitudes périlleuses, des défauts positifs ! Mais c'est lui ôter précisément ce qui peut ou même doit mourir. Ce départ fait, il reste le meilleur et le principal ; il reste le fond, l'esprit, l'âme du système, et qui mérite de vivre aussi longtemps que la raison, que le droit sens de l'art et le respect de la dignité humaine.

III. Qu'est-ce donc ? D'abord l'entente vraie de l'action dramatique, les événements estimés surtout pour leur influence sur les caractères ; produits le plus souvent par le jeu libre des caractères eux-mêmes ; d'ailleurs peu nombreux, car autrement ils risqueraient de s'étouffer les uns les autres et plus encore ces caractères qu'ils ont pour

(1) Voir livre III, chap. III, *Le théâtre avant Corneille*.

mission de faire saillir. De là cette « action simple, chargée de peu de matière... et qui... n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages (1). » Ainsi l'intérêt dramatique est cherché dans ce qui fait celui de la vie même, dans le spectacle de l'âme, non pas immobile et dormante, mais en mouvement et en action. Racine n'est point un amuseur d'enfants, un exploiteur de la curiosité frivole ; il fait à son public l'honneur de le croire sérieux.

Par suite, il le croit raisonnable et travaille à satisfaire cette raison qu'on n'aura pas, suppose-t-il, laissée à la porte du théâtre, comme si l'on entrait dans le monde des pures chimères. Il sait qu'elle réclame la vraisemblance, le naturel, la liaison logique des incidents et des scènes, acceptant l'imprévu à condition qu'il se justifie après coup, mais plus amoureuse du vrai que de l'extraordinaire, plutôt défiante et offensée quand on affiche la prétention de la surprendre et de l'éblouir. Voilà pourquoi ses pièces sont « justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature (2); » unissant à l'élévation idéale cette ressemblance avec la vie qui accrédite l'idéal lui-même. Belle union, chef-d'œuvre de l'art.

La raison, qui la veut dans les événements, l'exige encore plus impérieusement peut-être dans les caractères. Ceux de Corneille ne nous effarouchent pas avec leur fière originalité, parce que, s'il peint les hommes plutôt tels qu'ils devraient être, il ne les met pourtant pas trop au-dessus de ce qu'ils sont à leurs heures d'exaltation généreuse. Ceux de Racine nous agréent avec leur force modeste, parce que, plus voisins de l'homme tel qu'il est, ils ne laissent pas de dépasser, et quelquefois magnifiquement, le niveau des âmes communes.

(1) Première préface d'*Andromaque*, — préface de *Bérénice*.
(2) La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 54.

Mais quelle n'eût pas été la stupeur de ces deux maîtres, s'ils avaient pu prévoir qu'un jour viendrait où l'on appellerait caractère historique ou dramatique la nomenclature complète et confuse de tous les traits saillants ou insignifiants, nobles ou vulgaires! Ils auraient vu là, je le crains, un renversement trop absolu de toutes les notions, une gageure trop hardie contre le bon sens attesté par le langage. A leur gré, le caractère se composait de tout ce qui est caractéristique, ni plus ni moins ; le reste échappait de droit au pinceau de l'artiste, comme il échappe de fait et dans la vie réelle au souvenir et même au regard de l'observateur. Saisir ou tracer un caractère, c'était démêler et reproduire les quelques traits dominants qui, dans chaque âme, constituent la physionomie originale, le tour singulier et constant des affections et passions universelles. C'était là qu'ils voyaient l'art, la vérité pratique, l'intérêt, la vie, entre une simplification à outrance qui n'enfanterait que des abstractions froides, et ce pêle-mêle d'où rien ne se dégage, bon seulement à étonner l'esprit ou à l'étourdir.

Le grand mérite du drame racinien, c'est qu'il honore l'âme humaine. Il l'honore dans ses personnages, même dans les plus vicieux, en les faisant non point raisonneurs mais raisonnables, non point aristocrates à outrance et courtisans beaux parleurs, mais gens de bonne éducation et de bonne compagnie. Néron ou Narcisse, Phèdre ou Mathan sont personnes bien élevées, qui se possèdent encore et se gouvernent quelque peu sous la passion qui les emporte. Ils ne la plaident point mais ils travaillent d'instinct à se la justifier à eux-mêmes ; ils tiennent à la dignité du langage parce qu'ils sentent leur échapper celle du caractère et voudraient se faire là-dessus quelque illusion. Dira-t-on que cela n'est point la nature? La nature

abandonnée, triviale, cynique, soit; mais est-elle la seule et est-ce bien elle que l'art doit montrer? Racine n'ignorait pas, je suppose, qu'il y a dans l'homme un animal de jouissance et de proie, une bête aux instincts aveugles et furieux. Mais il ne se fût jamais avisé de la lâcher en plein théâtre, démuselée, hurlante, soit pour l'exhiber comme document, soit pour la glorifier comme type. Il respectait l'âme humaine; par goût d'artiste et par fierté d'homme, il aurait eu horreur de l'avilir dans le cynisme grossier, ou de l'éteindre en substituant à la passion morale le délire, la convulsion, le spasme nerveux.

Il l'honore dans ses personnages, mais plus encore dans les spectateurs. Si trop souvent il l'entretient d'objets périlleux, du moins de quel respect il la touche, de quelle main douce et délicate, sans que la puissance y perde rien! Point de rudesse, de brusquerie, point d'effet cherché dans l'émotion outrée et soudaine ou dans ces contrastes calculés pour nous jeter et nous rejeter violemment d'un extrême à l'autre, du rire aux larmes par exemple. Qui violente ainsi l'âme la déprave et, s'il sait ce qu'il fait, il la méprise. Corneille l'enlevait sans la froisser, par un tour de main vif et hardi, mais mesuré et, pour ainsi dire, paternel. Racine l'entoure, il l'enveloppe d'une étreinte discrète, presque caressante, mais qui va se resserrant peu à peu jusqu'à la maîtriser tout entière.

A quoi bon cette unité sévère d'une action « s'avançant par degrés vers sa fin (1), » sans rien admettre « qui ne soit très nécessaire? (2) » Est ce un raffinement d'art? Non, c'est la condition de l'unité d'intérêt, d'impression, et l'unité dans l'impression n'en augmente pas seulement la force. En recueillant et concentrant sur un point toutes

(1) Première préface de *Britannicus*.
(2) Préface de *Mithridate*.

les énergies de l'âme, elle leur assure un exercice à la fois plus puissant et plus sain parce qu'il est plus normal. Les vraies lois de l'art ne sont que des conséquences pratiques de la vraie nature de l'âme. Les respecter, c'est la respecter elle-même. L'art matérialiste n'en a cure ; c'est logique de sa part. Quels égards peuvent bien être dus à l'âme? Qu'est-ce que l'âme? Y a-t-il une âme? On comprend moins ceux qui l'admettent en principe et l'oublient en pratique, satisfaits de nous offrir un plaisir quelconque, fort peu inquiets de savoir s'ils ne vont pas spéculer sur nos faiblesses, nous abaisser ou même nous avilir. Il ne s'agit pas d'incriminer les intentions mais de comparer les systèmes. Or, entre le leur et celui de Racine, telle est bien la première des différences : l'un nous exploite en nous amusant, l'autre nous honore; c'est par là surtout qu'il mérite de ne point mourir.

Et qu'on ne le dise point bon pour un pays, pour une civilisation, pour une époque. Ainsi dégagé de ses formes accidentelles et réduit à son essence vraie, il répond mieux que tout autre aux exigences de la saine nature ; il vit comme elle et du même droit; donc il vit toujours et partout. Qu'on ne dise pas : Racine nous repose du drame sans règle, et le drame sans règle nous repose de Racine (1). Eclectisme sceptique, c'est-à-dire au fond et malgré tout l'esprit dont on l'enveloppe, grande légèreté, grande inconséquence, grande faiblesse. Nous pouvons nous reposer du sublime, du sérieux même et, au théâtre, la comédie est là qui nous y aide. Mais avons-nous jamais à nous reposer du naturel, de la dignité, du bon sens ?

(1) Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire. Racine.* Dans ces pages de jeunesse la lutte est visible entre le sens droit de l'auteur et ses fâcheuses doctrines.

LIVRE III

LA FONTAINE

LIVRE III

LA FONTAINE

CHAPITRE PREMIER

L'Homme.

Nous n'avons pas oublié la *Chambre du Sublime* ni le double geste du gardien qui en défend les approches. D'une main, il écarte les mauvais poètes ; de l'autre, il fait signe à La Fontaine d'avancer. Image exacte, mais qu'il faut prendre avec mesure. Certes le fabuliste n'avait pas besoin que Boileau l'introduisît dans la gloire : il y entrait de plein droit et sans le patronage d'un moindre que lui-même. Il est bien vrai cependant que, par la date de ses premiers chefs-d'œuvre, mais plus encore peut-être par la sûreté de son goût, il appartient à cette seconde génération de maîtres, dont Boileau est le trompette et le porte-étendard. Il a même sur eux tous un avantage sensible. Chacun d'eux excelle dans un genre : La Fontaine est unique dans le sien. Racine est un grand tragique, La Bruyère,

un moraliste fin et sage; Boileau, un critique judicieux et, à ses heures, un bon poète familier: La Fontaine est le fabuliste; on dirait bien : il est la fable, car, dans cet ordre de composition, aucune littérature connue ne peut lui opposer de rival. Heureux s'il n'eût jamais rimé que des apologues et, à ce compte même, heureux si l'homme eût toujours valu l'auteur !

I

Sa vie, ses débuts. — La Fontaine oratorien, avocat, maître des eaux et forêts, chef de famille. — La Fontaine protégé de Foucquet: paresse et fidélité; — gentilhomme de la duchesse douairière d'Orléans: liaisons littéraires, entrée dans la célébrité; — hôte de madame de la Sablière: réception à l'Académie, conversion; — hôte de M. d'Hervart: derniers jours.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Il en coûterait d'avoir à résumer le Bonhomme dans cette brève oraison funèbre qui est pourtant de sa façon. C'est assez que, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, et sauf le travail littéraire, sa conduite n'ait guère mérité que cela et pis encore. Au moins eut-il, comme tant d'autres à cette époque, le mérite et le bonheur de bien finir. « Dieu n'aura pas le courage de le damner, » disait sa garde-malade : mot naïf mais non sans une part de vrai. Dieu est indulgent aux faibles qui n'ont pas l'orgueil de l'esprit, et La Fontaine fut toujours exempt de cette lèpre. Voilà pour-

quoi, ne pouvant amnistier ses longs désordres, on incline cependant à le plaindre plutôt qu'à s'indigner.

Il était né en 1621, à Château-Thierry, dans ce bon et spirituel milieu de bourgeoisie champenoise où régnaient le goût des lettres et la belle humeur. Après ses études, sur lesquelles on sait peu de chose, on s'étonne de le voir novice à l'Oratoire, comme Racine sera, quelque vingt ans plus tard, théologien à Uzès. L'essai fut court. L'oratorien manqué prit ensuite quelque teinture de jurisprudence, conquit vaille que vaille le droit de se dire avocat, et finalement obtint la survivance de la charge paternelle ; il devint maître des eaux et forêts. Du même coup on le maria (1646) ; mais personne n'était aussi peu fait pour un emploi régulier ou pour le rôle de chef de famille. Il entendait médiocrement son métier, négligeait fort ses affaires et, quant à son intérieur, il s'en échappa bientôt. Sans doute la légende a largement brodé sur ce thème. Faut-il croire absolument que, vivant loin de sa femme et pressé de se réconcilier avec elle, il ait fait tout exprès le voyage de Château-Thierry et soit revenu sans l'avoir vue, parce que, lorsqu'il se présenta, on lui dit qu'elle était à vêpres ? (1) Avait-il si bien oublié son propre fils qu'il ait pu le rencontrer dans le monde sans le reconnaître ? De fait, les époux se séparèrent au bout de quelques années, et quant au fils, il s'éleva comme il put. La Fontaine a dit :

> Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
> Et je ne t'ai jamais envié cet honneur (2)...

C'est un des traits que l'on voudrait effacer pour sa gloire.

(1) L. Racine, *Mémoires*. Le fait est que sa femme lui survécut quatorze ans, sans qu'il y ait trace d'un rapprochement, même lorsque mourut le poète.

(2) Livre XI, fable III.

Parmi ces fâcheuses insouciances de l'homme, le poète n'avait pas tardé à poindre ; mais, pour se produire et même pour vivre, il pouvait moins que tout autre se passer de protecteurs. La Providence le servit bien. En 1657, il fut présenté à Foucquet et lui offrit la dédicace de son poème d'*Adonis*. Deux ans plus tard il était agréé par le surintendant comme poète en titre et pensionné. De sa part, il se reconnaissait tenu à fournir une quittance de sa façon par quartier ou trimestre : madrigaux à la Saint-Jean, — menus vers en octobre, — ballade à l'an neuf et, à Pâques,

Quelque sonnet plein de dévotion ;

sur quoi il remarquait, ayant conscience de lui-même :

Ce terme-là pourrait être le pire (1).

De fait, il ne s'acquitta que fort juste. Deux épitres laudatives et un fragment de poème sur les beautés de la terre de Vaux (2) : voilà tout ce que lui dicta sa situation nouvelle. En revanche, elle devait élever ses relations et, par suite, élargir son talent. Il y gagna surtout d'honorer son cœur par une fidélité touchante au surintendant disgracié. Foucquet, ce grand coupable, était un grand enchanteur, et ce lui est un titre d'avoir conservé dans sa chute des amis tels que Pellisson, madame de Sévigné et notre bonhomme lui-même. Paresseux à le payer, La Fontaine le fut moins à le défendre. Il écrivit une ode au Roi (1663), que le prisonnier eût voulue plus fière de ton et où se lisent pourtant ces nobles vers :

Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Dès 1661, il avait eu l'une de ses meilleures inspirations

(1) *Épître à Pellisson*, 1659.
(2) *Le songe de Vaux*.

poétiques, cette *Élégie aux Nymphes de Vaux* qui, parmi certaines grâces de convention, respire la tristesse vraie de l'ami et le naturel aisé de l'artiste. Quoi d'étrange si Foucquet avait été dupe de sa fortune?

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

Le poète ajoutait à l'adresse du monarque :

La plus belle victoire est de vaincre son cœur...
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Hyperbole de sentiment qui ne devait pas fléchir Louis XIV plus que les éloquents mémoires de Pellisson. Du moins le sentiment n'avait-il rien de factice. Visitant un peu plus tard le château d'Amboise, La Fontaine resta longtemps à considérer la porte du cachot où Foucquet avait passé quelques mois et, s'étant fait conter son genre de vie, il écrivait à sa femme — c'était avant leur rupture :

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace? (1)

Il va prêter à trop de reproches pour qu'on ne s'arrête pas avec complaisance sur un épisode qui permet de l'estimer.

De 1668 à 1672, l'ancien pensionnaire de Foucquet vécut sous un autre patronage, celui de la duchesse douairière d'Orléans, Marguerite de Lorraine, veuve de Gaston et belle-sœur de Louis XIII. A cette époque, il était déjà connu par ses premiers contes (1665-1667) et l'année

(1) *Lettres de La Fontaine à sa femme*, 3 septembre 1663.

même où il devint gentilhomme servant de la princesse, il donnait ses premières fables. Marquons ici la vraie date de son avènement littéraire, avènement tardif à ne considérer que son âge : La Fontaine avait quarante-sept ans et n'entrait dans la célébrité qu'à la suite de ses jeunes amis, Racine et Boileau. Il n'y avait pas longtemps du reste qu'avait achevé de se nouer cette amitié à quatre — Molière y compris — que nous connaissons par une page du fabuliste souvent citée. « Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, tinrent une espèce de société, que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir »..... Et plût à Dieu qu'il s'agît uniquement du plaisir d'être ensemble! En tout cas, point de conversations réglées, rien qui sentît la conférence académique, un peu de littérature par occasion, et toujours on voltigeait « de propos en autre, comme des abeilles qui rencontraient sur leur chemin diverses sortes de fleurs ; » adorant les anciens, rendant justice aux modernes, et critiquant avec sincérité les œuvres qui naissaient de temps à autre dans le cénacle lui-même. Là se rattachent et les anecdotes connues sur la simplicité ou les distractions de La Fontaine, et le mot de Molière : « Nos beaux esprits — Racine et Boileau, ni plus ni moins — ont beau se trémousser : ils n'effaceront pas le Bonhomme. » Là était né ce sobriquet consacré depuis et glorieux. La brouille de Racine avec Molière commença de disloquer le groupe ; l'inconduite du Bonhomme acheva, lorsque Racine et Boileau devinrent plus sages. Nous les retrouverons l'un et l'autre mêlés à l'histoire de sa conversion.

Or, vers 1672, il ne songeait guère à se convertir, mais bien à vivre au gré de sa fantaisie et à rimer des contes scandaleux, sans autre souci que de leur perfection litté-

raire ; gardant le peu qu'il avait de morale pour ses fables, qui allaient leur train et, çà et là, rimant par complaisance quelques vers de piété qui étonnent alors sous sa plume (1). Au reste en changeant de patronage il n'avait pas à changer d'allures, et madame de la Sablière, qui le recueillit après la mort de la douairière d'Orléans, n'en était pas encore à lui rien demander de semblable. Galante, gaie, spirituelle mais fort légère, elle faisait tout pour décharger le poète des soins de la vie, rien pour l'assagir. Plus tard seulement elle devait le précéder dans une meilleure voie, car il resta son hôte près de vingt ans (2).

Ce long séjour est marqué par deux épisodes, sa réception à l'Académie et son retour à Dieu. En ce temps-là on n'adorait pas le talent sans lui demander compte de son usage. Molière, pour être admis parmi les quarante, aurait dû renoncer au métier de comédien ; La Fontaine avait contre lui le scandale de ses contes et de ses mœurs. Élu avec peine en 1683, il fut ajourné par le Roi, mais l'année suivante, après la réception de Boileau, Louis XIV leva la sentence : le Bonhomme avait promis « d'être sage. » Le jour où il prit rang dans la docte compagnie, 2 mai 1684, la séance eut un caractère marqué d'amende honorable. Dans un remerciement sobre et fin, le récipiendaire s'était posé comme venant apprendre de ses nouveaux confrères, avec le parler des hommes et des dieux, « le langage de la piété. » L'abbé Cureau de la Chambre, qui lui répondit, ne manqua pas de relever cette profession de bon vouloir.

(1) Une paraphrase du Psaume *Diligam te, Domine,* qu'on lui avait demandée pour une anthologie destinée au jeune prince de Conti (1671) ; — *La captivité de saint Malc*, poème tiré d'une lettre de saint Jérôme traduite par d'Andilly.

(2) Faut-il noter une tentative assez peu sérieuse de Saint-Evremont pour l'attirer en Angleterre, dans le petit groupe de nos compatriotes réfugiés là plus ou moins spontanément ? On a peine à se figurer vivant dans Londres l'esprit le plus français peut-être qui fut jamais.

« Songez, dit-il, que ces mêmes paroles..... vous condamneraient un jour si vos actions se trouvaient contraires, si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs et de la doctrine, la pureté du cœur et de l'esprit, à la pureté du style et du langage. » Plusieurs lectures suivirent et, en manière de couronnement, La Fontaine fit entendre son admirable *Discours à madame de la Sablière* sous le nom d'Iris ; confession littéraire mais surtout morale, où il battait sa coulpe avec la plus gracieuse ingénuité. Poète, il s'accusait d'avoir dispersé son talent sur tous les genres ;

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère et vole à tous sujets :
Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets.

Par suite rien de parfait n'était sorti de ses mains, disait-il, non sans quelque injustice pour les *Fables*. Homme, il avait mal conduit sa vie.

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre,
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont égarés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois,
Cent autres passions des sages condamnées
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'aveu était sincère, mais le repentir un peu illusoire et surtout le ferme propos n'osait même pas s'affirmer. Une voix pressait le conteur sexagénaire d'en finir avec les badinages licencieux.

J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix,

disait-il, et rien de plus. Bien téméraire qui eût fait fond sur une velléité de cette nature. Personne d'ailleurs n'était là pour la soutenir. Convertie depuis quatre ans et vouée au soin des pauvres, madame de la Sablière avait presque entièrement déserté sa propre demeure, y laissant livré à lui-même le vieil enfant qu'elle avait si maternellement adopté. On ne sera donc pas surpris de le retrouver, peu après sa confession académique, dans la déplorable société des Vendôme et sous d'autres influences de plus bas étage mais aussi fâcheuses.

Tout cela pourtant devait finir. Tombé malade en 1692, La Fontaine reçut d'abord à titre amical, les visites d'un jeune prêtre qui sut vite élever plus haut l'entretien. Le Bonhomme n'avait jamais été impie ; sa foi se réveillait aux leçons de l'âge et de la maladie ; l'exemple de sa protectrice lui parlait au cœur. Boileau et Racine s'étaient déjà préoccupés de le résoudre. L'abbé Pouget fit le reste. La Fontaine se défendit tout d'abord, prouvant par là même et sans y songer le sérieux et la sincérité de son retour. Il avait quelques objections contre le dogme et notamment contre l'éternité de l'enfer ; il montrait un étonnement naïf de voir qu'on estimât ses *Contes* si scandaleux. Mais, dit Pouget lui-même, « il saisissait le vrai et s'y rendait ; il ne cherchait point à chicaner. » Il accepta donc en toute droiture les solutions qu'on opposait à ses doutes, et ne refusa ni rétractations, ni sacrifices, y compris celui d'une comédie inédite qu'on lui demanda de jeter au feu. Le 12 février 1693, il recevait le saint Viatique en présence d'une députation de l'Académie, après un désaveu solennel de ses *Contes*, qu'il déclarait infâmes, pernicieux, abominables. Il l'avait donc enfin compris, et ce jugement d'un homme qui croyait mourir demeure plus vrai que tous les euphémismes littéraires.

La Fontaine guérit cependant ; mais madame de la Sablière était morte depuis quelques semaines et le vieillard avait plus que jamais besoin d'un asile. Il le trouva chez le riche conseiller d'Hervart, dont la femme s'intéressait à lui depuis longtemps. La tradition lui prête ici un mot charmant d'abandon et de confiance. Comme d'Hervart lui offrait sa maison, il répondit bonnement : « J'y allais. »

Il y vécut deux ans, écrivant encore quelques fables, mais surtout des vers de piété, la paraphase du *Dies iræ* par exemple ; assidu à l'académie où sa conversion l'avait grandi dans l'estime universelle, en tout fidèle à ses religieuses promesses et pénitent jusqu'à l'austérité volontaire. C'est à la lettre qu'il faut prendre ces vers de Louis Racine :

> Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
> Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
> Du Maître qu'il redoute il prévient la justice,
> Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice.

Le 10 février 1695, écrivant à son vieil ami Maucroix, il contait que, la veille, comme il revenait de l'Académie, il avait pensé mourir dans la rue, et il ajoutait : « O mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais paraître devant Dieu ? » Et le chanoine rémois, autrefois gai poète lui-même, le pressait de venir achever ses jours à Reims, où ils parleraient souvent ensemble des miséricordes divines (1). Ce vœu ne s'accomplit pas. Deux mois après, le 13 avril, La Fontaine, assisté de Racine, rendait le dernier soupir.

(1) Avant d'être d'Eglise, Maucroix avait figuré parmi les avocats de Paris : poète assez gracieux pour mériter de donner la réplique à La Fontaine, et de voir quelquefois ses propres vers attribués au fabuliste.

II

Son caractère. — La bonhomie. — Droiture, bon cœur, finesse, gaîté, sens pratique. — La Fontaine en société : légende et réalité. — Absence de gouvernement de soi. — Oubli naïf de la morale. — Si La Fontaine fut un frondeur de son siècle.

Quand on veut se rendre compte de son caractère, c'est encore le mot de Bonhomme qui vient tout d'abord. Mais, que ne dit-il pas, ce mot aimable? Et qui se vantera d'analyser au complet la bonhomie? Toutefois ce n'est pas nuit close et, faute de tout voir, encore peut-on préciser certains traits. Avant tout, la droiture, la sincérité. Or, selon madame de la Sablière, La Fontaine ne mentit jamais en prose. « C'était, rapporte Maucroix, l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue ; » n'ayant jamais songé à tromper en rien ni Dieu ni les hommes, ajoute d'Olivet. Bonhomie dit encore et nécessairement bonté d'âme, absence de haine et de fiel. La Fontaine fut excellent ami et ne sut jamais haïr. Voyez où vont ses pires colères. Quand Lulli, en 1679, l'eut *enquinaudé*, c'est-à-dire qu'il lui eut arraché un livret dans le goût des opéras de Quinault; (1) quand, après quatre mois de travail et de retouches, il eut planté là sans mot dire la pièce et l'auteur ; La Fontaine ne put se tenir de décharger sa bile contre le tyrannique maëstro.

Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte et son libraire
Et son voisin et son compère
Et son beau-père,
Sa femme et ses enfants et tout le genre humain

(1) *Daphné*.

Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

Voilà le trait fort et le dernier mot de la vengeance ; l'imprécation finit en éclat de rire, et la rancune s'évapore en gaîté. La gaîté, autre élément essentiel, la belle humeur intarissable, un fond de joie sereine joint d'ailleurs à l'esprit, à la finesse, à un grand sens pratique dans l'appréciation des choses, fort différent par malheur du sens pratique en conduite : on a dans ces quelques traits une esquisse de la bonhomie et une silhouette assez ressemblante de La Fontaine.

Mais qu'était-il en société ? « Un homme, dit La Bruyère paraît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point. Ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages (1). » La Bruyère sacrifie peut-être légèrement à l'effet littéraire, à l'antithèse ; mais il n'est pas le seul à parler ainsi du fabuliste. D'ailleurs on ne prête qu'aux riches, et le Bonhomme semble avoir pratiqué d'une manière fort inégale l'art aimable de la conversation. Ce n'était pas du moins faute de l'entendre et de savoir le bien décrire.

Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses...
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
C'est un parterre où Flore épand ses biens.

(1) *Des jugements*, 56.

Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose
Et fait du miel de toute chose (1).

Les ressources ne lui manquaient pas non plus, et l'occasion les faisait saillir. Aussi le dépeint-on charmant à ses heures, mais, par contre et bien souvent, gauche, bizarre, sujet à de singulières absences et perdu dans ses rêveries. Quoi d'étrange en ce contraste? L'indolence explique tout, le laisser-aller passé en habitude jusqu'à devenir incapacité de s'imposer un effort.

Là est le faible de cette nature si bonne. Autant l'écrivain gouverne son esprit et sa plume, autant l'homme abandonne sa vie, la laissant flotter au gré du caprice et de l'humeur. Licencieux dans sa conduite et dans une moitié de ses ouvrages, il n'est point révolté contre la morale, il ne lui oppose aucun système; il ne plaide point, à la manière de quelques modernes, la liberté, le droit de la passion. A force d'échapper à la règle par pure faiblesse, il en est venu à l'oublier, à la tenir pour non avenue, à s'émerveiller qu'on l'y rappelle. On me reproche le scandale de certaines peintures : « Je réponds hardiment que la nature du conte le voulait ainsi... »

Contons, mais contons bien ; c'est le point principal,
C'est tout. A cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.

Quand il se convertira, il aura peine à concevoir la grièveté de sa faute et protestera que ses pires écrits n'ont jamais produit sur lui-même aucune impression fâcheuse ; autrement dit, il confessera sans y prendre garde qu'il s'est oblitéré la conscience à force de n'en faire compte. Immoralité naïve, moins coupable que celle qui s'érige en théo-

(1) *Fables*, x, 1. Prologue adressé à madame de la Sablière.

rie, moins irrémédiable aussi ; son exemple nous l'a fait voir.

Des gens d'esprit qui, dans l'histoire de la littérature, cherchaient matière aux paradoxes démocratiques, se sont amusés à mettre La Fontaine en contraste avec son siècle. C'était, à leur gré, le vieil esprit gaulois, railleur et libre, narguant volontiers l'esprit français d'alors, compassé, raide, gourmé sous la discipline religieuse et monarchique (1). De vrai, les mœurs et allures du vieil enfant tranchent fort sur la dignité grave et mâle de l'époque. Mais outre que cette dignité n'était pas le fait de tout le monde, et il s'en faut ; outre que La Fontaine ne représente pas seul le libertinage folâtre de conduite et de style ; il importe surtout de ne point le travestir en frondeur, en goguenard, ennuyé des grandeurs de son temps. Il les a célébrées, il leur a payé son tribut d'encens poétique ; il a été, lui aussi, courtisan à distance, mais de fort bon vouloir ; capable d'écrire pour les opéras de Lulli des prologues assez fades ; très désireux de plaire et de se voir patronné en cour. Il écrivait à madame de Fontanges :

> Puissent mes vers mériter tant de grâce
> Que d'être offerts au dompteur des humains !

Quand le Florentin eut renoncé à mettre en musique son libretto de *Daphné*, le Bonhomme regretta surtout l'occasion de produire son œuvre sur le théâtre royal. Sans cela, disait-il à la sœur de madame de Montespan :

> Quelque jour, j'eusse pu divertir le monarque.
> Heureux sont les auteurs connus à cette marque !...
> Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
> Du suffrage de Saint-Germain.

(1) Taine, *La Fontaine et ses fables*, première partie, chap. III, § 1.

Moins ambitieux que d'autres, je n'en doute pas, il eût, comme tout le monde, accepté de la meilleure grâce quelque rayon de faveur. Une vue tout aussi juste et plus originale est celle qui nous le montre redevable de ses meilleurs vers et, partant, de sa gloire, à l'esprit sérieux et digne de ce temps qu'on le vante d'avoir frondé. Venu un siècle plus tôt, il est fort vraisemblable qu'il eût été seulement le conteur licencieux dont il vaut mieux se taire, et non le fabuliste unique, relativement chaste et suffisamment moral. « A une autre époque, ç'eût été un poète charmant mais libertin, et que n'auraient pu lire les honnêtes gens (1). »

III

Son goût. — Ses maîtres. — Malherbe corrigé par Horace. — Son admiration pour Molière. — La Fontaine, disciple de la saine nature et, par suite, des anciens. — Sa critique de l'opéra. — Son *Epitre à Huet*. — Caractère réfléchi de son art.

Écrivain ou juge, il dut encore aux influences qui l'entouraient une part au moins de son goût exquis. Est-il vrai, comme on le raconte, qu'il se soit senti poète en entendant lire une pièce de Malherbe ? En tout cas, tel fut bien son premier modèle et qui pensa le gâter (2). Mais comment ? Sans doute en lui donnant l'illusion d'être né pour les grands genres. N'essaya-t-il point, le pauvre homme, une tragédie d'*Achille*, qu'il eut au moins le bon esprit de ne pas mener à terme ?

Horace, par bonheur, *lui* dessilla les yeux ;

(1) P. Soullié, *La Fontaine et ses devanciers*, 1861

(2) *Epitre à Huet*, 1687.

sans doute encore en le ramenant aux grâces fines et enjouées, c'est-à-dire à son talent et à sa vocation véritables. A défaut des amis qui le conseillèrent, le courant général du siècle l'eût ramené aux anciens, assez incomplètement pratiqués dans sa jeunesse. Heureux correctif à l'intempérance périlleuse de ses lectures ; car il dévorait tout, romans, contes libres, poésies légères, auteurs français ou étrangers, Marot, Rabelais, Voiture, le Tasse, l'Arioste, Machiavel, Boccace et combien d'autres !

J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi... (1).
J'ai profité dans Voiture
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens (2).

Mais le profit eût été moindre sans le goût du simple et du naturel pris à l'école des vieux maîtres. Ceux-là demeurèrent bien réellement les siens et ce fut tout bénéfice.

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace.
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse (3).

Dès lors il pouvait tout lire sans péril, au moins quant à son jugement littéraire.

Aussi bien était-il né mieux que personne pour sentir le vrai et s'y rallier de prime abord. Par exemple, il le sentit vite dans Molière, et l'admiration qu'il conçut du grand comique ne pouvait que l'aider à quitter le solennel pour le familier, mais aussi la bagatelle pour l'observation. Aux débuts de sa faveur chez Foucquet, il est sous le charme de Malherbe, surtout de Marot et de Voiture, de Malherbe

Qui louait ses héros en un style superbe ;

de Voiture

(1) *Epitre à Huet.*
(2) *Lettre à Saint-Evremont*, 1687.
(3) *Epitre à Huet.*

... dont la plume élégante
Donnait à son encens un goût exquis et fin (1) ;

de Marot, de maître Clément qu'il joint à maître Vincent comme le modèle de la fantaisie gracieuse. Ce n'est pas qu'il doive renier plus tard cette prédilection, juste après tout et à laquelle Boileau même restera fidèle. Mais quand il a vu Molière de près, à la célèbre fête de Vaux, il se récrie. « C'est mon homme, » dit-il (2), et il accuse, en y adhérant pour sa part, toute une révolution dans le goût public. Plaute descend au rang de « plat bouffon, » Scarron plus encore ; Térence renaît,

Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie,
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré
Et bon *in illo tempore.*
Nous avons changé de méthode.
Jodelet n'est plus à la mode
Et désormais il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Voilà sans doute pourquoi il raillera un jour l'opéra et ses prestiges. Deux ans avant de se laisser *enquinauder*, libre encore de toute tentation de rancune à l'endroit de Lulli, notre Bonhomme dit son fait au genre, et fort joliment. Tout d'abord ébloui des machines, le bourgeois s'en était lassé vite.

Il aima mieux le Cid, Horace, Héraclius.

Pourquoi donc, en 1677, ce prodigieux retour de faveur ? La Fontaine en indique la raison, non sans un grain de

(1) C'est Apollon qui parle ainsi dans la comédie-églogue de *Climène.*
(2) *Lettre à Maucroix,* 22 août 1661.

malice peut-être. Magnifique en tout, le roi se plaît aux grands spectacles.

Et le peuple, qui l'aime et suit tous ses désirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

Est-ce éloge ou blâme discret, soit de la foule, soit du maître en personne? Pour son compte, La Fontaine se rit d'un machinisme toujours exposé aux aventures.

Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contre-poids résiste;
Un dieu pend à la corde et crie au machiniste;
Un reste de forêt demeure dans la mer
Et la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

Mais voici une critique plus sérieuse. On vante l'opéra de réunir tous les arts : or, c'est bien plutôt les affaiblir l'un par l'autre, et nos sens ne peuvent jouir assez de tant de séductions à la fois.

.... Lorsqu'à quelque objet l'un d'eux est attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché.
Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guère;
Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupières,
Suit attentivement un discours sérieux,
Qui ne discerne pas ce qui frappe ses yeux.

Rompez cette union illusoire et fatigante; rendez à toutes ces beautés une part au moins d'isolement, d'indépendance : chacune y gagnera.

La musique en sera d'autant mieux concertée,
La grave tragédie, à son point remontée,
Aura les beaux sujets, les nobles sentiments,
Les vers majestueux, les heureux dénouements.

La Fontaine aime tous les arts et très particulièrement la musique ; pour cela même il souffre de les voir s'étouffer mutuellement comme des plantes qui manquent d'es-

pace et d'air. Sage critique. La Bruyère dira : « Je ne sais pas comment l'opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer (1). » Il semble que le fabuliste lui ait assez bien répondu par avance.

La nature, les anciens : deux cultes littéraires dont chacun commande l'autre; La Fontaine en fournit la preuve tout comme Boileau. Vienne la grande querelle académique, et l'on peut compter qu'il ne prendra point fait et cause pour les modernes. Bien au contraire, il lance, lui aussi, son petit manifeste, en envoyant au docte Huet un Quintilien traduit par Toscanella. Le plaisant est qu'il se figure être quasi seul de son avis. Pauvres anciens !

J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits :
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.....
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.

Il le loue donc, et par justice plus que par complaisance. La France de Louis XIV a le théâtre, la satire, le roman; — que n'a-t-il, lui, le droit d'ajouter la fable? — « On nous promet l'histoire : » en quoi le Bonhomme se souvient de Racine et de Boileau, qui cependant ne le laissaient pas seul admirer l'antique ; mais, à sa manière naïve, il ne les flatte pas.

J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet. —

L'ode lui semble en baisse : de vrai, où l'eût-on trouvée alors? De l'éloquence pas un mot. Somme toute, le siècle ne lui paraît pas sans gloires littéraires, et jusque parmi les détracteurs d'Homère.

J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent;

mais après tout

..... Qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens?...

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 47.

Pour rivaliser avec eux, il faudrait commencer par les goûter, par les suivre,

> Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
> On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

C'est qu'ils ont tenu le chemin de la nature. La Fontaine fait profession d'y marcher sur leurs traces, non pas à l'aveugle et comme le « sot bétail » des copistes, mais avec une fidélité libre et généreuse.

> Mon imitation n'est point un esclavage ;
> Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
> Si d'ailleurs quelque endroit, chez eux plein d'excellence,
> Peut entrer dans mes vers sans trop de violence,
> Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
> Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

C'est tout à la fois établir exactement, à l'encontre des critiques à venir, son originalité personnelle, et achever de prendre rang parmi les gens d'un goût sûr et large. Qu'on ne fasse pas de La Fontaine une manière d'inconscient, sans autre guide que l'instinct aveugle du génie. Comme tous ses contemporains, il a raisonné son art, il l'a raisonné juste, et sa manière ne sera que la mise en œuvre de ses principes. Les *Fables* n'auront point poussé sur le fablier comme les fruits sur l'arbre sauvage; elles seront le produit d'une culture aussi peu artificielle que possible, mais réfléchie, méthodique et patiente. Et si l'on en juge par ce type, la verve française ou gauloise a-t-elle perdu quelque chose à fleurir sur ce fond de vérité sobre et naturelle, qui n'est le privilège réservé d'aucune époque, mais que l'antiquité a connu et exploité la première, au point de s'imposer comme modèle à tous les temps?

CHAPITRE II

Le Fabuliste.

La Fontaine disait lui-même dans son *Discours à Madame de la Sablière :*

> J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire
> Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.

Et de vrai, parmi tous ceux qu'il a essayés, un seul fait sa gloire, si bien qu'on ne la diminue point de passer rapidement sur tout le reste. Pour qui se respecte, ses *Contes* n'existent pas. Malgré les traits heureux qu'un pareil homme ne pouvait éviter d'y mettre, ses pièces détachées, odes, ballades, poèmes, épitres, discours, ou n'ont qu'une valeur secondaire, ou présentent un intérêt plutôt biographique. A plus forte raison peut-on, sans lui faire tort, laisser aux érudits son imitation de l'*Eunuque* de Térence et les comédies nées de sa collaboration avec l'acteur Champmeslé. Il nous reste de l'étudier dans ses *Fables*, et comme moraliste et comme poète.

I

Le moraliste. — L'observateur. Les inégalités sociales. — Esquisse de la société humaine plutôt que de celle de l'époque. — Le sou-

verain. — Le menu peuple. — La violence et la fraude. — Que La Fontaine n'a rien de révolutionnaire. Sa morale insuffisante mais utile. Ce que serait l'homme formé à son école.

Il a lui-même défini son œuvre :

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

D'ailleurs qu'importent les masques? Renards ou lions, corbeaux ou aigles, rats ou éléphants, c'est nous autres humains qui faisons les frais du spectacle. Or, le spectacle est mobile et changeant s'il en fut jamais. Les personnages s'y pressent et s'y coudoient :

Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant...
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore
Force sots, force flatteurs...

Mais après la confusion du premier coup d'œil, tout se démêle, et cette humanité travestie nous apparaît partagée en deux camps, en deux classes plutôt.

Jupin pour tous états mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première, et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Voilà le peintre de la vie en présence du grand problème social. Remarquez en quels termes il le pose. Rien qui sente la déclamation égalitaire ; pas un trait contre les privilèges de naissance, l'héritage, la propriété. Si les rangs sont inégaux, c'est avant tout que les valeurs personnelles sont inégales ; c'est l'adresse, la vigilance, l'énergie qui donnent les premières places au festin ; autre-

ment dit, c'est la nature, la force des choses; d'où il suit que l'égalité absolue est une chimère. Là se montre le sens droit, le sens pratique du moraliste conservateur.

A cela près, va-t-il nier les abus? Il n'en a garde. Mieux vaut confesser avec l'expérience universelle que, de tout temps, les petits ont pâti des sottises des grands; que la raison du plus fort est toujours la meilleure; que, selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous feront blanc ou noir, et que vos raisons, fort bonnes dans la bouche du maître, iront aux petites maisons si vous n'êtes qu'un simple chien (1). En tout ceci, La Fontaine raconte, il n'approuve pas; il blâme plutôt à sa façon, en riant plus qu'il ne s'indigne; mais on se tromperait de dénier toute puissance utile à ce rire du bon sens.

Bien des critiques ont entrepris de recomposer d'après le fabuliste le tableau des diverses conditions humaines. Travail aimable et non sans profit, pourvu qu'on ne suppose au peintre ni un système préconçu, ni surtout des visées profondes ou misanthropiques. Notons encore un point. Nécessairement La Fontaine a vu le monde tel que le lui montrait son époque; et pourtant ce qui ressort de son œuvre, c'est moins la France d'alors que la société humaine de tous les temps. Aussi quand les critiques hostiles au dix-septième siècle s'ingénient à chercher dans les *Fables* un document ou une satire, ils risquent de dépenser beaucoup d'esprit pour faire fausse route (2). Le Bonhomme n'est ni La Bruyère, ni Molière même, Bourdaloue encore moins. Bien que légèrement teintée aux couleurs de l'époque, sa peinture est universelle; la scène de son ample

(1) Telle est la popularité des *Fables* qu'il paraît bien superflu de charger ces pages de citations et de renvois.

(2) Ainsi Taine, *La Fontaine et ses fables*, deuxième partie, chap. I.

comédie n'est point Versailles ou Paris ou la campagne champenoise; c'est tout l'univers. — Ces réserves faites, qui nous empêche de parcourir à sa suite les différents ordres de l'État?

Ab Jove principium : la souveraineté tout d'abord, sa grandeur et sa décadence; car, sans y avoir songé, le Bonhomme a composé une monographie complète de Sa Majesté lionne. Le roi des animaux est né vaillant; il est redoutable avant même que la griffe et la dent lui soient crues. Pourquoi faut-il que son éducation ait été incomplète, et que le singe, son précepteur, lui ait plus d'une fois adouci la vérité? (1) D'ailleurs que de qualités royales! la clémence, par exemple, alors qu'il pardonne au rat assez étourdi pour sortir de terre entre ses pattes augustes ; la sagesse pratique, l'art de discerner et d'employer tous les mérites, jusqu'à la voix de l'âne et aux pieds légers du lièvre. Mais voici l'heure décisive, la crise de sa destinée. Nouvel Œdipe, le lion voit son peuple décimé par la peste et, plus généreux qu'Œdipe, il se dit de bonne foi — pourquoi non? — prêt à s'offrir lui-même en victime. Hélas! un flatteur est là, et le prince consent vite à s'absoudre aux dépens de l'innocent qu'il condamne. Dès cette première injustice, l'orgueil va croître et précipiter la décadence. En vain le moucheron donne au maître une leçon salutaire; avec quel dédain est traité l'âne, trop satisfait, à vrai dire, de son rôle de grand veneur! Hauteur, dureté, abus de la force : la génisse, la chèvre, la brebis en savent quelque chose; l'ours plus encore, depuis qu'il est chez Pluton pour avoir bouché sa narine dans ce Louvre qui est un charnier. Caprice de despotisme ou retour de bon sens, le lion a bien pu cette fois punir le

(1) On voit à ce trait que le fabuliste ne prend pas modèle sur son temps. Ni Bossuet ni Fénelon n'étaient si timides.

singe, flatteur excessif. Mais laissez venir les années : il faudra que le tyran tombe entièrement sous le joug de la flatterie. Un conte, une vision, une apothéose de la feue reine suffiront à justifier le cerf coupable de n'avoir pas pleuré ; mais aussi ne faudra-t-il qu'un mot pour que le monarque se fasse une robe de chambre de la peau saignante du loup. Plus crédule, il sera en même temps plus cruel et plus sombre. Bientôt délaissé, il lui faudra, pour vivre, descendre aux trahisons vulgaires et attirer par fraude à son antre des ambassadeurs qu'on ne verra pas revenir. Mais à la dernière heure, parmi les outrages prodigués à sa décrépitude, il retrouvera dans son âme un éclair de fierté royale, comme Vitellius disant à ses meurtriers : « J'étais pourtant votre empereur. » Dans ce tableau, moitié de fantaisie, moitié d'histoire générale, qui s'avisera sérieusement de retrouver Louis XIV ?

Et quelle riche veine pour qui voudrait poursuivre ! A l'autre extrémité de l'échelle sociale il trouverait le menu peuple, rats, grenouilles, poissons, lapins, oisillons de toute espèce, petites gens taillables et corvéables, mais, il faut le dire, victimes de leurs propres fautes presque autant que de celles d'autrui. En revanche, n'ont-ils point leur part de bonheur dans le bon sens modeste qui les maintient à leur place, dans l'amitié, l'amitié dont La Fontaine a laissé de si touchantes images ? A le lire on penserait volontiers comme La Bruyère : « Je veux être peuple. » Au moins s'y résignerait-on sans trop de peine, et pour le fabuliste c'est un honneur.

S'il n'accuse que vaguement les traits de l'aristocratie, il peint dans la biographie du loup les triomphes mais aussi les défaites consolantes de la force brutale et stupide. Le chat est la fourbe hypocrite ; le singe, la fourbe amusante et grimacière ; le renard, la fourbe savante, spiri-

tuelle, poussée quelquefois jusqu'au génie, mais sujette, Dieu merci, à rester prise dans ses propres filets. Il est trop vrai, violence et fraude ont un large rôle dans les affaires de ce pauvre monde ; mais, tout compte fait, le tableau n'est pas trop noir. Sachons gré au moraliste de son observation fidèle. Aimons-le plus encore de dire le vrai sans emphase ni colère, de ne point reconstruire l'univers à sa fantaisie, de prendre contre nos murmures le parti de la Providence et de montrer par une leçon de choses à Garo le réformateur que Dieu fait bien ce qu'il fait.

Toutefois il ne suffirait point de marquer les abus et de passer en secouant la tête ou de se croiser les bras en alléguant la loi d'en-haut. La Fontaine a de bons avis pour les convives de la première table, pour les heureux, les adroits, les forts. Qu'ils n'oublient pas l'inconstance de la fortune.

> Il ne se faut jamais moquer des misérables,
> Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

et dût la fortune rester fidèle,

> Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
> On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Mais c'est aux faibles qu'il prêche sans se lasser la sagesse, la modération des désirs, la prudence, le bon esprit qui se connaît et ne tente rien par delà ses forces. Tenons en bride l'inquiétude naturelle toujours prompte à changer de maître, comme fit l'âne du jardinier, comme firent les grenouilles mécontentes du roi-soliveau. Résignons-nous à l'état présent de peur d'en rencontrer un pire. Avant tout, fuyons la tentation du déclassement ; elle mène droit au

malheur ou tout au moins au ridicule. Êtes-vous corbeau, ne rêvez pas d'imiter l'aigle. Êtes-vous grenouille, n'essayez pas d'atteindre à la belle taille du bœuf. Êtes-vous singe, ne prétendez pas acheter le pouvoir avec une grimace. Êtes-vous rat, consentez à vous priser d'un grain moins que l'éléphant. Je n'ose ajouter : êtes-vous âne, ne vous affublez pas de la peau du lion, ne sautez pas sur les genoux de votre maître. Difficile sagesse, car

Notre condition jamais ne nous contente.

Et cependant, la plus simple est-elle la plus à plaindre ? La grandeur a ses périls et, en mainte circonstance,

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.

Voyez plutôt ce mulet, si fier tout à l'heure de porter l'argent de la gabelle. Plus heureux s'il n'eût servi qu'un meunier ! Que les petits se consolent donc ! Pour peu qu'ils le veuillent, à eux le travail, un trésor : la sagesse, autre trésor et qui n'embarrasse point ; l'union, force et douceur de la vie, et les chansons et le paisible sommeil qui ne s'achètent pas au marché comme le manger et le boire.

Nous sommes entrés insensiblement dans l'examen des moralités du fabuliste, et déjà nous en entrevoyons le fort et le faible. Pour qui s'en tient aux lumières purement humaines, il n'est que deux voies possibles : le stoïcisme qui prend sa règle dans la dignité personnelle et vise par dessus tout à la force ; l'épicurisme dont le mot d'ordre est prudence et intérêt bien entendu. La Fontaine devait se rapprocher de cette dernière école ; tout l'y obligeait, sa vie, son caractère et le genre même de ses ouvrages. La fable n'est pas un cours de morale héroïque ; elle est faite pour traduire les conseils du bon sens vulgaire et prêcher

les petites vertus. Au reste, le poète nous a donné son programme.

> Comme la force est un point
> Dont je ne me pique point,
> Je tâche de tourner le vice en ridicule,
> Ne pouvant l'attaquer avec le bras d'Hercule.
> C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.

Il pouvait se répondre à lui-même : oui et non. Avec la conscience d'en faire assez pour son rôle de fabuliste, il ne prétendait pas, je suppose, dire le dernier mot de la vie pratique. Fort étonné s'il avait pu s'entendre d'avance accuser par le vertueux Rousseau de corrompre la jeunesse (1), d'autre part, il n'aurait point refusé de souscrire à cette remarque d'un philosophe chrétien : « La Fontaine ne dispense pas du catéchisme (2) ». Enfin, bien que la fable soit avant tout pour la moralité, n'est-il pas à croire que, plus d'une fois, l'inimitable conteur se sera moins préoccupé de la moralité que de la fable, acceptant de ses modèles païens une doctrine toute faite, et satisfait d'envelopper dans un récit agréable une leçon d'ailleurs honnête et judicieuse ?

A ce compte, nous relèverons sans trop d'étonnement ni de scandale un petit nombre de conseils équivoques, sentant l'égoïsme et quelquefois assez peu d'accord avec l'esprit de l'ensemble. Ainsi La Fontaine condamne ceux dont la bouche souffle le chaud et le froid ; il a la fourbe en horreur comme le pire mal sorti de la boîte de Pandore ; mais si l'on nous trompe, il nous autorise à payer de retour et même il ne nous déconseillerait pas, au besoin, un peu de duplicité politique. Il serait peu ému de nous voir

(1) *Emile*, livre II. Cette gageure paradoxale ne vaut pas l'honneur d'une discussion.

(2) A. de Margerie, *La Fontaine moraliste.*

porter l'habit de deux paroisses, ou de nous entendre crier, selon les gens : « Vive le roi ! Vive la Ligue ! » Nous le savons incapable de rancune ; et cependant, s'il a blâmé le cheval de sacrifier la liberté à la vengeance, il goûte fort le bon tour du sage faisant assommer par autrui le fou qui lui a jeté des pierres. Il a l'humeur bienfaisante, assez chrétienne pour trouver bon qu'on soit charitable. Mais envers qui ? C'est là le point. Il n'allait donc pas, en fait de générosité, aussi loin que l'Évangile. Étant le moins révolutionnaire des hommes, il plaint du meilleur de son âme les États où la queue mène la tête ; ce qui ne l'empêche pas de lâcher un jour ce gros mot : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Il n'est pas enfin jusqu'aux leçons d'obligeance et de mutuel secours où l'intérêt ne perce encore, et l'on regrette que le peintre de l'amitié n'ait pas fait dans ses tableaux une place plus large au dévouement.

Malgré tout, pour ces quelques défaillances ou boutades, le nombre est grand des préceptes sages, gracieux, aimables. Le disciple du fabuliste ne serait pas un héros, moins encore un saint. Mais on se figure un homme rangé, prudent, avisé, attentif à soi-même, capable de ramener parfois devant ses yeux cette poche de derrière où nous cachons nos défauts ; cherchant volontiers, pour se mieux connaître, la solitude et le silence avec les conseils de quelque doux et discret ami. D'esprit cultivé, car le savoir a son prix, il abhorre le pédantisme et les pièces d'éloquence hors de leur place. D'humeur enjouée, il évite cependant par bon goût les rieurs de métier, les bavards, les hâbleurs qui ont vu dans leurs voyages des choux plus grands qu'une maison. Homme simple en tout et naturel, parce qu'il se résigne à rester lui-même et ne force pas son talent, comme il se rend justice, il donne peu de prise à l'illusion et devient rarement dupe. Plus d'une belle tête

est masque de théâtre et chez nombre de gens l'équipage cavalier fait les trois quarts de la vaillance : il l'a reconnu d'expérience et ne l'oubliera point. Ce n'est pas lui qui prendrait une taupinée pour une montagne ou des bâtons flottants pour un navire. Au demeurant, les vices et les ridicules ne le déconcertent ni ne l'indignent. Il sait que rien de parfait ne se trouve sous le soleil et qu'il est des naturels de coqs et de perdrix. D'ailleurs, il laisse chacun libre de gloser sur son compte, s'estimant fou du cerveau s'il prétendait contenter tout le monde et son père.

Veut-on le voir agir ? Mesuré dans ses entreprises, fidèle en toute chose à considérer la fin, ennemi de la présomption, trop sage pour vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre, il porte dans l'exécution deux qualités de premier ordre : — la vigilance qui ne se repose sur personne, car il n'est pour voir que l'œil du maître et affaire qui importe ne se traite point par procureur ; — l'activité qui n'attend l'aide du ciel qu'à la condition de s'aider elle-même ; qui ne se laisse pas tromper d'objet, ne lâche point sa proie pour l'ombre et ne hasarde jamais le certain pour l'incertain, calculant avec raison qu'un sou, quand il est assuré, vaut mieux que cinq en espérance. Notre homme peut faire une école ; mais il ne s'y laissera point reprendre et, quand mesdames les eaux, ayant englouti son argent, viendront lui en demander d'autre, il les priera de chercher ailleurs. En tout cas, il est modeste : heur ou malheur, il ne fera pas l'injustice vulgaire d'attribuer les succès à son mérite et les revers à la fortune. — Je n'en finirais pas d'énumérer ses qualités. Tout vice bas lui est en horreur, l'avarice par exemple et l'ingratitude. En amitié, il s'élèvera parfois jusqu'au sublime. Ajoutons même qu'il a une juste idée de la Providence ; qu'il sait invoquer au besoin cette puissance souveraine, équitable

aux grands et aux petits ; qu'il est également loin de prétendre se cacher d'elle et de vouloir lui dérober les mystères de l'avenir. Homme sage en un mot, homme agréable, homme aimable, digne d'être offert en modèle, s'il ne lui manquait une certaine grandeur de caractère et une certaine flamme de générosité.

Encore un coup, cet homme n'est pas le chrétien et les fables ne sont pas l'Évangile. Mais on se tromperait de dédaigner une sagesse incomplète, comme d'y arrêter son idéal. Toute sagesse relève de l'Évangile et lui prépare les voies. Le bon sens aide à devenir chrétien et le chrétien ne l'est jamais mieux que s'il est homme de bon sens. Il y a donc tout profit à l'entendre, ce sens droit, pratique, original et français par excellence, parlant en mille récits gracieux et dans cette langue à la fois naïve, sage et hardie, qui semble faite exprès pour le servir.

§ II

Le poète. — Sa langue, son style, ses vers, son originalité. — Double puissance : mieux que personne, il reçoit l'impression des choses ; — nette vision des personnages, de l'action ; sentiment vif et dramatique ; — autant que personne, il sait gouverner les impressions reçues, les mesurer, les diriger vers un but.

A le prendre tout d'abord par les côtés inférieurs, par le métier, il faudra reconnaître ce paresseux légendaire pour un écrivain très docte, très attentif à lui-même, très travailleur. Il savait sa langue à merveille, tant celle de Paris que de la province, tant celle d'antan que celle du jour, et son art était de les fondre ensemble, rajeunissant nombre de vieux mots et d'anciennes tournures, mais sans affectation ni pédantisme, toujours au profit de la lumière, de la

couleur, du sentiment. Ainsi fut-il, en son temps, moderne avec hardiesse, archaïque avec largeur et discrétion, d'ailleurs autorisé par le caractère familier du genre à puiser amplement dans tous les vocabulaires techniques, à chercher partout le terme, non pas réaliste (1), mais juste, signifiant, pittoresque. Le style n'est que la façon personnelle dont chacun met en œuvre la langue commune ; la vie originale donnée aux mots par leurs combinaisons et assemblages, à la phrase par l'aisance, la variété, la vivacité d'allure. De ce chef, le fabuliste est maître. Une lecture vaste mais judicieuse a étendu presque à l'infini son répertoire de vocables et de tours ; le goût et le travail, le plus sérieux travail, règlent l'emploi de cette richesse (2), et finalement l'âme peut se jouer à l'aise, l'expression ne se refusant ou ne résistant jamais.

La philologie a dressé patiemment l'inventaire de sa langue (3) ; l'enseignement dégage sans peine l'art si naturel et si profond de son style ; enfin la critique érudite analyse sa versification, j'allais dire la dissèque avec le luxe de statistique et l'inexorable précision qui sont aujourd'hui de mode (4). Grâce à Dieu, tout ce labeur n'aboutit qu'à démontrer plus savamment ce que le goût sentait déjà si bien. Où est le bon Patru conseillant à La Fontaine d'écrire ses *Fables* en prose et le défiant de rester simple

(1) Voir ce qui a été dit à propos du prétendu réalisme de Boileau, livre I.

(2) Ce point ne fait plus doute. « Les ratures de La Fontaine sont célèbres. » (Nisard, III, x, § 7.) — Tel projet de fable ne renferme que deux vers de la rédaction définitive. (*Fables*, XII, 13.) — Tel morceau (*l'Epitaphe d'Homonée*) a été traduit en prose et en vers dans un but avoué de comparaison et d'exercice, etc.

(3) Voir le *Lexique de la Fontaine*, par H. Regnier, dans la collection des Grands Écrivains.

(4) Voir M. Souriau : l'*Evolution du vers français au dix-septième siècle*, première partie, chap. III.

et bref sous la contrainte de la mesure poétique (1)? Où est Lamartine, cet admirable musicien de paroles, mais plus sensible peut-être à l'agrément continu qu'à la valeur expressive; Lamartine écrivant sans se comprendre lui-même qu'à demi : « Ce ne sont pas des vers, ce n'est pas de la prose; ce sont des limbes de la pensée (2)? » La pensée est si peu aux limbes dans les vers du fabuliste, que c'est elle qui les plie et les replie en mille manières, elle qui les fait signifier, peindre, sonner, chanter, avec une justesse et un bonheur souvent merveilleux. La versification de La Fontaine ne se déroule pas, comme celle de Lamartine, en vagues longues et magnifiques; mais quel contre-sens ne ferait-elle pas de s'y essayer! Fidèle au genre, c'est-à-dire à la nature des choses, intelligente et souple à miracle, elle va, vient, saute, se brise ou s'étend selon l'objet, le plus souvent coureuse et babillarde comme le ruisseau, mais sachant, quand il convient, gronder comme le torrent ou couler paisiblement comme le fleuve. Bien servi par la liberté du mètre, doué d'un sens profond du rhythme, attentif à peindre beaucoup plus qu'à flatter l'oreille, La Fontaine, pris dans l'ensemble, nous apprendrait mieux que bien d'autres les vraies relations des sons à la pensée, leur vrai rôle qui est de la chanter légèrement pour la mieux faire entrer dans les âmes, jamais de l'énerver ou de l'endormir.

Lamartine médit encore de l'originalité du fabuliste. Question depuis longtemps vidée et qu'il suffira de rappeler d'un mot. Pour être original, est-il donc nécessaire d'imaginer des aventures? N'est-ce pas créer que de rendre à un squelette les muscles, le sang, la vie? Et que fait autre chose notre La Fontaine, quand il anime les plats

(1) La Fontaine, préface des *Fables*.
(2) *Cours familier de littérature.*

récits attribués dans l'origine à Ésope et rédigés au quatorzième siècle par Planude, le moine byzantin? Qui est plus poète, de celui qui trouve le premier une froide historiette, ou de celui qui la transforme en spectacle et en drame? A ce compte, la palme de l'originalité appartient à La Fontaine bien plus qu'au rédacteur des vieux récits ésopiques, bien plus qu'à Phèdre même, à ce Phèdre dont le Bonhomme s'excuse si naïvement de n'égaler pas « l'extrême brièveté (1). » Inversement, le mérite personnel et créateur éclate encore lorsqu'il s'agit d'émonder la vie luxuriante et folle de Orientaux, des trouvères ou des conteurs fantaisistes comme Rabelais. La comparaison du fabuliste avec ses modèles a été faite et très bien faite (2); elle a mis son originalité en pleine lumière : originalité du poète vivifiant la donnée inerte, originalité de l'homme de goût unifiant et fixant la donnée surabondante ou confuse. Partout les dépouilles d'autrui sont devenues siennes en vertu de la plus légitime conquête.

Or, en cela même, La Fontaine est plus qu'un artiste de langue, de style, de vers, plus que le maître et le type unique d'un genre spécial; c'est comme poète et grand poète qu'il a droit d'être jugé. Ne prétendons pas saisir l'insaisissable, analyser à fond les derniers éléments de sa manière, de son âme, la bonhomie, la mélancolie, la grâce. A qui cherche le précis et l'utile, notre fabuliste offre une double leçon, en même temps que son génie poétique présente un double caractère : liberté dans la règle, j'entends la véritable et de nature ; goût exquis dans la hardiesse ;

(1) « La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. » (Préface des *Fables*.)

(2) Voir Saint-Marc-Girardin, *La Fontaine et les fabulistes*. — Taine : *La Fontaine et ses fables*, troisième partie. — Soullié, *La Fontaine et ses devanciers*, etc.

en un mot, équilibre de deux puissances rarement unies, celle de se livrer et celle de se contenir, de recevoir toute vive l'empreinte des objets, mais en même temps de la gouverner, par une réaction énergique de l'esprit, jusqu'à les marquer très vivement de son empreinte à soi. Note commune à tous les talents, pensera-t-on peut-être; don partout le même et sans lequel on ne conçoit pas l'écrivain, le poète, l'artiste en un genre quelconque. Mais ce don a été prodigué à La Fontaine; mais son mérite suprême et par où il s'égale aux plus grands, c'est d'allier dans une harmonie parfaite les deux éléments qui font ce don même, la mobilité souple qui tient l'âme ouverte aux impressions, la force lumineuse qui choisit, coordonne et mène au but.

Qui dit se livrer, dit sortir de ses préoccupations personnelles, perdre, autant qu'il est possible et permis, l'attention à soi-même, la conscience réfléchie de sa personnalité propre, sous l'empire des objets que l'on contemple en idée; comme celui qui, au théâtre, s'absorbe dans le spectacle et croit vivre dans les personnages du drame. Il y faut une imagination forte, lucide, une vision intense et précise des choses qu'entrevoit vaguement une imagination ordinaire. Il y faut une sensibilité profonde, facile à se laisser émouvoir et subjuguer par l'objet imaginaire autant que d'autres par la réalité. Or, voilà bien La Fontaine. Qui tomba jamais plus entièrement sous le charme de la contemplation intérieure? Qui a mieux vu le monde physique? Rappelez-vous le moindre vent qui d'aventure fait rider la face de l'eau, et l'heure de l'affût, lorsque, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour, et tant de traits semblables. A vrai dire, il ne regarde pas la nature pour elle-même ni à travers cette vague et molle rêverie aujourd'hui si fort prisée. Il la décrit moins qu'il ne l'esquisse d'une main légère; simple cadre et qui ne le distrait pas du tableau.

Génie essentiellement dramatique, il a, par dessus tout, la claire vue des personnages et de l'action.

Pour les premiers, il aperçoit nettement leur physionomie distinctive. Tantôt il s'y arrête avec complaisance, notant les détails, conformation, visage, attitude, accoutrement, posant devant nous le paysan du Danube, Perrette en son équipage de marche, ou la vieille au jupon crasseux et détestable. Ailleurs un coup de crayon suffit : la silhouette est parlante, le personnage sous nos yeux. C'est damoiselle belette au corps long et fluet ; c'est le héron au long bec emmanché d'un long cou ; le chien de ferme, puissant, beau, gras, poli ; les petits du hibou, rechignés, avec leur air triste et leur voix de mégère ; ou enfin cette majesté fourrée, ce saint homme de chat, au poil velouté, à l'humble contenance, qui s'appelle, selon les cas, Grippe-fromage ou Maître-Mitis.

En effet, chacun porte le nom de sa famille, le sobriquet de sa profession ou le titre de sa dignité, le tout choisi avec un bonheur inimitable, parce que désigner ainsi tous ces gens, c'est accuser d'un mot leur caractère ou leur allure. Triste-oiseau, Porte-maison-l'infante, la Gent-trotte-menu : autant d'appellations qui sont des peintures déjà. Il n'est pas jusqu'au prénom de Jeannot Lapin qui n'évoque l'image d'un jeune campagnard alerte et naïf tout ensemble. Il en va de même pour les notables, Monseigneur du Lion, Sultan Léopard, Seigneur Cormoran, Messire Loup, Capitaine Renard et autres ; à cela près que la peinture est ici plutôt morale, sans cesser tout à fait de parler aux yeux. Lieu natal, généalogie, antécédents personnels, tout viendra suivant l'heure et le besoin. Ainsi La Fontaine dévisage et connaît à fond les acteurs de son ample comédie. C'est que, si la scène est l'univers, elle est aussi et surtout son imagination, son âme. C'est là

qu'elle se joue tout d'abord et devant un spectateur qui saura tout reproduire parce qu'il n'aura rien perdu.

Aussi bien que les personnages, l'action lui apparaît, non point flottante et comme en rêve, mais accusée, vivante. De là ces tableaux qu'il peut nous rendre sensibles parce qu'il a pu s'oublier au point de se les rendre tels à lui-même. Qui ne voit après lui les grenouilles s'approcher du roi Soliveau et lui sauter sur l'épaule ; les souris mettre le nez à l'air, montrer la tête, puis rentrer dans leurs nids, puis ressortant faire quatre pas, puis enfin entrer en campagne ? Qui ne voit Raton tirer les marrons du feu, la mouche tourbillonner autour du coche ; les lapins brouter, trotter, faire leurs mille tours ; l'âne, quand il ne va pas par pays, gravement, sans songer à rien, s'en venir lourdement porter au menton de son maître une corne tout usée, accompagnant d'un chant de sa façon cette galante incartade ?... Mais que ne faudrait-il pas citer ?

Tout parle en mon ouvrage et même les poissons.

En cela surtout brille cet heureux oubli de soi, cette faculté commune aux vrais poètes dramatiques s'effaçant eux-mêmes derrière leurs personnages. Il semble que le fabuliste ne prolonge qu'à regret son rôle de narrateur. A chaque instant, le discours direct ou le dialogue envahissent le récit. La Fontaine est vite las de nous conter que son charlatan se fait fort de rendre disert un lourdaud ; il aime bien mieux écouter avec nous le charlatan même.

Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne.
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé....

Quelquefois le discours éclate dès le début, sans aucun récit pour l'introduire. C'est que le poète, premier specta-

teur du drame, a tout d'abord entendu un cri de passion où se résumait une situation tout entière.

> Quoi, toujours il me manquera
> Quelqu'un de ce peuple imbécile !

s'écrie Guillot avant de songer à se faire connaître.

> Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre !

dit le lion, sans que nous sachions encore qui parle et de quoi il s'agit. C'était l'ordre même de la nature, et l'imagination du fabuliste ne pouvait s'y tromper.

Mais pour animer le discours ou le dialogue, l'imagination ne va pas seule. Une sensibilité vive et mobile s'affecte de toutes les passions des personnages et transforme le poète en chacun d'eux. La Fontaine a pleinement cette faculté de se livrer, selon la rencontre, aux impressions les plus diverses. Aussi tous les sentiments de l'âme se retrouvent-ils dans ses fables avec l'accent qui leur est propre. Chez Perrette, c'est l'espérance et ses illusions et son babil intarissable et son exaltation croissante. Quand le pigeon plaide contre son compagnon d'humeur voyageuse, nous entendons l'affection même, sa tendresse inquiète, ses réticences douloureuses :

> L'absence est le plus grand des maux ;
> Non pas pour vous, cruel !...

L'éléphant, devant le singe de Jupiter, a le grand style de l'orgueil ; les deux ânes qui vont se prônant l'un l'autre, n'ont, malgré leurs efforts, que l'emphase de la vanité. L'expérience est grave, douce, attendrie, quand elle parle aux trois jeunes hommes par la bouche de l'octogénaire planteur. A défaut de passion véritable, Maître Renard prend à merveille les tons étudiés et les poses savantes d'un grand comédien. Le loup argumentant contre l'agneau

rend au naturel la fureur brutale et ses maladroits efforts pour se donner raison. La conscience calme et triste du droit méconnu s'exprime à trois reprises et de trois façons diverses dans l'*Homme et la couleuvre*, drame admirable dont les étroites limites ne renferment pas moins de cinq caractères pleinement développés. C'est que les notes communes du sentiment retentissent dans l'âme du fabuliste, avec la variété infinie de timbre et d'accent que détermine en réalité la différence des situations et des caractères.

A ce prix, on est passé maître dans l'art de faire parler chacun précisément comme il convient. La Fontaine est verbeux et hâbleur avec les charlatans de toute espèce, maîtres d'éloquence, léopards, singes, loups exerçant la chirurgie ; — abondant, précis avec les témoins ou plaideurs, qu'il s'agisse d'une huître, d'un terrier, d'un rayon de miel ; — sensé, naïf, jovial avec les bonnes gens du peuple, rieur et goguenard avec sire Grégoire, le savetier ; — plein d'une bienveillance hautaine avec le chêne plaignant le roseau, ou le seigneur de village invoqué par le bonhomme au lièvre. Avec le lion dédaignant d'appliquer ses sacrés ongles sur les membres profanes du cerf, il prendra sans effort les airs dignes et le ton auguste de la majesté offensée ; — avec le Paysan du Danube, il ira d'emblée à la grandeur sobre et mâle de la vraie éloquence. Heureux poète dont l'âme est comme un miroir fidèle de toutes les nuances de la vie, comme une harpe éolienne à l'unisson de tous les sentiments !

Un fat s'extasie devant ses propres conceptions ; il leur prête, c'est-à-dire à soi-même, une importance grotesque. Tout au rebours et par un oubli charmant de sa personnalité, un poète vrai, simple, naturel, prend une haute idée de ses personnages et de la gravité de leurs faits et gestes, il en est spectateur naïf, par moments on l'en croirait

dupe. De là procèdent, chez La Fontaine, ces rapprochements grandioses qui font d'un ânier un empereur romain, d'un renard à la maraude une Junon dépitée ou un Ajax furieux. De là, ces remarques naïves où le fabuliste, rentrant à demi en scène, nous communique bonnement ses impressions. A-t-il lu quelque part qu'un serpent était voisin d'un horloger:

C'était pour l'horloger un mauvais voisinage,

dit-il en branlant la tête. Quand il voit le lion punir également la franchise de l'ours et la flatterie du singe, il s'écrie avec terreur :

Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula.

On le sent consterné et révolté de ce qu'il conte, à peu près comme le sculpteur qu'il nous a fait voir tremblant devant son propre ouvrage. Tel est bien le grand poète : enlevé à lui-même par l'impression des spectacles qu'il subit tout en les créant, capable de nous les faire voir et sentir parce qu'il les voit et les sent le premier, de nous mettre sous le charme parce qu'il s'y est mis lui-même tout d'abord.

C'est à une condition cependant. Parmi cette richesse de détails et d'impressions, il est besoin de discernement, de choix, de mesure. Pour que l'imagination ne tombe pas dans la prodigalité ou la sensibilité dans l'afféterie, il faut qu'une raison souveraine gouverne ces facultés inférieures, les règle sans les étouffer. Se posséder, se contenir pleinement en se livrant le plus possible ; dominer ses impressions, tout en étant, dans un sens vrai, dominé par elles : contradiction apparente, paradoxe si l'on veut, et pourtant vérité de droit et de fait. C'est la loi même de l'art ; d'ailleurs on n'est talent ou génie que si l'on approche de cet idéal, et notre La Fontaine atteste qu'on peut en approcher

de bien près. Libre, hardi même au moins autant que personne, malgré tout, la critique a pu lui attribuer plus de goût qu'au sévère Racine et au rigide Boileau. Il peut bien, lui-même, s'appeler chose légère et volage, vrai papillon du Parnasse : il sait de reste quel art profond dirige son vol que l'on croirait volontiers emporté par le caprice. Pareil, comme il le dit encore, à l'abeille de Platon, il vole de fleur en fleur, mais pour choisir avec un infaillible instinct les sucs dont il composera son miel.

Instinct réfléchi d'ailleurs, application consciente et voulue de la grande loi imposée par la nature à tout drame, à toute œuvre littéraire ; poursuite incessante de l'unité dans l'effet à produire. En présence d'un fait compliqué, l'âme, impuissante à saisir tous les détails, en dégage nécessairement une impression dominante où se résument les autres. Démêler cette impression telle qu'elle doit être d'après la nature du fait et la nôtre ; puis, le terme reconnu, y marcher droit, choisissant les traits qui s'y rapportent, écartant ceux qui pourraient en distraire, liant d'ailleurs le tout selon les vraisemblances que l'esprit réclame : c'est proprement le travail de la composition ; c'est l'office du goût et de l'art. Ainsi le poète commence-t-il à marquer d'une empreinte personnelle et souveraine ces mêmes objets qui lui ont si vivement donné la leur. Ainsi se gouverne-t-il en se livrant, à peu près comme l'écuyer maîtrise et dirige la monture qui l'emporte.

Cherchons un exemple et, pour un moment, supposons-nous revenus au temps où les bêtes parlaient. Voyez-vous ce jeune renard émerveillé du premier cheval qu'il ait rencontré de sa vie ? Ainsi que tous les gens frappés d'un spectacle extraordinaire, il éprouve le besoin de communiquer son admiration, mais aussi d'en savoir davantage, sans compter l'arrière-pensée de quelque profit à faire. Un loup

survient à propos, et voilà les deux compères en voie de tenter l'expérience. Or, un mot, un geste expressif de l'inconnu donnent à entendre qu'elle peut avoir ses dangers. Que faire? Aller déchiffrer un nom sur la semelle ferrée que le cheval lève courtoisement comme on présenterait sa carte? Imprudence. Et pourtant, la curiosité presse. Le chef-d'œuvre serait de la satisfaire aux risques et périls d'un autre. « Je ne sais pas lire, dit le plus rusé des deux novices. Approchez, maître Loup, faites honneur à vos connaissances. » Le loup approche : comment se défendre d'un tel compliment? Tout à coup, une ruade, un hurlement plaintif, le bruit d'un galop qui s'éloigne; puis, pour dernier tableau, notre loup par terre, sanglant et mal en point, tandis que, revenu de sa surprise et se louant fort de sa prudence, le renard moralise paisiblement sur le cas.

Si nous avions vu de nos yeux cette tragi-comédie, bien des impressions nous auraient frappés. Nous aurions su gré au cheval du tour ingénieux qu'il prend pour décliner ses titres. Nous aurions souri de l'étonnement du renard et de son premier enthousiasme. Son désenchantement soudain, son art d'exploiter la vanité d'autrui, la catastrophe, le sang-froid cruel du malin dissertant sur sa dupe, tout nous eût été matière à philosopher, j'entends de cette philosophie intérieure et spontanée que nous exerçons à tout propos. Mais tout eût fini dans une impression dernière et plus profonde : crainte sage, sentiment du danger qu'il peut y avoir à se commettre étourdiment avec des gens qu'on ne connaît point.

Or, La Fontaine ayant trouvé une histoire analogue racontée ou plutôt indiquée par Ésope, a tout d'abord senti plus vivement que le fabuliste grec cette crainte salutaire; puis il s'est mis en devoir de nous l'inspirer à son tour. D'une part, animant, par une foule de traits nouveaux, la

froide brièveté de son devancier, il a, de l'autre, choisi, groupé, ordonné les détails, en sorte que l'effet d'ensemble fût aussi complet, aussi parfaitement un que possible. N'est-il pas vrai que tout court au but, à l'impression dominante? Leçon de choses, d'exemple : le cheval et le renard nous apprennent tous deux la prudence, car nous voyons qu'elle les sauve; le loup, dans sa mésaventure, nous la prêche plus éloquemment encore. Le renard a commencé par l'enthousiasme :

> ... Accourez :
> Un animal paît dans nos prés,
> Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie...

mais cet enthousiasme du début fait saillir d'autant le retour de sagesse native auquel il devra de conserver toutes ses dents. — Le loup a commencé par la défiance :

> Est-il plus fort que nous?...

mais ce premier mouvement relève par contraste l'étourderie vaniteuse dont sa mâchoire paiera les frais. Et cette vanité même, qui le perd, n'est pas seulement un ressort dramatique bon à faire marcher l'action et venir la catastrophe. Elle nous dit que l'amour-propre est le grand ennemi de la prudence; que si quelque chose peut nous lancer dans les expériences téméraires, c'est bien cette estime de nous-mêmes, toujours empressée à nous faire valoir, toujours faible contre la flatterie et ne sachant douter de rien. La leçon est complète et l'impression a toute sa force, parce qu'il n'est détail qui n'y tende et n'y concoure.

Libre à chacun d'ouvrir le livre au hasard et de reconnaître en chaque fable cette exacte proportion des moyens à la fin naturelle du drame. Personnages, incidents, ta-

bleaux, discours, dialogues, tout a sa raison d'être dans la situation et dans le but marqué par le poète. Les caractères se soutiennent et se ressemblent à eux-mêmes jusqu'au bout. Toutes les vraisemblances sont gardées. Si l'animal raisonne, calcule, parle et agit en homme, il n'oublie pas un moment les traits spéciaux et les convenances de son espèce.

Ni cette imagination puissante n'a chargé un trait, une couleur, ni cette sensibilité mobile n'a exagéré ou brusqué un sentiment. Sous la verve originale, sous l'entière liberté de voir et de sentir, sous l'apparent laisser-aller du mouvement poétique, on retrouve, dès qu'on y veut prendre garde, la raison ordonnatrice, le jugement profond, le tact, le goût, marques distinctives du vrai génie, qui est puissance ordonnée et non pas aventureuse et vagabonde ; marque d'un art parfait et d'un travail achevé. Ce travail, nous en avons la preuve matérielle ; mais à quoi bon? L'œuvre démontre assez par elle-même l'action énergique et patiente de l'ouvrier. Comme tous les maîtres, La Fontaine dément les théories courantes d'inspiration spontanée, quasi passive et, pour tout dire, paresseuse. Ne lui fallait-il pas une profonde application d'esprit, même pour se donner si vive et si intense la vision de mille tableaux imaginaires? S'il n'eût impérieusement surveillé ses impressions, pouvait-il égaler ainsi le goût à la verve, la sagesse à la liberté? Encore moins devrait-on faire argument de la facilité charmante, du beau naturel qui mettent les *Fables* à la portée des simples en même temps qu'elles sont un plaisir de choix pour les habiles. Mais le retour à la nature est le comble de l'art et le chef-d'œuvre de la réflexion, à quoi n'atteindra jamais une composition hâtive et négligée.

Dira-t-on que Fénelon trouve dans La Fontaine quelque

négligence? Il faut s'entendre ou plutôt lire exactement. Le précepteur du duc de Bourgogne appréciait singulièrement les *Fables*; il les faisait traduire en latin par son élève et les traduisait à son tour en manière de corrigé (1). Il avait mis le jeune prince en relations avec l'auteur, et le Bonhomme converti avait dédié à son royal correspondant le douzième livre des *Fables*. Bientôt après il mourait, et Fénelon faisait de lui, dans son latin quelque peu fleuri et mythologique, une sorte d'éloge funèbre. « Hélas! il n'est plus, cet esprit facile, cet autre Esope, ce vainqueur de Phèdre dans l'art des récits légers, par qui les bêtes, devenues parlantes, ont appris la sagesse au genre humain... Menez son deuil, vous tous qui aimez la grâce ingénue, le naturel naïf et simple, l'élégance libre d'ajustement et pure de fard. A lui, à lui seul, tous les bons juges ont permis la négligence; et combien l'emporte sur les raffinements du style cette négligence toute d'or (2)! » Il suffit et l'on voit ce que l'illustre précepteur a voulu dire. Somme toute, il promet l'immortalité aux *Fables* et, louange sans égale sous une telle plume, il prononce que La Fontaine est un ancien. « Si vous en doutez, lecteur, ouvrez le livre. Qu'y trouvez-vous? Anacréon qui folâtre, Horace qui badine ou s'enflamme, Térence qui peint la vie au naturel, Virgile qui chante avec la facile aisance, la belle mollesse de sa manière. » A la bonne heure! mais je ne voudrais pas enfermer là tout l'éloge du fabuliste. C'est bien un moderne aussi, un Français de race, de tempérament, d'humeur et, dans le genre où il a trouvé sa gloire, l'antiquité n'a rien qui l'approche ou lui ressemble. « Hélas! conclut Fénelon, quand donc les gens d'esprit égaleront-ils l'éloquence qu'il

(1) Nous en avons plus de cent vingt mises en latin par Fénelon.

(2) *Illi, illi uni per omnes doctos licuit esse negligentem. Politiori stylo quantum præstitit aurea negligentia!* (*In Fontani mortem.*)

a su donner aux bêtes ? (1) » La réponse est facile. Quand, avec son génie, ils auront sa simplicité d'âme et sa vigueur de raison ; quand, à son exemple, ils s'affranchiront de la coquetterie littéraire et s'imposeront le travail.

(1) *Heu ! Quandonam mercuriales viri quadrupedum facundiam æquiparabunt ?*

LIVRE IV

BOURDALOUE

LIVRE IV

BOURDALOUE

CHAPITRE PREMIER

Deux contemporains de Bossuet et de Bourdaloue.

Les grands maîtres passent sous nos yeux à tour de rôle d'après la date de leur avènement littéraire. Et certes, à ne regarder que l'honneur des lettres nationales, quelle période égala jamais les débuts du règne personnel de Louis XIV? En huit années, quatre noms illustres se révèlent au grand public. Bossuet prend possession des chaires parisiennes (1660); les premières satires de Boileau courent manuscrites en attendant l'impression (1666); Racine, déjà bien connu par *Alexandre*, s'affirme et s'impose dans *Andromaque* (1667), et La Fontaine donne en 1668 ses premières *Fables*. Or, dès la fin de l'année suivante, on commence à entendre prononcer dans Paris un cinquième nom, dont la gloire, modeste mais solide, ne

sera pas offusquée par ce voisinage. « Il y a ici, écrit le vieux médecin critique et railleur, Guy Patin, un certain jésuite, natif de Bourges en Berry, fils du doyen des conseillers de ce présidial, nommé Bourdaloue, qui prèche avec tant d'éloquence et une si grande affluence de peuple que l'église est plus que pleine. Son père était parti de Bourges pour le venir entendre à Paris, mais il est mort en chemin. Les bons Pères de la Société le prêchent à Paris comme un ange descendu du ciel (1). » Hyperbole de satirique, mais où l'on voit l'éclatant succès du nouveau venu (2). Je me permets de douter que ses confrères l'aient vanté si peu discrètement. Au moins allait-il être en fait le second maître de la parole sacrée, dans un temps où cette parole brillait d'un éclat si vif. Bossuet reste le premier ; mais à ce moment-là même, Bossuet, nommé précepteur du Dauphin, sortait de la carrière, comme pour la laisser à Bourdaloue.

A côté de ces deux grands hommes, un historien de la chaire française devrait nommer et discuter quelques orateurs de second ordre. L'histoire générale de la littérature n'en trouve guère que deux. Intéressants par la valeur de leurs œuvres, Mascaron et Fléchier le sont plus encore peut-être par le jour qu'ils nous ouvrent sur certains côtés du goût d'alors, de ce goût encore si hésitant, si lent à subir les saines influences ou si prompt à s'égarer, même sur la trace des meilleurs guides. Avec Mascaron tant admiré, nous remontons vers les débuts du siècle, vers le

(1) Les *Lettres* de ce personnage, n'ayant de notable que le mauvais esprit qui les anime, ne peuvent lui être comptées comme titre littéraire, non plus qu'à Tallemant des Réaux ses scandaleuses *Historiettes*. Aussi n'avais-je pas à étudier ces deux hommes *ex professo*.

(2) Il est curieux que madame de Sévigné se rencontre, après dix ans, avec Guy Patin, mais dans une intention tout opposée. « Il prêche comme un ange du ciel, » écrit-elle de Bourdaloue, le 1er mai 1680.

faux bel esprit, vers le précieux. Fléchier tient d'une part à la même école et, en même temps, il annonce déjà quelque peu cette prédication littéraire plutôt qu'apostolique où se complaira si tristement l'époque suivante. Dans ses bons endroits, Mascaron semble un Bossuet arrêté en chemin et trop faible pour secouer des habitudes d'esprit malheureuses. Fléchier semble un précurseur des côtés fâcheux de Massillon. Je n'entends amoindrir personne et d'ailleurs ni Bossuet ni Bourdaloue n'ont besoin qu'on leur cherche des repoussoirs. Mais Mascaron et Fléchier réclament au moins une brève étude et, si elle tourne indirectement à l'honneur d'autrui, ce sera, je l'espère, sans préjudice de ce qui leur est dû à eux-mêmes.

I

Mascaron. — Sa vie. — Ses *Sermons* et *Oraisons funèbres*. — Une belle nature mal formée et mal gouvernée. — Bel esprit, science fausse ou hors de place. Tempérament d'orateur populaire. Saillies, mouvement, grandeur.

Une critique singulière adressée à Mascaron, c'est d'avoir représenté en sa personne l'impuissance de l'art à suppléer la nature (1). La vérité m'oblige d'avouer qu'il me donne au contraire l'impression d'une nature heureuse mais mal dirigée, d'un fort beau tempérament oratoire, mais trahi par un art à tout le moins très incomplet et passablement confus. Je ne puis donc m'étonner tout à fait du succès très vif qu'il obtint et qu'atteste pour sa part madame de Sévigné quand, mettant presque sur le même

(1) Frédéric Godefroy, *Histoire de la littérature française, dix-septième siècle : Prosateurs*, t. I, p. 16.

pied *le* Mascaron et *le* Bourdaloue, elle écrit qu'elle entend tous les matins ou l'un ou l'autre, et qu'un demi-quart d'heure des merveilles qu'ils disent devrait faire d'elle une sainte (1).

Né deux ans après le célèbre jésuite (1634), Jules Mascaron, fils orphelin et pauvre d'un avocat marseillais, fut tout d'abord enfant de chœur pour vivre. Élevé par les Oratoriens, il entra dans cette Congrégation si riche en hommes de marque. Il enseigna, il prêcha en province, puis, à vingt-neuf ans, commença de se produire à Paris. En huit années, il donna six stations à la cour, où il fut encore appelé six autres fois dans la suite, et le goût du monarque pour son prédicateur ne se démentit jamais. Les effets n'avaient pas tardé à suivre. A trente-sept ans, Mascaron était évêque de Tulle ; huit ans plus tard, il le fut d'Agen. Dans l'un et l'autre diocèse, il s'honora par une vertu qui n'était pas celle de tout le monde ; il *résida* (2), ne revoyant que par occasion Paris et la cour ; d'ailleurs édifiant, large en aumônes, zélé, apôtre heureux parmi les protestants de l'Agénois. S'il fut trop sensible par moments à la gloire littéraire, il sut au moins la mépriser à la dernière heure. L'homme qui avait brillé dans l'oraison funèbre défendit par testament qu'on fît la sienne. « On ne doit, disait-il, parler de moi dans l'église que pour demander à Dieu qu'il me fasse miséricorde. » Il mourut en 1703, un an plus tôt que Bossuet et Bourdaloue.

De son éloquence tant vantée il ne reste que des monu-

(1) Lettre du 1er janvier 1676.

(2) C'était le mot consacré. En mars 1681, le Roi fit assembler à Saint-Germain tous les évêques alors présents à Paris. Il s'en trouva cinquante-deux. On ne sait ce qu'ils feront, disait Racine dans une épigramme;

C'est seulement chose très claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

ments assez rares, cinq oraisons funèbres (1) et une trentaine de sermons inédits mais amplement analysés par la critique moderne (2). Toutefois c'en est assez pour se faire une juste idée du talent et du genre, et cette idée est bien celle que j'énonçais tout d'abord. Mascaron est orateur de naissance, voire même grand orateur ; mais inégal, sans goût certain, exposé à tous les écarts par l'influence persévérante d'une fausse éducation littéraire. Qu'il ait du reste marché un peu à l'aventure, au gré d'une verve puissante mais assez vagabonde, lui-même semble bien en convenir. Le P. Bernard Lamy, de l'Oratoire, ayant composé un traité de rhétorique, l'évêque, son ancien maître, lui dit en le félicitant : « Vous êtes à l'égard des éloquents de pratique ce que sont ceux qui, étant éveillés, voient marcher des hommes endormis. Ils leur voient faire avec une raison distincte ce que les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir (3). Nous n'allons que par les sentiers où l'instinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Père, jusqu'à la source de cet instinct. » Un grand talent natif, une belle chaleur d'âme ou, comme on disait alors, des esprits vifs et ardents, mais trop peu de rhétorique vraie et trop de rhétorique fausse : tel est bien Mascaron.

Des commencements du siècle il a gardé la science confuse ou quelquefois chimérique et la manie de l'invoquer

(1) Celles d'Anne d'Autriche (1666), d'Henriette d'Angleterre (1670), du duc de Beaufort et du chancelier Séguier (1672), de Turenne (1675).

(2) *Mascaron, d'après des documents inédits*, par M. Lehanneur, 1878. Dans ce travail, dont l'intention est loin d'être irréligieuse, on regrette de sentir par endroits l'inexpérience de l'homme du monde. Parmi les traits de Mascaron qui sont présentés comme subtilités théologiques ou fautes de goût, plusieurs appartiennent à l'Ecriture-Sainte ou aux données élémentaires de la piété.

(3) Dans la pensée de Mascaron la *raison distincte* appartient manifestement aux rhéteurs ; mais on voit qu'il n'a pas pris la peine de rendre sa phrase claire.

au bénéfice de la morale. Il estime que les attributs de Dieu dominent sur les facultés de notre âme comme les planètes sur le corps des hommes, Jupiter sur le foie, Mercure sur le cerveau, Saturne sur la rate, etc. Il trouve dans le jeu des affections trois mouvements, l'un perpendiculaire qui abaisse Dieu jusqu'à l'homme, l'autre élévatoire qui nous élève à Dieu, le troisième circulaire qui nous rapproche les uns des autres. Si le duc de Beaufort fait des prodiges quand il est inspiré par le Roi, c'est que « le signe du Lion n'est jamais plus brillant, ses influences ne sont jamais plus fortes que lorsqu'il est joint au soleil et qu'il reçoit un redoublement d'ardeur, de lumière et d'activité de la conjonction de ce grand luminaire. »

Encore une mode vieillie que l'allégorie mystique poussée à outrance. L'agneau pascal figure assurément Notre-Seigneur au calvaire et, par suite, à l'autel. Mais pourquoi vouloir que la tête de l'Agneau symbolise la divinité du Rédempteur, ses pieds les fidèles et ses entrailles les mystères cachés dans le sacrement ? Mascaron abuse encore des termes d'école ; il s'attarde en des analyses ou démonstrations bien superflues. Qui doute, par exemple, qu'un soufflet soit une offense ? Qui réclame de l'entendre prouver ? Mais surtout qui s'aviserait de l'expliquer par cette raison que le visage c'est tout l'homme, avec les cinq sens extérieurs et les trois intérieurs ; le théâtre où toutes les passions paraissent avec leur livrée ;... « la boutique où l'âme étale ses plus beaux ouvrages ? » A quoi bon poursuivre ? Applications subtiles et forcées, préciosité, faux bel esprit : autant d'habitudes qui nous ramènent à la chambre bleue ou au cénacle de la rue de Beauce. Mascaron n'est pas impunément l'admirateur et l'ami constant de Madeleine de Scudéry.

Et pourtant ce costume suranné, où les oripeaux abon-

dent, laisse voir bien souvent une éloquence franche, spontanée, naturelle. Ce scolastique, ce précieux d'antan, est né orateur; ce prédicateur de cour est né orateur populaire. Il a les défauts que le genre ne commande assurément pas, mais où il expose : l'inégalité, la brusquerie, la familiarité parfois excessive. A ceux qu'arrête le respect humain il dira crûment : « Vous craignez qu'on ne vous prenne pour des bigots, pour des mangeurs de crucifix. » Quant aux libres penseurs d'alors, ils n'auront guère de lui que cette apostrophe : « Ames critiques, esprits insolents, emportez vos raisonnements ailleurs. »

Les tempéraments très oratoires, lorsqu'ils ne se surveillent point d'assez près, vont aisément à l'outrance; ils ne haïssent pas de provoquer un peu l'auditeur, de le faire cabrer, de l'étourdir. Mascaron en est là, et je l'en blâme. Que les élus ne souffrent pas de la damnation de leurs proches, parce que nulle affection terrestre ne peut faire ombre au bonheur de voir Dieu : c'est la vérité même et qui n'étonnera que l'ignorance. Mais il est pénible d'entendre dire que les amis « se réjouiront de voir leurs amis damnés pour jamais; » car tel ne peut être, en toute vérité, l'objet précis et formel de leur joie. — Quoi de plus adorablement beau que les faiblesses volontaires du Dieu-homme au jardin des Olives? Mais on passe toute mesure quand, rappelant le mot de David : « Abner n'est point mort comme meurent les lâches, » on refuse à Jésus-Christ le même éloge; quand on s'emporte jusqu'à cette proposition qui serait de soi un blasphème : « Il est mort comme les lâches ont accoutumé de mourir. » Cela révolte et cela est faux. Tout au contraire, s'il a daigné admettre en son âme et avouer publiquement la tristesse, l'ennui, la peur; le Maître nous rappelait par là qu'on n'est point lâche de ressentir les impressions humaines, mais d'y céder. C'est

trop mal le comprendre que d'en vouloir faire un magnanime de théâtre, un stoïque. Or, en cela même, nous retrouvons le goût du siècle commençant et cette grandeur romanesque dont s'amusait alors l'imagination de nos pères.

Irréflexion, intempérance, entraînement : graves dangers de l'exaltation oratoire, si l'art manque, c'est-à-dire le ferme gouvernement de la raison. Par bonheur, Mascaron avait les qualités de ses défauts. On a loué justement ses beautés brusques et fières, ses éclats d'éloquence admirable. Sa familiarité ne choque pas toujours, elle est souvent puissante, par exemple quand il reproche aux grands de se faire « un Évangile revu et corrigé. » Elle sait d'ailleurs se relever tout à coup, et quelquefois jusqu'à la magnificence. « L'Église, leur dit-il encore, a-t-elle employé pour vous au baptême de moindres exorcismes?... A-t-elle moins exigé de vous que des petits?... Montrez-nous le privilège qu'elle vous a accordé de descendre de cette croix qui doit mortifier vos passions et de sortir de ce tombeau. » — Il n'y aura jamais que deux voies, « la voie large, par laquelle passe à son aise tout le grand attirail de la pompe et de la vanité ; la voie étroite, par où la grandeur a bien de la peine à passer avec tout le faste qui l'entoure. »

Sa verve n'est pas toujours intempérante, et alors quel mouvement, quelle vie! « ... Le monde n'est qu'un trompeur, trompeur, hélas! non pas par lui-même, mais par la fureur des hommes qui le contraignent de servir à leurs illusions. Non, non, messieurs, n'accusez pas le monde, il est de bonne foi ; il nous fait lui-même son portrait : Je ne suis qu'une fable, qu'un mensonge décevant ; il nous crie : Je passe, je m'en vais, je disparais et j'entraîne avec moi tous ceux qui s'attachent à moi. *Mundus clamat : Ego deficio.* » Et plus loin : « Princes souverains de la terre,

parlez ! Vous appelez-vous les maîtres de la terre, vous qui êtes aussi peu maîtres de l'heure qui vous en fera sortir que de celle qui vous y a fait entrer ? » Moraliste plutôt sévère, âpre quelquefois, mais sans jansénisme doctrinal ou pratique, Mascaron trouve au besoin l'accent de la sensibilité vive et tendre. Ainsi se plaint-il de voir l'amour trop peu capable de gagner nos cœurs à Dieu, quand il l'est bien d'abaisser le cœur de Dieu jusqu'à nous. « Où est le chrétien sur la terre qui puisse dire avec une sainte confiance : J'aime Dieu ? Qu'il paraisse, cet homme rare, cet homme heureux, et je suis prêt d'interrompre le discours des souffrances de Jésus-Christ pour faire le panégyrique de son amour... Mais quoi ! personne ne répond ? » Quand on parle ainsi, on est mieux qu'orateur, on est apôtre.

Mascaron le fut toujours, et jusque dans ses oraisons funèbres ; en quoi, bien loin de faire antithèse à Bossuet, il suivait les errements du maître et la loi véritable du genre. Il eut cinq fois à louer des morts illustres (1), et ses discours, les seuls édités, le montrent bien tel que nous avons pu déjà le connaître : goût incertain, style inégal, nature impétueuse et trop peu surveillée ; souvent composition hâtive, ou par nécessité de circonstance, ou peut-être par vivacité de tempérament. Cependant les beaux traits abondent parmi les développements bizarres ou les éloges ampoulés jusqu'à la gaucherie. Est-ce Mascaron, est-ce Bossuet, qui adjure éloquemment le chancelier Séguier de rendre une dernière sentence et de condamner en forme le néant des grandeurs humaines ? « Quoi ! messieurs, ce grand homme ne peut répondre, ce premier oracle de la justice est muet ; et la mort détruit

(1) Anne d'Autriche (1666), Henriette d'Angleterre (1670), quelques jours avant Bossuet ; le duc de Beaufort et le chancelier Séguier (1672) ; Turenne (1675).

tellement toutes choses, qu'elle ne lui laisse pas même une langue et une bouche pour prononcer que tout n'est rien. » En lisant l'éloge funèbre du duc de Beaufort, on peut se demander çà et là si le panégyriste de Condé eût loué autrement l'ancien frondeur, l'ancien roi des Halles, périssant sous les murs de Candie, en croisé, presque en martyr. Mascaron n'a-t-il pas, comme l'aurait Bossuet, la vision nette et puissante de l'explosion qui arrête la victoire du héros et cause sa perte, « le bruit, l'éclat, les feux entrecoupés » dont s'épouvante le soldat? N'a-t-il pas l'enthousiasme de cette fin héroïque? Beaufort, ce nouveau Judas Machabée, « tombe sur ses propres trophées et meurt d'une mort la plus glorieuse qu'un héros chrétien puisse souhaiter, l'épée à la main contre les ennemis de son Dieu et de son roi, dans le centre du monde, à la vue de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et, plus que tout cela, à la vue de Dieu et de ses anges. » Pourquoi le reste n'est-il pas à la même hauteur? Plus soutenu dans l'oraison funèbre de Turenne, son chef-d'œuvre, Mascaron ne le sera pas encore assez. Par là seulement il laisse à Fléchier la palme que plus d'un trait détaché lui assurerait à lui-même. L'évêque de Tulle avait parlé le 30 octobre 1675. Madame de Sévigné appelait son discours une action pour l'immortalité. Sachant que l'abbé Fléchier devait avoir son tour, elle le défiait d'atteindre aussi haut. Elle en revint de bonne foi et jugea l'œuvre de l'abbé « plus également belle partout (1). » C'était justice, mais il est juste aussi de reconnaître par endroits, chez le premier en date, un bien autre souffle oratoire. N'insistons pas : les deux pièces sont dans toutes les mains.

Par la hauteur et l'éclat superbe de la pensée, Mascaron,

(1) Lettre du 28 mars 1676.

dans ses bons moments, approche de Bossuet. D'ailleurs, à voir ses saillies originales et ses familiarités hardies, n'est-il pas permis de penser que, s'il eût vécu de nos jours, il aurait eu certains traits de Lacordaire? De part et d'autre, c'est un bel éloge; mais tout compte fait, ce grand talent est pour montrer combien la puissance est amoindrie faute de règle, et le génie naturel faute de goût.

II

Fléchier. — Son étrange formation : l'Académie de Richesource et les ruelles. — Fléchier précepteur. *Les grands Jours d'Auvergne.* — Fléchier lecteur du Dauphin, évêque. — *Oraisons funèbres, Panégyriques et Sermons.* — L'âme et l'esprit. — Si l'art du style peut faire tort à l'éloquence.

Ceux qui voient dans la prédication tout autre chose qu'une parade littéraire ont besoin de se défier d'eux-mêmes quand ils abordent Fléchier. Ils lui seraient facilement sévères. Sa rhétorique pourrait les fatiguer, les irriter même jusqu'à leur cacher les belles parties de son éloquence. Mieux vaut, je crois, le plaindre d'avoir été formé si mal et lui savoir gré de ne s'être pas plus irrémédiablement gâté à pareille école.

Le 12 janvier 1673, l'abbé Esprit Fléchier, lecteur du Dauphin, prenait séance à l'Académie en même temps que Racine. Par une rencontre où ses électeurs n'avaient pas entendu malice, il succédait à Godeau. Or, entre ces deux personnages, la ressemblance est curieuse. Le nain de Julie était devenu le grave et docte évêque de Vence. L'homme qui devait honorer le siège de Nîmes en un temps de cruelles épreuves avait prononcé, l'année précédente,

l'oraison funèbre de Julie (1); mais surtout ses commencements dans les lettres et dans la société n'avaient été ni plus sérieux que ceux de Godeau, ni de meilleur augure.

Il était né à Pernes dans le Comtat, le 10 juin 1632, la même année que Bourdaloue. Presque compatriote de Mascaron et presque aussi pauvre, il étudia chez les doctrinaires de Tarascon (2). A quinze ans, il prenait rang parmi eux; à dix-sept, il enseignait les humanités puis bientôt la rhétorique, professeur brillant, poète latin estimé, compositeur à la verve toujours prête, l'espoir et la fleur de la congrégation. Mais il la quitta bientôt (1659). Il était venu à Paris pour assister aux derniers moments de son oncle maternel et supérieur général, le P. Hercule Audiffret. L'oncle mort, le neveu souhaita de rester dans la capitale; on refusa et c'en fut assez pour lui faire changer de carrière. Malgré les euphémismes des biographes, le fait est simple et constant : le jeune doctrinaire sacrifiait sa vocation à des espérances de fortune et de gloire. Que le protestant Conrart l'ait affermi dans ce dessein (3), la chose est vraisemblable; mais on souhaiterait à Fléchier d'autres conseils.

Engagé dans la poursuite du succès littéraire, il se donna tout d'abord un étrange maître. Un certain Soudier, plus connu sous le nom de Richesource, avait ouvert une Académie où il se faisait fort d'enseigner en peu de temps aux jeunes orateurs, aux prédicateurs surtout, et la philosophie et les règles du bien dire et tous les « systèmes de l'éloquence de la chaire, qui sont le prône, le catéchisme, la

(1) *Oraison funèbre de la duchesse de Montausier.*

(2) Les doctrinaires ou prêtres de la doctrine chrétienne, congrégation fondée en 1592 par César de Bus.

(3) L'abbé Fabre, *Jeunesse de Fléchier*, tome I, p. 108.

méditation, le sermon, le panégyrique, l'oraison funèbre et l'anniversaire. » Il tenait à leur disposition d'autres secrets encore, par exemple, celui de s'approprier, en les déguisant, les ouvrages d'autrui. Richesource avait créé pour cet art un nom tout exprès : c'était le *plagianisme* et, selon lui, la *troisième fonction de l'orateur*. Ne nous mettons pas en peine des deux autres et, quant à sa rhétorique, n'y relevons qu'un principe. En éloquence, l'idéal, c'est l'inattendu ; le triomphe, c'est de surprendre. En effet, « comme la surprise est la mère de l'admiration, l'admiration est la cause de l'affluence des auditeurs et la gloire des plus célèbres prédicateurs (1). » Pourquoi Fléchier s'attachait-il à ce charlatan grotesque ? Pour s'en moquer, a-t-on dit (2). Or il fréquenta trois ans au moins l'Académie dont nous parlons, il y paya de sa personne par des amplifications dans le goût du maître : ç'aurait été se moquer longtemps et acheter un peu cher le plaisir de mystifier un sot. La vérité est qu'il fut disciple de Richesource et qu'il en garda toujours quelque chose.

Mais je le vois à une autre école assez peu faite pour le guérir de la première. Lui qui, dans ses *Grands Jours d'Auvergne*, se divertira aux dépens des précieuses de province, il fréquente fort celles de la capitale. Il est l'admirateur de Madeleine de Scudéry, l'assidu de madame Deshoulières, de sa fille et d'autres femmes lettrées et savantes. Rien d'étonnant chez un familier de Conrart et de Chapelain. La merveille serait qu'il ne se mît pas au ton de ses amies. Avec elles donc, et à leur manière, il raffine, il madrigalise, il galantise, en tout bien tout honneur — qui en doute ? — mais, si loin que l'indulgence puisse aller, il reste pénible de le voir évaporer ainsi sa jeunesse. On

(1) Richesource, *Rhétorique des prédicateurs*.
(2) L'abbé Delacroix, *Histoire de Fléchier*, chap. II.

allègue la différence des temps. Grâce au préjugé bizarre qui faisait alors de la littérature un pur jeu d'esprit sans rapport avec les sentiments intimes, le monde ne se scandalisait pas d'un homme d'Église parce qu'il écrivait des billets légers, rimait des bluettes romanesques ou composait pour une femme son propre portrait, comme un La Rochefoucauld pouvait le faire. Nous avons Fléchier peint par lui-même, et de cette peinture, qui ravit Sainte-Beuve, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a bien de la vanité, bien de la pose, avec une application fâcheuse à jouir de soi. Différence des temps, à la bonne heure ! mais qui ne voit qu'elle est toute à l'avantage du nôtre ? Affaire de mode, soit ; mais alors même tout le monde ne sacrifiait pas à la mode, et Bossuet, par exemple, entendait autrement le prêtre, sa réserve, sa dignité. L'académie de Richesource et les ruelles : il fallait marquer nettement ces deux influences pour mieux comprendre les côtés faibles de l'éloquence de Fléchier, mais aussi pour admirer le bonheur et le mérite qu'il eut de ne pas gâter plus encore son beau talent.

Vers 1662, il entra comme précepteur dans la famille de Caumartin. Trois ans plus tard, il la suivit en Auvergne où le magistrat, père de son élève, allait prendre part aux assises extraordinaires connues sous le nom de *Grands Jours* (1). De ce voyage naquit un livre qui fait un peu plus d'honneur à l'esprit de l'abbé qu'au sérieux de son caractère. Si les gourmets de littérature applaudissent aux *Mémoires* de Fléchier sur *les Grands jours d'Auvergne;* pour d'autres, le plaisir ne va pas sans un arrière-goût étrange. En vain se reportent-ils en idée à l'époque et au milieu ;

(1) Il s'agissait de rechercher les crimes et abus de pouvoir commis depuis l'origine du règne et demeurés longtemps impunis.

ils ont peine à jouir de ce pêle-mêle : aventures comiques ou galantes, promenades, réceptions et bals, contrastant avec les rigueurs judiciaires, la terreur dans la province et les arrêts parfois sanglants. Ils s'expliquent mal comment un prêtre n'a vu là qu'une heureuse occasion d'amuser son esprit et celui des autres. Esprit d'ailleurs discutable, souvent fin, léger quelquefois ou même leste, un peu précieux et maniéré dans l'ensemble, mais surtout hors de propos. Où l'on attendrait une page d'histoire, on n'a guère que les impressions de voyage d'un amateur.

Le manuscrit circula et continua de mettre Fléchier à la mode (1). Ses premières prédications y contribuaient d'une façon meilleure et ses quelques poésies françaises n'y nuisaient pas (2). Cependant les circonstances aidant l'âge allaient par bonheur engager son talent dans des voies plus uniformément sérieuses. L'amitié de Montausier lui valut la charge de lecteur du Dauphin. Quand Bossuet eut remplacé Périgny comme précepteur, Fléchier put le pratiquer assidument. Il fut du petit concile de Saint-Germain et ce grave commerce fit plus sans doute pour sa valeur définitive que les emplois de cour pour sa fortune. Mot bien profane, mais il ne détonne pas trop ici, bien que le spirituel abbé n'ait jamais été outre mesure ambitieux ni courtisan. En réalité, sa fortune fut tardive. L'éducation du prince terminée, il devint, sous Bossuet, aumônier ordinaire de la Dauphine. C'est d'ailleurs l'époque de sa grande réputation, celle de ses meilleures *Oraisons funèbres*, celle

(1) *Les Grands Jours d'Auvergne* n'ont été publiés que de notre temps.

(2) La meilleure de toutes a cependant des traits regrettables. C'est une *Plainte de la France à Rome* à propos de l'affaire des gardes corses. Louis XIV y passe pour l'offensé et la cour pontificale y est chapitrée d'importance. On comprend, sans le justifier, qu'un jeune abbé français qui voulait plaire n'en ait pas jugé comme l'histoire.

où paraît son *Histoire de Théodose* composée pour le fils de Louis XIV, œuvre brillante de moraliste et d'écrivain plus que de savant et de critique. Enfin en 1685, tandis qu'il évangélisait, par mission expresse du roi, les protestants de Bretagne, il reçut sa nomination au siège épiscopal de Lavaur, d'où, malgré une résistance qui lui fait honneur, il passa en 1687 à celui de Nîmes. Évêque en titre, il ne put l'être de fait qu'en 1692, ses bulles et son sacre ayant été retardés jusque-là par les tristes démêlés de Louis XIV avec Rome. L'histoire de son épiscopat sort de notre cadre, et il suffit de dire que le temps, l'épreuve et la grâce avaient transformé le sémillant abbé en un pasteur digne de sa mission. L'heure n'était plus aux bagatelles littéraires ; tout près de l'évêque de Nîmes et presque à ses yeux, les Camisards faisaient des martyrs. Parmi ces violences, le courage de Fléchier ne défaillit pas ni sa charité ni son zèle. Il n'eut pas de complaisance pour la secte janséniste et combattit le quiétisme, notamment dans quatre dialogues en vers qui ne manquent pas de mérite. En tout d'ailleurs, la modération et l'atticisme de sa nature adoucirent sans l'énerver la fermeté nécessaire à ses graves devoirs. Il mourut en 1710.

Après une étude assez ample de Bossuet prédicateur, au moment d'entreprendre celle de Bourdaloue, on ne pourrait, sans des redites infinies, discuter en détail l'œuvre oratoire de Fléchier. Attachons-nous aux traits principaux et vraiment caractéristiques de sa manière. Ce que nous savons de l'homme nous a préparés à les mieux saisir.

L'oraison funèbre est le plus populaire de ses titres. Avec son art de beau diseur et les habitudes un peu mondaines de son esprit, Fléchier devait réussir et plaire dans un genre d'apparat où la prédication risque aisément de se faire à demi profane. Mais n'est-il pas plutôt fâcheux que

le talent de l'orateur sacré semble moins à l'aise quand il n'a pour se soutenir que l'Évangile et le bien des âmes? En louant Turenne ou Montausier, Lamoignon ou Marie-Thérèse (1), Fléchier n'oublie certes pas de se montrer chrétien et prêtre ; il ne va pas, comme le prieur Ogier, jusqu'à faire de ces sortes d'éloges une affaire d'ostentation pure. Mais il prêche beaucoup moins que Mascaron et que Bossuet; l'apôtre ne conduit pas assez le panégyriste et, au regard du vrai goût, c'est un défaut grave, la première loi de l'art étant de mesurer tout sur la fin principale du discours. On peut détacher des siens nombre de détails éloquents et pleins d'une religion nette et vive ; mais, comme sa rhétorique fait quelque tort à son éloquence, de même, dans son passé trop rempli de préoccupations moins graves, il n'a pu nourrir sa religion d'un aliment assez fort et substantiel. Au lieu de tant donner à l'amusement littéraire, que n'a-t-il médité l'Écriture, à la façon de Bossuet par exemple ? Son talent, noble mais un peu faible, y eût pris un accroissement de vigueur et, pour comble d'avantage, l'accent serait plus parfaitement chrétien et sacerdotal. Ses *Oraisons funèbres* ne marqueraient pas un commencement de retour à l'éloquence académique. Or, par le fond et plus encore par le style, on doit convenir qu'elles inclinent là.

Nous avons écarté les classifications arbitraires qui font de lui le roi du panégyrique (2). Fléchier avait sur le genre des idées plutôt justes et saines. Il entendait que l'éloge des saints fût solidement vrai, pur de crédulité

(1) Nous avons de lui huit *Oraisons funèbres :* celles de madame de Montausier (1672), de madame d'Aiguillon (1675), de Turenne (1676), de Lamoignon (1679), de la reine Marie-Thérèse (1683), de Le Tellier (1685), de la Dauphine et de Montausier (1690).

(2) Tome II, p. 240.

comme de scepticisme rationaliste. Il y voyait un but sérieux et apostolique, l'Évangile mis en action (1). Quant à sa pratique personnelle, rien, ce semble, ne justifie la primauté qu'on lui décerne, rien ne tranche sur les qualités et les défauts ordinaires de sa parole. Plusieurs l'ont vanté d'être plus historien que Bossuet, de faire plus large la part de la biographie. Ce mérite est discutable en soi. De plus Fléchier, dans ses *Panégyriques*, se montre plutôt moraliste fin, délicat, sans beaucoup d'élan ni de profondeur.

Tel il est aussi dans sa prédication ordinaire. Ce qui nous en reste ne fut publié qu'après sa mort sous le titre de *Sermons de morale prêchés devant le Roi.* Pourquoi ce thème dominant, exclusif presque? Un critique veut que l'orateur y ait gagné d'éviter la redoutable concurrence de Bossuet, de s'accommoder au public et de trouver matière à son beau style (2). Est-il téméraire d'espérer qu'il entrait moins de calcul humain dans ses préférences? Encore une fois, il ne s'était pas donné le temps de se faire homme de doctrine, et la conscience de cette lacune l'aurait assez averti de chercher ailleurs.

Il n'a pas cependant le grave tort qui sera, dans une certaine mesure, celui de Massillon. Il n'isole pas la morale du dogme jusqu'à la rendre quelque peu naturelle et philosophique. Il la fait bien chrétienne, grâce à Dieu, et il ne l'atténue pas plus qu'il ne la ravale. Étranger à

(1) Fléchier, Préface des *Panégyriques*. — Mais quelle mesquine et fausse préoccupation littéraire n'avoue-t-il pas, quand il nous dit avoir semé dans l'éloge quelques traits satiriques, « pour en ôter le dégoût d'une louange continue et pour donner quelque sel à des discours qui sont ordinairement insipides! » — Parmi les dix-sept pièces qui suivent, les plus notables sont les panégyriques de saint Louis, de saint François de Paule, de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée, de saint François de Sales.

(2) L'abbé Fabre, *Fléchier orateur*, Chap. XIV.

l'esprit janséniste, incliné à la modération par son tempérament et par une longue pratique du monde, il ne laisse pas, aux bons moments, d'être ferme, courageux, parfois sévère. Il déclare nettement aux rois qu'ils ne sont pas des idoles (1). Il dit aux grands orgueilleux de leur naissance : « Comptez de génération en génération les titres les plus nobles de vos familles; le premier titre de vous et de vos ancêtres est celui de pécheur (2) ». La cour est à ses yeux « la partie la plus décriée » de ce monde condamné par l'Évangile. Et que sont les riches? Les économes des indigents, leurs débiteurs. Faire l'aumône, « à proprement parler, ce n'est pas donner aux pauvres ce qui est à nous : c'est leur rendre ce qui est à eux; autrement, ce serait entreprendre sur leurs droits et les frauder de ce qui leur appartient (3). » Paroles singulièrement hardies. Aujourd'hui elles seraient périlleuses; à toute époque il y faut un correctif, un complément tout au moins. Prises au pied de la lettre, il semble qu'elles autorisent le pauvre à réclamer ce qu'on lui refuse, à l'arracher même; et cette prétendue justice mettrait à néant la propriété tout ensemble et la charité. Mais au dix-septième siècle on croyait à la belle économie établie par la Providence; on entendait bien que, si l'aumône est un devoir, le droit corrélatif ne réside pas dans le pauvre, mais en Dieu; que Dieu seul a qualité pour exiger, contraindre et punir. De nos jours Fléchier devrait le marquer plus nettement, mais il faut lui donner acte de son énergie à plaider la cause de ceux qui souffrent. Scandales du luxe, désordres du clergé, despotisme de famille improvisant des vocations religieuses ou contra-

(1) *Panégyrique de saint Louis.*
(2) Sermon pour la *Conception de la Très-Sainte Vierge*, à Versailles, 1682.
(3) Sermon sur l'*Obligation de l'aumône.*

riant sans motif des inclinations légitimes, ces abus et beaucoup d'autres sont notés à l'occasion; si bien qu'on pourrait, à sa suite comme à celle de Bourdaloue, passer la revue complète des vices du temps. Mais ne lui demandez pas la même pénétration ni surtout la même insistance. Fléchier décrit le mal encore plus qu'il ne le combat. Cette main fine et légère tient le pinceau plus volontiers que le fouet ou le glaive; elle sait frapper un coup çà et là, mais elle n'enfonce pas et n'appuie guère. En tout, Fléchier n'a pas l'éloquence d'un militant.

Celle de Bossuet prend toutes les allures, également capable de marcher à pas comptés et de bondir comme Condé à Rocroy. Bourdaloue fait penser à une phalange, à une colonne guerrière qui s'avance avec une sorte d'accélération continue et devant laquelle tout plie. Quand on lit Fléchier, on croit voir défiler, au bruit d'une symphonie brillante mais un peu monotone, dirai-je une procession ou un cortège brillant et chamarré? C'est ici le faible de l'orateur. Où en est la cause? Dans l'infériorité native d'un talent qui n'a jamais atteint ni même touché au génie? Oui sans doute. Dans une habitude de rhéteur devenue instinct et nature? Oui encore. Vous souvient-il que Balzac avait un moment rêvé d'entrer dans les ordres et d'être évêque, bien entendu? Fléchier, a-t-on dit, c'est Pline, c'est Isocrate. Il me semble bien plutôt que c'est Balzac devenu prêtre, évêque, prédicateur. Aussi bien a-t-il beaucoup pratiqué l'*unique éloquent*, l'homme sous qui la France fit sa rhétorique; et de toutes les influences subies, aucune ne lui est restée aussi durable, aussi manifeste. Vous retrouvez Balzac dans ces antithèses balancées, redoublées, triplées le plus souvent, dans cette préoccupation continue du tour et de la cadence, du fin et de l'ingénieux. Fléchier est la joie des grammairiens, des rhéteurs, des

faiseurs d'anthologie en prose. Il polit et illustre, pour sa part, la langue française; mais n'a-t-elle pas lieu de discuter ses services? Ne l'a-t-il pas quelque peu énervée, affadie de cette saveur franche que lui avaient donnée les vrais maîtres, les Pascal, les Bossuet?

Tout en rendant justice à un talent qui l'honore, la chaire chrétienne, à son tour, doit faire des réserves beaucoup plus graves. Si, par excès de rhétorique, Fléchier n'est pas l'orateur véritable, encore moins est-il l'orateur sacré; trop styliste pour représenter l'écrivain parfait, trop artiste pour offrir le type du prédicateur; homme du monde, homme de lettres surtout, non pas au point de trahir la dignité essentielle de son ministère, mais beaucoup trop pour être autant qu'il faudrait homme de Dieu. Tel moderne le lui a reproché plus sévèrement que je ne fais (1). Il se plaint de ne trouver dans « le Cygne de Nîmes » ni force, ni onction, ni zèle, ni âme, pour trancher le mot. J'aime mieux penser que l'âme n'est pas absente, mais toujours bridée par la préoccupation littéraire peut-être, à coup sûr par les habitudes factices de l'esprit. Fléchier, chose fâcheuse, a le premier façonné la critique à envisager la prédication comme une simple forme de la littérature; et les délicats l'ont d'autant plus goûté qu'ils tenaient moins au fond chrétien des choses. Triste honneur; mais que ne faisait-il plus pour se l'épargner?

N'imaginons pas du reste que l'art du style nuise à l'éloquence, et particulièrement à l'éloquence sacrée. L'art véritable n'est pas l'artifice; il est la nature qui se raisonne et se gouverne, mais sans se composer ni se raidir. Le style véritable n'est que la fleur naturelle de la pensée;

(1) Brunetière, l'*Eloquence de Fléchier*, *Histoire et littérature*, t. III.

comme la pensée et dans tous les genres, il a pour premier mérite d'exprimer l'âme et de s'ajuster à l'objet. Qui cherche en dehors ou au delà un agrément quelconque, pèche contre le style, contre l'éloquence, contre l'art. Qui porte cette prétention dans la chaire, déroge à la dignité de la fonction, mais en outre et par là même, il offense gravement le goût. Non, l'orateur vrai ne gêne pas le prédicateur et le prédicateur n'a pas à lui demander de réels sacrifices. « Le plus grand orateur chrétien n'est pas celui que la nature a le mieux doué pour l'éloquence, mais celui qui a de sa religion, de sa force et des moyens qu'elle possède pour agir sur l'homme, la plus profonde intelligence (1). » Or, au dix-septième siècle, cet orateur-là n'est pas l'élégant Fléchier; c'est Bossuet tout d'abord et, après lui mais au-dessus de tout autre, c'est Bourdaloue.

(1) Brunetière *loc. cit.*

CHAPITRE II

Bourdaloue. — L'homme et l'orateur.

I

L'homme. — Études, vocation, Bourdaloue étudiant et professeur. — Ses débuts oratoires. — Il prêche trente-quatre ans à Paris. — Sa direction. Ses relations avec le monde. Sa mort.

Bourdaloue fait le désespoir des curieux : il n'a pas d'histoire. On peut s'en plaindre, mais en cela même il convient de rendre justice à l'époque où il vivait. Elle ne prodiguait pas les biographies, cette époque discrète et sévère. Ni les talents, ni l'influence, ni la vertu même, quand elle n'arrivait pas à la sainteté proprement dite, ne paraissaient alors mériter à une vie l'honneur d'être racontée en détail. Celle de Bourdaloue ne nous est connue que par des documents rares et sobres, et je croirais volontiers avec Sainte-Beuve que cette demi-ombre ne sied pas mal à l'homme qui fut dans toute sa carrière une prédication, une voix de Dieu (1).

Ce qu'on en sait est du moins pour attacher à sa personne tout respect et toute sympathie. Né à Bourges en

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IX, p. 262.

1632, Louis Bourdaloue avait étudié chez les jésuites de cette ville, quelque dix ans après le grand Condé. A seize ans, il avait triomphé des résistances paternelles et embrassé la même règle que ses maîtres. Les vingt années suivantes furent la préparation providentielle à son rôle définitif. Façonné, ainsi que Bossuet, sous une forte discipline scolastique, il y joignit, comme complément de formation, l'enseignement de la grammaire, de la littérature, de la philosophie, de la morale (1). A trente ans, il aborda la chaire, et les villes d'Eu, d'Amiens, de Rennes, de Rouen applaudirent à ses débuts. Dans la première, il fut goûté par la grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, et l'estime de cette princesse contribua sans doute à le faire connaître en cour, tout comme celle d'Anne d'Autriche avait commencé la grande notoriété de l'archidiacre de Metz. « En ce temps, quel qu'on fût, quoi que l'on fît, on rencontrait toujours un prince qui, en général, était bon juge et vous tendait la main pour vous conduire au Roi et à Paris (2). » Il ne semble pas toutefois que Mademoiselle ait agi positivement pour l'attirer dans la capitale. Ses supérieurs le connaissaient, et cela suffit à expliquer leur appel. Bourdaloue avait trente-sept ans ; il était dans sa pleine maturité. Plus heureux que Bossuet et moins méritant par suite, il n'avait pas à lutter contre le faux goût régnant, à s'améliorer, à se parfaire. Toujours égal à lui-même, son œuvre n'accuse pas plus le progrès que le déclin.

Il commença dans l'église Saint-Louis, qui était celle de la maison professe, et tout d'abord le succès fut immense.

(1) La bibliothèque d'Alençon possède un manuscrit du *Traité élémentaire de rhétorique*, dicté en latin par Bourdaloue à ses élèves de Rouen en 1660-1661. M. A. Profillet a publié, en 1864, la traduction de cet opuscule simple et pratique.

(2) L. Veuillot, *Molière et Bourdaloue*.

Les grands seigneurs et les évêques affluèrent, et l'on vit les laquais garder, dès dix heures du matin, les places de leurs maîtres pour le sermon de l'après-midi. Le bruit des salons — bruit étrange — était alors qu'il ne réussirait qu'à domicile, *qu'il ne jouerait bien que dans son tripot*, dit madame de Sévigné, avec cette désinvolture qui étonne par moments sous sa plume (1). L'événement donna tort à une aussi bizarre prophétie. Bourdaloue avait pris pied dans la célébrité, il n'en devait pas déchoir. Dès l'année suivante, il paraissait à la cour. Louis XIV avouait par la suite préférer les redites de Bourdaloue aux nouveautés des autres ; aussi lui fit-il donner dans ses chapelles royales jusqu'à douze stations en moins de trente ans (2). Si la province entendit peu le grand orateur, c'est que Paris ne voulait pas s'en dessaisir. Nous le trouvons, en 1677, à Rouen, où l'on quittait tout pour le suivre, et l'un de ses confrères, qui le racontait à Ménage, concluait avec une spirituelle modestie : « Pour moi, quand j'y prêchai ensuite, je remis toute chose dans l'ordre ; personne n'abandonna son emploi (3). » En 1685, le Roi l'avait envoyé à Montpellier pour y affermir les nouveaux convertis, et il semble que les résultats aient été beaux, sans égaler tout à fait peut-être l'éloquence et le zèle du missionnaire. A part ces deux moments, il ne quitta point la capitale, et elle lui fit, durant trente-quatre ans, un succès dont la continuité honore tout à la fois l'orateur et l'auditoire. Quel fonds inépuisable ne fallait-il pas pour se soutenir et durer ainsi ! Mais par contre, quelle foi, quel sérieux suppose le goût persistant de la ville pour cette prédication mâle et sévère !

(1) *Lettre* du 3 décembre 1670.

(2) Sept *Avents* (1670, 1684, 1686, 1689, 1691, 1693, 1697), et cinq *Carêmes* (1672, 1674, 1676, 1680, 1682).

(3) Le P. d'Harouys, connu surtout comme mathématicien.

Un protestant, Vinet, a résumé en quelques paroles toute l'existence de Bourdaloue : « Il prêcha, il consola, il confessa, puis il mourut. » Belle louange et méritée. Bourdaloue a rempli toutes les fonctions de son ministère, et il a eu le bonheur et le courage de n'en jamais sortir. Confesseur assidu, il y gagnait, avec le mérite d'une patience qui coûtait, paraît-il, à sa vivacité native, l'occasion d'une étude profonde et continuelle du cœur humain. Directeur, il n'était point de ceux dont s'étonnera La Bruyère, soit qu'ils comptent sur un miracle pour suppléer à leur incapacité, soit qu'ils s'estiment « nés pour un emploi si relevé, si difficile, accordé à si peu de personnes (1). » Il s'y savait destiné par vocation et n'y entrait que par devoir, sans ombre de curiosité ou de politique. Madame de Maintenon, qui le consulta souvent, ne put obtenir qu'il se chargeât officiellement de la conduire, et pourtant, disait-elle, « la direction de ma conscience n'était point à dédaigner. » Je le crois bien, et un ambitieux ne l'eût pas laissée à d'autres. Bourdaloue était recherché, assiégé quelquefois par les grands ; mais le P. Martineau nous apprend que « loin de négliger les pauvres et les petits, il les recevait avec bonté... il s'étudiait à leur faciliter l'accès... » — « Il était, ajoute Lamoignon, aussi appliqué auprès d'un homme de la lie du peuple qu'auprès des têtes couronnées. Souvenez-vous combien de fois nous l'avons vu donner tous ses soins à un domestique, à un homme de la campagne, et quitter pour cela une bonne et agréable compagnie. » De nos jours un lettré chrétien, nous supposant transportés au dix-septième siècle, nous adresse à Bourdaloue comme au meilleur maître de vie religieuse et au plus pratique. N'allons ni aux sermons de cour ni aux

(1) *Des femmes*, 42.

grandes funérailles de Saint-Denis, ou à Port-Royal, ou à la Trappe. « Cette maison plus simple est un couvent dont les religieux fréquentent le monde et le connaissent. Entrons-y. Voyez-vous dans cette chambre, qui forme tout l'appartement de celui qui l'occupe, auprès de cette table sur laquelle sont ouverts l'Évangile et quelques volumes des saints Pères, ce religieux à la physionomie fine et spirituelle, mais grave cependant et vénérable?... C'est un jésuite que les jansénistes eux-mêmes révèrent... Voilà notre homme, à nous sur la cendre desquels on ne prononcera pas d'oraison funèbre et qui avons pourtant aussi une âme à sauver (1). »

Il était l'homme de tout le monde et, en tenant compte des situations et des personnes, il menait tout le monde par la voie très droite et très sensée du pur et sérieux christianisme. Il ne nous a pas laissé, pour nous en convaincre, une ample correspondance de direction ; mais il suffit de ses principes disséminés dans les *Sermons* ou les *Pensées diverses*, des quelques témoignages de ses amis ou disciples spirituels ; il suffirait même de sa prédication, laquelle n'est que sa direction rendue commune et publique. Tout le montre sage, discret, ne cherchant pas à « se rendre nécessaire », à « s'ériger en tribunal souverain pour savoir et pour ordonner jusqu'aux moindres choses (2); » mais d'ailleurs convaincu que rien n'échappe à la compétence d'un directeur ; « qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jésus-Christ (3). » Il connaissait donc les droits qu'on lui conférait en le choisissant pour guide et les exerçait d'une main ferme, si bien qu'il fallait obéir ou le quitter. Partout

(1) S. de Sacy, préface des *Pensées de Bourdaloue*, 1868.
(2) Lamoignon.
(3) Bourdaloue, *Instruction sur la prudence du salut.*

c'était le prêtre, le religieux, dans toute la force, la modération et le désintéressement du vrai zèle.

Quand il fut averti qu'il allait mourir, il répondit simplement : « Il faut maintenant que je fasse ce que j'ai tant de fois prêché et conseillé aux autres. » En effet, « on avait souvent recours à lui pour annoncer aux mourants leur dernière heure et pour les y disposer (1) ; » surtout, dit un autre contemporain, quand ils « paraissaient avoir plus de besoin d'un homme entendu et vigoureux (2). » C'est ainsi qu'il prépara le chevalier de Rohan au supplice (1674), qu'il assista la grande Mademoiselle, sa première admiratrice (1693), et, deux ans plus tard, le maréchal de Luxembourg. Il semble avoir rendu le même service à la duchesse de Fontanges, la dernière victime des désordres de Louis XIV, peut-être même à Colbert (3). Au moins est-il certain qu'il avait pour ce ministère des grâces toutes spéciales et qu'il y apportait, avec un dévouement d'apôtre, l'énergie et la méthode qui le rendaient partout si puissant. Saint-Simon conte que le président de Harlay, visité un jour à la fois par des jésuites et des jansénistes, aurait dit aux premiers : « Il fait bon vivre avec vous, mes Pères ; » puis, se retournant vers les autres : « et mourir avec vous. » Bien des contemporains de Bourdaloue ont fait l'épreuve du contraire.

Selon Sainte-Beuve, sa prédication « ne fut, durant trente ans, qu'une longue et puissante réfutation des *Provinciales*, une éloquente et journalière revanche sur Pascal (4). » Ni plus éloquente, cependant, ni plus décisive

(1) Bretonneau, préface des *Sermons de Bourdaloue*.

(2) Marquis de Sourches, *Mémoires*.

(3) Ce dernier fait n'a d'autre garant que Lemontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*.

(4) *Causeries du lundi*, t. IX, 2e article.

que sa vie. On l'eût offensé de dire qu'il vengeait son ordre, et son ordre ne voulait pas être vengé. Mais il le justifia, il l'honora grandement par ses vertus religieuses, par sa droiture incontestée, par cette probité hors ligne qui est le précepte formel et l'esprit vrai du fondateur (1). Saint-Simon inflige gratuitement au P. de la Chaise, confesseur du Roi, ce sanglant éloge, qu'il n'était pas trop jésuite. Il n'aurait osé parler ainsi de Bourdaloue. Bourdaloue l'était de toute son âme; il aimait sa vocation comme toute vocation doit être aimée, d'un attachement grave, éclairé, modeste, pur de jalousie et d'orgueil.

Ce prédicateur austère, ce religieux si peu mondain, savait pourtant se prêter au monde, et son commerce était un charme. On voudrait avoir été quelquefois en tiers dans ses fréquents entretiens avec le docte Huet, retiré à la maison professe, et qui l'a dépeint causeur gracieux, gai, l'esprit candide, le cœur sur la main. Il y aurait plaisir à le suivre dans les quelques villégiatures qu'on lui permettait ou qu'on lui imposait à raison de ses fatigues et de sa santé toujours délicate : à Villeneuve-le-Roi, chez Claude le Peletier, successeur de Colbert, où il rencontrait Mabillon, Fleury, Renaudot ; — à Bâville, chez les Lamoignon, dont le second avait été un peu son élève et resta toujours son ami (2). Là fréquentaient quelques jésuites de marque, les Rapin, les Bouhours ; des gens de lettres comme Pellisson, Boileau, Racine, Regnard même ; des femmes d'élite comme madame de Sévigné. Dans ces sociétés graves ou enjouées, Bourdaloue tenait parfaitement sa place. Madame de Sévigné jugeait son esprit char-

(1) *Eximia probitas*. Constitutions de la Compagnie de Jésus, partie VIII, ch. 1, § 6.

(2) François de Lamoignon, fils aîné de Guillaume de Lamoignon, premier président. Faisant sa philosophie au collège de Clermont, il avait eu pour répétiteur le jeune P. Bourdaloue, alors étudiant en théologie.

mant et d'une facilité fort aimable (1). Boileau le taquinait et le harcelait de ses boutades jansénistes, sans fatiguer sa patience ni son amitié. François de Lamoignon, qui, pendant quarante-cinq ans, ne l'avait pas perdu de vue, dit n'avoir trouvé que bien rarement « la même élévation d'esprit, la même égalité de sentiments, la même grandeur d'âme, soutenue d'un naturel bon, facile, sans art et sans affectation... Jamais personne n'a plus gagné que lui à être vu tel qu'il était. Ses moindres qualités ont été celles qui l'ont fait honorer et respecter du public. »

Bourdaloue tomba sur la brèche où il était resté par obéissance. Dès l'année 1697, son épuisement l'avait contraint de renoncer aux grandes chaires. Un peu plus tard, il avait sollicité à deux reprises l'autorisation d'aller chercher loin de Paris, non le repos, mais la liberté de ne plus penser qu'à son âme. On ne consentit pas à se priver du bien qu'il pouvait faire encore, et le religieux s'inclina. Sa fin presque soudaine fut simple et pieuse comme sa vie. Emporté en deux jours, il expira le 13 mai 1704. Bossuet était mort un mois auparavant, le 12 avril. Il avait plu à Dieu d'éteindre à la fois ces deux grandes lumières.

II

L'orateur. — Authenticité de ses sermons. — Vraies causes de son succès au dix-septième siècle. — Ses dons oratoires : intelligence supérieure, — imagination médiocre, — sensibilité réelle. — Son débit : une hyperbole et une erreur positive de Fénelon. — Habitudes intellectuelles de Bourdaloue : l'analyse, l'enseignement. Bourdaloue professeur éloquent de religion.

En passant de l'homme à l'œuvre, nous rencontrons tout d'abord une question d'authenticité. Lirions-nous du

(1) Lettre du 28 octobre 1685.

Bretonneau en nous figurant lire du Bourdaloue? Quelques-uns le craignent, mais cette appréhension paraît au moins excessive. Le P. Bretonneau, qui édita en 1707 son défunt confrère, insinue, il est vrai, qu'il l'arrangea quelque peu; mais il est infiniment probable qu'il s'exagère son rôle en toute innocence. La preuve, preuve à mes yeux décisive, en est dans ses propres sermons, publiés dans le milieu du dix-huitième siècle et singulièrement pâles en comparaison de ceux qu'il aurait ainsi remaniés. Il est donc évident que l'éditeur n'a pas refait Bourdaloue à sa propre image ; que ses retouches et ajustements sont, dans tous les cas, peu de chose. Des érudits, jaloux de la renommée du grand sermonnaire, ne désespèrent pas encore de retrouver quelques-uns de ses manuscrits. Echappées au désastre des jésuites français en 1762, ces précieuses épaves, après un long séjour en Angleterre, auraient échoué définitivement dans la bibliothèque impériale de Berlin. L'Allemagne nous renverra-t-elle quelque jour un Bourdaloue plus authentique? Il est permis de douter qu'il diffère sensiblement du nôtre, que nous ne possédions pas déjà toute la substance et presque tout le détail des sermons auxquels le grand siècle fit une vogue si persistante.

Cette vogue de Bourdaloue nous est garantie par mille témoignages, entre lesquels celui de madame de Sévigné est le plus populaire. En 1671, elle renonce à l'entendre une seconde fois prêcher la Passion ; les laquais y sont depuis le mercredi et la presse est à mourir (1). Huit ans plus tard, elle se plaint qu'il parle en un lieu à peine accessible, à Saint-Jacques-la-Boucherie. « La presse et les carrosses y font une telle confusion, que tout le com-

(1) Lettre du 27 mars.

merce de ce quartier-là en est interrompu (1). » En 1689, vingt ans après le début, il est encore pour elle et pour tout le monde « le grand Pan... le grand Bourdaloue, » et les autres prédicateurs ne sont écoutés que s'il ne prêche pas.

C'est un fait que, au dix-septième siècle, le succès du religieux éclipsa celui de Bossuet lui-même. Entendons-nous cependant. Les deux maîtres n'ont pas occupé en même temps la chaire ; il n'y a pas eu concurrence matérielle ni comparaison du premier moment et prise, pour ainsi parler, sur le vif. La seule chose hors de doute, c'est que Bourdaloue fut plus suivi et plus loué en son temps que Bossuet ne l'avait été dans le sien. Pourquoi ? J'aime mieux avouer que je ne trouve aucune réponse pleinement satisfaisante, et rejeter simplement les explications inexactes et périlleuses. Or il en est de deux sortes.

Quelques-uns concluent à la supériorité réelle du prédicateur jésuite. Il m'est évident qu'ils se trompent, et si le grand siècle, jugeant pièces en main, avait prononcé comme eux, j'oserais croire que, sur ce point parmi quelques autres, le grand siècle se trompait. C'est aujourd'hui le sentiment commun des critiques les plus épris de la gloire de Bourdaloue, et l'on me permettra d'être du nombre. Ce qui va suivre, ce qui a été dit de Bossuet suffira, je l'espère, à établir que le moindre des deux fut bien grand.

Mais la prévention va d'un extrême à l'autre, et cette grandeur a été contestée. Pour venger Bossuet, il a paru nécessaire de prouver que Bourdaloue a été surfait par ses contemporains et d'en dire les causes (2). C'était le charme des portraits et des allusions (3) ; c'était l'influence alors

(1) Lettre du 27 février.

(2) L'abbé Hurel, *Les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, livre III, 1re série, chap. I.

(3) « Sous des allusions discrètes et voilées, on surprenait au moins

considérable des jésuites ; c'était enfin la médiocrité intellectuelle de la foule (1). Cela est-il bien sérieux? Si Bourdaloue avait eu la petitesse de courir après le succès d'allusion et de satire, sa vogue n'aurait pas duré un tiers de siècle. Quoi qu'il en soit du crédit de la Compagnie de Jésus, il n'eût pas soutenu aussi longtemps une admiration de commande. Quant à la médiocrité de l'auditoire, oublie-t-on que les Condé et les Sévigné goûtaient Bourdaloue comme la robe et la bourgeoisie? Et puis quelle étrange façon de défendre Bossuet! En le glorifiant d'avoir été trop sublime pour la moyenne du public, on se rejette dans le lieu commun le plus faux et le plus nuisible à sa renommée. On lui ôte son mérite suprême et le signe authentique de son génie, qui est précisément de mettre et de tenir la doctrine la plus haute à la portée des esprits ordinaires (2). En vérité, Bourdaloue n'a pas besoin qu'on méconnaisse Bossuet, ni Bossuet qu'on lui sacrifie Bourdaloue. Les contemporains n'étaient que justes envers le religieux, et s'ils ne l'ont pas été aussi pleinement pour son illustre devancier, que voir en cela, qu'une méprise sans conséquence pour nos jugements à nous? Différentes et inégales, ces deux gloires honorent infiniment l'Église et la France. Bien mal avisé qui veut en amoindrir une au bénéfice de l'autre! Quant à celle de Bourdaloue, elle s'explique assez par ses dons personnels d'esprit,

la silhouette de certaines figures. » (Hurel, t. II, p. 51.) — On lit cependant à la page 10 : « Quant aux allusions, nous verrons qu'elles existèrent surtout dans l'imagination des auditeurs et que l'on eût pu tout aussi bien les reconnaître chez Bossuet. » Le critique s'était donc réfuté d'avance.

(1) « Les êtres qui rampent doivent mal concevoir ceux qui marchent, à plus forte raison ceux qui planent. » Quant à Bossuet, « un perpétuel azur l'environne, dont l'éclat blesse les yeux faibles, et c'est déjà n'être pas du commun que de le pouvoir regarder fixement. » (*Ibidem*, p. 11, 12, 13.)

(2) Voir deuxième partie, livre IV, chap. I, § 2.

d'âme, de caractère, mais plus encore par les qualités éminentes de sa prédication.

Non qu'il représente l'orateur complet : c'est chose trop évidente. Ne cherchons pas ici la magnifique égalité d'aptitudes qui fait le génie de Bossuet. Logicien sans rival, éloquent par une chaleur réelle et que les meilleurs juges ont bien sentie, il manque à Bourdaloue d'être né poète ; mais à cela près, de quoi le plaindre? Il a, dans un degré rare, toutes les forces vives de l'intelligence : le bon sens droit et ferme, la puissance d'attention pénétrante qui fait la doctrine profonde et l'observation sagace, l'esprit même, l'esprit fin et délié dont le moraliste saura tirer bon parti en le relevant toujours par la gravité de l'ensemble. Or, comme l'intelligence est, chez lui, la faculté dominante, ainsi, dans cette faculté même, ce qui domine et triomphe, c'est la raison. Il est le dialecticien incomparable et, si ses autres dons étaient absolument au même niveau, est-ce trop de penser qu'entre les orateurs connus il tiendrait la première place? Mais à ce fond de raison sévère, l'imagination fait un peu défaut, beaucoup même par comparaison. Çà et là quelques tableaux esquissés, indiqués plutôt d'une main timide et qui paraît s'en lasser vite (1). Bourdaloue sent peu la nature physique. En revanche, il voit et peint la vie morale dans ses phénomènes extérieurs ; il sait lire les mouvements de l'âme dans les jeux de la physionomie et les marquer d'un trait saillant (2). Imagination de moraliste plus que de poète. La sienne est pâle, tout compte

(1) Ainsi la grâce originelle croissant en Marie comme un arbre qui se développe. (*Conception de la Très Sainte Vierge*, 2e point.) — Ainsi encore les processions de la Fête-Dieu. (*Essai d'octave du Saint-Sacrement*, 8e jour.)

(2) Par exemple, l'animation que jette la médisance dans une réunion mondaine. (*Exhortations sur les faux témoignages rendus contre Jésus-Christ*, IIe partie.)

fait, et ce qu'on regrette le plus dans son discours c'est la poésie du détail, l'image habituellement jointe à la notion et faisant corps avec elle. Un peu d'or, quelques perles feraient bien sur ce réseau d'acier.

Qu'on n'accuse pas du moins la sensibilité de l'orateur; qu'on ne dise pas « le froid Bourdaloue (1). » Préjugé bien relevé par d'autres critiques, Sainte-Beuve, par exemple, qui sent « courir sous la vigueur du raisonnement un feu, une ferveur, une passion (2). » Cette grande parole, cette grande âme n'est étrangère à aucune forme de pathétique. Elle a et communique avant tout l'émotion indirecte, sourde mais réelle et déjà puissante, à laquelle suffit la représentation animée de la vie morale. Qui nous fait entendre l'accent vrai des passions humaines en éveille toujours en nous comme un écho affaibli. Bourdaloue y excelle, parce que, avec la sagacité capable de les prendre sur le fait, il a cette belle souplesse d'âme qui permet à l'orateur d'entrer en chacune d'elles et de l'exprimer au vif. Qu'il s'agisse des menus travers ou des grands orages du cœur, des fureurs de l'ambition, de l'avarice, d'autres fureurs même encore plus redoutables (3); il a compris ou deviné tout et il sait tout rendre.

Il est d'ailleurs assez riche de sentiment pour donner à ses tableaux de mœurs le tour, le mouvement dramatique, pour échauffer la doctrine ou le précepte par l'argumentation *ad hominem*, par le dialogisme ardent et fort. Entendons-le prouver à la sévérité orgueilleuse que, se décernant à elle-même sa récompense, elle ne doit pas l'attendre de Dieu (4). Entendons-le surtout nous convaincre d'avoir

(1) Montalembert, *Œuvres polémiques*, t. III, p. 487.

(2) *Causeries du lundi*, t. IX.

(3) Voir bien des traits du *Sermon sur l'impureté*, troisième dimanche de Carême.

(4) *Sévérité évangélique*, IIe partie.

bien souvent préféré Barabbas à Jésus-Christ (1). Souplesse à prendre les sentiments d'autrui, chaleur qui met partout le drame : c'est déjà la marque d'une sensibilité heureuse. Mais celle de Bourdaloue va plus loin ; elle entre en jeu pour son propre compte ; elle a des mouvements véritables, souvent des cris indignés, parfois des retours touchants ou même tendres (2). Moins rares qu'on ne le suppose, ces attendrissements sont, à la vérité, toujours contenus et courts ; mais ils y ont bonne grâce et doivent à cela même un caractère singulier de puissance, un peu comme ces larmes furtives que l'on surprend sur un mâle visage de soldat.

Parce que nous accordons à un homme telle qualité dominante, n'inclinons pas à lui refuser toutes les autres ; parce que la raison de Bourdaloue est forte et sévère, n'estimons pas que le cœur ait dû lui manquer. Il serait plus regrettable encore de sacrifier au préjugé, c'est trop peu dire, aux dépravations littéraires de notre époque, jusqu'à mettre le pathétique dans la violence ou dans la mollesse, jusqu'à refuser de croire au sentiment dès qu'il se raisonne et se contient. Il y aurait encore injustice à n'avouer le mouvement que s'il procède par brusques saillies, à le concevoir comme inséparable du tableau. Les tableaux manquent chez Bourdaloue ; le mouvement y abonde, insensible d'ordinaire à ses débuts, mais s'affirmant bientôt dans une gradation manifeste et arrivant à entraîner toute l'âme, ce qui est le but assurément (3).

Où la sensibilité est absente, pas de chaleur dans le dé-

(1) *Passion, Sequebatur autem illum*...

(2) On en rencontrera vite des types assez divers dans les Sermons sur *les Richesses, l'impureté, la Fausse conscience;* dans les *Exhortations sur la charité envers les pauvres, envers les prisonniers, envers les orphelins,* etc.

(3) Tel discours, le *Sermon sur le scandale* par exemple, n'est, à le bien prendre, qu'un mouvement continu.

bit. Or, celui de Bourdaloue était renommé. Son action était rapide, entraînante, son geste vif et abondant. D'autre part, chacun sait que Fénelon lui reprochait de tenir les yeux habituellement clos (1), et plusieurs s'ingénient à diminuer le reproche ou même à trouver là pour l'orateur une puissance nouvelle. Cependant n'est-il point fort probable que Fénelon, — comme il ne sait pas toujours s'en défendre — charge et force les choses au bénéfice de sa thèse trop absolue contre les sermons appris de mémoire? Bourdaloue a pu tenir par moments les paupières à demi baissées; mais si l'on voulait prendre à la lettre et en rigueur ce qu'avance l'auteur des *Dialogues*, on tomberait dans l'invraisemblable ou mieux dans l'impossible pur. Si un orateur aveugle intéresse par son infirmité même, comment supporter longtemps un récitateur au visage mort? Quant au prédicateur, s'il a quelque flamme et quelque zèle, comment se privera-t-il constamment de communiquer avec son auditoire? Or, on communique surtout par les yeux. Il est encore une autre impossibilité, physique celle-là et péremptoire. Bourdaloue gesticulait, trop même au gré de Fénelon. Or, le regard et le geste sont par nature en collaboration si étroite, que nous pouvons mettre tout homme jouissant de la vue au défi de les séparer constamment. Ce serait un tour de force, un contre-sens, une contrainte vraiment intolérable à l'esprit de l'orateur, à sa sensibilité, même à ses organes. Cela ne peut pas se faire; aussi Bourdaloue ne l'a pas fait.

Prenons donc le mot des *Dialogues* pour une hyperbole un peu chagrine. Mais voici, à ce même propos, une erreur de supposé plus nette et plus grave. Fénelon estime le débit de Bourdaloue trop vif pour le texte; il trouve une

(1) *Dialogues sur l'éloquence*, dial. II. Nous verrons ailleurs que, dans cette œuvre, tout n'est pas indiscutable. (L. VI, ch. I, § 2.)

disproportion choquante entre « cette action impétueuse... ces mouvements de bras continuels » et des paroles où il n'y avait « ni mouvement ni figure. » — « Cette fine critique est d'un délicat, » remarque ici un juge fort délicat lui-même (1). J'en demande pardon à tous deux, mais il m'est impossible de n'y pas voir une erreur fâcheuse, l'oubli d'un fait d'expérience assez universel pour avoir force de loi dans l'espèce. Etudiez d'un peu près le ton et le geste d'un homme qui parle, orateur, professeur, causeur pur et simple; regardez-vous un peu faire vous-même. Qu'expriment la voix, le regard, toutes les modifications de l'attitude? L'objet qu'énonce la parole? Une fois sur vingt peut-être. Le reste du temps, ce que traduit l'action, c'est le sentiment de l'âme à propos de l'objet; c'est l'effort intense pour faire partager ce sentiment à une autre âme. L'épreuve en est aisée, elle est assez décisive pour qu'on en tire un des premiers principes de l'art. Ainsi peut-on le plus naturellement du monde appuyer d'une action très vive le discours le plus sobre et le plus sévère, une démonstration de géométrie par exemple. Au lieu de blâmer l'impétuosité de Bourdaloue, comme faisant disparate avec le texte, Fénelon devait la louer de traduire si fidèlement le zèle de l'apôtre, sa conviction ardente, expansive. La critique tombe avec le faux supposé qui la soutient.

J'ai parlé de démonstration géométrique, et ce n'était pas sans motif. Les dons naturels d'un orateur n'expliquent point à eux seuls sa manière propre; il y faut joindre le tour original et les habitudes acquises de son esprit. Or, celui de Bourdaloue est éminemment didactique et tout a concouru à fixer en lui deux habitudes maîtresses, l'analyse méthodique et l'enseignement.

(1) A. Feugère, *Bourdaloue*, 3e édition, in-18, page 154.

L'analyse d'abord, l'attention pénétrante, mais n'allant jamais à l'aventure, mais suivant toujours une méthode qui fait le meilleur de sa puissance. Division, énumération, tel est le procédé habituel de ce grand penseur. Jamais peut-être on n'avait tant honoré les *lieux communs* de la rhétorique élémentaire ; jamais on n'avait mieux démontré par voie d'exemple combien ils sont naturels à l'intelligence attentive, combien nécessaires à l'esprit humain si borné devant les objets si complexes. Ces objets, Bourdaloue va les divisant, les décomposant, les disséquant sans relâche. De là une clarté saisissante ; de là une profondeur, une fécondité vraiment incomparables. Ainsi devient-il capable de rajeunir les thèmes déjà exploités, de traiter par exemple le *Jugement dernier* à cinq reprises et toujours à neuf ; capable aussi d'épuiser chaque détail, de lui faire rendre tous les éléments de lumière et de persuasion qu'il renferme. En voyant la vérité s'étendre, s'épanouir à son toucher par éruptions et comme par explosions successives, on se rappellerait volontiers ces pièces d'artifice éclatant d'abord en une pluie d'étoiles dont chacune va se briser et se multiplier à son tour.

Les plus clairvoyants ont pu noter par endroits un certain luxe de subdivisions et de points de vue. Mais rien en cela qui sente l'affectation, le jeu voulu et cherché. Avec Bourdaloue, a fort bien dit Sainte-Beuve, nous sommes dans la probité pure, et tout au plus peut-il, comme il nous arrive à tous, aller quelquefois un peu loin sur sa pente naturelle. En revanche, vous trouvez presque partout l'abondance magnifique, souvent effrayante, mais réelle et du meilleur aloi. C'est où triomphe la méthode. Les rhéteurs, astreints à une certaine logique spéculative, mettent la disposition après l'invention ; mais il est bien vrai que ces deux parties du travail oratoire marchent de front dans la

pratique ; il ne l'est pas moins que la seconde concourt efficacement à la première. Bourdaloue en est une preuve illustre. S'il excelle à trouver des rapports qui nous échapperaient peut-être, c'est qu'il excelle à mettre en ordre les données d'où il part ; s'il invente puissamment, c'est qu'il dispose avec une merveilleuse sûreté. En cela même, précieux modèle, non pas seulement pour la chaire, mais pour la tribune et le barreau (1). Quel orateur peut se passer de l'attention méthodique, et où la trouvera-t-il plus sensible et plus féconde ?

De plus Bourdaloue est professeur ; il est né tel, ce semble ; il a joint l'exercice à l'aptitude native. Prédicateur, il ne se trompe pas d'estimer l'enseignement comme sa fonction première et principale, de se considérer tout d'abord comme professeur de doctrine et de morale chrétiennes. Ce rôle une fois adopté, n'attendons pas de lui qu'il s'en cache. Le tour didactique est sa seconde habitude d'esprit, habitude invincible et qu'il ne songe pas un moment à combattre. Ne lui disons pas avec Fénelon que l'art est grossier et méprisable dès qu'il paraît. Bourdaloue n'a qu'un médiocre souci des élégances communes de l'art. Encore n'est-ce pas l'art qui se montre ingénument dans ses procédés ordinaires ; c'est le travail naturel, loyal, puissant, de la raison en quête de vérité lumineuse ; et ce travail, loin de le déguiser par coquetterie littéraire, sans l'étaler non plus comme pour en faire parade, il le laisse volontiers paraître ; il le recommence, pour ainsi dire, avec ses auditeurs : bon moyen de les y associer eux-mêmes, de les forcer à y prendre part. S'il établit longuement ses divisions, s'il les tourne et les retourne avec une

(1) D'Aguesseau le recommandait aux jeunes avocats et en général à quiconque « se destine à parler pour prouver et pour convaincre. » (Quatrième instruction.)

insistance inexorable (1), s'il accuse franchement sa dialectique, raisonnant, discutant, récapitulant à découvert et en forme; si, comme le maître dans l'école, il réclame rondement l'attention (2), c'est que, d'accord avec Bossuet, il voit dans l'utilité des chrétiens la loi suprême de l'éloquence chrétienne ; c'est qu'il lui importe avant tout de se faire comprendre et retenir, de porter jusqu'au fond des intelligences l'irrécusable clarté du vrai. Préoccupation visible et dans l'ordonnance générale du discours et dans l'allure habituelle du style, de ce style net, sobre, nerveux, plein de répétitions significatives, de symétries, d'assonances, type excellent de ce qu'on appellerait bien la géométrie savante de la diction. Donnez-lui en plus la poésie, et vous aurez tout l'idéal possible ; Bourdaloue sera Bossuet. Mais si ce langage de professeur éloquent laisse désirer quelque chose, au moins n'est-ce pas du côté de la conviction pénétrante, et jamais sa sobriété quasi austère ne fatiguera, comme le fait vite l'élégance trop visible de Fléchier.

Au regard de la littérature à laquelle il ne songeait guère, Bourdaloue nous a déjà donné une leçon exquise; il nous a démontré la puissance de l'attention méthodique, l'invention guidée et fécondée par la disposition même. Voici un autre enseignement d'égale valeur et que personne, à ma connaissance, n'a rendu plus manifeste. Le triomphe de l'orateur est de parler à toute l'âme, à toutes les facultés de l'âme, et il n'y peut arriver qu'en mettant à la fois et constamment dans sa parole toutes ses facultés à lui. Qu'une seule manque ou sommeille; autant de perdu pour la plénitude de l'effet. Or, chez Bourdaloue, l'imagination est notablement inférieure à tout le reste et, par suite,

(1) La Bruyère.
(2) « Appliquez-vous... rendez-vous attentifs... ne perdez rien... »

celle des écoutants n'est que faiblement saisie. D'où vient donc à cet orateur incomplet la force extraordinaire, irrésistible, dont témoignent les contemporains et qui s'impose encore à nous dans une simple et froide lecture?

Le vrai n'atteint immédiatement que l'intelligence; mais, porté à un certain degré de splendeur, il entraîne les autres facultés dans un mouvement sympathique. Elles sont distinctes, mais non isolées, et frapper l'une c'est faire vibrer plus ou moins toutes les autres. Mais encore l'intelligence est la première, née pour commander et donner le branle. Aussi, quand elle est puissamment remuée, les autres suivent, comme emportées dans son tourbillon. De là cette émotion sérieuse et vraiment sensible que produit l'évidence éblouissante; de là ces *pleurs de raison* que faisait couler Bourdaloue; de là cet enchantement de toute l'âme, si bien décrit par madame de Sévigné, quand elle se représentait *pendue à la force et à la justesse* de ses discours, et ne respirant que quand il lui plaisait de finir; de là ces élans passionnés qui saluaient parfois le triomphe de sa logique, comme le jour où le maréchal de Grammont s'écriait en pleine église : « Morbleu! il a raison. » Alors même et surtout depuis, bien des orateurs ont prouvé sans le vouloir que les tableaux les plus brillants et les mouvements les plus impétueux ne remuent guère l'âme quand la raison est mal satisfaite. Bourdaloue démontre au contraire que, pour émouvoir, la condition toujours principale, quelquefois même suffisante, c'est d'instruire, d'instruire à fond, jusqu'à maîtriser, jusqu'à terrasser l'intelligence. Vérité pratique, vérité de premier ordre et qui, dans l'histoire de l'éloquence, fait à ce grand didactique, à ce professeur de religion, une place à part.

Il importe enfin de noter que Bourdaloue vaut surtout par les ensembles. Ne cherchez pas le morceau, la tirade

que l'on pourrait détacher pour en orner quelque recueil. Il se prête moins que personne à ce triage toujours périlleux. Telle est l'unité puissante de ses discours, qu'il en faut tout prendre, si l'on ne veut leur faire un trop grave préjudice. Telle en est la marche ininterrompue et graduellement accélérée, qu'une fois entré dans le mouvement, il faut le suivre jusqu'au terme. Alors on sent la justesse de ces images par où de bons esprits ont essayé de figurer sa puissance : phalange que rien n'arrête, marée qui monte et submerge tout de proche en proche, ardeur sans grand éclat ni explosions soudaines, mais qui croît toujours et finit par tout embraser.

CHAPITRE III

Le Prédicateur.

I

Le dogme. — Science, précision, autorité. — La raison et la foi. — La loi morale. — Exactitude sévère et courageuse. — Le jansénisme réfuté en action. — Utilité actuelle de Bourdaloue.

En voilà peut-être assez pour justifier le long succès du maître. Il y a plus toutefois. Malgré de lamentables inconséquences, le siècle était croyant, sérieux, instruit de la religion, avec le goût de s'en instruire plus encore. Ce qui l'attachait à Bourdaloue, c'était le fond des choses autant pour le moins que la manière ; c'était, non pas seulement la puissance oratoire, incomplète et cependant irrésistible, mais la prédication orthodoxe dans un de ses types les plus achevés, le christianisme intégral et pur, avec toute sa lumière et toute sa force pratique, sans mélange de fantaisies aventureuses, sans rigueur ni outrance, mais sans réticence ni affadissement. « Jamais, dit madame de Sévigné, un prédicateur n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes (1), » et Vinet le juge bien

(1) Lettre du 5 février 1674.

quand il lui reconnaît « une intraitable jalousie des droits de Dieu. »

A ce compte, et en demeurant tel que nous le connaissons d'ailleurs, Bourdaloue serait-il accepté de nos jours? Plusieurs en doutent. Pour moi, j'oserais croire le contraire, à l'honneur de notre époque ou plutôt de l'âme baptisée, partout la même. Je me figure que, sauf une adaptation. légère et facile, au détail de nos mœurs, le professeur éloquent de doctrine et de morale catholique n'aurait pas à lutter bien longtemps pour se faire un auditoire. En tout cas, dans l'état présent des choses et à raison même de l'ignorance religieuse où vivent nombre de croyants, rien ne vaut la lecture de Bourdaloue. Madame de Sévigné, — en pareil sujet on ne se lasse pas de l'entendre, — disait de Lauzun, fort assidu aux sermons du jésuite : « Il apprendra sa religion, et je suis assurée que c'est une histoire toute nouvelle pour lui (1). » La comparaison écartée ou atténuée comme il convient, que de chrétiens aujourd'hui auraient un immense besoin de se mettre à la même école, non pour philosopher ou rêver à l'entour de la religion, mais pour l'apprendre! Faut-il ajouter que, au regard même des jouissances de l'esprit, cet effort serait amplement récompensé?

En Bourdaloue, comme en Bossuet, on avait la doctrine tout entière et dans sa vigueur traditionnelle. On entendait l'Écriture, non plus, il est vrai, paraphrasée et souvent continuée par un grand poète, mais invoquée sans relâche, interprétée au vrai, donnant à tout le discours force d'oracle et de loi divine. On entendait les Pères, les Docteurs, les maîtres de la vie spirituelle, toute la Tradition, toute l'Ecole. Ce grand esprit était trop modeste pour ambition-

(1) Lettre du 5 mars 1683.

ner de paraître original ; cet homme de Dieu sentait trop bien ses responsabilités pour se fier à ses conceptions personnelles, plutôt que de tenir ses auditeurs en communication perpétuelle avec l'origine même de la croyance et de leur mettre dans la main toute la chaîne des autorités ou des témoignages. D'autres pouvaient se travailler à dire du neuf ; Bourdaloue avait peur d'avancer une proposition qui ne fût manifestement ancienne.

Avec un pareil scrupule on est tenu de beaucoup savoir. Il savait beaucoup et le prouvait à chaque instant sans en faire montre, jamais entraîné, comme il arrive quelquefois au Bossuet primitif, au Bossuet de Metz, par la surabondance de son érudition sacrée ; mais la gouvernant, la distribuant toujours avec une économie exacte et pour le but. Il prêchait le dogme nettement, sobrement, fièrement. Il se serait estimé coupable, presque sacrilège, de le tirer tant soit peu du côté de la philosophie humaine, de lui ôter, sous couleur de le rendre plus acceptable, quelque chose de sa hauteur surnaturelle et divine. Que le dogme dépasse la raison, qu'il semble même parfois lui répugner positivement (1), Bourdaloue ne feint point de le dire ; trop chrétien et trop sensé pour ne pas voir que, de Dieu à l'homme, il convient qu'il en aille de la sorte. La raison se courbera donc devant l'autorité révélatrice : il le lui enjoint expressément et de haut. Mais quant au fait de la révélation, c'est-à-dire au motif de croire, il entend bien qu'elle s'en rende compte ; c'est la foi, mais une foi raisonnable, qu'il réclame de par Dieu.

Si pourtant l'on pouvait désirer quelque chose dans sa prédication dogmatique, je le formulerais ainsi. Même après l'âge passé des spéculations légèrement surabon-

(1) « .... Je crois ce mystère (la Trinité), quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. » (*Mystères*, sermon sur la *Trinité*.)

dantes, Bossuet restait passionnément épris des beautés de la religion ; il ne se privait pas de les déployer avec un enthousiasme communicatif et, de soi, fort pratique. Bourdaloue ne les méconnaît point, il y est sensible ; mais on a peut-être lieu de regretter qu'il ne le soit pas davantage. Par habitude, par lacune de tempérament et parce qu'il lui manque toujours un peu d'être poète, il ne voit guère, ce semble, dans le christianisme, que le vrai qui mène au bien. L'intelligence à convaincre, la volonté à résoudre : pour lui comme pour tout le monde, ce sont les deux termes nécessaires entre lesquels se meut la prédication qui entend son rôle ; mais lui se hâte de passer du premier au second, sans intermédiaire et comme d'emblée. Il y arrive, certes, il nous y entraîne, et c'est le tout pratique ; mais qui ne voit qu'il arriverait plus triomphalement encore en nous faisant admirer un peu plus ce qu'il nous oblige d'admettre ? Voilà bien la solidité du vrai, mais ne serait-ce pas tout bénéfice de nous en montrer mieux la splendeur ? A cela près, Bourdaloue partage avec Bossuet, avec tout prêtre de sens droit et de foi lumineuse, le mérite d'unir fortement la croyance à la pratique, la base au faîte, la racine au fruit. S'il appuie d'ailleurs et s'espace plus volontiers sur les mœurs, il n'y a là qu'une préférence permise. Impossible d'y trouver, comme Nisard, un commencement de décadence (1); mais je ne puis non plus y voir une supériorité essentielle, tout étant bien dès là que le dogme et la morale sont tenus dans leurs relations normales et suffisantes.

Par-dessus tout, on aimait en Bourdaloue le moraliste

(1) « Déjà Bourdaloue avait affaibli l'autorité du sermon en y réduisant la part du dogme. » (*Hist. de la littér. franç.*, livre IV, ch. VII, § 3) Le paragraphe qui précède et où Bourdaloue est apprécié d'ensemble, offre d'excellents traits à recueillir, mais laisse de graves réserves à faire.

exact et plutôt sévère. Temps heureux où, la foule restant chrétienne, pour le prédicateur aussi bien que pour l'auditoire, la grande affaire était de mettre les actes à l'unisson de la foi ! D'ailleurs le jansénisme avait éveillé l'attention publique sur les questions de morale et, en y portant son meilleur effort, le prédicateur ne répondait pas seulement à un constant besoin des âmes ; il s'établissait en pleine actualité. Le jansénisme ! Personne, au dix-septième siècle, ne l'a plus puissamment combattu. Et ce n'était pas seulement dans les passages où l'esprit de la secte est peint au vif, par exemple, cette rigidité de principes qui s'accorde si aisément le droit de haïr, de dénigrer, de médire ; cette illusion (1) qui fait d'un intérêt de parti celui de la vérité même et appelle Dieu une cabale. Ce n'était pas seulement dans quelques revendications éloquentes contre les théories de pénitence extrême qui vont à supprimer pratiquement toute pénitence (2), et le faux respect de la communion qui n'est bon qu'à en détourner (3). Les *Provinciales* n'étaient pas réfutées uniquement par quelques allusions très nettes et d'une incontestable justice (4), ni même par la condamnation formelle de tous les relâchements que Pascal avait imputés aux jésuites. Elles l'étaient surtout par l'ensemble de cette prédication si parfaitement mesurée, capable, selon madame de Sévigné, de marcher droit et ferme parmi des charbons et des rasoirs, et en même temps si fidèle, si vigoureuse à dire toute la loi comme toute la doctrine, sans ombre d'accommodement et de complaisance. On a finement noté quel devait être l'étonnement de plus d'un chré-

(1) *Médisance*. Onzième dimanche après la Pentecôte, 1er point ; — *Sévérité chrétienne*. 3e dimanche après la Pentecôte, 2e point. — *Pardon des injures*.

(2) *Sévérité de la pénitence*, 21e dimanche, 2e point.

(3) *Communion*, 1er point.

(4) *Médisance*, 1er point.

tien d'alors, apportant aux pieds de la chaire quelque chose des préventions jansénistes, surpris de ne recueillir que des leçons irréprochables, et finalement s'entendant avertir avec une ironie douce que cette doctrine, peut-être bien haute au gré de sa faiblesse, était celle des théologiens les plus indulgents.

Voici toutefois qui est d'une bien autre importance. Chez les croyants de notre époque, la mode n'est guère à la sévérité janséniste; mais Bourdaloue n'y a rien perdu de sa valeur utile, bien que, par la force des choses, elle doive changer d'application et d'usage. Il ne fut jamais que l'interprète fidèle « de cette morale également ennemie de tout excès, soit de relâchement, soit de rigueur ; de cette morale qui ne ménage et ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage et ne rebute personne ; de cette morale qui joint si bien ensemble et toute la douceur et toute la perfection de la loi évangélique (1). » Dès lors il serait de mise aujourd'hui, mais, pour ainsi dire, à l'inverse de son temps. Le dix-septième siècle avait besoin de ce bon sens et de cette conscience pour maintenir le vrai contre un rigorisme superbe ; le nôtre leur devrait de se retremper dans l'idée précise et le ferme sentiment des droits de Dieu. Bourdaloue n'a qu'à rester lui-même, pour nous rendre, à nous amollis et indociles, cette vigueur, cette virilité chrétienne qui s'en va.

Il ferait bon l'entendre nous intimer le devoir, tout le devoir, depuis les obligations les plus graves jusqu'aux moindres observances, mais surtout nous l'intimer de par Dieu, en faisant bon marché de toute considération philosophique et humaine. Peut-être l'accuserions-nous de troubler nos consciences. Il sourirait de cette banalité naïve

(1) Bourdaloue, *Panégyrique de saint François de Sales.*

et pour lui peu nouvelle. « Je sais, répondrait-il, que cette morale peut causer du trouble à quelques consciences, mais plût à Dieu que je fusse assez heureux pour produire un effet si salutaire !... L'unique ressource pour elles est qu'elles soient troublées par la parole de Dieu (1). » Nous murmurerions peut-être : on murmurait bien quelquefois dans son auditoire, mais sans lui arracher une concession ni une réticence. Il parlerait pour ceux qui ne refuseraient pas d'entendre, et si personne ne se rendait à la vérité, il parlerait encore pour la décharge de sa conscience et l'honneur de la vérité même. Il dirait comme une fois devant la cour : « Je ne persuaderai pas, mais au moins j'instruirai. La sévérité que je prêche ne sera pas pratiquée, mais au moins elle sera connue (2). » Pas de subterfuge avec lui ; pas d'ignorance ou d'illusion possible. Fermez le livre ou ne l'ouvrez jamais, si vous craignez de connaître au vrai la loi chrétienne ; mais si vous en avez plutôt le désir, Bourdaloue est bien votre homme ; prenez et lisez.

II

La censure des mœurs. — Détail et hardiesse. — Bourdaloue peintre de son époque. — Magistrature, financiers, nobles, courtisans. — Lutte pour la conversion de Louis XIV. — Désordres dans le clergé. — Malgré tout, cette société était chrétienne.

Revenons au dix-septième siècle et voyons Bourdaloue aux prises avec la seconde tâche du moraliste, qui est de peindre et de juger les mœurs après avoir dit la loi. Il y apporte des aptitudes singulièrement heureuses. Né obser-

(1) *Rechute dans le péché*, 1er point.
(2) *Sévérité évangélique*. Proposition.

vateur, il a, pour fortifier et développer le don de nature, cette expérience qu'assure au prêtre le commerce intime des âmes et au religieux le long travail accompli sur la sienne propre. Il sait profondément l'homme et la vie. Bien servi par ses habitudes méthodiques et sa grande puissance d'analyse, il démêle, il décompose, j'allais dire il démonte avec une rare sûreté de main les ressorts si délicats et si complexes du cœur. Nous l'avons vu : il n'a guère d'imagination que pour voir les jeux de la physionomie. Mais sous ces indices et alors même que nous voudrions en faire des masques, il lit comme à découvert les mouvements intérieurs, les intentions que nous prétendons cacher ou dont nous avons à peine conscience. Encore est-ce peu de les prendre sur le fait : il en sait mieux que nous les causes profondes, lointaines ; il suit et marque la naissance et le progrès de nos passions ou de nos travers ; il excelle à nous avertir de nous-mêmes, à illuminer, non par un éclat soudain mais par une investigation patiente, ce fond ténébreux où nous hésiterions à descendre, empêchés par l'illusion, la paresse, la peur. On retrouve l'effet que devaient produire sur l'auditoire cette opulence de détails et d'exemples pratiques, ces énumérations vraiment inexorables qui poursuivaient la passion sous toutes ses formes et la délogeaient de toutes ses retraites, n'oubliant rien, ne laissant à personne le droit de penser : il n'y a rien ici pour moi. Bourdaloue est un redoutable juge d'instruction, assez fort et assez sagace pour instruire d'un même coup le procès de toute une foule. Madame de Sévigné disait : « Sauve qui peut! » Mais le moyen de se sauver?

Or, une telle puissance est périlleuse à qui la possède. Outre la tentation commune de s'y complaire, de jouer avec elle et de se piquer au jeu, quand on pénètre si bien

l'homme on se laisse induire à le mépriser, à le railler, à l'accabler, toutes façons de se hausser en triomphant de lui. Mais pour balancer et contenir la pénétration de son esprit, Bourdaloue avait son bon cœur et son zèle. Ce n'était ni un misanthrope janséniste, ni un sceptique amusé. Point de Pascal ici ni de La Rochefoucauld ; pas même cet homme du monde, railleur sans trop de fiel, à la façon de La Bruyère. Bourdaloue était l'homme de Dieu ; il avait toute la mesure et la charité qu'un pareil titre suppose. Ce médecin ne touchait aux plaies que pour guérir ; cet inquisiteur sévère des consciences ne craignait rien tant que d'avoir à condamner. Rappelant un jour que, d'après la parole du Maître, les Apôtres et leurs continuateurs ici-bas doivent juger les douze tribus d'Israël, il s'écriait éloquemment : « Ah ! Seigneur, serai-je donc employé à ce triste ministère ? Après avoir été le prédicateur de cet auditoire chrétien, en serai-je l'accusateur, en serai-je le juge ? Prononcerai-je la sentence de réprobation contre ceux que je voudrais sauver au prix même de ma vie ? (1) »

Nous entendons ici l'accent vrai de l'âme chrétienne et sacerdotale. Voilà bien le prêtre qu'on accuse parfois de damner les gens, comme s'il travaillait à autre chose qu'à les empêcher de se damner (2). Sûr de son cœur et de sa

(1) *Parole de Dieu*, Conclusion.

(2) Bourdaloue disait dans le sermon sur les *Richesses :* « ... Il ne m'appartient pas de damner personne, mais il est du devoir de mon ministère de vous développer les sacrés oracles de la parole divine. » Nous devenons sur ce point d'une délicatesse bien étrange. N'est-il pas regrettable d'entendre un critique sérieux et croyant comme A. Feugère, se plaindre que Bourdaloue damne le grand Arnauld, de même que Bossuet a, selon lui, damné Molière ? (*Bourdaloue, sa prédication et son temps*, 3e édition, p. 260, 261). Non, ce n'est point « prendre de sa main mortelle la balance du juge suprême, » ce n'est point jeter « l'anathème » à un homme, que d'exprimer des alarmes à propos de sa mort impénitente. Encore moins

charité sincère, Bourdaloue avait le droit de tout dire et il le revendiquait hautement. Ainsi, quelques femmes de la cour ayant blâmé les hardiesses de son terrible sermon sur l'impureté (24 mars 1680), il leur répondait quinze jours plus tard avec toute la fière indépendance de son ministère : « Ce que j'ai dit n'a pas plu au monde..... Trop heureux si, me voyant condamné du monde, je pouvais espérer d'avoir confondu le vice et glorifié Dieu ! » A l'adresse de ces fausses pudeurs en révolte contre la netteté du reproche, il osait ajouter : « Se choquer de semblables vérités et s'en scandaliser, c'est une des marques les plus évidentes du besoin qu'on en a.... Qu'importe, concluait-il, que je sois condamné ? Mais il importe, ô mon Dieu, que votre parole soit respectée (1). »

Elle l'était, en somme, et la foule, par une assiduité de trente-quatre ans, donna raison contre ces murmures à la sainte audace de Bourdaloue. Les chrétiens d'alors savaient encore discerner le censeur incorruptible mais charitable, de ces philosophes ou de ces rieurs qui nous dépeignent nos vices pour s'en prévaloir ou pour nous en amuser nous-mêmes. Ils n'ignoraient pas que le seul moraliste complet et complètement utile, c'est l'homme qui moralise au nom de Dieu, l'homme qui peut absoudre le coupable après l'avoir convaincu. C'est pourquoi ils lui permettaient, mieux encore, ils lui savaient gré de leur dire intrépidement leur fait, de les dénoncer sans relâche à leur propre conscience.

Et voici un aspect nouveau de l'œuvre de Bourdaloue. Sans y prétendre, il nous a laissé un document de premier ordre sur l'histoire de son temps. Document deux fois

est-ce le damner à l'avance que de l'avertir de son péril. On ne pousse pas les gens au précipice quand on leur crie : « Prenez garde ! Le précipice est là... »

(1) *Conversion de Madeleine*, 1er point.

incomplet, et parce que le prédicateur n'y peint que les classes dirigeantes auxquelles l'attachait sa mission particulière, et parce qu'il y montre surtout le mauvais côté des choses, étant en chaire pour avertir ses contemporains de leurs défauts plutôt que de leurs vertus (1). A cela près, le tableau est saisissant, instructif, utile à désabuser les rêveurs de perfection idéale et d'âge d'or, qui voudraient tout irréprochable dans une société chrétienne ; par contre, n'autorisant en nulle façon le dénigrement et le mépris de celle-là. Parmi les incroyants du jour, les uns tiennent rigueur au dix-septième siècle pour avoir été trop religieux, les autres s'emparent de ses fautes pour mettre en doute sa religion même. Lu sans prévention, Bourdaloue répond à cette double injustice. Réquisitoire bien plutôt qu'apologie, malgré tout, sa prédication montre du même coup les lamentables inconséquences de la nature, même sous la foi, et les ressources que la foi conservée gardait alors à la nature pour se ressaisir et se relever elle-même.

Connaissant le prédicateur, nous n'avons pas à craindre qu'il flatte ou ménage son époque. A part l'intention, l'accent, le caractère impersonnel du reproche, ni Sévigné, ni La Bruyère ni Saint-Simon ne nous apprennent rien qui ne soit dans Bourdaloue. Ajoutons que nul d'entre eux n'est plus sévère. Nous voyons s'étaler dans ses discours tous les crimes et toutes les hontes dont l'ambition, l'intrigue, la cupidité, l'immoralité peuvent salir les existences les plus brillantes. La magistrature est corrompue ; les procédures interminables enrichissent les juges en ruinant les parties ; la justice devient vénale comme les charges. « Les lois sont pour les misérables ; les châtiments pour ceux à qui la pauvreté en pourrait déjà tenir lieu ; mais

(1) En outre, le tableau représente la seconde moitié du siècle, à plus d'un égard inférieure à la première.

pour les riches il n'y a qu'indulgence, que connivence, que tolérance ; l'équité la plus inflexible et le droit le plus rigoureux se tournent pour eux en faveur (1). » Les financiers ont leur tour, avec leurs fortunes immenses, rapides, scandaleuses. Et quelle monographie de la noblesse on pourrait composer des traits épars dans vingt sermons ! Noyés de dettes, ruinés par un luxe fou, les nobles ne paient ni créanciers ni domestiques (2). Le jeu leur est une ressource ; mais la passion s'en mêlant, il devient « une rage et une fureur (3) », sans compter les « tricheries indignes, » les « friponneries » que l'avidité suggère et que l'honneur n'arrête pas (4). Parmi ce luxe, continuelle insulte à la misère du pauvre, on vit d'oisiveté, de divertissements sans fin, de lectures frivoles et périlleuses, d'entretiens galants, de promenades qui sont avant tout des étalages de parure et des appels à la convoitise. « Plus païennes que les païennes même (5), » les femmes du monde semblent n'exister que pour leur corps, « uniquement occupées à le parer, à le nourrir, à l'embellir, à le plâtrer ! (6) »

Que tout cela pousse déjà les hautes classes dans une immoralité hideuse, la chose va sans dire, et cependant Bourdaloue la dit avec une énergie à faire trembler. Depuis les galanteries réputées innocentes, jusqu'aux excès énormes et contre nature, la main chaste du prédicateur touche à tout, marque tout du fer rouge (7). D'ailleurs où sont les innocents et les purs ? « Qu'est-ce que

(1) *Richesses*, 2ᵉ point.
(2) *Aumône*, 3ᵉ point.
(3) *Pénitence*, 1ᵉʳ point.
(4) *Pénitence* 1ᵉʳ point.
(5) *Sainte Geneviève*, 1ᵉʳ point.
(6) *Cérémonie des Cendres*, 3ᵉ point.
(7) Surtout dans le *Sermon sur l'impureté*.

Paris? Un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent et les petits et les grands, et les pauvres et les riches (1). » — « Entrez dans les cours des princes, descendez dans les cabanes des pauvres, assistez, s'il se peut, aux conseils secrets des politiques de la terre, parcourez les cercles et les assemblées;.... partout vous ne trouverez que scandale et débordement de mœurs (2) »

Mais nous parlions de la noblesse; et la noblesse, aujourd'hui, vit à la cour ou tout au moins la traverse pour la connaître et, s'il se peut, la singer. Or, la cour — Bourdaloue le lui déclare en face — est le siège de l'orgueil, le centre de la corruption du monde, une région où règnent l'intérêt, l'orgueil, les aversions, les animosités, les envies, tout ce qui peut envenimer le cœur et l'endurcir (3); « tellement que, à force de respirer cet air, par un progrès insensible, de chrétien qu'on était, on devient peu à peu mondain et presque païen (4). » Et sous quels traits nous est dépeint ce gentilhomme que les progrès de l'absolutisme ont fait courtisan? Impérieux, hautain, entêté de ses droits, dévoré de jalousies puériles, en même temps, l'ambition et l'intérêt le précipitent dans une servitude que Bourdaloue flétrit de toute sa fierté d'homme et de chrétien. « Quelle bassesse, en secouant le joug de Dieu, de s'imposer le joug de l'homme, c'est-à-dire de ne plus vivre qu'au gré de l'homme, de ne plus subsister que par son crédit, de n'avoir plus d'autres volontés que les siennes....., d'être toujours en peine si l'on est dans ses bonnes grâces ou si l'on n'y est pas, s'il est content ou

(1) *Sainte Geneviève*, 2e point.
(2) *Sur la foi*, 1er point.
(3) *Sévérité évangélique*, exorde.
(4) *Fausse conscience*, 1er point.

s'il ne l'est pas ! Est-il un esclavage plus ennuyeux et plus fatigant ? (1) » Peu importe le maître, pourvu qu'il ait de quoi payer son esclave. « Qu'un homme soit dans la fortune, c'est une divinité pour nous..... Oserai-je le dire ? Qu'un démon sorti de l'enfer se trouvât dans un haut degré d'élévation et de faveur, on lui offrirait de l'encens. (2) Peu importe la nature du service, pourvu qu'il agrée ; or, la complicité aux vices des grands est d'ordinaire celui qui agrée le plus. « Ah ! mes frères, êtes-vous hommes, et surtout êtes-vous chrétiens, pour servir de la sorte ?... Non, vous ne devez point servir les hommes jusqu'à en faire des divinités, jusqu'à les substituer en la place du premier et Souverain Maître à qui vous appartenez, jusqu'à leur vendre sa loi, à leur vendre votre innocence, à leur vendre votre éternité, en vous rendant fauteurs de leurs vices, complices de leurs désordres, compagnons de leurs débauches, approbateurs perpétuels de tout ce que leur suggèrent la cupidité, le plaisir, l'ambition, l'envie, la haine, la vengeance, le libertinage et l'impiété. Voilà ce que j'appelle, non plus une obéissance raisonnable, mais une servitude et la plus vile servitude. (3) »

Qui ne sentait dès lors tout cela remonter plus haut que les esclaves brillants en qui Bourdaloue voulait réveiller l'honneur chrétien ? Certes, Louis XIV ne prêchait l'impiété ni de parole ni d'exemple ; mais il aimait autour de lui la servitude et acceptait volontiers l'idolâtrie. Ces vanités, ce luxe ruineux, ce jeu effréné, n'en était-il pas le premier responsable ? Bourdaloue ne le disait point, mais il le faisait entendre et, malgré les ivresses de l'orgueil, le dieu de cette cour était trop fin et trop sensé pour n'en-

(1) *Récompense des saints*, 1er point.
(2) *Providence*, 1er point.
(3) *Purification de la Très Sainte Vierge*, 2e point.

tendre pas. De même quand le prédicateur tonnait contre le désordre des mœurs et contre les scandales d'autant plus coupables qu'ils tombent de plus haut ; il ne s'oubliait pas, comme l'a inventé La Baumelle, ce hardi faussaire, jusqu'à répéter à Louis XIV le mot de Nathan à David : *Tu es ille vir ;* mais si la leçon demeurait impersonnelle, qui ne voyait à quelle adresse elle allait tout d'abord? Ceux qui ont étudié Bourdaloue en détail ont pu le suivre année par année dans ses longs efforts pour la conversion du royal adultère (1). Ainsi, le jour de Pâques 1674, parlant de la résurrection complète et durable des âmes, c'était bien avant tout pour le maître à demi converti qu'il insistait sur le péril des rechutes. A ce moment, la favorite ayant été renvoyée à Clagny, Louis XIV, qui comprenait son prédicateur à demi mot, lui disait : « Vous devez être content de moi, » et il s'attirait cette réponse fameuse : « Dieu le serait bien plus si Clagny était à cinquante lieues de Versailles. » Deux ans plus tard, à propos de la communion pascale, Bourdaloue déclarait, en citant saint Jean Chrysostome, ne pouvoir y admettre le sensuel et le scandaleux, « fût-ce le premier conquérant du monde... fût-ce le premier monarque du monde (2). » C'était refuser virtuellement l'absolution à Louis XIV, car, en 1676, madame de Montespan n'était même plus à Clagny (3). Tant de fois atteint par cette parole respectueuse mais vengeresse, le Roi entendit en 1680 le formidable sermon sur l'impureté. Ce jour-là, Bourdaloue poussait à l'extrême limite de la hardiesse ; il frappait comme un sourd, par-

(1) Feugère, *Bourdaloue*, IIIe partie, ch. II. no VIII. — Lauras, *Bourdaloue*, IIe partie, livre II, no III.

(2) *Communion pascale*, 1er point.

(3) On se rappelle que, l'année précédente, une rupture avait eu lieu, à laquelle Bossuet s'était employé de toutes ses forces ; mais une rechute éclatante avait suivi. (IIe partie, livre IV, ch. II, § 1.)

lant contre l'adultère à tort et à travers (1). Je ne revendiquerai point pour son discours l'honneur d'avoir porté le dernier coup, ni pour lui-même celui d'avoir converti Louis XIV. Il y avait travaillé avec beaucoup d'autres ; il y avait mis, quant à lui, toute la discrétion mais toute l'audace du vrai zèle ; et il faut bien avouer que le coupable s'était grandement honoré en la supportant.

Le censeur incorruptible des vices de l'époque n'épargnait pas plus le clergé que le monde, la cour et le roi même. Tout ce que raconte l'histoire, tout ce dont une foi éclairée s'afflige sans en être étonnée ou inquiète, se retrouve dans ses sermons. Jamais peut-être il ne s'indigne plus éloquemment qu'à propos des vocations forcées qui jetaient quelquefois dans l'Eglise le rebut des grandes familles (2), à propos de l'abus qui faisait des prélats par droit de naissance et menait à considérer tel évêché comme un fief héréditaire de telle maison. Joignez-y la simonie, les permutations de bénéfices, les mille ruses employées pour dévorer au profit du monde la fortune des pauvres et de Dieu. Voici les bénéficiers qui, n'aspirant pas à l'épiscopat, ne daignent pas s'élever à la prêtrise et mènent à peine une vie chrétienne, tandis que des prêtres, des *grands prêtres* même, des évêques pour tout dire, paraissent rarement à l'autel ou s'acquittent des fonctions sacrées « avec une indévotion et une précipitation scandaleuses (3), » mondains en habit long, gens de plaisir, de faste et quelquefois de désordre.

Avec de pareils exemples, comment s'étonner si les simples fidèles sont parfois si inconséquents dans leur foi

(1) Madame de Sévigné, lettre du 20 mars 1680.

(2) *Devoir des pères par rapport à la vocation de leurs enfants*, 1er point ; — *Ambition* 1er point.

(3) *Désir et dégoût de la communion*, 2e point.

ou si leur foi même chancelle? Bourdaloue n'a pas besoin d'être prophète pour voir à quels périls la croyance publique est exposée, entre le respect humain ou l'esprit de discussion et de raillerie d'une part, et de l'autre l'hypocrisie qui, en l'exploitant, la rend suspecte. Car si son bon sens chrétien ne voit dans le *Tartuffe* qu'une charge grossière et perfide, il n'ignore pas qu'il y a par le monde des Onuphres, des hypocrites bien autrement réels que le charlatan si mal inventé par Molière; et, de son droit de prêtre, il les dénonce à ceux qui pourraient être leurs dupes (1). La Bruyère dira : « Un dévot — et il a soin d'ajouter en note, un faux dévot — est celui qui, sous un roi athée, serait athée (3). » Bourdaloue ne parle pas autrement de ces courtisans qui suivraient le prince jusque dans l'apostasie. Emportés par l'habitude où ils sont élevés de se conformer en tout à ses inclinations, « ne se feraient-ils pas un principe, s'il était libertin, de l'être avec lui et, s'il méprisait Dieu, de le mépriser avec lui (4)? »

Corruption infectant la magistrature, la noblesse, la cour, le clergé même : sombre tableau d'où ressort au moins, avec la sainte hardiesse du peintre, le rôle sévère et grand de la prédication dans une société chrétienne. Mais est-ce bien encore une société chrétienne que celle-là? Oui, malgré tant d'inconséquences ; et le témoin à charge qui la convainc si hardiment de ne l'être pas assez, atteste en plus d'une façon qu'elle l'est encore. Elle l'est surtout dans la bourgeoisie laborieuse que bafouait Molière et que Bourdaloue glorifie, dans « ces médiocres états de vie... ces conditions moins éclatantes plus assu-

(1) *Hypocrisie*, 1er point.
(2) *Vraie et fausse dévotion*, 2e point. *Hypocrisie*, 3e point.
(3) *De la mode*, 21.
(4) *Respect humain*, 2e point.

rées pour le salut (1). » Les hautes classes elles-mêmes, en dépit de leurs désordres, n'ont pas gardé seulement l'honneur chevaleresque et militaire ; la foi leur reste presque toujours, et quelquefois elle n'attend pas la dernière heure pour décider les grands repentirs et les conversions éclatantes, « illustres exemples, exemples récents que nous avons vus et que nous avons admirés (2). » Ne l'oublions pas, le prédicateur n'est pas l'historien des mœurs, il en est encore moins le panégyriste ; sa charge est de censurer les vices plutôt que de louer les vertus. Or, les vertus ne manquaient pas au dix-septième siècle ; elles ne manquaient nulle part, ni dans le clergé ni dans le monde ni près du trône et, à l'occasion, Bourdaloue saura bien le reconnaître. « Non, Dieu n'a point tellement abandonné son Église qu'il ne se soit réservé de parfaits adorateurs... Nous voyons encore des hommes tels que la religion les demande et dont la vie exemplaire nous peut servir de modèle ;... il y en a dans tous les états, il y en a jusqu'à la cour... Grâces immortelles vous en soient rendues, Seigneur, vous êtes encore connu en Israël, et votre saint nom est encore révéré sur la terre (3) ! »

Mais à défaut de son témoignage, sa longue popularité le dirait assez hautement. Cette société s'est empressée trente-quatre ans aux discours du prêtre qui ne cessait de la déclarer inconséquente, oublieuse, coupable. Elle gardait donc, parmi ses écarts, le sens et le goût du meilleur ; elle avait un fond solide de foi, de sérieux, de droiture. Elle se jugeait et se condamnait dans sa conscience, puisqu'elle aimait si fort à s'entendre juger et condamner. Le siècle à plaindre serait celui qui nierait le mal et le remède, celui

(1) *Oisiveté*, 1er point.
(2) *Religion chrétienne*, 1er point.
(3) *Hypocrisie*, 1er point.

où, parmi les croyants même, beaucoup seraient si délicats et si faibles que la prédication tremblerait de les tuer en touchant leurs plaies, de les désespérer ou de les révolter en leur parlant franc et net. Telle n'était pas l'époque de Bourdaloue, et cela suffit à l'estimer chrétienne.

Quant à lui-même, il reste, pour les curieux d'éloquence, comme une vivante preuve de la souveraineté qu'exerce une raison ardemment convaincue, du pouvoir qu'elle a pour émouvoir et entraîner tout l'homme. L'histoire morale et religieuse lui décerne encore un plus bel éloge, celui de figurer excellemment dans sa personne l'honnête homme et l'homme de Dieu, dans sa parole le pur christianisme, toute l'exactitude de la doctrine et toute la vigueur de la loi.

LIVRE V

LA BRUYÈRE

LIVRE V

LA BRUYÈRE

CHAPITRE PREMIER

L'Homme et l'Auteur.

I

L'homme. — Ses débuts. — Bossuet le place chez les Condé. — L'ont-ils rendu misanthrope? — Son caractère.

J'ai rendu raison plus haut de l'ordre infiniment simple et tout chronologique dans lequel je présente les maîtres (1). A ce compte, Fénelon devrait précéder La Bruyère, la première édition des *Caractères* (1688) ayant suivi de quelques mois le *Traité de l'éducation des filles*. Telle est cependant l'importance exceptionnelle de Fénelon ; sa période de gloire cadre si bien avec la fin du siècle, il en est si réelle-

(1) Voir le début du livre IV.

ment le dernier grand homme, que je demande, pour cette fois, la permission d'intervertir.

La Bruyère a dit en se jouant : « Je le déclare nettement afin que personne n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune ; il y a un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte ; voilà alors de qui je descends en ligne directe. » De vrai, il était né dans la bourgeoisie parisienne (1645), d'un contrôleur général des rentes de l'Hôtel-de-Ville, maigrement renté pour sa part. Où étudia le futur écrivain? A l'Oratoire peut-être et dans quelque maison de province. Bon helléniste, savant en histoire, licencié en droit, il fut d'abord avocat, un peu comme tout le monde, puis acheta en 1674 la charge assez légère et modeste de trésorier en la généralité de Caen. Elle ne l'empêchait pas de vivre à Paris dans sa famille et assez étroitement, s'il en faut croire Vigneul-Marville (2). Pour jouir de son entretien, « il n'y avait qu'une porte à ouvrir et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courait au-devant de ceux qui arrivaient, levait adroitement la tapisserie et laissait voir le philosophe le visage souriant et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations. » Essai de satire rétrospective, réponse gauche à ce passage de notre auteur : « O homme important et chargé d'affaires qui, à votre tour, avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible; je ne vous remettrai point à un

(1) De son vrai nom, Noël ou Bonaventure d'Argonne, jadis avocat, devenu chartreux et resté méchant littérateur.

autre jour... Entrez; toutes les portes vous sont ouvertes; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en attendant; passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. »

Quand La Bruyère se représentait ainsi (1693 ou 1694), il habitait l'hôtel de Condé. Il y était entré dix ans plus tôt comme adjoint à l'éducation du duc de Bourbon, petit-fils de M. le Prince; l'œuvre achevée, il y restait en qualité de gentilhomme ordinaire et avec des fonctions qu'on ne sait trop définir. C'était là cette « place de coin (1) » au grand spectacle du monde, sans laquelle les matériaux lui auraient manqué pour une bonne moitié de son livre. Désormais il put observer les grands à son aise et entrevoir largement la cour. On sourit de penser que, à Versailles ou à Fontainebleau, bien des personnages passèrent souvent la tête haute auprès de ce petit bourgeois lettré, sans imaginer qu'ils l'approvisionnaient de ridicules.

Sachons gré à Bossuet dont la recommandation avait changé sa fortune. Longtemps avant de donner La Bruyère aux Condé, comme on disait alors, le grand évêque l'avait connu et goûté jusqu'à l'admettre aux doctes conférences qu'on appelait, nous le savons, le petit concile. A défaut de plus amples documents, ce fait seul est singulièrement honorable aux goûts sérieux et aux préoccupations religieuses de notre auteur.

Quelques-uns veulent qu'il ait payé assez cher les avantages de sa situation, et l'hypothèse ne manque pas tout à fait de vraisemblance. Elle se fonde principalement sur le caractère du père de son élève, Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. S'il ne fut pas tout à fait le monstre

(1) Sainte-Beuve.

que nous figurent de concert Saint Simon et le marquis de Lassay (1), au moins ne peut-on nier qu'il ne fût étrangement difficile à vivre. D'ailleurs l'entourage rachetait assez mal les défauts du maître. Un subalterne de grand esprit et d'humeur fière devait pâtir quelquefois en semblable compagnie, et La Bruyère n'était pas homme à se laisser berner à discrétion comme ce fou de Santeuil, habitué de l'hôtel et victime ordinaire des plaisanteries de la famille. Il n'est pas trop téméraire d'interpréter à plainte ou à protestation discrète certains traits des *Caractères*. Ces grands, assez heureux pour « avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit et qui les passent quelquefois, » ces hommes qui « auraient honte de primer..... s'ils pouvaient connaître leurs subalternes et se reconnaître eux-mêmes (2), » ne seraient-ce pas au moins quelques-uns de ceux dont La Bruyère disait : « les Altesses auxquelles je suis ? » Ces gens inaccessibles à qui dépend d'eux et en a besoin, mobiles comme le mercure, jetant feu et flamme, tonnant et foudroyant comme les pièces d'artifice, puis s'éteignant de même (3), ne rappellent-ils rien des hauteurs, des caprices, des colères et des inconstances du redouté Henri-Jules ? Et l'homme d'esprit dont les grands pourraient tirer du plaisir si leur pente à railler ne lui imposait « une grande retenue, un caractère sérieux dans lequel il se retranche (4), » ce pourrait bien être le professeur ou le gentilhomme ordinaire en présence de ses patrons.

(1) Lassay était à moitié de la famille, ayant épousé une fille naturelle du duc.

(2) *Des grands*, 3, 21. Les chiffres qui accompagneront nos citations des *Caractères*, sont ceux qu'on trouve dans le La Bruyère de la collection des *Grands Écrivains* (Hachette). L'heureuse idée qu'a eue M. Servois de numéroter ainsi les paragraphes devrait être adoptée désormais dans toutes les éditions, surtout classiques.

(3) *Des grands*, 32.

(4) *Des grands*, 26.

Quand il peint ce même homme, ne perdant rien de sa fierté et de sa raideur pour se trouver pauvre (1); nous pouvons bien reconnaître là quelque chose de son attitude personnelle et voulue. Mais est-ce bien encore à lui-même qu'il songe en écrivant : « L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, tout le désir de plaire; mais par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures et même de son naturel; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connaissait point; l'on se voit une autre complexion ; l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux (2)? » Je n'en voudrais pas répondre, par crainte de forcer la note et de trop pousser au noir le tableau de sa situation chez les Condé. Qu'ils aient aigri La Bruyère jusqu'à lui enlever la gaieté et même le calme, jusqu'à le rendre satirique, violent, misanthrope : thèse commode pour qui fait son plaisir de dénigrer l'ancien régime et les sociétés aristocratiques (3). On croit trouver tout cela dans son livre : il est plus probable qu'on l'y met. Sans doute La Bruyère a pu souffrir çà et là dans sa fierté, même légitime; mais finalement on n'a pas lieu de se l'imaginer si fort à plaindre; moins encore d'en faire d'après son livre un mécontent, un susceptible et, pour tout dire, un jaloux.

Quant à ses fonctions de professeur, elles n'avaient guère duré que deux ans (1684-1686), jusqu'à la mort du grand Condé, lequel garda toujours la haute main dans l'éducation de son petit-fils. C'est à lui qu'un des deux jésuites employés à cette tâche écrivait en 1685 : « Monsieur de la Bruyère a reçu la lettre que Votre Altesse Sérénissime lui

(1) *De la société et de la conversation*, 36.

(2) *De l'homme*, 15.

(3) Tel fut Taine dans sa jeunesse, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, 3ᵉ édition, p. 41 et suiv.

a fait l'honneur de lui écrire, et il nous l'a fait voir avec plaisir. Nous continuons à être ses confidents, et, comme il dit partout, sa consolation. » Le mot s'explique sans qu'il y ait à le presser outre mesure. Chargé, non pas seul, mais en première ligne, de parachever l'instruction d'un jeune prince, le maître de philosophie, d'histoire et de politique avait à combattre et les défauts de son élève, et la dissipation des fêtes de cour (1). Il est naturel qu'il n'y ait réussi qu'à moitié. Du moins Saint-Simon reconnaîtra-t-il au duc de Bourbon « de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation ; » aveu notable chez un homme qui, par ailleurs, charge et accable autant le fils que le père. Si quelque chose manqua au succès, la faute n'en fut pas à l'illustre aïeul qui estimait La Bruyère et le soutenait, comme leur correspondance en fait foi. De son côté, le philosophe admira le héros vieilli mais resté lui-même (2), et l'on ne peut accuser de flatterie intéressée le beau portrait qu'il en traça sous le nom d'Emile (3). C'était én 1692, dans la septième édition des *Caractères*. Condé était mort depuis six ans, et son panégyriste n'oubliait pas de rappeler ces « moindres vertus » qui lui manquaient encore après qu'il se fut réconcilié avec les grandes.

La Bruyère fut frappé d'apoplexie à Versailles, le 11 mai 1696. « Toute la cour l'a regretté, écrivait Bossuet le 28, et M. le Prince (Henri-Jules) encore plus que tous les autres. » Deux mois après, il l'appelait dans une autre lettre « notre pauvre ami, que je regrette tous les jours de plus

(1) Le duc de Bourbon épousa, en 1685, mademoiselle de Nantes, fille du roi et de madame de Montespan. Les leçons de La Bruyère ne prirent fin que quelques mois après.

(2) Pourquoi Sainte-Beuve le représente-t-il comme « affaibli de tête ? » (*Nouveaux Lundis*, T. I, p. 126.) Serait-ce à cause de son retour aux pratiques de la religion (1685) ?

(3) *Du mérite personnel*, 32.

en plus (1). » Saint-Simon lui-même s'afflige de cette perte et déclare le mort « un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé. » Le témoignage a son prix sous une telle plume, et il fait bon l'opposer à la phrase de Boileau souvent citée : « C'est un fort honnête homme, à qui il ne manquerait rien, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être (2). » Homme d'esprit, La Bruyère l'était sans aucun doute ; honnête homme, tout le monde en convenait. Sur le point de la prétention, ne semble-t-il pas juste de préférer à l'impression fugitive du satirique, le certificat honorable du duc et pair, si sévère d'habitude aux petites gens tentés de suffisance, et qui avait assez connu La Bruyère pour le regretter ? Une tradition prête au philosophe des éclats de gaîté folle, d'impétueuses envie de chanter et de danser auxquelles il ne résistait pas toujours. Il plaît ainsi, naturel, joyeux à ses heures, homme en un mot, et fort éloigné du personnage guindé, morose et mécontent dont nous parlent quelques critiques. Lui-même a dit : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier (3). » C'est qu'il montre plus et mieux que le talent ; il peint au vif l'ouvrier même, ses sentiments, son âme. Aussi le meilleur portrait de La Bruyère est-il dans son livre. Bon sens, finesse, gaîté, droiture, élévation et dignité de caractère : sauf de rares et légères ombres, tels sont bien les traits saillants et qui demeurent. L'auteur n'est ni Alceste ni Philinte ; au total, c'est un homme de bon cœur et de bon esprit, « né chrétien et français (4). »

(1) A l'abbé Bossuet, 16 juillet.
(2) Lettre à Racine, 19 mai 1687.
(3) *Des ouvrages de l'esprit*, 31.
(4) *Ibid.*, 89.

II

Les Caractères. — Première publication sous le couvert de Théophraste. — L'imitateur et le modèle. — Editions successives. — La Bruyère à l'Académie, le *Discours* et la *Préface du Discours*. — Les Théobaldes.

La Bruyère publie son livre et entre à l'Académie française : en deux mots, voilà toute son histoire littéraire; elle est aussi simple que sa vie.

« M. de la Bruyère, raconte Maupertuis, venait presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés, et s'amusait avec une enfant fort gentille (1), fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour il tira un manuscrit de sa poche et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer ceci ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; mais, en cas de succès, le produit sera la dot de ma petite amie. » Le libraire accepta et la dot de la petite amie s'éleva pour le moins à cent mille livres. Anecdote aimable, gracieux frontispice à l'un des chefs-d'œuvre du temps (1687).

Le chef-d'œuvre se produisait d'ailleurs avec une parfaite modestie, à la suite et sous le couvert d'une traduction des *Caractères* de Théophraste. Un discours préliminaire contait la vie du célèbre disciple d'Aristote et présentait son ouvrage comme un « précieux reste de l'antiquité (2). » Le traducteur y gourmandait finement et gravement ceux qui, par prévention pour leur siècle, goûteraient mal ce tableau familier des mœurs d'Athènes; il les avertissait que les

(1) Maupertuis écrit à la mode d'alors *un enfant fort gentil.*

(2) Le Lesbien Tirtame, surnommé d'abord Euphraste puis Théophraste, à raison de son éloquence, est-il vraiment l'auteur des *Caractères?* On le conteste aujourd'hui.

leurs sembleraient peut-être tout aussi bizarres à la postérité, sans qu'elle eût droit pour cela même de n'y prendre qu'un intérêt médiocre. Enfin et comme par manière de concession, il voulait bien ajouter à l'ouvrage du philosophe grec un petit nombre d'esquisses contemporaines, « dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens. »

Etait-ce habileté ou coquetterie? Il paraît difficile que La Bruyère n'ait pas senti la supériorité de la copie sur le modèle. Aujourd'hui, quand on lit les fragments de Théophraste, ce qui agrée le plus, c'est précisément la couleur exotique, le jour ouvert sur les détails ou les dessous d'une civilisation à la fois lointaine et célèbre. Du reste, l'imitateur français aurait eu mauvaise grâce à dire nettement que le procédé du vieux maître est monotone et l'œuvre passablement superficielle. Mais il le donne assez à entendre, quand il adopte pour sa part une méthode plus libre et plus profonde. Il ne veut ni s'astreindre toujours à la description ou énumération, constante chez Théophraste, ni se borner à voir les mœurs dans leurs indices et par le dehors. Des deux côtés on ne peut que lui donner raison. Venant enfin après Pascal et La Rochefoucauld, il prend soin de se distinguer d'eux afin de n'être pas offusqué par leur voisinage. La suite nous apprendra en quoi il leur cède en fait et par où il l'emporte sur l'un et l'autre.

Tant de précautions n'étaient pas de trop pour un livre de cette nature. Le succès fut prompt et vif, mais non sans péril. Chacun prit plaisir à reconnaître son prochain, mais plus d'un trembla vaguement pour lui-même. Au reste la malignité s'empressait de mettre des noms propres sous les tableaux ; des clefs circulèrent, et il faudra que l'auteur se défende, soit d'y avoir donné prise, soit même d'y avoir

concouru de sa personne. Défense facile en vérité. Il pourra se rendre le témoignage d'avoir trouvé mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui le lisent et les dégoûter des applications (1). Il est clair que ces peintures satiriques, bien que formées de traits réels et, comme on dit, *vécus*, ne visent ni ne désignent aucune individualité manifeste. Ce sont types et non visages connus, caractères et non portraits. Malgré tout, la fortune du livre fut bien servie par la malignité publique, voire par les clameurs intéressées de quelques-uns, en même temps que par l'admiration des bons esprits. La Bruyère put donner de son vivant huit éditions (2), toujours remaniées et enrichies ; si bien que le nombre des caractères ou alinéas monta, en six ans, de 418 à 1,119. Combattu entre la crainte de sembler monotone et le désir d'exploiter mieux un fonds toujours inépuisable, il se figurait tout concilier en marquant les additions de certains signes qui dispenseraient de relire l'ancien texte ; en réalité il cédait à la tentation fort légitime de pousser sa pointe, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons.

D'autres n'en jugeaient pas de même. On le vit bien lorsqu'il posa sa candidature académique (1661). Il n'eut que sept voix, parmi lesquelles il faut compter celle de Bussy. La majorité lui préférait un poète léger, aujourd'hui inconnu et fort digne de l'être, Pavillon, neveu du célèbre évêque janséniste d'Aleth. Cette étrange erreur de goût ne fut réparée que deux ans plus tard. Le contrôleur général Pontchartrain n'y nuisit pas ; mais assurément l'auteur des *Caractères* méritait d'entrer à l'Académie la tête haute, sans la protection des Altesses *auxquelles il était*, comme sans

(1) Préface du *Discours à l'Académie*.

(2) Les trois premières parurent la même année (1688), la quatrième en 1689 ; les suivantes en 1690, 1691, 1692, et 1694.

les brigues et cabales imaginées par le *Mercure*. Avouons que le journal de Vizé, de Thomas Corneille et de Fontenelle ne manquait pas de raisons pour être de méchante humeur : le nouvel élu ne l'avait-il pas mis « immédiatement au-dessous de rien? (1) »

Le remerciement de La Bruyère (15 juin) fut un événement académique et l'occasion d'un renouveau d'hostilités. Malheureux dans sa première candidature, puis, après son élection, harcelé de mauvaises épigrammes jusque dans la salle du Louvre et au moment de prendre séance (2), on le disait encore incapable d'une composition suivie. Il tint donc à honneur de faire « un discours oratoire qui eût quelque force et quelque étendue (3). » La pièce, qui semblerait aujourd'hui bien courte, était très ample pour le temps, nouvelle d'ailleurs et hardie à plus d'un égard. Le récipiendaire insistait fort, un peu trop fort peut-être, sur la liberté des suffrages qui l'avaient nommé. L'usage n'étant pas encore de se borner à l'éloge du prédécesseur, il ne disait du sien (4) que quelques mots, tout occupé de célébrer Richelieu, le fondateur de la Compagnie, son second protecteur Séguier, Louis XIV enfin qui avait fait de ce rôle une prérogative de la couronne. Mais surtout, enveloppant dans un compliment commun la masse de l'Académie actuelle, il en détachait, pour les mettre en plein relief, quelques noms illustres. Avec Segrais, en qui La Bruyère louait sans le savoir madame de

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 46.

(2) D'après Boursault, les académiciens trouvèrent sur leur table un quatrain banal qui expliquait ainsi l'élection de La Bruyère :

> Dans le nombre de quarante
> Ne faut-il pas un zéro ?

(3) Préface du *Discours*.

(4) L'abbé Cureau de la Chambre, celui-là même qui avait reçu et morigéné La Fontaine. (V. l. III, ch. I, § 1.)

La Fayette (1), venaient La Fontaine, le fabuliste supérieur à ses modèles, modèle lui-même et inimitable ; Boileau mis à côté d'Horace et au-dessus de Juvénal ; Racine égalé sinon préféré à Corneille. C'était encore Bossuet, le nouveau Père de l'Eglise, Bossuet établi, pour la première fois peut-être, dans cette gloire transcendante où la postérité l'a maintenu ; puis Fénelon, le dernier reçu avant La Bruyère et que l'on ne pouvait encore vanter qu'à titre de prédicateur ou de causeur délicat et noble.

Le choix était heureux assurément, la louange exacte en somme et judicieuse. Mais cette façon de faire ne devait agréer que médiocrement à ceux qui étaient laissés dans la foule. Et puis on était au fort de la querelle des anciens et des modernes, et le nouveau venu prenait parti et position contre les détracteurs d'Homère. Enfin il osait mettre Racine sur le même rang que Corneille, sinon plus haut ; il ajoutait même un peu durement que, pour voir cette opinion devenir universelle, il suffisait d'attendre « la fin de quelques vieillards. » C'était là une réponse directe au présomptueux Fontenelle. Deux ans plus tôt, entrant lui-même à l'Académie, le neveu de l'auteur du *Cid* s'était glorifié de tenir par sa naissance à un nom qui, disait-il, « dans la plus noble espèce des productions de l'esprit, efface tous les autres noms. »

Une explosion de colère s'ensuivit. Le *Mercure* lança contre la harangue de La Bruyère et son livre un article violent que l'on attribue à Thomas Corneille, excellent homme, nous le savons, mais gardien jaloux de la gloire de son frère. En même temps, Fontenelle s'agitait pour décrier partout le nouvel académicien. Il y gagna de figurer personnellement dans la huitième édition des *Carac-*

(1) Segrais n'avait prêté que ses conseils et son nom aux romans auxquels le *Discours* attribue le double mérite d'être naturels et de finir.

tères (1694), sous les traits peu flattés de Cydias, le bel esprit de profession en qui l'on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même (1). En outre, dès 1693, La Bruyère avait publié son discours avec une longue préface où le neveu et son oncle Thomas sont affublés du nom commun de Théobalde et tous deux assez malmenés (2). Ce qui explique, sans les absoudre tout à fait, ses âpretés polémiques, c'est l'acharnement des cornéliens à faire supprimer son discours des registres de l'Académie ou tout au moins le parallèle entre les deux tragiques. La querelle finit bientôt comme tout en ce monde, et quant à la préface en question, elle garde un intérêt sérieux, à titre d'apologie des *Caractères*. Nous la retrouverons.

Avant la première apparition de son livre, La Bruyère l'avait soumis à des critiques officieux qui lui avaient prédit bien des orages. Prédiction facile. En somme, il n'avait pas à se chagriner outre mesure. Applaudissements et clameurs : n'est-ce pas de cela qu'est fait d'ordinaire un succès? Au reste les clameurs tombèrent vite et les applaudissements durent toujours, bien justifiés par la valeur littéraire, historique et morale de l'ouvrage.

III

Du plan et de la composition des *Caractères*. — Fini des détails. — Artifices pour détacher la pensée et soutenir l'attention. — La Bruyère trop *styliste* par endroits, le plus souvent grand écrivain par l'expression franche de l'âme. Imagination et cœur.

Ouvrage de structure singulière et dont le premier as-

(1) *De la société et de la conversation*, 75.

(2) La Bruyère avait tout d'abord appelé ainsi Benserade (*De la société et de la conversation*, 66), et dès lors ce nom pouvait se tourner en épigramme contre tous les partisans surannés du faux bel esprit.

pect est pour étonner. Ne nous ingénions pas, après Sainte-Beuve, à trouver un plan général (1), quand l'auteur même n'ose point dire nettement qu'il en ait un. S'il parle quelque part « des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent (2), » il avoue ailleurs procéder « sans beaucoup de méthode. » Des seize chapitres, quelques-uns font suite et progression : la *Ville*, la *Cour*, les *Grands*, le *Souverain* (VII, VIII, IX, X); mais qui rendra compte de la succession des autres? Pourquoi n'avoir pas débuté par l'*Homme* (XII) ? Pourquoi n'avoir pas rattaché les *Ouvrages de l'esprit* (I) à la *Société et à la conversation* (V)? Le premier venu est en droit de proposer à l'ordonnance générale du livre des amendements qui auraient leurs avantages.

De même, vous trouvez dans plusieurs chapitres des séries de réflexions dont le nœud logique est manifeste, par exemple la monographie des Partisans (*Des biens de fortune*, VI, 14 à 37). Mais la plupart du temps, la suite des détails est bien « insensible » de fait, et il suffirait d'un peu de patience pour les ramener à une distribution plus rationnelle. L'auteur l'a vu : qui en doute? Que s'il nous l'a laissé à faire, on serait trop osé de crier à l'impuissance ou même de critiquer absolument, comme Boileau, l'absence des transitions. Satisfait de ne pas choquer l'esprit par la disparate et le décousu réel, songeant aux *Proverbes perdus* de Théophraste et au livre « qui porte le même nom dans les divines Ecritures (3), » La Bruyère a préféré cette allure libre; il a compté que nous prendrions son livre comme il le présentait, et que nous le lirions

(1) Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, t. I, p. 131 et suiv.).

(2) Préface des *Caractères*.

(3) *Discours sur Théophraste*.

comme il faut le lire, « peu à la fois et souvent (1). » Ce n'est point un traité ni même une galerie de tableaux rangés méthodiquement. Dans chaque salle de ce musée tout se rattache à quelques inspirations dominantes; mais grandes toiles et médaillons se juxtaposent et s'entremêlent sans raison bien apparente. Le peintre ne les sème pas tout à fait à l'aventure, mais il est visiblement plus curieux de variété que d'unité rigoureuse. Variété dans l'alternance très libre, très irrégulière et très reposante, des réflexions et des portraits (2). Variété dans les tours infinis du style, car La Bruyère nous offre en ce genre une des plus riches collections et des plus instructives pour qui travaille à se faire proprement écrivain. Variété dans le ton, dans l'accent, qui passe avec une rapide souplesse de la gravité au sourire, de l'indignation, de la tristesse, de l'attendrissement, à l'ironie le plus souvent gaie, forte quelquefois, jamais cruelle. Ici l'on jouit de voir l'homme sous l'auteur, et l'art s'élève au parfait, n'étant plus que le mouvement agile et mesuré de l'âme.

Artiste, La Bruyère l'est dans un degré rare; il l'est même trop par endroits, et c'est, au regard de la littérature, son unique défaut. Si l'ensemble flotte un peu, quelle composition dans le détail! Pris séparément, chaque morceau forme d'ordinaire un petit tout, achevé, savamment ordonné, irréprochable. Grandes antithèses le plus souvent, où la première moitié, très ample, ne va qu'à préparer la seconde, celle-là toute brève, qui est le trait, le coup de fouet satirique, l'éclair. Zénobie enrichit son palais et l'on s'attarde à en contempler la magnificence; mais voici dans l'avenir le pâtre inconnu qui achètera cette

(1) Sainte-Beuve.

(2) On sait que les portraits appartiennent surtout aux éditions nouvelles.

royale maison « pour l'embellir et la rendre plus digne de sa fortune. (1) » — L'homme est né menteur de bonne foi sinon de mauvaise, et la légende pullule toujours sur l'histoire. « César a-t-il été massacré au milieu du Sénat ? Y a-t-il eu un César ? » Vous vous récriez, Lucile, à cette conclusion : vous l'estimez absurde. Prenez garde : vous êtes pris au piège. Si la vie de César avait toutes les garanties divines et humaines qu'offre l'Évangile, « avouez-le, Lucile, vous douteriez alors qu'il y ait eu un César (2). » — Où manque l'antithèse proprement dite, le calcul n'est pas moindre ; il n'y a rien qui ne serve le trait final. « Il est riche ;.... il est pauvre : » Giton et Phédon n'ont si bien posé devant nos yeux que pour amener ces deux mots (3). Personne ne nous apprendra comme notre auteur à mettre en saillie une pensée maîtresse, à lui dresser un piédestal et à l'y poser en pleine lumière.

Il nous apprendrait encore mille secrets pour attirer et soutenir l'attention. Il compte ici sur l'imprévu du tour. Tel homme de ma connaissance ne me salue plus ; c'est bon signe : il a fait fortune (4). Au contraire, ce favori me traite mieux que de coutume : c'est qu'il commence de tomber en disgrâce ; je ne me trompais pas ; l'y voilà (5). — Des sots vous approuvent : humiliez-vous (6). — A ce procédé, la force gagne autant que la finesse. Ne fait-il pas l'éloge du règne, ce prélat modeste que son mérite menace d'un plus beau poste ? (7) Et n'est-ce pas en effet « une

(1) *Des biens de fortune*, 78.
(2) *Des esprits forts*: 22.
(3) *Des biens de fortune*, 83, 84.
(4) *Ibidem*, 55.
(5) *De la cour*, 94.
(6) *De la chaire*, 28.
(7) *Des jugements*, 25.

ironie forte mais utile, » que ce pacte suggéré aux grands : convenez avec vos flatteurs de partager leurs folies par complaisance, quand, par déférence, ils auront partagé vos vertus (1). — Ailleurs l'écrivain obtient son effet en renversant la série logique et naturelle des choses. « Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles (2). » Mais ne nous engageons pas dans un détail qui relève du professeur plus que de l'historien. Il suffit de noter les tours et détours infinis dont use La Bruyère pour introduire sa pensée, l'ingénieuse fécondité de ses combinaisons de style.

Est-ce donc ce qu'on appelle aujourd'hui un styliste, un ciseleur, un bijoutier en littérature? Oui, jusqu'à un certain point, mais qu'il importe de ne pas dépasser dans la critique. Cette diction si travaillée, si constamment ingénieuse, laisse trop voir par endroits le procédé, l'artifice, la recherche. Il y a là quelque tension et l'on y peut trouver quelque fatigue. Toutefois il faudrait ne s'en prendre qu'à soi-même si l'on augmentait cette impression par une lecture trop continue. J'y insiste : pareils écrits sont liqueurs fortes et fines tout ensemble, qu'il faut savourer à petits coups. En définitive, on trouverait chez La Bruyère une part de rhétorique subtile et quintessenciée, et c'est par où il le cède aux deux grands maîtres de la prose, à Pascal — le Pascal des bons endroits — mais bien plus encore à Bossuet. Or, on peut n'être ni Bossuet ni même Pascal et demeurer quand même un écrivain très supérieur.

Gardons ce titre à l'auteur des *Caractères :* il y a plus d'un droit. C'est tout d'abord la connaissance profonde de la langue et une savante hardiesse à exploiter toutes les

(1) *Des grands*, 2.

(2) *Des jugements*, 57. — On a blâmé ce tour comme forcé ; j'avoue n'en être pas convaincu.

ressources, vieilles tournures ou vieux mots. Cette langue, il ne la tend pas, il ne la resserre pas toujours, et finalement elle sort de ses mains plutôt enrichie et assouplie par l'infinie diversité des mouvements qu'il lui donne. Mais voici le grand mérite, le suprême. L'art, trop visible par instants et quelque peu laborieux, est bien souvent tout naturel et suffisamment spontané. Franche expression d'une âme où tout n'est pas calcul, où vibre bien à l'aise ce sentiment vrai que l'esprit surveille et dirige sans lui faire tort.

Celle de La Bruyère a toutes les aptitudes et, pour ainsi parler, toutes les cordes. Sa fine et grave raison est bien servie par une imagination puissante à fixer et à colorer le détail. Que ne sait point Hermagoras, l'érudit qui n'a point vu Versailles mais qui a compté les marches de la Tour de Babel? (1) Ne voyez-vous pas vous-même ce bel attelage, cette livrée nombreuse, ces rangs de clous parfaitement dorés dont s'éblouissent les bourgeoises parisiennes? (2) Ni Démophile le pessimiste, ni Basilide le *chauvin* ne se contentent de crier désastre ou victoire : ils ont et disent des nouvelles précises; ils font de l'histoire, de la géographie, de la tactique; d'ailleurs ils ne parlent pas seulement, ils agissent; l'un choisit déjà un refuge en cas d'invasion; l'autre — un magistrat sans doute — « fait déplier sa robe et la mettre à l'air » pour le prochain *Te Deum* à Notre-Dame (3). La Bruyère veut-il rappeler les divisions qui sont comme la fatalité des petites villes, ou les bonnes raisons qu'ont les chanoines pour se dispenser du chœur : les particularités abondent, c'est-à-dire le relief, la vie (4).

(1) *De la société et de la conversation*, 74.
(2) *De la ville*, 15.
(3) *Du souverain ou de la république*, 11.
(4) *De la société et de la conversation*, 50. — *De quelques usages*, 26.

Quelquefois l'imagination s'arrête à un trait unique, lequel attire l'œil par son isolement même. « Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune ; elle n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers (1). » Ailleurs elle pousse à l'hyperbole et elle a ses raisons. Cimon et Clitandre se lancent impétueusement dans la foule des courtisans : « tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. » Gens d'affaires en effet et certes tout pleins de l'importance de leur rôle qui est de passer et de repasser (2). Ces autres « vous étouffent de caresses (3) ; » Molière les avait vus déjà dans les convulsions de leurs civilités et la fureur de leurs embrassements (4). Et ce débordement de louanges qui, à chaque nomination nouvelle, monte des cours de Versailles à l'appartement royal, si bien qu'on en a au-dessus des yeux ! Légitime satire de l'affectation et de la fausseté courtisanesques : les traits sont à peine grossis.

Mais le pittoresque n'aide pas moins le sentiment que la pensée. La Bruyère excelle à peindre l'âme par le visage, qu'il s'agisse de joueurs assemblés et muets autour d'une table (5), ou de cet homme heureux d'une promotion récente, pliant sous la joie, se mettant au supplice pour la contraindre, bientôt vaincu et affolé (6). On comprend que Saint-Simon ait pris plaisir à la lecture des *Caractères* et qu'il ait dû avouer chez l'auteur une imagination parente de la sienne, avec moins de fougue peut-être et plus d'empire sur elle-même. Elle sait d'ailleurs être gracieuse aussi bien que forte. « Il y a plaisir à rencontrer les yeux de

(1) *Des biens de fortune*, 40.
(2) *De la cour*, 19.
(3) *Ibid*, 30.
(4) *Les Fâcheux*, I, 1. — *Le Misanthrope*, I, 1.
(5) *Des biens de fortune*, 72.
(6) *De la cour*, 50.

celui à qui l'on vient de donner (1). » Mais pour traduire ainsi le charme de la reconnaissance obtenue, il ne suffit pas d'être observateur et peintre ; il faut qu'on soit homme de cœur.

Cette partie du maître écrivain ne manque pas à La Bruyère. Il est doué d'une sensibilité vive et souple. C'est elle qui, plus souvent que l'habileté littéraire, fait et anime la variété des tours ; elle qui met partout le drame, y enrôlant et l'auteur et le lecteur lui-même. « Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont point d'âme..... Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple (2)... — « Je connais la force de la coutume..... Je sens néanmoins que j'aurais l'impudence de me promener au cours et d'y passer en revue avec une personne qui serait ma femme (3). » — « Votre fils est bègue : ne le faites pas monter sur la tribune (4). » — « Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin.... Montez aux étoiles, si vous le pouvez. » Il n'en faut pas moins pour échapper à ce cupide qui s'est juré d'être riche aux dépens d'autrui (5).

C'est la sensibilité encore qui, aidée de l'esprit, voile l'indignation sous l'ironie, et l'ironie même sous mille formes ou nuances. Orante plaide depuis dix ans.... elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges (6). Voilà l'ironie sérieuse. La voici renforcée par l'atténuation, ou par un semblant d'excuse : « Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès (7). » — N'exagérons

(1) *Du cœur*, 45.
(2) *Des grands*, 25.
(3) *De quelques usages*, 35.
(4) *Du mérite personnel*, 18.
(5) *Des biens de fortune*, 35.
(6) *De quelques usages*, 41.
(7) *De quelques usages*, 55.

pas l'ingratitude de la cour. On n'y méprise pas toujours le mérite, quand on a pu une fois le discerner : « On l'oublie (1). » — Ailleurs elle se fait hyperbolique (2) ou au contraire modeste au début pour devenir d'autant plus âpre. Il est vrai qu'ici l'auteur est personnellement en cause et soutient contre les mépris des mondains ou des politiques ce qu'il appelle « la honte de l'érudition (3). »

Mais l'indignation n'est pas, tant s'en faut, toute l'âme de l'écrivain moraliste ; la mélancolie perce en bien des endroits. De vieux amis se brouillent et se séparent à la veille de mourir. — On se déchire en famille, et votre visite suspend une querelle qui va reprendre quand vous ne serez plus là (4). — « Les enfants seraient peut-être plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers (5). » — Nombre de gens de cour flottent entre l'espoir et les déceptions qui leur conseillent la retraite, « vieillissent sur le oui et le non et meurent enfin dans le doute (6). » — Point d'amertume en tout cela, mais quelle tristesse pénétrante ! On y sent poindre ces larmes qui sont au fond de toute vie, surtout quand elle abdique et se laisse mener aux passions.

Nous avons vu l'imagination de l'auteur se faire gracieuse ; mais le fond de délicatesse et de grâce est avant tout dans le cœur, et, pour ne trouver chez La Bruyère qu'un fin satirique, il faudrait oublier maint passage tout à la gloire du sien. « Il y a un goût dans la pure amitié, où

(1) *De la cour*, 27.
(2) *Des jugements*, 21. *De la ville*, 13.
(3) *Des jugements* 18, 19.
(4) *De la société et de la conversation*, 39, 40.
(5) *Des biens de fortune*, 67.
(6) *De la cour*, 22.

ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres (1). » Celui-là n'était point né tel, qui savait si noblement dire, mais encore entrer si avant dans les ingénieuses délicatesses de l'affection ; l'homme qui jugeait moins doux de faire du mal à ce que l'on hait que du bien à ce que l'on aime (2). Il sentait que, selon la parole divine, il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir (3), quand il écrivait ces deux maximes vraiment délicieuses : « Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la générosité de recevoir. — Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner (4). » Encore l'amitié n'a-t-elle pas seule le privilège de l'attendrir, cet esprit fin et grave ; c'est une bonté plus largement humaine qui lui fait honte d'être heureux à la vue de certaines misères (5), et l'apitoie sur celles qu'il est amené à peindre. Se souvenait-il de La Rochefoucauld s'avilissant à plaisir avec son odieuse prétention de ne jamais compatir dans l'âme ? Je ne sais ; mais qu'il domine de haut le duc et pair, en estimant qu'une grande âme serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion ! (6)

Il suffit. La Bruyère est quelquefois trop *styliste*, trop préoccupé d'embellir, de rajeunir certains traits de sagesse commune qui seraient à dire simplement ou à taire. Il est, par endroits, trop écrivain au sens de l'artifice et du métier. Partout ailleurs, écrivain complet, parce que rien ne lui manque de ce qui fait l'homme d'élite exprimant au vrai sa nature. De là vient l'agrément supérieur de son

(1) *Du cœur*, 1.
(2) *Ibid.*, 44.
(3) *Beatius est magis dare quam accipere.* (Act. xx, 35.)
(4) *Du cœur*, 41.
(5) *De l'homme*, 82.
(6) *De l'homme*, 81

style, comme aussi, pour une large part, la valeur intime de ses peintures ou de ses leçons. Mais avant d'apprécier le moraliste, nous devons encore un bref regard au critique littéraire.

IV

La Bruyère critique littéraire; — d'accord avec Boileau pour le classement des renommées contemporaines et dans l'admiration des anciens; — aussi ferme à se réclamer de la nature et plus libre des préjugés d'école.

Parmi les gens de goût dont s'honore la seconde moitié du siècle, La Bruyère mérite une place distinguée, la première peut-être; moins aventureux, moins exclusif que Fénelon, plus large que Boileau, plus familier avec les auteurs de l'âge précédent, les appréciant mieux et jusqu'à s'amuser parfois à écrire leur vieille langue (1). Pour le reste, il marche à peu près en tout avec le satirique; il juge et discerne comme lui les renommées contemporaines; il le suit dans sa campagne en faveur des anciens. De part et d'autre, les principes littéraires ont un même fond; c'est le bon sens, la nature; ajoutez que La Bruyère y court plus vite et plus hardiment, sans la même superstition pour les autorités et traditions d'école. En somme, il doit beaucoup à Boileau, que le précède; mais on le sent d'humeur à pousser plus loin et jusqu'aux sources premières du grand art.

Quand Boileau put lire — car il ne l'entendit pas — le remercîment de La Bruyère à l'Académie, il dut reconnaître ses propres jugements sur les hommes, et lui-même n'eût pas autrement distribué la gloire entre ses illustres con-

(1) *De la société et de la conversation*, 30.

frères. Le nouveau venu s'unissait à lui pour devancer les arrêts de l'avenir; il achevait même l'œuvre par l'éloge de Bossuet et de Fénelon que le poète critique n'avait pas eu l'occasion de louer. On peut dire que tous les grands écrivains du temps se retrouvent dans le *Discours* ou dans les *Caractères*, avec leurs traits propres et à leur rang définitif. Sauf un peu trop d'honneur fait à Malherbe, mais encore plus à Théophile (1), sauf un excès de rigueur pour le style de Molière (2), les appréciations de La Bruyère sont les nôtres ; la liste des grands noms serait complète s'il n'y manquait le sien et celui de Pascal. Voilà bien Molière, son feu, sa vie, sa plaisanterie jaillissante et fatale au ridicule ; La Fontaine, Boileau, ce dernier vu surtout par ses beaux côtés ; Racine et Corneille comparés et balancés avec une équité judicieuse ; Bourdaloue peut-être légèrement égratigné dans la satire des « énormes partitions » à la mode (3), mais nommé de pair avec Bossuet comme grand modèle et maître de la chaire (4). Et dans cet éloge un peu excessif du talent épistolaire des femmes (5), on entrevoit Madame de Sévigné, dont bien des lettres étaient transcrites et couraient le beau monde. Ainsi La Bruyère partage avec Boileau le mérite rare de juger ses contemporains, leur valeur absolue et comparative.

Il tient comme lui pour les anciens et fort sagement, sauf le point de l'architecture, où il donne, avec tout son temps, dans le préjugé contraire à l'art gothique. Au regard des lettres, il a pleinement raison de railler les modernes qui,

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 39.

(2) *Ibid.*, 38.

(3) *De la chaire*. 5.

(4) *Ibid.*, 25.

(5) « Ce sexe va plus loin que le nôtre en ce genre d'écrire. » (*Des ouvrages de l'esprit*, 37.) Aphorisme trop universel. J. de Maistre a soutenu le contraire et, qui plus est, il l'a prouvé pour sa part. (V. la 4e partie de cet ouvrage, livre I, ch. I, *Madame de Sévigné*.)

nourris et pleins des vieux maîtres, s'élèvent contre eux et les maltraitent, « semblables à ces enfants *drus* et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice (1). » Comme Boileau écrivant à Perrault ou Fénelon à l'Académie, La Bruyère dit le dernier mot pratique de la querelle, l'impossibilité de bien faire, d'égaler les antiques modèles, de les surpasser même, qu'en les imitant. Il en marque lui aussi la raison dernière : c'est qu'ils ont suivi la nature, puisque « revenir au goût des anciens, » n'est pas autre chose que « reprendre le simple et le naturel (2). »

Il a donc touché la base commune des vérités littéraires. Il s'y établit tout comme Boileau, mais plus fermement encore, en ce sens au moins qu'il ne paraît ni confondre avec elle les constructions factices de la Renaissance, ni même accepter comme lois de nature toutes les habitudes ou procédés des anciens.

Je me le figure cherchant dans le chaos des opinions le point précis du vrai et du juste. A gauche, il rencontre, non pas encore les *Fantaisistes*, personne alors n'était assez fou pour ériger la fantaisie en loi ; mais ceux à qui manque le courage de penser par eux-mêmes et qui attendent, pour faire écho, le verdict des habiles ou qui répètent les dires de Fulvie et de Mélanie à propos d'un livre que ces dames n'ont pas lu plus qu'eux ; — ceux qui se laissent duper à l'effet, prêts à quitter du bon et du beau pour un feu grégeois ou un éclair ; — ces autres enfin, peut-être moins débiles d'esprit, mais qui se rendent incapables d'un bon jugement, soit distraction égoïste, soit bizarrerie, chagrin, fureur de critique, jalousie ou simple préoccupation d'auteur, ce Théocrine, par exemple, à qui vous lisez votre ouvrage et qui ne vous parle que du sien. Oh ! comme La

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 15.
(2) *Des ouvrages de l'esprit*, 15.

Bruyère s'aperçoit vite que, de cent personnes qui jugent et décident en littérature, il est rare d'en trouver dix qui expriment un jugement bien à elles et peut-être, sur les dix, une seule dont le jugement doive compter !

Mais à sa droite, voici des gens sûrs de leur fait, sachant les règles par cœur et s'en servant tout comme le maçon de sa toise ; les règles, c'est-à-dire tout ce qu'ont défini au nom d'Aristote les Scaliger, les Chapelain, les d'Aubignac, appuyés quelquefois du sage Boileau, Notre auteur ne leur rompt pas en visière ; il est prudent et il ne faudrait point le faire plus libre que de raison des traditions et routines consacrées. Il a cependant un mot qui peut mener loin. Mettant en regard le *Cid*, qu'il salue d'enthousiasme, et les *Sentiments de l'Académie*, qu'il loue trop, par politesse sans doute, il s'écrie : « Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait et régulier ! » Je le crois d'ailleurs assez tiède pour ces prétendues règles, dont l'oubli ou la transgression formelle n'empêchent pas de faire un chef-d'œuvre.

Finalement, La Bruyère ne s'arrête ni à droite ni à gauche ; il passe entre les frivoles qui jugent par humeur et les pédants qui récitent les textes de leur code ; il va toujours, poursuivant cette vérité littéraire dont il rougirait de désespérer. « Il faut, dit-il, exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement. délicatement (1). » Il y a donc un vrai, un vrai des choses et de l'âme, que l'artiste de paroles peut ou dépasser ou ne pas atteindre. Dès lors « il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature... Il y a donc un bon et un mauvais goût (2). » Et comment se prouver à soi-même qu'on a rencontré le bon goût, cette vérité qui fait la loi suprême?

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 14.

(2) *Ibid.*, 10.

La Bruyère en appelle justement et hardiment aux impressions d'ordre moral. Où vous sentez vivement le bien, soyez sûrs que là se trouve aussi le vrai, le vrai éclatant, le beau. « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier (1). » Ainsi, pour base la vérité ou la nature, car c'est tout un ; pour dernier critérium et décisif, la noblesse des impressions reçues : telle est, en abrégé, sa doctrine littéraire ; c'est tout le bon de celle de Boileau.

En possession de cette double évidence, La Bruyère peut être à la fois très ferme et très large ; réprouver les faux brillants au théâtre, dans l'éloquence, dans celle de la chaire surtout (2) ; demander à la tragédie des mœurs décentes, instructives, généreuses ; à l'éloquence, une vraie communication de l'âme ; à la prédication, une explication simple et chaleureuse de l'Évangile ; au style en général, un fond de pensées « nobles, vives, solides, » capables de nourrir et d'élever (3). Ce style, tel qu'il le voyait dans les dernières années du siècle, il le juge en progrès, mais non sans faire quelques réserves et regretter formellement certaines pertes infligées à la langue par le caprice despotique de l'usage (4). Esprit libre autant que net et pratique, il écarte les écrivains sans vocation et sans génie. « Prenez une scie, Dioscore, sciez ou bien tournez ou faites une jante de roue (5). » Là où le génie se rencontre, il le salue, il l'exalte de bonne grâce. « Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est ca-

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 31.
(2) *Des ouvrages de l'esprit*, 8, 55. — *De la chaire*, 8, 9, 10 11.
(3) *Des ouvrages de l'esprit*, 52, 55, 57. — *De la chaire*, 3, 4, 8.
(4) *Des ouvrages de l'esprit*, 60. — *De quelques usages*, 73.
(5) *De la chaire*, 23.

pable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V*** est un peintre, C*** un musicien et l'auteur de *Pyrame* est un poète ; mais Mignard est Mignard, Lulli est Lulli, et Corneille est Corneille (1). » A la bonne heure ! mais alors même on ne sort pas de l'humanité, de la nature, du bon sens et de la loi. En mettant le génie si haut, La Bruyère ne l'exempte ni du travail, ni de la modestie, ni des hautes vues morales. Si grand soit-il par nature, « un bon auteur » est toujours un homme « qui écrit avec soin, » qui laisse l'infatuation aux médiocres et, pour lui-même, « croit écrire raisonnablement (2) ; » un homme qui songe moins à sa personne qu'à son œuvre, au goût du siècle qu'à la perfection où il faut toujours tendre (3), et à l'âme du lecteur qu'il faut toujours servir.

(1) *Du mérite personnel*, 24.
(2) *Des ouvrages de l'esprit*, 18.
(3) *Ibid.*, 67.

CHAPITRE II

Le Moraliste.

I

L'observateur et le peintre de la vie. — La Bruyère se rencontrant avec Bourdaloue. — Le clergé. — Le Roi. — Les grands. — La Cour. — La finance. — La bourgeoisie. — La célèbre phrase sur les paysans. — Quelle idée nous donne-t-il de son siècle ?

« On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction, » dit La Bruyère dans la préface de son livre. Encore ne suffirait-il pas à un tel ouvrage d'instruire l'esprit, s'il ne servait à la correction des mœurs, car « c'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant. » Voilà bien arborer sans respect humain l'enseigne de moraliste, de prêcheur laïque engagé d'office à peindre l'homme pour l'avertir de lui-même et à lui rappeler au moins la loi. L'auteur des *Caractères* prêchera peu et peindra beaucoup ; mais l'excellente prédication qu'une peinture ainsi faite, avec son double intérêt de curiosité historique et de vérité immuable ! Spectateur très éveillé, très sagace, La Bruyère a bien vu son temps et saura nous en rendre la vive image ; observateur profond, il ajoutera à l'éternelle comédie hu-

maine bien des scènes toujours actuelles et vivantes, quel que soit le costume des acteurs.

Ai-je tort de parler de comédie? Entendons-nous au moins. L'auteur des *Caractères* n'est point de ces railleurs qui disent :

> Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs (1);

moins encore de ces blasés qui voient dans les choses humaines un spectacle demi-bouffon, demi-tragique, organisé par la folie universelle au bénéfice de leur curiosité. Ni Démocrite ni Héraclite. Il se tient, pour ainsi dire, à mi-chemin entre Molière et Bourdaloue, rieur comme le premier, — mais ne savons-nous pas de reste que le rire du grand comique a ses tristesses? — au fond, sérieux comme le second, s'inspirant des mêmes principes et s'honorant de lui frayer la voie; d'ailleurs plus modeste en ses visées immédiates, content d'en appeler au bon sens et, selon les convenances du genre, appuyant beaucoup plus sur le ridicule. Cette différence notée, il y aurait plaisir à comparer les deux moralistes, les *Sermons* et les *Caractères*, la tragédie sacrée et cette comédie de bon aloi, à la démarche alerte et gaie, mais suivant pas à pas sa grave compagne, traversant les mêmes sites et nous acheminant du moins vers le même but. Naguère, à la suite de Bourdaloue, nous parcourions la hiérarchie sociale du temps; rebroussons chemin en compagnie de La Bruyère : avec des nuances différentes, ce sera le même fond de tableau.

Le clergé reparaît d'abord. Son opulence a moins le tort d'être excessive, comme on l'a tant dit depuis lors, que répartie avec une inégalité choquante. A côté de « ce garçon si frais, si fleuri, seigneur de dix bénéfices, riche de

(1) Gresset, *Le Méchant*.

six-vingt mille livres de revenu dont il n'est payé qu'en médailles d'or (1), » il y a les subalternes pauvres, ce Tite, par exemple, que vingt ans de services dans une seconde place n'ont pu rendre digne de la première et qui se voit reculé ou congédié, « tandis qu'il naît de dessous terre un autre clerc pour la remplir (2). » Cependant les clercs favorisés ne naissent pas tous de dessous terre, ou, pour invoquer d'avance un mot célèbre, il n'a pas suffi à tous de se donner la peine de naître. Quelques-uns ont pris celle de se pousser, de se produire, avec ou sans mérite. Ils ont écrit, ils ont prêché surtout, car « le sermonneur est plus tôt évêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple. » Peut-être montaient-ils en chaire « sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice ; » n'importe : « il n'y a rien de pire pour sa fortune que d'être entièrement ignoré. » Froids orateurs, méchants panégyristes, en dépit des « vastes affiches » où l'on annonçait leurs discours, apôtres équivoques, tout fiers de quelque facile mission en province (3), ils étaient ambitieux et, s'ils pouvaient approcher du maître, l'ambition les a faits courtisans. C'est Théonas, que trente années d'attente avaient presque désabusé des grandeurs ; il est évêque enfin et déjà rêve un archevêché. C'est Théodote qui, avec son habit austère, sa figure comique et ses allures cauteleuses, adore la faveur et la cultive secrètement, doucement, éperdument (4).

Autres profils crayonnés de main de maître : les abbés ou abbesses « à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions ; » — les chanoines se dispensant de louer Dieu et montrant

(1) *Des biens de fortune*, 26.
(2) *De quelques usages*, 25.
(3) *De la chaire*, 27, 23, 16, 18, 22.
(4) *De la cour*, 52, 61.

par un long usage qu'ils ne sont point obligés de le faire; — le pasteur qui « achève sa digestion » au banc d'œuvre, laissant à d'autres la chaire où lui-même devrait monter (1); — le docteur en belle toilette ecclésiastique, muni « avec cela » de quelques distinctions d'école, expliquant « ce que c'est que la lumière de gloire et sachant précisément comment l'on voit Dieu (2) »; — le directeur enfin, ce personnage d'invention nouvelle, faisant double emploi avec le confesseur; quelquefois bien étonnant s'il compte sur un miracle pour suppléer à ce qui lui manque, plus étonnant encore s'il se persuade qu'il ne lui manque rien (3).

Nous voyons ici l'envers humain des choses saintes; mais en le montrant du doigt, comme Bourdaloue, La Bruyère n'oublie pas de nous rappeler que tout n'est point à l'avenant. En regard de ces prélats arrivés par la faveur et l'intrigue, il y a Trophime, assez méritant de sa personne pour n'avoir pas besoin d'être cardinal (4). Cet autre, que nous connaissons déjà, « est imitateur du zèle et des vertus des apôtres » et menacé par cela même « d'un titre plus éminent (5). » Celui-ci ne peut échapper au choix du prince que par un autre choix. On nous le nomme; c'est Fénelon (6). Pour ces « clercs mondains et déclamateurs » que l'ambition pousse en chaire, « il y a au contraire des hommes saints, dont le seul caractère est efficace, » et dont la présence persuade avant leur discours (7). Ainsi la peinture est franche, mais équitable; le peintre est homme

(1) *De quelques usages*, 16, 26, 24.
(2) *Du mérite personnel*, 28.
(3) *Des femmes*, 42.
(4) *Du mérite*, 26.
(5) *Des jugements*, 25.
(6) *De la chaire*.
(7) *De la chaire*, 24.

de foi et de religion sérieuse : nous le verrons encore mieux plus loin.

Après le sacerdoce, la royauté. A cette heure, plus de grands scandales à combattre ; aussi bien serait-ce affaire au prêtre, à Bourdaloue, à Bossuet. La tâche de La Bruyère est moins ardue. En traçant l'idéal du monarque, il peut louer magnifiquement Louis XIV ; les traits seront exacts, mais, comme de juste, incomplets (1).

Le moraliste est déjà plus à l'aise avec les grands. Heureux ces hommes qui ont de naissance une sorte d'engagement à la bravoure, un don spécial pour discerner les mérites, l'avantage d'employer des subalternes qui les égalent ou les dépassent en valeur personnelle ; par-dessus tout, mille occasions de rendre service, de quoi se faire adorer s'ils le voulaient (2). Que ne le veulent-ils ? Que ne cherchent-ils de ce côté la gloire qu'ils mettent dans le luxe ? Pourquoi ne se piquent-ils point « de combler une âme de joie, » comme « de dorer des plafonds, de meubler une orangerie ? » C'est qu'il faudrait vaincre leurs défauts : légèreté, frivolité née d'un bien-être oisif et continu, paresse et négligence, à la faveur de laquelle s'élèvent des hommes de rien, tout à l'heure des personnages, et dont ils seront trop honorés d'épouser les filles. Il faudrait écarter l'infatuation, la hauteur, l'arrogance railleuse, le plaisir de se faire pesants ou inaccessibles à qui a besoin d'eux ; ou plus simplement peut-être l'égoïsme paisible, instinctif, qui gâte leurs meilleures qualités, leur ôte, soit le goût du mérite d'autrui, soit les yeux pour l'apercevoir et, finalement, les rend ingrats. « Il est vieux, il est usé, dit un grand ; il s'est crevé à me suivre : qu'en faire ? » Bref,

(1) *Du souverain ou de la république*, 35. — Voir au paragraphe suivant les idées politiques de La Bruyère.

(2) *Des grands*, 41, 42, 3, 31.

La Bruyère veut être peuple ; car, si le peuple n'a guère d'esprit, « les grands n'ont point d'âme, » et, s'ils méprisent le peuple, s'ils tiennent à s'en démêler jusque par le choix des noms, à s'appeler Annibal, César, Hercule, tandis qu'il s'appelle Pierre, Jean ou Jacques; ils y rentrent par la communauté des mêmes passions, des mêmes faiblesses, des mêmes petitesses, des mêmes travers ; ils sont peuple, eux aussi, et dans le sens le plus fâcheux du mot (1). Peinture peu flattée en somme : elle n'est pas d'un courtisan ; elle n'est pas plus d'un révolutionnaire, d'un jaloux.

Bourdaloue voyait dans la cour le centre, le chef-lieu du *monde* opposé à l'Évangile. Qu'est-elle selon La Bruyère? A première vue, pays de la bagatelle; au fond, pays de l'intérêt. L'intérêt y fait la règle unique des jugements comme des actes; il est l'idole de cette région située « à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle » et où, jusqu'en présence des autels, on adore le prince, tandis que le prince adore Dieu (2). — Pays de la fausseté : tendre des pièges, s'envelopper, se déguiser soi-même, prendre tous les masques, voire celui de la dévotion, c'est le jeu qui s'y joue sans trêve, jeux périlleux, « sérieux et mélancolique, » travail caché comme celui auquel obéit l'aiguille d'une montre, et d'autant que le courtisan, tout comme l'aiguille, « revient souvent au même point d'où il est parti (3). » — Pays de la brigue, de l'intrigue : un mérite éminent peut se soutenir par d'autres moyens, aussi longtemps du moins qu'il est utile ; pour tous autres, l'intrigue est d'abord une nécessité, bientôt un plaisir indispensable (4).

(1) *Des grands*, 4, 54, 27, 24, 19, 33, 26, 30, 32, 29, 13, 20, 7, 8, 25, 23, 28, 53.

(2) *De la cour*, 74.

(3) *Ibid.*, 64, 65.

(4) *De la cour*, 92, 93, 91.

— Pays de la faveur et, dès lors, sujet aux révolutions soudaines. On l'avait conquise par toutes voies et, parmi des torrents de louanges, on s'était plus ou moins oublié soi-même; tout croule, et alors, tandis que l'adulation publique se tourne en dénigrement, on sort d'ivresse, on se retrouve, on redevient plus honnête homme (1). — Pays de la sujétion et de la bassesse : le caractère s'y rapetisse, la pensée s'y dénature, la contenance même s'y perd et le visage s'y enlaidit. A la cour, on est esclave et l'on ne s'affranchit qu'en en sortant (2). Mais qui a ce courage? Les plus forts y peuvent apprendre à se détacher d'elle; d'autres la traversent pour aller s'en prévaloir ailleurs; combien s'y attachent sans l'aimer, retenus par un charme triste, mécontents d'elle et ne sachant plus être contents d'autre chose! (3) Forte page d'histoire; mais a-t-elle donc vieilli? Les costumes changent et les régimes; le maître, qui s'appelait Louis XIV, peut s'appeler tout le monde et la cour passer des appartements dans la rue. Le courtisan vit toujours et toujours semblable à lui même. Au temps de La Bruyère, il était, comme le marbre, dur et poli (4); à d'autres époques, on le dispensera même de la politesse. En sera-t-il moins faux, moins esclave? Qui saura le dire assez bien? Que ne peut-on ressusciter l'auteur des *Caractères*?

Dès son temps, l'aristocratie d'argent grandissait, amoindrissant l'aristocratie de race par les mésalliances ou l'achat des titres (5). Le chapitre des *Biens de fortune* semble un commentaire du sermon de Bourdaloue sur les ri-

(1) *De la cour*, 49, 53, 54, 61, 33, 94.
(2) *Ibid.*, 5, 78, 13, 69, 98.
(3) *De la cour*, 100, 101 11, 12, 91, 8.
(4) *De la cour*, 128.
(5) *De quelques usages*, 1 à 7 — 9, 12, 14.

chesses (1). Même désir, ardent, insatiable, tuant l'amitié, divisant la famille et, dans certaines âmes « sales, pétries de boue et d'ordure, » étouffant si bien tout le reste, qu'on n'est plus ni parent, ni citoyen, ni chrétien, ni homme peut-être. Même effort immense, hâtif, pénible, et cependant obstiné jusqu'à la mort, usant de tout, même d'une certaine probité, apparente au moins et provisoire, mais vite réduit aux procédés malhonnêtes, parce qu'on réussit moins sûrement par son industrie personnelle que par « l'imbécillité des autres. » Le marchand trompe ; le noble joue et triche : friponnerie des deux parts. Vous trouvez dans le sermonnaire comme dans le moraliste laïque l'orgueil de la fortune acquise, la morgue des enrichis, leur suffisance à demi justifiée par la flatterie universelle. L'un et l'autre ont bien connu Giton ; mais où Bourdaloue crayonne une silhouette, La Bruyère achève le portrait. Partout du reste le premier est plus sobre de couleur ; le second appuie et enlumine. De même l'un s'attaque aux vices dont l'opulence est l'aliment et l'excuse devant les hommes ; l'autre s'en prend aux ridicules qui ne manquent guère de la suivre, ou encore à son instabilité, aux vicissitudes quasi-tragiques des financiers de profession, de ces partisans dont l'élévation, la splendeur et la ruine « nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre, » mépris d'abord, plus tard envie, crainte, respect peut-être, et finalement pitié.

Préoccupé de son auditoire habituel, Bourdaloue n'a pas eu, comme La Bruyère, à peindre le noble de province, besogneux, vaniteux et querelleur (2). Mais qui chercherait bien dans les sermons y retrouverait presque tous les traits de la bourgeoisie parisienne, la vanité, la dépense au-dessus de la condition et de la fortune, le déclassement, tout ce

(1) Jeudi de la 2e semaine de Carême.

(2) *De l'homme*, 129, 130.

qui, dès lors, faisait contraste avec la simplicité des vieilles mœurs. Après tout, ce n'étaient là que les travers d'une société sensée au fond, honnête et croyante. Qu'auraient dit le religieux et le gentilhomme ordinaire des Condé, si on leur eût montré dans l'avenir le Paris moderne tel que le feraient ses flatteurs, la ville sacrée, la ville lumière, « cette habitation énorme des idées, » investie de tous les privilèges, y compris celui de l'innocence, parce que « respirer Paris, cela conserve? » (1) Dans quel sermon Bourdaloue eût-il trouvé place pour de telles énormités? En eût-il parlé a propos de l'ambition, de l'hypocrisie ou du scandale? Et pour la Bruyère, quelle matière à grossir et à renouveler le portrait du courtisan!

De proche en proche nous arrivons au peuple, à ce peuple où vont les préférences du moraliste. Là, presque rien qu'une phrase, mais dont il ne prévoyait pas l'étrange fortune. « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé (2). »

Satire sanglante du grand règne, pensent les uns, et ils en triomphent (3); amplification d'homme de lettres, disent

(1) V. Hugo, *passim*.
(2) *De l'homme*, 128.
(3) Ainsi P. Albert, *La littérature française au dix-septième siècle*, 4e édition, p. 283.

les autres ; boutade qui sent le misanthrope, le jaloux (1). J'aimerais à être sûr que personne n'accuse La Bruyère de mépris pour le paysan, d'outrage à la dignité humaine. Cependant n'a-t-il point blâmé le bourgeois de se préférer au laboureur « qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et récolte de riches moissons ? (2) » Que veut-il donc ici? Faire honte aux heureux de la détresse des autres, rappeler vivement qu'il y a des misères « qui serrent le cœur, » tandis que des riches, « de simples bourgeois, » parce qu'ils sont riches, ont « l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles (3). » Pareille chose ne se voit-elle plus? Quant aux paysans, j'imagine qu'il n'a point prétendu généraliser à outrance, et tout le monde sait que, à certains moments du règne, ils étaient loin de la poule au pot rêvée par Henri IV, comme de la situation qu'ils devaient avoir à l'extrême fin de l'ancien régime, où plus d'un se trouva mieux accommodé que son seigneur. L'intention est nette, elle est louable; et quant à l'âpreté du langage, pourquoi serait-elle un jeu d'artiste, plutôt qu'un moyen légitime d'accuser l'orgueil et l'insensibilité de plusieurs?

Mais qu'on ne s'émerveille pas non plus du courage de La Bruyère; qu'on n'écrive pas : « Comment a-t-il vu ce que nul de ses contemporains ne voulut voir? (4) » Bien d'autres le voyaient et le disaient hautement. La première fois que le Dauphin, sortant du parc royal, aperçut des masures de paysans, comme il n'en pouvait croire ses yeux,

(1) L. Veuillot, *Réponse au « Constitutionnel, »* 29 mai 1849 ; *Mélanges*, série I, t. IV, p. 222. On comprend la mauvaise humeur du grand écrivain à certains dithyrambes en l'honneur du progrès; mais La Bruyère n'a rien fait pour en pâtir, et il en pâtit plus que de raison.

(2) *De la ville*, 21.

(3) *Des biens de fortune*, 47.

(4) P. Albert, op. cit., p. 383.

Montausier le fit descendre de cheval et entrer. « Voyez, dit-il, monseigneur ; c'est sous ce chaume et dans cette misérable retraite que logent le père, la mère et les enfants, qui travaillent sans cesse pour payer tout l'or dont vos palais sont ornés et qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table (1). » — Les prédicateurs ne se taisaient pas non plus. Bossuet montrait les pauvres, ceux de la campagne et de la ville, mourant de faim à la porte des châteaux et des hôtels (2). Bourdaloue dépeignait leurs visages exténués, leurs corps décharnés. « Il semble, ajoutait-il, que ce ne sont pas des hommes (3). » Quarante ans plus tôt, saint Vincent de Paul, exhortant ses prêtres, se rencontrait presque avec La Bruyère et le complétait en ajoutant la pure note chrétienne. « Nous ne devons pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit, *d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure et l'esprit des personnes* raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme dans sa Passion, et qu'il passait pour fou dans l'esprit des Gentils et pour pierre de scandale dans celui des Juifs... Oh! Dieu, qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite! (4) »

Pas plus que saint Vincent de Paul, La Bruyère n'in-

(1) *Biographie de Montausier*, par le P. Petit, jésuite du temps, — citée dans Amédée Roux : *Montausier*, 1860.

(2) Sermon sur l'*Impénitence finale*.

(3) Sermon pour le huitième dimanche après la Pentecôte, sur l'*Aumône*, premier point.

(4) Conférence du 25 octobre 1643. — Citée dans Maynard : *Saint Vincent de Paul, sa vie et son temps*, 3e édition, t. II, p. 418.

sulte aux misérables. Dans sa situation modeste, il n'est pas plus que Montausier, le mécontent, l'envieux qui déclame pour se venger. On ne peut le convaincre plus que Bossuet ou Bourdaloue de chercher un effet littéraire dans le tableau irritant des inégalités sociales, et nous verrons tout à l'heure ce qu'il en pense.

Concluons dès maintenant que, à parler en général, l'image qu'il nous donne de la société d'alors est incomplète, mais exacte au fond, peu flattée, mais non pas vile ou odieuse. Comme Bourdaloue et plus encore, il ne voit que la fin du siècle ; comme lui et par nécessité d'office, il loue moins qu'il ne censure ; mais malgré tout, combien de traits honorables pour cette grande époque ! En le lisant, on ne peut pas dire : « La voilà tout entière ; » mais encore, à la prendre telle qu'il la montre, on n'a pas droit de la mépriser ou de la haïr.

II

Sa philosophie pratique. — Ni Philinte, ni Alceste. — Il veut rendre l'homme raisonnable par des voies communes, le bon sens et la foi. — Ses idées politiques et sociales. — A-t-il trouvé après coup le dessein de préparer l'homme au christianisme ? — Son chapitre des *Esprits-forts*. — Est-ce un moraliste chrétien ? — La Bruyère, La Rochefoucauld et Pascal.

Je ne m'étendrai pas sur la peinture plus générale qu'il fait de l'homme (1), et où se retrouve, avec la même souplesse de tour, la même pénétration à démasquer nos faibles, notre vanité surtout. J'ai hâte d'en venir à sa philosophie pratique, à ce fond de principes et de dispositions morales qui soutient et anime l'œuvre entière.

(1) Surtout dans les chapitres de l'*Homme*, du *Mérite personnel*, de la *Société et de la Conversation*, des *Jugements*.

Passionnément curieux de la vie, La Bruyère n'apporte à ce spectacle ni l'amertume du misanthrope ni la superbe du stoïcien. A tel endroit, vous croiriez entendre Philinte. Ne nous emportons pas contre les hommes ; « ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève (1). » Et cependant il n'a pas le flegme insouciant de l'ami d'Alceste, celui qui s'indigne parfois en traits si mâles. Par contre, il échappe dans l'ensemble à la tentation de mépriser l'humanité. C'est à peine si, en le suivant de fort près, on peut surprendre par instants un peu de rengorgement philosophique, l'accent de l'homme qui se sait gré d'être plus sage que la foule. N'interprétons point d'ailleurs en ce sens les répliques un peu vertes de l'écrivain à ses critiques ou du philosophe aux gens d'affaire et de négoce qui ne l'estiment bon à rien (2). Le moraliste est d'ordinaire plutôt résigné, indulgent, sans pédantisme comme sans colère et, au grand honneur de son bon sens, très ferme contre la chimère stoïcienne, contre ce fantôme de vertu et de constance qu'il a plu à quelques rêveurs d'appeler un sage (3). Il nous connaît mieux, parce qu'il nous voit dans la lumière du bon sens et de la foi.

Mais que nous veut-il ? On lui conteste le dessein de nous rendre meilleurs : c'est une injustice, tranchons le mot, une injure (4). Dites qu'il se tient à sa place, qu'il ne

(1) *De l'homme*, 1.

(2) « L'on peut envier ou refuser à mes écrits leur récompense ; on ne saurait en diminuer la réputation, et, si on le fait, qui m'empêche de le mépriser ? » (*Des jugements*, 67.) Voir aussi, *Des biens de fortune*, 54, 55, 56.

(3) *De l'homme*, 3.

(4) « Pourvu qu'il réussisse, soit à nous amuser aux dépens des autres, soit à nous rendre plus curieux de nous-mêmes, peu lui importe que nous devenions meilleurs ou qu'il suscite dans notre conscience un trouble salutaire ? » Nisard, *Hist. de la litt. française*, livre III, ch. XII, § 5.

prétend pas faire l'œuvre du prédicateur et retourner les âmes avec sa morale, chrétienne au fond, mais plutôt humaine d'apparence et, si vous voulez, laïque. Ajoutez qu'il ne s'en fait pas accroire sur les résultats effectifs de son livre; colligez sans grande peine les quelques traits ou boutades qui reviennent au mot de Philinte :

Le monde par *mes* soins ne se changera pas.

Malgré tout, l'ensemble donne plutôt raison à cette affirmation nette et modeste : « J'ai voulu rendre l'homme raisonnable (1), » à quoi il ajoutera dans la suite, « et plus proche de devenir chrétien (2). » Mais par où? — « Par des voies simples et communes (3); » encore un coup par le bon sens et la foi. J'aime mieux ceux qui l'en croient et qui l'en dédaignent, l'estimant peu original, habile rédacteur des idées communes, incapable de s'élever à une conception générale, demeuré spiritualiste à la manière de Descartes — toujours Descartes! — chrétien à celle de Bossuet (4). Avouons qu'il ne s'est pas mis en peine d'inventer une religion, une philosophie ou, comme on dit aujourd'hui, une nouvelle conception du monde : mais qu'à cela ne tienne! Et n'est-ce point justement par où il mérite d'être estimé?

Il n'a pas plus rêvé d'une nouvelle organisation politique ou sociale. D'aucuns s'en étonnent; ils s'en scandalisent. Comment un homme si clairvoyant sur les abus de la société où il vivait ne s'est-il pas avisé que le plus court était d'en construire une autre (5)? A la bonne

(1) *Discours sur Théophraste.*
(2) Préface du *Discours à l'Académie.*
(3) *Discours sur Théophraste.*
(4) Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 45. — P. Albert, op. cit., p. 391. — E. Faguet, *Nos grands maîtres du dix-septième siècle*, p. 348, 349.
(5) P. Albert, p. 391, 392.

heure ! Voilà qui est logique et surprend moins que l'illusion de découvrir en La Bruyère un Rousseau avant la lettre (1). Il est donc vrai : ce satirique, ce peintre parfois sévère à son époque, est un conservateur. Il a bien quelques phrases qu'on juge hardies, celle-ci par exemple : « Il n'y a point de patrie dans le despotique (2) ; » mais je doute fort qu'il appelle despotique la monarchie de son temps, prise au moins dans son institution et son esprit officiel. Quant au monarque, il le loue sans rien avancer de faux, mais d'ailleurs sans tout dire — et qui l'y obligeait ? — mais encore sans tout savoir. Il a écrit, l'honnête homme, qu'estimer le prince « maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte, sans discussion... c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie. (3) » Il n'avait lu ni pu lire cette phrase dictée par le prince même : « Les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens, tant des séculiers que des ecclésiastiques, pour en user commes sages économes, c'est-à-dire selon les besoins de leur État (4). » Louis XIV s'en est-il dédit à l'agonie ? N'a-t-il pas emporté en mourant son illusion tout entière ?

Quoi qu'il en soit, La Bruyère n'est pas un adorateur aveugle. Ni Bourdaloue n'a plus hautement accusé les courtisans de servage et d'idolâtrie, ni Bossuet n'a donné une autre idée de ce que doit être la royauté chrétienne. Pour l'auteur des *Caractères* comme pour celui de la *Politique sacrée*, le métier de roi est hasardeux, pesant, chargé de devoirs, à tout le moins autant que la condition de sujet. « Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le ber-

(1) Taine, *Nouveaux essais*, p. 43. — L. Veuillot, *Mélanges*, série I, t. IV, p. 224.

(2) *Du souverain ou de la république*, 4.

(3) *Du souverain*, 28.

(4) *Mémoires de Louis XIV*, publiés par C. Dreyss, t. I, p. 209.

ger pour le troupeau? » Le peuple appartient-il au prince ou le prince au peuple ? Qui jugerait le monarque un personnage sacrifié, ne s'éloignerait guère de la pensée du moraliste. Le rang suprême n'impose-t-il pas mille contraintes, parmi lesquelles celle du sérieux continu et du secret à garder? N'ôte-t-il point, avec les douceurs de la vie privée, le droit d'avoir un intérêt qui ne soit pas celui de l'État? En somme, quel bonheur de pouvoir tant pour le bien ! Mais quel péril et quelle responsabilité de ne pouvoir pas moins pour le mal ! (1)

Noble philosophie de la puissance, et bien incapable certes d'en diminuer le prestige. La Bruyère ne flatte pas la royauté, mais il ne la régente pas non plus comme feront les pédants du dix-huitième siècle. Il l'avertit avec une grave réserve, puis il ajoute à l'adresse des sujets : « Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image qui est le prince? (2) » Nous avons là le dernier mot de sa politique, et il faut plaindre ceux qui le trouveraient méprisable. Qui ne voit du reste qu'il vaut pour toutes les formes de gouvernement ? Le moraliste n'ignorait pas qu'elles sont diverses ; il avait l'esprit assez large pour s'avouer qu'elles ont toutes « le moins bon et le moins mauvais, » si bien que, en théorie, « l'on ne sait à laquelle s'en tenir; » mais, en pratique, il croyait « plus raisonnable et plus sûr d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soumettre (3). » C'est le principe de Bossuet. Que les inventeurs en politique le jugent, s'ils veulent, un peu trop simple et terre-à-terre : il est sensé du moins et d'utile emploi.

(1) *Du souverain ou de la république*, 28, 29, 13, 14, 15, 26, 30.
(2) *Des esprits forts*, 28.
(3) *Du souverain*, 1.

Y avait-il alors une question sociale? En tout cas, elle passait pour suffisamment résolue en droit par l'assurance d'une autre vie, par la justice et la charité chrétiennes ici-bas; et les gens de bien ne travaillaient qu'à ramener les mœurs aux principes, qu'à diminuer l'écart entre le fait et le droit. Cette fois encore, l'auteur des *Caractères* ne sort pas des « voies communes. » Il sent les abus aussi vivement qu'homme du monde : et les situations en désaccord avec les mérites (1), et cette disproportion cruelle qui met « l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre ; » mais, à son gré, c'est par une suite de la malice humaine que l'inégalité se fait excessive et douloureuse ; en elle-même et dans ses compensations bienfaisantes, elle vient de Dieu, elle suppose une loi divine, elle prouve clairement un avenir (2). Pour sa part, il ne se croit pas tenu d'avertir bruyamment les malheureux de leurs souffrances et de leurs injures. L'idée ne lui vient pas non plus de s'en prendre aux institutions, si imparfaites soient-elles ; le grand point, c'est la réforme des mœurs.

La Bruyère avait déjà donné sept éditions de son livre, quand il défia les censeurs de ne point y reconnaître un plan dont il ne s'était pas expliqué jusqu'alors. « N'ont-ils pas observé que, de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des raisonnements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord et qui éteignent ensuite dans les hommes la connaissance de Dieu ; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre,

(1) *Du mérite personnel. — Des biens de fortune, passim.*
(2) *Des esprits forts*, 49. — *Des biens de fortune*, 26.

où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu (1)?... » Le moraliste n'aurait donc été qu'un prédicateur déguisé ; il aurait pris le plus long, mais pour nous mener finalement à Dieu. La critique sourit volontiers à cette révélation tardive, à ce dessein qu'elle estime trouvé après coup. Qu'elle veuille bien cependant y prendre garde. L'auteur ne se prévaut pas d'un mensonge ; il ne se targue pas d'une préméditation formelle ; il montre son livre et dit : « Jugez s'il ne conduit pas là. » Or, la critique serait en peine d'établir le contraire.

Quant à ce chapitre des *Esprits forts*, ce n'est pas merveille si les intéressés le trouvent médiocre, et cela ne prouve rien. Du reste, il n'y faut pas même chercher l'esquisse d'une apologie complète. Deux points seulement y sont touchés. La Bruyère met tout d'abord à nu les racines de l'incroyance et ce qu'on pourrait appeler le faible moral des esprits forts. L'argument n'est pas usé, que je sache. Tant qu'on n'aura pas achevé d'éteindre la conscience humaine, elle sentira d'instinct qu'un nœud étroit unit la vérité à la vertu, si bien que la seconde est le meilleur indice de la première ; les doctrines vaudront tout d'abord à ses yeux comme les sentiments qu'elles inspirent, comme ceux qui en rapprochent l'âme ou qui l'en éloignent. Elle dira toujours, elle aussi : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu (2). »

Autre point notable : on cherche en vain dans ce chapitre une démonstration directe de la religion chrétienne ; La Bruyère ne se préoccupe que de l'athéisme ; il n'en veut qu'à lui. C'est qu'alors le bon sens et la logique se retrouvaient jusque dans l'égarement et l'apostasie. Alors un

(1) Préface du *Discours à l'Académie*.

(2) *Des Esprits forts*, 11.

chrétien de naissance et instruit de sa religion n'eût pas imaginé, entre elle et l'athéisme de fait ou de pose, je ne sais quel milieu philosophique. S'il cessait de croire en Jésus-Christ, ce n'était pas pour s'arrêter dans le déisme ; il allait droit à nier Dieu. Par suite, La Bruyère savait bien qu'en le ramenant à Dieu on le ramenait à Jésus-Christ. N'affirme-t-il point nettement que si, avec toutes ses preuves, le Christianisme était mensonge, Dieu serait le menteur, ce qui signifie qu'il ne serait point ? (1)

Reste donc à prouver qu'il est. La Bruyère l'entreprend ; mais que les incroyants ne se persuadent pas que ce qu'ils liront est « tout ce qu'on pouvait dire sur une vérité si éclatante (2). » Et de fait, tout se borne au vieil argument de la cause première, à la nécessité d'un esprit premier et suprême. La Bruyère prend à Descartes un mot, un seul mot, « je pense ; » et il conclut de plein droit : « donc Dieu existe ; » car, d'où me viendrait la puissance de penser ? De moi-même ? D'un être qui serait matière ? Impossible. Elle me vient, et à tous autres, d'un être supérieur qui est esprit : c'est Dieu. — Il prend à Pascal quelques traits de sa merveilleuse peinture des deux infinis. Le monde est immense, il y règne un ordre admirable : preuve manifeste d'un pouvoir sans limites et d'une intelligence souveraine. Vieil argument, disais-je ; mais, à part quelques erreurs de chiffres qui ne touchent pas au fond des choses, s'imagine-t-on que le temps y puisse rien, ou la science avec ses glorieux progrès ? On nous parle, il est vrai, d'un nouveau tableau du monde, tableau pris d'après nature et contradictoire à celui que présente l'Église, lequel est œuvre de pure fantaisie (3). Mais l'Église n'est point ici

(1) *Ibid.*, 34.
(2) *Ibid.*, 36.
(3) Taine, *Le Régime nouveau*, t. II, p. 139 et suiv.

seule en cause, et l'idée de création appartient à la philosophie rationnelle, avant même qu'interviennent la révélation et la foi (1). Mais la contradiction reste toujours à montrer entre les certitudes de la science et les traits certains du tableau chrétien et philosophique des origines. Mais encore et surtout, plus avance le tableau scientifique, plus il confirme l'argument qu'on le vante de détruire. Quoi ! chaque progrès dans la connaissance de l'ordre du monde affaiblirait d'autant la nécessité d'un ordonnateur !

Non, La Bruyère n'est pas un apologiste complet, il n'a point prétendu l'être ; mais on se tromperait aujourd'hui de dédaigner simplement son chapitre des *Esprits forts* comme chose surannée et inutile. On lui ferait tort aussi de méconnaître l'esprit de religion qui anime tout son ouvrage. Religion sérieuse ; et voilà pourquoi il est si choqué des anomalies et des inconséquences de la pratique (2). Religion éclairée, droite et fière ; de là ces épigrammes indignées contre la dévotion de grimace et de mode, mais surtout de politique et d'intérêt (3). Ce n'est pas Molière qui a combattu l'hypocrisie : elle n'existait pas de son temps ; c'est La Bruyère. Molière a feint de la rencontrer, et il n'a pas même su la peindre au naturel : que lui importait au fond ? Il lui suffisait de diffamer la piété véritable qui gênait alors Louis XIV et lui-même. Quant à l'hypocrisie, La Bruyère l'a réellement vue. Alors, le Roi étant sincèrement converti, plusieurs faisaient leur cour par la dévotion, comme ils l'auraient faite par l'athéisme. Abus

(1) L'Eglise même le tient pour certain ; elle n'entend pas confisquer cette idée pour elle seule ; elle l'a défini contre Lamennais et Pascal : Concile du Vatican, *Constit.* I *de Fide*, Canon I. Voir la deuxième partie de cet ouvrage, livre II, ch. III.

(2) *De quelques usages*, 16 à 33. — *Des biens de fortune*, 16, 17, etc.

(3) *De la mode*, 16 à 30 ; — *Des biens de fortune*, 15, 46 ; — *Des femmes*, 36, 39, 42, 44 ; — *Des Esprits forts*, 26, 27.

inévitable : jamais le bien ne régnera sans que cette plante vénéneuse germe à son ombre ; et quel homme sensé maudira pour cela le règne du bien ? Notre auteur a mis l'abus dans son vrai jour ; il l'a décrit, démasqué, stigmatisé d'une main très ferme et très sûre. A l'égard de la vérité historique ou de la vérité humaine, l'hypocrite de religion n'est point l'impossible Tartuffe ; c'est Onuphre et telles autres silhouettes qui, dans les *Caractères*, enguirlandent son portrait. Pour qu'un esprit sérieux en disconvienne, pour qu'il réserve à Molière le mérite de la sincérité, de l'à-propos et du courage, il ne faut rien moins qu'un parti pris invincible ou une étrange complaisance au préjugé (1).

Comme La Bruyère n'est pas un apologiste complet, il n'est pas davantage le moraliste chrétien dans toute la gloire et toute l'efficace du rôle. Gardons-les à qui s'établit nettement sur le terrain religieux, à qui nous offre Jésus-Christ pour maître, l'Évangile pour code et le Paradis pour fin, sauf à honorer la morale naturelle en invoquant dans l'occasion son témoignage. La Bruyère n'a pas visé si haut. Çà et là même, on sent à le lire que la morale du pur bon sens trahit quelque insuffisance dès qu'elle sort des simples travers pour toucher au fond des choses et des âmes. Ainsi laisse-t-il voir, bien que rarement, un peu d'humeur dans l'observation (2), dans le jugement un peu de vague et de vide. Sur la guerre, par exemple, s'il est moins aventureux que J. de Maistre, il est en revanche bien moins profond (3). Faisons mieux, comparons-le avec lui-même, parlant de la mort, ici d'une façon légèrement

(1) « ... Quant au faux dévot, je persiste à ne le reconnaître que dans Tartuffe. » (Nisard, *Hist. de la littér. franç.*, livre III, ch. XII, § 7.)

(2) *De l'homme*, 2, 157.

(3) *Du souverain ou de la république*, 9 ; — *Des jugements*, 119.

banale et païenne, ailleurs avec toute la netteté de sa foi (1). Mais dans l'ensemble, sa philosophie pratique est tout imprégnée de l'esprit chrétien. Avec ou sans préméditation, elle serait faite par nature pour nous élever plus haut qu'elle-même. Et d'ailleurs, sied-il de refuser absolument cette intention finale à qui a pu écrire : « Quand on ne serait pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile? (2) »

En se présentant pour la première fois au public, il se distinguait avec soin de Pascal et de La Rochefoucauld ; c'était justice. Il se mettait à leur suite, se déclarant « moins sublime que le premier et moins délicat que le second (3) ; » c'était modestie pour une part. Écrivain, il n'a pas la grande éloquence, la grande poésie où s'élèvent parfois les *Pensées ;* mais par où le cède-t-il au fin ciseleur des *Maximes?* J'avoue ne pas le voir. Moraliste, il dépasse, et de beaucoup, La Rochefoucauld et Pascal. Ce n'est plus l'élégant, l'odieux sceptique, le bel esprit sans âme, cruellement amusé de calomnier l'espèce humaine en lui déniant tout sentiment généreux. Ce n'est plus le janséniste, le sectaire, établissant un faux christianisme sur les ruines de la conscience naturelle déclarée incertaine et de la raison déclarée impuissante. C'est un homme de bon sens, d'âme élevée, de foi exacte, un homme « né chrétien et français, » mais encore demeuré tel et qui s'emploie loyalement à nous maintenir tels nous-mêmes.

(1) *De l'homme*, 32 à 48 ; — *Des esprits forts*, 6, 7, 8, 9, 17, 18, 32, 33.
(2) *Des esprits forts*, 30.
(3) *Discours sur Théophraste.*

LIVRE VI

FÉNELON

LIVRE VI

FÉNELON

CHAPITRE PREMIER

Les Débuts

I

Importance du personnage. — Vicissitudes de sa renommée. — Faux engouement au dix-huitième siècle. — Attaques récentes. — Complexité de la nature de Fénelon, difficulté de le peindre.

Prédicateur et théoricien de la chaire, apologiste, controversiste, mystique et directeur des âmes, Fénelon appartient d'abord à l'Église, et, redressé une fois par elle, malgré tout, au dix-septième siècle, il en demeure, après Bossuet, la plus belle lumière. L'éducation du duc de Bourgogne lui vaut une place d'honneur dans l'histoire de la pédagogie. La science politique le rencontre et lui doit au moins l'honneur de le discuter. Écrivain, il ferme l'âge d'or des lettres françaises Évêque admirable, homme

d'État sans titre, conseiller occulte de la monarchie qui le tient en disgrâce, il semble choisi pour mener le deuil du grand règne. Peu d'hommes en France en ont, comme lui, ressenti les derniers mécomptes, les dernières douleurs.

Encore a-t-il plu à Dieu que sa mémoire fût étrangement discutée. Qui lui a donc valu, auprès des incrédules du siècle suivant, une popularité qu'il eût repoussée comme un outrage? Ce croyant, soumis jusqu'à l'héroïsme, cet intraitable champion de l'orthodoxie contre l'hérésie jansénienne, devint aux yeux de plusieurs une manière de déiste caché, un apostat hypocrite, et l'on appela religion de Fénelon un je ne sais quel christianisme où manquait tout le surnaturel avec la divinité de Jésus-Christ. C'est une tactique familière à l'impiété de porter aux nues quelque homme d'Église pour faire de sa gloire un reproche et un affront à l'Église entière. Aussi bien, tactique à part, le prélat disgracié pouvait être considéré comme un mécontent politique, ce qui n'était pas pour lui nuire dans l'opinion. Ajoutez les hardiesses sociales, l'étiquette païenne de son *Télémaque* et même un faux air de parenté entre « l'aimable simplicité du monde naissant, » si chère à son imagination homérique, et l'état de nature tel qu'on le rêvait d'après Rousseau. Lorsque l'auteur des *Natchez*, le Chateaubriand de 1791, imaginait de faire visiter par l'Indien Chactas la France et la cour de Louis XIV, ne doutez pas qu'il ait prétendu honorer Fénelon en le chargeant d'expliquer, d'excuser plutôt, auprès du sauvage la civilisation de Paris et de Versailles (1). C'est bien là du dix-huitième siècle et du plus innocent (2).

(1) Chateaubriand, *les Natchez,* livre VII.

(2) Ce qui l'est moins, c'est la prétendue tragédie de Joseph Chénier, *Fénelon ou les Religieuses de Cambray.* Dans ce pitoyable roman en cinq actes et en vers, manifestement inspiré par *la Religieuse* de Diderot, vous entendez l'archevêque innocenter les passions, disserter sur la tolérance,

En revanche, Fénelon a-t-il eu, a-t-il encore sa légende parmi les croyants comme jadis parmi les philosophes ? Écartons d'abord l'impression et le sentiment qui n'ont rien à faire ici. Comptons pour ce qu'elle vaut la routine, qui se paye trop volontiers d'une épithète ou d'une métaphore, et croit tout dire quand elle répète sur la foi commune : « le Cygne de Cambray, le doux Fénelon, » ou autres formules consacrées. Il reste vrai que, parmi ceux d'entre nous qui savent et qui jugent, beaucoup s'en tiennent au récit du cardinal de Bausset, avec sa solennité légèrement emphatique et sa bénignité un peu terne et molle dans le ton ecclésiastique de l'Empire et de la Restauration (1). Or, les récents travaux ne nous permettent plus d'en demeurer là. Bien des points sont remis en doute et nous assistons même, depuis quelque temps, à une véritable levée de boucliers contre la mémoire du grand archevêque (2). Le spectacle a ses côtés piquants ou tristes,

maudire les préjugés, refuser des ornements pontificaux offerts comme don de joyeux avènement, etc... Et comment les refuse-t-il ? De quel ton ineffablement ridicule !

... Un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple.
Donnez aux malheureux cet or et cet argent.
Le ministre d'un Dieu qui vécut indigent
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
(Acte III, scène I.)

Le Fénelon de Chénier, c'est le vicaire savoyard qui a fait fortune. — Ces belles choses se jouaient pour la première fois le 19 février 1793, bien dignes assurément du public philosophe et sensible qui avait vu, moins d'un mois auparavant, tomber la tête d'un roi.

(1) *Histoire de Fénelon* (1808-1809), 4 volumes plusieurs fois réimprimés dans les éditions complètes des œuvres de Fénelon lui-même.

(2) D. Nisard avait déjà résumé presque tout Fénelon par le mot célèbre qu'en avait dit Louis XIV : « Le plus bel esprit de mon royaume et le plus chimérique. » (*Histoire de la littér. franç.*, liv. III, chap. XIV.) — Depuis quelque vingt ans, nombre d'ouvrages ont paru sur la question, quelques-uns bienveillants ou neutres, la plupart hostiles avec des nuances et degrés divers. En regard de l'agréable recueil publié par M. Em. de Broglie (*Fénelon à Cambray*. Plon, 1884, in-8°) ou de la monographie assez

selon le point de vue et l'humeur. Des démocrates en veulent au précepteur et au politique de ne ménager pas assez

incolore et contestable qu'a écrite M. P. Janet pour la petite collection Hachette (*Fénelon*, 1892, in-16), nous avons eu le pamphlet protestant de M. O. Douen (*l'Intolérance de Fénelon*. Sandoz et Fisbacher, 1878, in-18). Mais surtout l'épisode du *Quiétisme* a été remis à l'étude et fouillé dans tous les sens. Tandis que les uns persistaient à le voir sous un jour plutôt favorable au vaincu (Algar Griveau, *Étude sur la condamnation des Maximes des Saints*. Poussielgue, 1878, 2 in-18. — J. Denis : *Quiétisme. Querelle de Bossuet et de Fénelon*. Caen, 1894, brochure in-8°) ; — tandis que d'autres s'aventuraient à réhabiliter plus ou moins madame Guyon en personne (L. Guerrier, *Madame Guyon*. Orléans, Herluison, 1881, in-8°); — de redoutables jouteurs menaient rude guerre contre le prélat qui eut le malheur de trop l'estimer et de trop la défendre. Ainsi M. Lanson (*Bossuet*. Lecène-Oudin, 1891, in-18, chap. VIII) ; — ainsi M. Brunetière, notamment, dans l'Encyclopédie Lamirault, article *Fénelon* ; — et plus que personne M. L. Crouslé, dont le travail encore incomplet remplit déjà deux forts volumes (*Fénelon et Bossuet*, études morales et littéraires. Champion, 1895, 2 in-8° de 573 et 695 pages), œuvre très docte, très nourrie, mais, en dépit des protestations les plus sincères, manifestement dominée par un de ces partis pris d'intelligence qui poussent le récit sur une certaine pente où il ne sait plus se retenir. M. Brunetière dit assez joliment (article précité) que tout s'éclaire dans la vie de Fénelon, dès là qu'on admet ce dont il ne doutait pas lui-même, à savoir sa vocation de premier ministre. Or, il s'agirait précisément d'établir par les faits que cette prétention et cette ambition ne sont pas seulement probables — elles peuvent sembler telles, à certains moments du moins — mais qu'elles sont de toute certitude, mais surtout qu'elles ont bien réellement inspiré, animé, rempli le dernier tiers de cette noble vie. — Le réquisitoire de M. Crouslé appelle une observation analogue. Il paraîtra formidable si, par avance, on incline à se figurer un ambitieux ardent et subtil, engagé par là même dans l'intrigue, dans une duplicité peut-être à demi inconsciente, et parfois aussi voisine de l'hypocrisie formelle. Cependant les faits étudiés de sang-froid nous imposent-ils cette manière de voir ? Après avoir lu avec toute l'attention dont elles sont dignes les treize cents pages de M. Crouslé, je reste dans le doute, et je conserve le droit d'invoquer au bénéfice de l'accusé la maxime : *Nemo præsumitur malus, nisi probetur*. Le lecteur ne me demande assurément pas la discussion complète d'un pareil travail. Il y faudrait un livre et, si l'on me permet de l'ajouter, un livre non de sentiment ni d'improvisation, mais de science profonde et de compétence indéniable ; livre d'un théologien qui serait en même temps historien et littérateur. Le procès de Fénelon est rouvert devant l'opinion lettrée. Souhaitons pour le clergé français l'honneur de fournir, non point un défenseur à ce client, mais un historien définitif à ce grand personnage ecclésiastique.

Louis XIV. Des libres penseurs déclarés le rappellent vertement au respect de la tradition et du sens orthodoxe. Quelques-uns, dont la docilité essentielle envers l'Église n'est peut-être pas à toute épreuve, se montrent envers lui plus sévères que l'Église même et disputent à l'illustre condamné jusqu'à la gloire d'une soumission sincère. Le laïque, l'homme du monde, un peu fourvoyé sur le terrain de la théologie, a le bon goût de reconnaître son incompétence, et, l'instant d'après, il la laisse voir beaucoup plus qu'il ne le souhaite et ne le soupçonne. Bref, la critique s'est fait, à l'endroit de Fénelon, des yeux d'Argus, et l'on sourit de penser que si tel de nos lettrés français avait l'honneur d'appartenir aux Congrégations romaines, il remplirait à merveille, dans les procès de canonisation, certain rôle ingrat que tout le monde a déjà nommé. Est-ce une illusion du reste? Cette rigueur me paraît une sorte d'éloge involontaire. On n'examine guère de si près que l'homme d'élite, mais surtout le chrétien de trempe supérieure, qui professe et réalise déjà quelque peu le dessein de se rendre parfait.

Par contre, l'historien catholique est averti d'y regarder de fort près lui-même, et ce n'est point un mal, quoique sa tâche en devienne plus lourde et qu'il doive s'attendre à ne satisfaire ni les enthousiastes ni les détracteurs. Et pourtant cette tâche n'avait pas besoin d'un surcroît d'obstacles, car l'attachante figure de Fénelon est par elle-même assez malaisée à peindre. Que de contrastes! Fierté du gentilhomme et humilité du prêtre, une part de chimère et beaucoup de sens pratique, une souplesse quasi féminine et une force toute virile, une douceur insinuante et parfois, n'en déplaise au préjugé, une véhémence impérieuse et presque dure! Disons de l'âme comme Saint-Simon du visage, « qu'il est difficile d'attraper la justesse de l'har-

monie qui frappait dans l'original » (1), difficile de tenir assemblés sous le regard de l'esprit tant de traits et de nuances, plus difficile encore peut-être de rendre pleine justice, tout en se gardant de l'enthousiasme et de la séduction. En vérité, le problème est insoluble à qui manque de foi. Si l'on ne croit pas à la grâce, comment bien juger l'âme d'un prêtre, d'un tel prêtre ? Je ne suis injuste à personne d'affirmer que toute la perspicacité, tout le sens psychologique imaginable n'y suffisent pas. Pour nous, croyants, la difficulté restera, mais singulièrement amoindrie, et le problème, étudié sinon tout à fait résolu, dégagera, pour ainsi dire, toute sa lumière utile. Nous n'oublierons pas, au reste, que la littérature est notre objet immédiat et principal ; mais ne pouvant séparer l'écrivain de l'homme, nous aurons le noble, l'édifiant spectacle d'une nature supérieure, incomplète malgré son admirable richesse, combattue malgré son excellence native, et que l'épreuve et la grâce mènent haut dans la voie du renoncement chrétien.

II

Fénelon prédicateur et théoricien de la prédication. — Les *Sermons* : chaleur, vigueur sévère parfois. — Les *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*. — Excellent fond de doctrine, quelques détails outrés.

Libre à Saint-Simon de nous montrer le jeune abbé de Fénelon frappant à toutes les portes, promenant des jésuites aux jansénistes une ambition inquiète, puis se rabattant sur les sulpiciens comme sur un pis-aller. La vérité est plus simple. François de Salignac n'avait jamais songé qu'à l'Église. Après les premières études faites à Cahors,

(1) Saint-Simon, 1715, à propos de la mort de Fénelon.

son oncle, le marquis de Fénelon, l'avait mandé à Paris, placé au collège du Plessis d'abord, puis à Saint-Sulpice. Le marquis avait avec cette Société des relations étroites, brave et pieux gentilhomme qui, l'année même de la naissance de son neveu (1651), avait accepté la présidence d'une confrérie fondée par M. Olier pour l'extirpation du duel.

Devenu prêtre en 1675, Fénelon appartient trois ans au clergé de la paroisse Saint-Sulpice, puis il est neuf ans supérieur des Nouvelles Catholiques, maison d'instruction et de retraite pour les converties du protestantisme. Singulier ambitieux, du reste, ce jeune ecclésiastique sans fortune qui, par scrupule de conscience et d'honneur peut-être, se tenait à distance du triste archevêque, Harlay de Champvallon, au point de se faire dire : « Monsieur l'abbé, vous voulez être oublié : vous le serez ! » En revanche, son oncle le marquis l'avait approché du duc de Beauvillier et de Bossuet. Beauvillier, Bossuet : deux noms qui vont tenir dans l'existence de Fénelon une place immense, mais combien différente : l'un, présage d'élévation méritée et d'affection indissoluble, l'autre de disgrâce et d'incurable douleur !

Trois choses font la première renommée du jeune prêtre : ses prédications à Paris, sa mission de quelques mois auprès des religionnaires du Poitou et de la Saintonge (1685-1686), et son *Traité de l'éducation des filles* publié en 1687. Laissons le missionnaire pour étudier brièvement le prédicateur et le théoricien de pédagogie.

« On sent, dira plus tard La Bruyère, l'ascendant et la force de ce rare esprit, soit qu'il prèche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire (1). » Par malheur, la sténographie n'a pas saisi au

(1) La Bruyère, *Discours à l'Académie*, 1693.

vol ces nombreuses prédications faites de génie et sans préparation au moins écrite. A peine en reste-t-il quelques canevas et, quant aux discours étudiés et oratoires, nous en possédons sept en tout, dont l'un postérieur de beaucoup à cette époque, le fameux sermon prononcé à Lille en 1707 pour le *Sacre de l'Électeur de Cologne*. Notons dès maintenant que ce discours fut un chef-d'œuvre, et mieux encore, une merveille de fierté chrétienne. Avant même d'entrer dans les ordres, l'Électeur, Joseph-Clément de Bavière, avait porté le titre de cinq évêchés à la fois. On jouit d'entendre Fénelon l'avertir du haut de la chaire que l'Église n'a pas besoin des princes, et que les princes, quand ils se font pasteurs, ne servent bien l'Église que par leurs vertus. Parmi les six sermons de jeunesse, deux autres, pour le moins, sont d'une valeur égale : la *Vocation des Gentils*, prêchée en 1685 aux Missions étrangères, devant les ambassadeurs de Siam, et la *Profession d'une protestante convertie*, tableau délicieux où l'on voit une âme, restée d'ailleurs inconnue, passer des préjugés de secte à la vérité catholique, puis à l'intelligence et au désir de la perfection religieuse ; thèse bien notable aussi, où l'on nous rappelle que toute âme régulièrement baptisée est catholique jusqu'au jour où, par un mouvement d'orgueil personnel, elle adopte et fait sienne la révolte de ses pères contre l'Église.

Voilà bien, pensez-vous peut-être, le doux Fénelon. Prenez-y garde ; outre que cette doctrine est celle de tout le monde, il est tel endroit de ses sermons où le doux Fénelon vous ferait trembler. Écoutez le menacer la vieille Europe de voir la foi passer à de nouvelles terres (*Vocation des Gentils*), accabler ceux qui ne veulent pas croire aux merveilles de la vie intérieure (*Panégyrique de sainte Thérèse*), appeler la persécution qui retremperait les mœurs chrétiennes (*Translation d'un martyr*), et, l'instant d'après,

interdire aux pécheurs l'approche des saintes reliques. Je gage que ces deux derniers traits sembleraient bien durs ; pour ma part, je ne puis me défendre d'y trouver un peu moins de discrétion que de zèle.

Tout considéré, ce que nous avons du prédicateur est pour nous faire vivement regretter de n'en avoir pas davantage Comment Joubert a-t-il écrit : « Fénelon sait prier, mais il ne sait pas instruire. C'est un philosophe presque divin et un théologien presque ignorant (1)? » Au contraire, le philosophe — on le verra — n'est pas toujours sûr ; et quant au théologien, il suffit de ses quelques sermons pour le montrer fort docte et fort expert en l'art d'instruire. Non qu'il se plaise, comme Bossuet, à dérouler la doctrine amplement, ou, comme Bourdaloue, à pousser à découvert l'effort d'une dialectique irrésistible. Chez lui, le travail d'esprit se dissimule volontiers, mais le fond ne cesse pas d'être riche ; l'Écriture est peu citée, mais elle se mêle partout à la trame de la phrase française ; l'appareil de l'enseignement disparaît dans un mouvement quasi lyrique parfois aussi long que le discours lui-même (*Profession d'une convertie*) ; et cependant la doctrine coule à flots dans ce style pur, rapide et d'une poésie tempérée. Supposez une œuvre oratoire plus étendue, et Fénelon prend rang parmi les grands maîtres de la chaire au dix-septième siècle, au-dessous de Bossuet et de Bourdaloue, mais fort au-dessus de Massillon.

Au moins marquera-t-il dans l'histoire de la prédication par ses trois *Dialogues sur l'Éloquence*. La tradition les donne pour œuvres de jeunesse, et je ne vois aucune raison de la contredire (2). On ne peut sans doute les faire remon-

(1) Joubert, *Pensées*, titre XXIV, § 2, n° 12.

(2) Bossuet n'est pas nommé dans les *Dialogues*, et l'on en conclut qu'ils sont postérieurs à la rupture. « L'ex-quiétiste écrivait cela en 1718, » dit

ter au delà de 1675, car Longin y est cité d'après la traduction de Boileau parue en 1674. Mais en 1675, Fénelon n'a que vingt-quatre ans, ce qui lui permet d'être jeune quelques années encore. Est-il vrai d'ailleurs, comme le dit Villemain, qu'il ait dérobé à Platon ses grâces avec sa manière ? (1) J'oserais plutôt penser que la jeunesse relative se trahit ici par quelques négligences ou inexpériences dans l'exécution. Archevêque, Fénelon écrira contre le jansénisme une longue instruction dialoguée où les interlocuteurs seront moins abstraits, plus intéressants par là même que les trois lettres capitales, A, B, C, qui soutiennent ici l'entretien. Précepteur, il aura déjà mené bien plus vivement ses *Dialogues des morts* dont quelques-uns sont des modèles de verve. Ici je trouve A un peu bien doctoral par endroits, mais ce n'est qu'à demi sa faute ; B et C ne laissent-ils point voir çà et là une ignorance trop naïve et un empressement gauche à se faire régenter par le maître ?

Taches légères après tout, et qui disparaissent dans l'éclat du fond, de la doctrine. Or, la doctrine, prise d'ensemble, est excellente ; c'est le vrai, le vrai de la nature humaine et de la mission apostolique, opposé à la rhétorique de convention, aux faux brillants, à toutes les recherches d'amour-propre, si déplaisantes partout, mais odieuses dans la chaire. Le prédicateur de l'école de Fénelon, c'est

l'auteur des *Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV* (t. II, page 24, note). Passons sur l'inadvertance qui confond la date de la publication avec celle de la composition, et fait écrire en 1718 un homme mort en 1715. Il est beaucoup plus fâcheux d'appeler Fénelon *ex-quiétiste*, alors que, n'ayant jamais professé personnellement cette erreur, il n'a jamais eu à l'abjurer. Il ne l'est peut-être pas moins d'imputer à un tel personnage une petitesse de rancune dont il s'est hautement défendu, à propos d'une accusation analogue. « Il me semble qu'en toute occasion je loue sans peine et avec plaisir tout ce que je trouve de louable dans les œuvres de ce prélat... » Qu'on lise toute cette lettre du 24 décembre 1707 à M. de Sacy.

(1) Villemain, *Notice sur Fénelon. Discours et mélanges.*

Chrysostome et Augustin, c'est Bossuet et Bourdaloue, c'est Fénelon même; c'est l'homme s'efforçant de faire passer son âme dans d'autres âmes; c'est l'homme de Dieu s'efforçant d'y faire passer Dieu. Qu'il cherche la gloire de son Maître et non la sienne; qu'il ne se produise pas trop vite, prenant le temps de se composer un fonds riche; qu'abordant le ministère de la parole en pleine maturité d'esprit et de cœur, il enseigne, il expose, il prèche l'Écriture, les faits de l'Écriture en s'appropriant autant qu'il le pourra l'incomparable éloquence de l'Écriture. Ainsi parle Fénelon, et c'est parler d'or.

Il faudra bien cependant noter déjà une certaine pente à forcer les meilleures thèses. Fénelon veut le naturel, la communication toute vive et spontanée; rien de mieux; mais y a-t-il là de quoi condamner sans merci tout sermon appris par cœur? — Avec La Bruyère, il est fatigué des « énormes partitions, » des divisions brillantées et flamboyantes; ce n'est que juste; mais faut-il dès lors que toute division se cache? — « L'art est grossier et méprisable dès qu'il paraît. » Je le veux bien; mais la division apparente, répétée, inculquée, n'est pas toujours ostentation d'artiste, ou plutôt la première question d'art, pour un apôtre, c'est de faire comprendre et retenir. Pourquoi donc ces quelques entraînements de pensée et de langage? Impossible, à vrai dire, de les alléguer en preuve de la jeunesse de l'auteur; car nous le retrouverons tel dans certaines parties de la *Lettre à l'Académie* qu'il écrira en 1714, à soixante-deux ans. Il faut plutôt reconnaître dès les *Dialogues* un Fénelon assez différent du type légendaire; il faut avouer dans cet esprit si souple, si riche en dons opposés, quasi contradictoires, un côté de vivacité impétueuse, quelque chose d'absolu, d'entier, d'excessif par là même, que nous reverrons ailleurs bien plus manifeste et avec de tout autres consé-

quences. On ne serait pas juste de le taire ; mais on ne le serait pas davantage de n'estimer point grandement les *Dialogues*, surtout au regard de l'esprit dominant et du fonds doctrinal.

III

Fénelon, théoricien de pédagogie. — Le *Traité sur l'éducation des filles*. — Sens pratique et ferme. — La femme de l'école de Fénelon.

Cependant il convient de placer encore plus haut le *Traité de l'éducation des filles*, écrit pour les enfants du duc de Beauvillier et rendu public à sa prière. Qu'ils le lisent, ceux qui voudraient faire tenir tout Fénelon dans ces deux mots : chimère et douceur. Ils trouveront un chef-d'œuvre de fermeté comme d'esprit pratique, touchant à mille questions d'une touche sûre cette fois autant que délicate, suivant pas à pas l'enfant, la jeune fille, la future maîtresse de maison, n'oubliant rien, pas même l'hygiène, mais abondant surtout en observations, en leçons, en industries du plus haut intérêt pour la formation de la raison, du cœur, du caractère. Il s'agit des filles d'un duc et pair, et nous sommes au dix-septième siècle finissant ; mais on l'oublie presque en lisant cet opuscule, et il n'est aujourd'hui même famille si modeste qui n'en puisse faire son profit. J'imagine que les mères ont toujours besoin d'apprendre à ne pas gâter leurs enfants par un égoïsme déguisé en tendresse, à faire de leur autorité un usage sobre, patient et doux. Développer la nature et la contenir, seconder la grâce contre les suites du péché originel : ce programme d'éducation n'a pas plus vieilli que l'âme humaine et que le Christianisme. L'avenir est à la démocratie, soit ; mais

quel gain pour les démocraties présentes et futures, si l'on trouvait à chaque foyer bourgeois la femme élevée dans l'esprit de Fénelon! Elle est franche et solide, sans affectation dans les manières ou la parure. Elle est instruite mais sans prétention ni étalage (1), elle est simple, droite, courageuse, avec la sensibilité qui lui convient, mais qu'elle domine. Ce sera une ménagère attentive, économe et point avare, connaissant bien ses affaires et sa maison. C'est une chrétienne sérieuse et ferme, de foi nette sans curiosité ni infatuation théologique, de vertu délicate, mais de jugement assez mûr et droit pour ne se point effaroucher ni scandaliser outre mesure au spectacle de l'imperfection humaine. « Surtout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piège de la nouveauté dont l'amour est si natu-

(1) Fénelon trace pour les femmes un programme d'instruction vraiment large, mais visant à l'utilité sérieuse beaucoup plus qu'à l'agrément. L'histoire y entre, l'histoire grecque et romaine ainsi que l'histoire de France. L'italien et l'espagnol en sont exclus, sans doute pour avoir contribué à naturaliser chez nous le faux bel esprit romanesque. Le latin est permis, mais seulement « aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste. » Quant aux ouvrages d'éloquence et de poésie, qu'on en use sobrement, tout comme de la musique et de la peinture. En revanche, la mère de famille doit savoir un peu de droit pratique pour défendre, au besoin l'héritage de ses enfants. Il pourrait être piquant de comparer Fénelon à Molière (*Femmes savantes*, II, 7), au comte de Maistre (*Lettres à ses filles Adèle et Constance. Correspondance générale*, nos 78, 269, 270), voire même à Napoléon. S'occupant un jour de la maison d'Ecouen, où étaient élevées les filles des légionnaires pauvres, « il voulait, écrivait-il à M. de Lacépède, qu'on lui fît des femmes simples, chastes... Afin de les rendre telles, il fallait, selon lui, qu'elles fussent élevées dans les sentiments d'une piété solide... Faites-nous des croyantes et non des raisonneuses, » etc. (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*) Il est triste de penser que l'on entend là surtout un despote cherchant jusque dans les pensionnats de filles des instruments de règne; mais en ce point comme en plusieurs autres, le despote est d'un admirable bon sens. Aujourd'hui l'on trouve plus sage de préparer officiellement des athées et des pédantes ; c'est pourvoir du même coup au bonheur de l'humanité future et à son ornement.

rel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire contre toute singularité en matière de religion... éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète. » (Ch. VII.) Voilà qui est toujours pratique et toujours exquis. Cependant comment se défendre d'une impression de tristesse? Nouveauté, singularité : à cette heure et sous cette plume, cela veut dire : jansénisme; mais le quiétisme est frappé d'avance et du même coup. Pourquoi madame Guyon, de trois ans plus âgée que l'auteur, n'avait-elle pu être élevée à si bonne école? Pourquoi l'auteur lui-même oubliera-t-il un jour de pousser jusqu'au bout les conséquences logiques de son conseil? Ce sera l'une des circonstances rares dans son existence où nous verrons la pratique déchoir de la théorie; au lieu que parfois les théories y sont moins exactes que la pratique n'est irréprochable. Infirmité des plus excellentes natures! Ici du moins, elle n'apparaît pas encore, et Fénelon a tout droit de conclure en évoquant l'image de la femme forte. Pour lui comme pour son élève, tel est bien l'idéal.

N'était la crainte de prêter à une froide épigramme, j'aurais volontiers rattaché cette analyse au rôle de Fénelon comme précepteur du duc de Bourgogne. Il ne se peut faire que le *Traité sur l'éducation des filles*, en manifestant chez l'auteur une aussi rare sagacité pédagogique, n'ait contribué pour une part au choix de Beauvillier et de Louis XIV. Si d'ailleurs je répétais, en le généralisant, le mot de La Fontaine, que bon nombre d'hommes sont femmes, peut-être aurais-je le tort de m'accorder à moi-même une épigramme d'un goût médiocre. Mais enfin il reste vrai que le fonds de nature n'est pas si différent entre les sexes, et que les frères ont beaucoup à prendre dans ces conseils écrits pour les sœurs. Quel enfant n'a

besoin d'encouragements, d'émulation à l'encontre de son inertie (ch. v)? Quel écolier aura lieu de se plaindre qu'on ne mette pas tout le plaisir du côté des divertissements et qu'on en fasse entrer quelque chose dans l'étude même (ch. v)? Leçon excellente, à entendre comme Fénelon la donne, sans rêver de supprimer l'effort, cet élément essentiel de formation, et sans oublier que le meilleur plaisir est précisément dans la difficulté vaincue. Par-dessus tout, quel homme, en cette époque de scepticisme prétendu scientifique, ne saura gré à sa mère de lui avoir présenté le christianisme, moins comme un système, que comme un fait d'histoire entre tous incontestable; d'avoir développé en lui, ou mieux de l'avoir amené doucement à y développer lui-même, une religion nette, pratique, forte, en esprit et en vérité (ch. vi, vii, viii)? — Fénelon à Versailles n'agira pas autrement avec son royal élève, et la formation religieuse du duc de Bourgogne sera le chef-d'œuvre dans une éducation où tout est chef-d'œuvre.

CHAPITRE II

Fénelon précepteur et homme de lettres.

I

Le « sanctuaire » à la cour. — Fénelon mieux partagé que Bossuet. — L'instruction pour l'éducation. — Formation morale du duc de Bourgogne : — pourquoi elle déplaît à quelques modernes.

En 1689, Louis XIV, encore dans tout l'éclat de sa gloire, soutient contre la ligue d'Augsbourg la guerre que terminera huit ans plus tard la paix de Ryswick. Les grandes expiations n'ont pas commencé, et si l'on ne peut guère estimer close la période de l'orgueil et des entreprises injustes, du moins celle des désordres scandaleux a-t-elle pris fin depuis plusieurs années. Madame de Maintenon, devenue en secret l'épouse du Roi (1684), règne de fait à Versailles, exerçant dans une sorte de pénombre discrète cet empire tant calomnié par la jalousie d'alors et l'irréligion des âges suivants, mais où l'histoire sérieuse trouve, pièces en mains, moins d'ambition que d'abnégation réelle; empire tout providentiel, salutaire à l'âme du monarque et dont, quoi qu'on ait dit, la France n'a pas à se plaindre. Dans l'intimité de la demi-reine, tranchant sur l'ensemble de cette cour magnifique et vaine que La

Bruyère observe encore et que Saint-Simon va commencer de peindre, voici un groupe d'élite, modeste, grave, pieux. Ce sont les trois filles de Colbert, mesdames de Beauvillier, de Chevreuse, de Mortemart, avec les maris des deux premières (1) et quelques autres. Tel est le « sanctuaire » où l'amitié de Beauvillier a introduit Fénelon, « le petit troupeau (2) » dont il est bientôt devenu le guide et l'oracle; tel va être l'entourage du duc de Bourgogne. Nommé gouverneur du jeune prince, Beauvillier désigne Fénelon comme précepteur; Fénelon, à son tour, choisit ses aides, et jamais mains plus délicates n'auront avec un plus parfait concert travaillé à l'éducation d'un roi. Aussi bien faut-il, par un effort d'esprit, sortir de nos idées modernes et prendre pour un moment celles de l'époque, si nous voulons entendre quelle était l'importance de l'œuvre, quelles espérances et quelles craintes se rattachaient à cet enfant de sept ans, né terrible, selon le mot de Saint-Simon, et que, d'après la loi dynastique, on voyait dans l'avenir maître absolu de la France sous le nom de Louis XVI.

Fénelon fut plus heureux avec le fils que Bossuet n'avait été avec le père; mais sans rien ôter à son mérite, avouons qu'il avait la part plus belle; tout à faire mais rien à réparer; dans son élève, une nature vive, aussi pleine de ressources que de défauts, une activité d'esprit merveilleuse et que nul dégoût n'avait émoussée. Les situations étaient inégales; les méthodes furent différentes comme le tour d'esprit des deux illustres maîtres. Bossuet s'était surtout préoccupé d'instruire, mais sans négliger l'éducation, ni, comme on l'a prétendu, accabler le Dauphin de son génie. Il semble que, pour Fénelon, l'éducation soit le

(1) La duchesse de Mortemart était déjà veuve.

(2) Saint-Simon.

premier but et que tout s'y rapporte dans l'instruction même. De là ces compositions de circonstance où il excelle et qui mettent dans un thème par exemple la moralité de l'incident du jour. C'est telle *Fable*, comme la vingt-deuxième, où l'enfant apprend la douceur de caractère, comme la trentième, où les abeilles lui enseignent de loin l'art de régner. C'est *le Fantasque*, portrait fidèle où il retrouve ses grandes colères de la veille. Aujourd'hui Mercure et Caron lui disent son fait (*Premier dialogue des Morts*); demain viendra censément de Hollande la description d'une médaille imaginaire qui est son horoscope en partie double. Il faut se résoudre à passer vite sur mille aimables détails qui sont pédagogie plutôt que littérature. Au moins voit-on le trait caractéristique de la méthode, l'enseignement au service de l'éducation ; et ce n'est point là, je le suppose, qu'on voudra trouver de la chimère.

Mais l'enfant royal n'était pas seulement averti de ses défauts en cent façons ingénieuses. Avec une patience inaltérable et une habileté qui n'est que la fleur de l'esprit pratique, Fénelon contenait, en les exploitant, toutes les énergies de cette âme ardente et faible encore. Il en appelait à l'affection, à l'honneur, à la religion surtout ; et quand cette corde maîtresse était touchée, il arrivait au petit prince de se récrier, parce qu'on ne lui laissait plus de défense. En fait, c'est bien à la religion tout d'abord que revient la transformation à laquelle Saint-Simon rend un si bel hommage, la gloire d'avoir fait sortir de cet abîme de défauts « un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère en soi. » Quant à Fénelon, son premier honneur est d'avoir développé dans la jeune âme une religion précise, pure, agissante, qui pouvait ne pas faire un grand capitaine et

un grand politique, mais qui eût fait du moins un roi honnête homme, de bon exemple et de cœur paternel à ses peuples.

On ne s'étonnera pas du reste que ce qui l'honore devant nous lui soit, au gré d'autres juges, un tort impardonnable. Tel estime cette éducation immorale, ni plus ni moins (1); beaucoup d'autres lui imputent l'indécision, les minuties, le scrupule, tous les défauts que Fénelon combattra plus tard avec tant de vigueur dans son élève devenu homme et général d'armée. Nous retrouverons là ces griefs et, pour le moment, il suffit d'en marquer au passage le sous-entendu manifeste. Il est trop vrai, d'aucuns prennent frayeur et colère à la seule pensée d'un prince religieux gouvernant la France du dix-huitième siècle, changeant peut-être le cours de l'esprit public, et, — que sait-on? — rendant possible, à la place de notre révolution violente et pratiquement athée, un quatre-vingt-neuf pacifique et chrétien. Voilà le secret de tant d'humeur. Cela noté, revenons à la littérature.

II

Compositions de circonstance: — les *Fables*; les *Dialogues des morts*.

Fénelon a moins écrit pour l'instruction du duc de Bourgogne que Bossuet pour celle du Grand-Dauphin, et c'est chose toute simple : ami de Bossuet, continuateur de son rôle, il usait largement de ses travaux. Admettons encore que bien des pièces aient péri dans l'incendie du palais archiépiscopal de Cambray en 1697. Ce qui nous reste est précieux à des titres divers.

(1) Michelet.

J'ai déjà nommé les *Fables* et autres compositions de détail, petits chefs-d'œuvre d'aisance élégante, mais aussi de condescendance pédagogique. On sourit de voir ce prêtre grave et de génie amuser un enfant avec la description d'un nouveau pays de Cocagne où tout est sucre et friandise, où les habitants lèchent les chemins et sucent leurs doigts après les avoir trempés dans les rivières (1). N'oublions pas du reste que cette utopie gastronomique est un apologue dirigé tout entier contre le plaisir. Ces bluettes aimables n'ont qu'un défaut, la mythologie, cette grande erreur du goût de Fénelon, et vraiment funeste, nous le verrons, au plus populaire de ses ouvrages.

Elle nuit déjà, bien que plus légèrement peut-être, aux *Dialogues des morts* (2), collection assez inégale où l'improvisation coudoie le chef-d'œuvre, esquisses jetées au courant de la plume et au hasard des circonstances, mais dont l'ensemble offre un puissant intérêt. La leçon y varie à l'infini comme la foule bariolée des personnages qui l'apportent, depuis Thésée jusqu'à Richelieu et Mazarin, depuis Parrhasius ou Aristote jusqu'à Poussin ou Descartes. — Leçon de philosophie : Pyrrhon est réfuté à la cartésienne : « Je doute, donc je pense, donc je suis » (dial. XXIX) ; Platon, avec sa théorie des idées éternelles, est mis au-dessus d'Aristote (XXIV) ; le Stagirite et Descartes se moquent l'un de l'autre sur la question des animaux (LXXVIII). — Leçon de morale générale, privée ou civique :

(1) *L'Ile des plaisirs*, fable VIII.

(2) Ce titre n'est pas toujours d'une justesse absolue. Sur le nombre des personnages il y a des revenants, par exemple Sylla et Catilina conseillant César encore en ce monde (dial. XLI). Quelquefois ce sont des vivants qui dialoguent; ainsi Ménas et le jeune Pompée (XLVIII), Ebroïn et saint Léger (LIV), Charles-Quint et le novice de Saint-Just (LXV). Le plus souvent, il est vrai, l'entretien se passe entre ombres, ce qui ne laisse pas d'être assez singulier quand les interlocuteurs sont des chrétiens, comme Louis XI et le cardinal la Balue (LVIII).

mieux vaut encore la pitié d'Héraclite pour le genre humain que le rire méprisant de Démocrite (XIV); mais aussi la vraie sagesse est entre la molle philanthropie d'Alcibiade et l'orgueil chagrin de Timon, j'allais dire de Philinte et d'Alceste, tant Fénelon s'est souvenu de Molière (XVIII). D'ailleurs prenons déjà sur le fait l'inconvénient de la donnée grecque et païenne. Fénelon veut apprendre à son élève de quel œil il faut voir les hommes, avec quel juste tempérament de sévérité pour les vices et d'indulgence pour les personnes. Mais, en pareille matière, n'est-ce pas affaiblir étrangement la thèse que de se condamner par le choix des personnages à ne pouvoir pas nommer Jésus-Christ?

D'autres maîtres de rencontre viennent à leur tour apporter au jeune prince des préceptes de tous genres. Laissons Virgile, Horace, Démosthène, Cicéron, Parrhasius et Léonard de Vinci lui parler éloquence, poésie ou peinture. Laissons le vieux Fabius lui apprendre qu'un général doit sacrifier l'éclat personnel au bien public; des jours viendront où Fénelon devra pousser son élève à n'imiter pas de trop près le *Cunctator* (1). Glissons encore, pour n'être pas infini, sur mainte bonne leçon de morale sociale ou civique : horreur de la guerre et de l'esclavage, de la tyrannie, de l'assassinat politique; danger du luxe ou de la multiplicité des lois. N'est-ce pas plaisir d'entendre réfuter à l'avance, dans la personne de Coriolan, les paradoxes de Rousseau sur l'indépendance naturelle de l'individu à l'égard de la société (XXXIV)? Parmi tant d'excellentes choses, on trouverait cependant matière à quelques réserves. Pourquoi donner un si beau rôle à Caton d'Utique? On voudrait au moins un blâme plus net de son suicide,

(1) Siège de Lille, campagne de 1708.

comme aussi du mensonge de Sertorius exploitant la superstition des soldats. Socrate ferait bien, pour sa part, d'atténuer ou d'expliquer cette proposition périlleuse : « Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né » (XVII). Est-ce vrai ? Est-ce faux? Selon les aspects, mais certainement pas plus que l'assertion contradictoire (1).

Il est tout naturel que la plus intéressante partie des *Dialogues* soit empruntée aux traditions nationales. Qu'on ne s'étonne pas de n'y voir presque point figurer le moyen âge : il ne comptait guère alors. On sait d'ailleurs que Fénelon avait composé une histoire de Charlemagne malheureusement perdue. S'il ne donne aucun rôle à saint Louis, c'est respect évidemment ; c'est crainte de commettre un saint dans cette compagnie passablement mêlée, de le dégrader en le présentant dans ce cadre quelque peu factice. Mais, pour le reste, quelle sincérité hardie ! Louis XI s'entend dire des choses dures. Le brillant François Ier prend rang après Louis XII, le père du peuple. Henri III est accablé justement, et Henri IV a le beau rôle, sauf le point des mœurs. Il n'est pas jusqu'à Richelieu qui ne perde un peu de son prestige, en gardant la consolation de rendre à Mazarin quelques-unes des vérités qu'il en reçoit. Richelieu, Louis XI : on voit le goût médiocre de Fénelon pour ceux qui ont le plus contribué à fonder l'absolutisme d'ancien régime sur les débris de la vieille monarchie chrétienne. On voit la conscience coura-

(1) On a relevé dans les *Dialogues* trois inexactitudes historiques. Fénelon fait vivre Pyrrhus, roi d'Epire, avant Alexandre-le-Grand (XXX) ; — il blâme François Ier de n'avoir pas songé à l'abdication pendant sa captivité (LXVI) ; — il insinue que Sixte-Quint est mort empoisonné par les Espagnols (LXX), allégation que l'histoire n'a pas consacrée.

geuse de ce prêtre osant instruire sans réticence le petit-fils du prince que d'autres avaient séduit en l'adorant. Au reste, qui l'accusa jamais de flatterie? Ne faudra-t-il pas le défendre contre un reproche tout contraire?

Je relèverai dans ces *Dialogues* un dernier mérite. A part la valeur d'exécution, valeur inégale mais parfois très grande, l'idée est excellente de résumer ainsi, en le dramatisant, l'enseignement de la philosophie ou celui de l'histoire. Pour ce dernier, combien est juste et haute la façon dont Fénelon le conçoit et tous ses contemporains avec lui! Les faits ne sont point alors objets de curiosité pure; on y cherche tout d'abord l'esprit vrai des époques, le caractère vrai des hommes, et finalement une leçon pour la pratique de la vie. Or, la leçon est d'autant plus vivante que les personnages historiques se la donnent réciproquement devant nous. D'un mot, le précepte mis en action nous saisit bien mieux qu'il ne pourrait faire dans sa forme nue et didactique; c'est élémentaire. Et pourtant voici qui va sembler contradictoire: le même procédé dramatique, appliqué en grand dans le *Télémaque*, y est beaucoup moins heureux. Pourquoi? La question est sérieuse et vaut qu'on y regarde de près.

III

Le *Télémaque*. — Succès et colères. — Ouvrage à part: une politique dans une fable, — idée séduisante mais périlleuse. — Fable païenne, choix plus périlleux encore. De là, le ton légèrement factice, — les mœurs travesties, — la morale gênée, — la religion amoindrie. — D'ailleurs merveilleux talent. — Jusqu'où le *Télémaque* est-il une satire de Louis XIV?

L'année 1699 devait être douloureuse en tout pour Fénelon. Disgracié depuis deux ans et relégué dans son diocèse,

il venait d'être condamné par le Pape, quand la police saisit à Paris, chez Barbin, une première édition incomplète et subreptice du *Télémaque*. On ne s'épargna pas à faire que Louis XIV prît ce livre pour une satire à peine déguisée de son règne. Étranger à la publication, l'auteur garda le silence, pour le moment du moins, et dès lors il fut irrévocablement perdu dans l'esprit du monarque. Par contre ou par suite, le *Télémaque*, bientôt réimprimé en Hollande, puis publié intégralement pour la première fois en 1717, deux ans après la mort de Fénelon, obtint vite une popularité immense à l'étranger comme chez nous. Montesquieu l'appelait « l'ouvrage divin de ce siècle ; » Dalembert le louait à faux, mais avec une emphase peut-être sincère, et Voltaire dit en avoir connu de son temps quatorze éditions anglaises. La vogue ne va pas plus loin.

Aujourd'hui, le *Télémaque* est encore à peu près classique et, en l'appréciant avec une respectueuse indépendance, on peut risquer de faire ici ou là quelque scandale. Je l'oserai cependant.

Il importe, avant tout, de se placer au vrai point de vue, de mettre dans son vrai jour cette composition d'un genre à part. La tiendrons-nous pour épopée, comme Ramsay et les enthousiastes au dix-huitième siècle (1)? Ce serait trop dire. — L'appellerons-nous roman comme fit Bossuet (2) ? Ce serait dire trop peu. — Est-ce du moins une œuvre avant tout littéraire et qu'il faille apprécier comme telle ? Pas davantage. — Qu'est-ce donc ? Une allégorie pédagogique, une grande leçon de gouvernement enveloppée et dissémi-

(1) Le chevalier de Ramsay, Ecossais stuartiste, le converti, le disciple, le biographe de Fénelon, n'était pas le seul de son temps à mettre le *Télémaque* au moins sur le même rang que l'*Iliade*.

(2) « Le *Télémaque* de M. de Cambray est, sous le nom du fils d'Ulysse, un roman instructif pour Mgr le duc de Bourgogne... » (Bossuet à son neveu, lettre du 18 mai 1699.)

née dans une fable, destinée d'ailleurs à un fils de France et non au public. L'agrément littéraire est surtout dans le détail, et c'est la leçon plutôt qui doit ressortir de l'ensemble. On servirait donc bien mal la gloire de Fénelon en le jugeant sur des visées qu'il n'eut jamais, sans compter qu'on nuirait fort à la vérité plus précieuse que toute gloire personnelle. C'est le vrai point de vue ; tenons-nous-y.

Envelopper le précepte dans une fable, mettre la théorie en drame : assurément, il y a là bénéfice net quand une leçon unique s'incarne dans une scène brève — et c'était le cas des *Dialogues*, — ou même quand une thèse plus ample, mais toujours une, ressort d'une action dramatique assez étendue. Maintenant, supposez la leçon multiple, complexe, atteignant aux proportions d'un traité : voici qu'un inconvénient grave se présente. Comment la marier assez étroitement à la fable ? Comment fondre si bien dissertations et récits, théories et aventures, que l'artifice du mélange ne se discrédite pas pour s'être laissé trop voir ? « Je souhaiterais, écrivait Boileau, que M. de Cambray eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que la morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art (1). » La critique est juste ; mais le moyen d'y échapper quand l'ouvrage n'existe, après tout, que pour donner à Mentor l'occasion de prêcher le plus possible ? Bossuet prêche aussi dans sa *Politique ;* et pourtant nul ne songe à l'en blâmer. C'est qu'il le fait à découvert ; c'est qu'il n'a pas, comme Fénelon, cherché à sa doctrine un déguisement dont l'utilité ne me paraît pas incontestable.

Expliquons ce mot qui peut surprendre. Nous ignorons malheureusement à quelle époque le duc de Bourgogne lut

(1) Lettre à Brossette, 10 novembre 1699.

Télémaque, ni même s'il le lut jamais entier et tel que nous le possédons. Du moins, ce ne put être qu'à un certain âge et proche du terme de son éducation. Autrement, bien des leçons auraient été trop hautes, quelques-unes même imprudentes ; qui ne le voit ? Or, plus la sagesse du précepteur l'obligeait à différer la communication intégrale de son ouvrage, plus l'élève devenait capable de goûter le fond des choses, moins il était nécessaire de les lui déguiser comme à un enfant (1). Voilà pour le duc de Bourgogne. Qu'en est-il des lecteurs d'aujourd'hui ? Écoliers, ils s'attachent à la partie des aventures et omettent, si on les en laisse maîtres, les discours du sage Mentor ; hommes faits, s'il leur arrive d'ouvrir encore *Télémaque*, ils s'intéressent aux idées sociales et politiques, tandis que les aventures les font sourire. Est-ce tout à fait leur faute ? Cela n'accuse-t-il pas jusqu'à un certain point la conception même de l'ouvrage, cette idée, si séduisante à première vue, d'encadrer une politique dans un récit ?

Mais quel récit encore ? Là est le point surtout regrettable. La tentation était forte, il est vrai. Le jeune Télémaque représenterait si bien le duc de Bourgogne ! D'ailleurs, quelle occasion d'une jolie étude sur l'antique ! Homère, Platon, Xénophon dans sa *Cyropédie :* quels maîtres à continuer en les exploitant ! Et malgré tout,

(1) A l'appui de cette observation, je citerai quelques lignes assez curieuses écrites, à la mort du prince, par le P. Martineau, son confesseur. « On a toujours remarqué que ce qu'il lisait ou qu'il entendait dire de judicieux et de sensé, lui plaisait beaucoup plus que tout le reste ; et lorsque, pour ôter aux instructions qu'on lui donnait ce qu'elles pouvaient avoir de sec et de rebutant, on y mêlait les agréments de la fable, il s'attachait beaucoup plus à ce qu'elles avaient de sérieux et de propre à former son esprit et à régler ses mœurs, qu'à ce qu'il y trouvait d'amusant. » (*Recueil des vertus de Louis de France, duc de Bourgogne et ensuite Dauphin*. Lyon, 1712, in-18, p. 15.) — Il avait donc moins besoin qu'un autre de l'ingénieux détour imaginé par son précepteur.

comme l'esprit le plus ordinaire peut çà et là conseiller utilement le génie même, pourquoi quelque ami, l'abbé de Beaumont ou l'abbé de Langeron, par exemple, n'a-t-il pas dit à l'auteur : « Prenez garde : cette suite de l'*Odyssée*, avec son paganisme indispensable, vous expose à d'étranges inconvénients. — Inconvénient moral et d'impression : prêtre, écrivant pour l'héritier des rois très chrétiens, comment éviterez-vous de farder le paganisme ou d'amoindrir la leçon chrétienne ? — Inconvénient historique et de costume : si docte soit votre imitation de l'antique, n'aboutirez-vous pas forcément à un placage habile, intéressant, mais faux, des mœurs grecques primitives sur les mœurs françaises du dix-septième siècle finissant ? — Inconvénient littéraire et de goût : ce langage homérique, légèrement conventionnel du reste, ne vous arrivera-t-il pas de l'oublier assez longuement, quitte à le reprendre soudain, comme un masque qui aurait glissé et que l'on raffermirait sur le visage (1) ? »

Pour moi, je m'avoue à demi satisfait des métaphores gracieuses, mais un peu vides, par lesquelles Sainte-Beuve célèbre l'originalité de Fénelon imitant l'antique (2). C'est de l'Homère mis en « beaux mots, » disait Boileau

(1) On en peut voir deux exemples coup sur coup vers la fin du livre X, où Mentor conseille à Idoménée d'encourager l'agriculture. Par deux fois le conseil s'énonce et se développe en style tout moderne ; puis arrive sans transition un tableau tout grec de ton et de couleur. Il semble que Fénelon se soit oublié à parler lui-même et de sa voix naturelle, après quoi Homère rentre brusquement en scène et réclame ses droits.

(2) « C'est de l'antique ressaisi naturellement et sans effort par un génie moderne, par un cœur chrétien qui, nourri de la parole homérique, s'en ressouvient en liberté et y puise comme à la source ; mais il la refait et la transforme insensiblement à mesure qu'il s'en souvient. Cette beauté ainsi détournée, adoucie et non altérée, coule chez Fénelon à plein canal et déborde comme une fontaine abondante et facile, une fontaine toujours sacrée qui s'accommode à sa nouvelle pente et à ses nouvelles rives. » (*Causeries du Lundi*, t. II.)

dans la lettre déjà citée. Un moderne quelque peu réaliste demanderait peut-être si Homère mis en beaux mots est encore Homère. Et que répondre à qui trouverait le calque infidèle par un côté, trop fidèle de l'autre, à qui jugerait la couleur du *Télémaque* trop peu grecque et trop peu française à la fois ? Non, j'aimerais mieux chercher à la source même la franche saveur de la poésie homérique, et, dans un ouvrage écrit après tout en français, je sacrifierais bien volontiers ces redondances descriptives, ces épithètes de nature inutiles à la logique du style et bonnes seulement à fixer l'imagination des peuples enfants. Selon Voltaire, *Télémaque* est écrit « dans cette prose poétique que personne ne doit imiter, et qui n'est convenable que dans cette suite de l'*Odyssée,* laquelle a l'air d'un poème grec traduit en prose française. » Sentez-vous l'homme embarrassé entre l'admiration universelle et les réserves que son sens littéraire ne peut se défendre d'y opposer ? Pourquoi ne pas imiter cette prose poétique si elle est bonne ? Et Fénelon a-t-il été tout à fait bien inspiré en choisissant un cadre d'allégorie qui l'obligeait de donner à son ouvrage les apparences d'une traduction ?

Voilà bien des critiques, pense-t-on peut-être. Non, il n'y en a là qu'une seule et trop bien fondée. L'auteur du *Télémaque* pousse l'imitation jusqu'au pastiche. Il a le pur esprit des anciens, c'est à merveille ; mais il leur emprunte leur costume et leurs formules ; c'est une erreur, celle de Boileau, de Malherbe, de Ronsard, de presque tous les lettrés français depuis la Renaissance. Et comme une erreur pratique ne va jamais sans résultats fâcheux, celle-ci ne peut qu'amoindrir les beautés semées du reste à profusion par cet admirable talent. Oui certes, admirable, mais jamais tant qu'aux endroits où il oublie la formule homérique, tout en continuant à s'inspirer de l'art grec.

Ainsi les descriptions, où la formule revient et s'impose de préférence, ne valent pas tout à fait les tableaux et les récits ; la grotte de Calypso, le panorama de Tyr, la Bétique ne nous laissent pas une satisfaction sans mélange, comme la mort de Bocchoris, par exemple, ou celle de Pygmalion (1). Qui doute que le *Télémaque* soit un chef-d'œuvre de style ? Mais qui osera dire que les lettres françaises auraient perdu quelque chose si la même plume qui l'écrivit nous avait donné un simple traité de Politique chrétienne ou même une composition idéale sur l'éducation de saint Louis ?

Quand au fond des choses, il y aurait manifestement gagné. Sans aucun doute la morale du *Télémaque* est exacte, pure, noble en soi ; elle est, dans le ton ordinaire, pratique et indulgente, malgré certains traits un peu durs et qui vont mal avec le doux Fénelon de la légende. C'est dire qu'elle est chrétienne. Mais pourquoi s'est-elle mise dans l'obligation de s'en cacher ? Plus tard, l'auteur, écrivant au chevalier Destouches, se faisait fort de masquer sous des vers d'Horace tous les préceptes du Christianisme. Passe pour cette aimable gageure ; on la comprend avec l'épicurien lettré que son illustre ami ne convertit guère. Mais dans ses charmants billets il pouvait, à son gré, passer du texte d'Horace à la glose chrétienne ; dans une fable comme *Télémaque*, il se l'interdisait à lui-même : grand dommage pour la netteté franche et l'autorité plénière de ses leçons.

Or, de ce déguisement, de cette contrainte, la religion souffre encore plus que la morale. En concevant ses

(1) Si l'on peut désirer quelque chose dans les descriptions, cela tient aussi à une autre cause : Fénelon aime les mœurs champêtres plus que les champs ; il se préoccupe moins du pittoresque de la campagne que de son importance économique et sociale.

Martyrs, Chateaubriand rapprochera, il entre-choquera, non sans faire quelque violence à l'histoire, le Christianisme et le paganisme homérique ; Fénelon, lui, les superpose, et le second devient comme le voile du premier. Étrange voile que celui-là ! J'en conviens, il est jeté avec une grâce ingénieuse, mais il nous laisse trop regretter la beauté naturelle du visage. Il peut être piquant de retrouver dans le portrait d'Antiope (XVII) quelques traits de la femme forte, ou dans le tableau de la félicité des bons rois (XIV) un souvenir marqué de la *lumière de gloire* telle que les théologiens la conçoivent. On sourit d'entendre Mentor prescrire à Idoménée de laisser régler le culte aux pontifes, c'est-à-dire Fénelon instruire le prince à rester l'évêque du dehors ; mais le mot n'est que juste, on sourit, comme on ferait d'un jeu d'esprit, d'un menu tour de force, et l'on reste un peu inquiet devant la vérité ainsi travestie. Cette morale chrétienne sans christianisme avoué, ce christianisme à demi transparent, mais où le nom même de Jésus-Christ ne peut trouver place, prennent je ne sais quel air de *naturalisme*, de rationalisme stoïcien, capable d'expliquer pour une part les sympathies du dix-huitième siècle et moins fait pour agréer pleinement au croyant qui ne veut pas oublier de l'être. D'autres s'offensent, paraît-il, « de voir les vives couleurs de l'antiquité païenne s'éteindre sous le pinceau languissant ou timide d'un prélat chrétien (1). » Je comprendrais mieux qu'on se plaignît au contraire de voir le pur éclat de la vérité chrétienne pâlir sous ce nuage de paganisme. Quand un prêtre écrit une politique pour un roi, j'aime mieux qu'il la prenne à la source vive de toute religion et de toute morale. La nature de l'ouvrage étant donnée, je préfère aux ingénieuses fictions du *Télémaque*

(1) D. Nisard, *Histoire de la Littér. franç.*, l. III, chap. XIV, § 8.

les « propres paroles de l'Écriture » interprétées par la voix grave de Bossuet.

Rien de sage, de généreux, de chrétien comme les maximes de gouvernement qui abondent sous la plume de Fénelon ; mais voyez encore quel achèvement de force et de beauté leur ôte la réticence imposée par la donnée païenne. Oui certes, la royauté est une « monstrueuse tyrannie » quand on s'y cherche soi-même, une « servitude accablante » quand on y cherche, comme on le doit, l'avantage d'autrui (XVIII). Mais que cette vérité aurait meilleure grâce, rattachée au souvenir de Celui qui a dit : « Moi, le Seigneur et le Maître, je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir... Je suis parmi vous en posture de serviteur (1). » Oui encore, les hommes seront ingrats à la royauté ainsi entendue ; il faudra les servir malgré tout, « moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent (XVIII). » Mais les pauvres dieux ne font-ils pas là une singulière figure? Et qui jamais s'avisa de les aimer? Qu'on évite la guerre, si l'on peut, par voie d'arbitrage ; rien de meilleur. Mais où est l'arbitrage pontifical, cette merveille du moyen âge chrétien? Bossuet, le gallican, avait le malheur d'y voir un abus, et l'on conçoit qu'il s'en taise dans sa *Politique sacrée;* mais l'auteur du *Télémaque* y voyait un bienfait ; et il est bien regrettable que son paganisme d'étiquette l'ait privé d'y rendre hommage.

Enfin l'on voudrait être sûr que les quelques utopies sociales justement reprochées à Fénelon ne tiennent point pour une part à un excès d'hellénisme. Salente, l'idéale Salente, a pour code l'Évangile, mais aussi et dans une trop large mesure, la *République* de Platon. De la première

(1) *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* (Mat., XX, 28.) — *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat.* (Luc, XXII, 27.)

source viennent tant d'excellents conseils contre le déclassement, le luxe, l'abus des arts, les spéculations hasardeuses et le reste. On a quelque lieu de rattacher à la seconde cette foi naïve et périlleuse dans l'omnipotence de l'État pour la réforme des mœurs, cette chimère d'imposer par décret la simplicité du mobilier, du vêtement et de la table, ce pouvoir exorbitant donné au prince de transformer d'office en laboureurs les ouvriers des arts de luxe et de fixer un maximum à la propriété foncière. L'auteur est trop chrétien pour lui remettre, comme Platon, le soin de faire les mariages ; mais n'est-il pas bien Platonicien d'inspiration quand il écrit que les enfants « appartiennent moins à leurs parents qu'à la république (XI) ? » Le 21 frimaire, an II, Danton s'écriait devant la Convention nationale : « Il est temps de rétablir ce grand principe qu'on semble méconnaître, que les enfants appartiennent à la république avant d'appartenir à leurs parents. » Réminiscence ou rencontre, il est toujours fâcheux pour l'auteur de *Télémaque* de fournir un principe à Danton ; mais encore une fois c'est Platon qui pourrait bien être ici le premier responsable.

Il convenait, je crois, d'y insister, parce que *Télémaque* nous offre un illustre exemple du tort que peut faire aux chefs-d'œuvre une seule idée fausse, une seule erreur de goût. Eh bien, Fénelon s'est trompé d'envelopper, d'emprisonner dans une fable hellénique une théorie de gouvernement qui voulait être toute chrétienne, qui l'était dans sa pensée et dans son cœur. Cela n'empêche pas la fable d'être ourdie avec une habileté rare, ni l'abondance des incidents et leur suite naturelle d'honorer grandement la fécondité de l'artiste et sa raison vigoureuse. Les caractères n'en sont pas moins vrais, intéressants, soutenus, variés d'ailleurs et groupés dans les meilleures conditions

d'harmonie ou de contraste. Le style demeure le plus souvent une merveille de naturel, de souplesse, de limpidité, de sobre élégance. Et malgré tout, pour le lecteur sérieux, pour celui qui écoute l'âme et veut que l'on satisfasse pleinement la sienne, l'impression générale est indécise et à tant d'agrément se mêle un fond de malaise. Où sommes-nous? A Salente ou à Versailles? Qui parle? Est-ce Mentor ou l'abbé de Fénelon? J'oserais presque dire, est-ce Minerve ou le Saint-Esprit? Il fallait toute la force du préjugé Renaissance pour que ni l'auteur ni le public du temps ne fussent choqués de cette perpétuelle équivoque. Aujourd'hui que le préjugé est mort, on ne s'étonnera pas que l'œuvre prête à deux reproches opposés, trop peu crûment païenne au goût des uns, trop peu franchement chrétienne au gré des autres.

Ce sera donc, si l'on veut, notre seule critique ou tout au moins la principale. A ce prix, nous ne prendrons pas au sérieux plus que de raison quelques chimères sociales ou politiques dont Fénelon ne songeait certes pas à faire des lois absolues. Cardinal et premier ministre sous la royauté de son élève, craignez-vous qu'il n'eût enrégimenté les Français, comme les Salentins, en cinq classes, avec uniforme obligé pour chacune? Par ces détails et autres semblable, *Télémaque* peut nous intéresser comme indice, mais voilà tout. Pour combien ne faut-il pas compter l'entraînement d'une imagination qu'affranchit, qu'aiguillonne tout à la fois le caractère demi-fabuleux du récit? D'autres écrits du grand archevêque ne nous livrent-ils pas bien plus certaine sa pensée précise et pratique? Voilà sur quelles pièces il faut le juger.

Reste un dernier grief, non pas absolument imaginaire, mais que d'aucuns poussent trop loin ou font porter à faux. A leur sens, *Télémaque* fourmille d'allusions malignes. Pro-

tésilas est le masque de Louvois; Louis XIV a posé lui-même pour le portrait d'Idoménée, Louis XIV avec sa hauteur, sa complaisance à la flatterie, son goût effréné pour la guerre, pour le luxe, pour les bâtiments, sa manie d'intervenir dans les querelles religieuses (1). Bossuet n'a-t-il pas eu raison de voir en tout cela « une censure couverte, à peine couverte, du gouvernement présent, du roi et de ses ministres, » bref, un « dessein pernicieux? (2) » Bossuet n'est qu'à demi recevable quand il parle ainsi en 1699, encore tout frémissant de la grande querelle qui finit à peine. A cette appréciation difficilement impartiale opposons au moins le témoignage de fait que Fénelon tire, onze ans plus tard, de sa propre conscience. Il a écrit *Télémaque* dans un temps où il était comblé des bontés royales, où faire la satire de son bienfaiteur eût été folie encore plus qu'ingratitude. Sans doute il a mis dans cette « narration fabuleuse... toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine; » mais en évitant de tracer un portrait suivi, reconnaissable. « Plus on lira cet ouvrage, conclut-il, plus on verra que j'ai voulu dire tout sans peindre personne

(1) M. Crouslé (tome I, p. 257 et suiv.) compare avec insistance les traits peu flattés sous lesquels Fénelon peint le roi de Salente aux blâmes dont il charge ailleurs Louis XIV, soit dans la fameuse *Lettre anonyme*, soit dans l'*Examen de conscience* proposé au duc de Bourgogne. (Voir plus bas, chap. IV, § 2.) Mais la comparaison ne suffit pas à montrer dans le *Télémaque* une intention formelle de satire. Que ces divers documents se ressemblent par le fond, c'est tout simple. De part et d'autre l'auteur esquisse un même idéal de règne et marque les fautes contraires. Quant aux allusions du roman-poème, elles s'expliquent assez par le choix malheureux de la forme, peut-être aussi par un certain entraînement de logique et de passion pour le bien commun. Mais le mot de Fénelon reste vrai : la satire voulue aurait été folie au moins autant qu'indiscrétion et ingratitude. Or, si l'on a raison de ne point admirer tout dans le caractère de ce grand homme, il paraît difficile de lui refuser sa part de tact élémentaire et de sens commun.

(2) Cité par l'abbé le Dieu.

de suite (1). » Il faut une étrange prévention pour tourner encore à mal cette protestation même et pour écrire : « On n'en veut pas davantage. Si Louis XIV n'est pas peint de suite dans *Télémaque*, tout y est dit sur Louis XIV (2). » Le trait est fin peut-être, mais gratuit et presque odieux. Non ; tout est dit sur les devoirs et les défauts d'un prince.

Quant à Louis XIV, le lecteur y pense-t-il nécessairement? Sans aucun doute. Fénelon y a-t-il pensé lui-même? Le contraire est moralement impossible. S'ensuit-il qu'il l'ait visé avec le dessein formel de le peindre, comme La Bruyère, par exemple, l'a fait au sens de la louange en terminant son chapitre du *Souverain ou de la République*? Pas le moins du monde. Quant à supprimer des leçons nécessaires de peur que le jeune prince ne fût tenté de les appliquer à son aïeul, qu'aurait été cette conduite, sinon faiblesse et prévarication de courtisan? Tout précepte énoncé peut se prendre pour une allusion à qui le viole, et force gens ont lieu de se croire diffamés si l'on se permet de réciter devant eux le Décalogue. Bien des thèses de la *Politique* de Bossuet atteignaient déjà de même, quelque trente ans plus tôt, le père de son élève. Entre son cas et celui de Fénelon, il n'y a qu'une différence, mais considérable : l'un enseigne, l'autre raconte et peint. Or, la malignité a moins vite fait d'appliquer une thèse qu'une ressemblance, et la forme dramatique est de soi plus commode aux allusions. Que voir là, si ce n'est une raison de plus contre le choix de cette forme si attrayante d'ailleurs?

Et c'est où il faut toujours revenir. Quelle que soit la popularité du *Télémaque*, en dépit de ses agréments et du génie littéraire de son auteur, il y avait plus d'inconvénients

(1) Lettre au P. le Tellier, 1710.
(2) Nisard, *Hist. de la littér. franç.*, livre III, ch. XIV, § 8.

que d'avantages à masquer sous une fable, non pas une moralité brève et de détail, mais une doctrine ample et grave par nature. En outre et le goût de l'époque étant donné, cette idée hasardeuse en amenait presque nécessairement une autre, celle d'emprunter la fable à l'antiquité païenne. Or, quoi qu'on pût faire, c'était là compromettre le sujet, c'était le ravaler en l'affublant d'un travestissement trop peu digne. Ecoutez plutôt. « Les dieux d'Homère sont l'opprobre et la dérision de la divinité. » Qui le dit avec cette vigueur? Fénelon lui-même (1) — « J'avoue que les anciens ont un grand désavantage (sur les modernes) par le défaut de leur religion et la grossièreté de leur philosophie... » De qui cet aveu? Du plus ardent admirateur des anciens, de Fénelon encore (2). Pourquoi donc faire tant d'honneur à ces dieux misérables que de les employer comme machine poétique, pédagogique surtout? Pourquoi se donner de gaîté de cœur ce grand désavantage que l'on devait reconnaître aux anciens sur les modernes? Ne semble-t-il pas que, pour justifier nos regrets à l'endroit du *Télémaque*, il suffise de ces deux paroles de l'auteur?

IV

Fénelon homme de lettres, critique, écrivain. — Son *Remerciement à l'Académie* (1693) : tableau des progrès accomplis. — Le *Mémoire* et la *Lettre sur les occupations de l'Académie* (1713) : parties excellentes, exagérations, erreurs. — Les Anciens et les Modernes : la lettre à l'Académie et la correspondance avec Houdard de la Motte. — Le goût de Fénelon souvent exquis, mais compromis par l'extrême vivacité de chaque impression, par l'absolutisme natif du caractère, par le préjugé Renaissance. — Le style de Fénelon. S'il fait contraste avec son âme. — Si Fénelon est un écrivain original, un génie.

(1) *Lettres sur la Religion*, lettre II, ch. II, n° 7.
(2) *Lettre sur les occupations de l'Académie*, x, 9.

Respectons moins l'ordre des temps que la succession logique des choses et suivons jusqu'au bout l'homme de lettres, l'homme de goût, l'écrivain.

En 1693, l'abbé de Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, remplaça Pellisson à l'Académie. « Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! » s'écriait La Bruyère quelques mois plus tard (1). Pour nous, à distance, le discours de Fénelon vaut surtout comme document littéraire, comme proclamation officielle des progrès accomplis dans la seconde moitié du siècle. « ... On n'abuse plus, comme on le faisait autrefois, de l'esprit et de la parole ; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles que pour exprimer toute la force des pensées ; et l'on n'admet que les pensées vraies, solides, concluantes pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition, autrefois si fastueuse, ne se montre plus que pour le besoin ; l'esprit même se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature qu'on le prenne pour elle. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination ébouissante ; on le réserve pour un génie réglé et correct qui tourne tout en sentiment, qui suit pas à pas la nature toujours simple et gracieuse, qui ramène toutes les pensées aux principes de la raison, et qui ne trouve beau que ce qui est véritable. » Telle est bien en effet l'œuvre accomplie, l'œuvre de Molière et de Boileau de Racine et de La Fontaine, d'ailleurs merveilleusement aidée et mise en train par les Corneille, les Pascal et les Bossuet. Ne croyez-vous pas entendre la jeune école, la seconde génération de maîtres, affirmer son triomphe, non pas sur la première d'où elle procède, mais sur cette épo-

(1) Fénelon prit séance le 31 mars, et La Bruyère le 15 juin.

que de goût faux ou hésitant, sur cette pléiade d'esprits médiocres ou hasardeux, sans vigueur ou sans équilibre, d'où les premiers créateurs avaient eu l'immense mérite de se démêler ?

Vingt ans plus tard (1713), l'Académie, toujours un peu en peine de savoir que faire, le demandait officiellement à chacun de ses membres. La réponse de Fénelon fut jugée digne de la publicité. Remaniée, étendue pour la circonstance, elle devint la célèbre *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel, sur les occupations de l'Académie* (1714). Œuvre étonnante de fraîcheur d'esprit et de souplesse d'âme, quand on songe que l'auteur avait soixante-trois ans et qu'avec le duc de Bourgogne, mort en 1712, il venait de perdre toute espérance terrestre. Œuvre d'ailleurs pleine d'intérêt, sorte de testament littéraire de cet esprit si délicat et si noble, mais quelquefois, il faut bien l'avouer, si peu sûr.

Fénelon veut que l'on achève le Dictionnaire (1). Il souhaite que l'Académie provoque et encourage la composition d'une grammaire, d'une rhétorique, d'une poétique, de traités spéciaux sur la tragédie, la comédie et l'histoire. Ce qu'il cherche en tout, c'est l'affermissement et le développement de ce progrès célébré par lui-même le jour de sa réception académique. Son idéal en éloquence, en histoire, en poésie, au théâtre, c'est la clarté, la simplicité, le naturel, la parole exactement mesurée aux impressions et les impressions à leur objet ; la parole employée, moins à la manière de Cicéron, comme un ornement et une parure, qu'à celle de Démosthène, comme le vêtement dont un homme modeste fait usage seulement pour se couvrir. Qui ne connaît ce beau parallèle, une des pages les plus achevées

(1) Il s'agit de la seconde édition, laquelle parut en 1718.

du maître? « Art infini, magnifique éloquence » d'une part; de l'autre, « rapide simplicité : » voilà bien les deux grands orateurs antiques. En les admirant tous deux, mais en préférant le plus simple, le plus désintéressé de toute gloriole oratoire, Fénelon nous fait entendre l'oracle même du goût.

Il ne pouvait pas vanter moins la poésie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de ces âmes souples, fortes, pondérées, assez ouvertes à l'impression des objets pour devenir incapables du jeu d'esprit, de l'enjolivement littéraire, mais d'ailleurs assez maîtresses de l'impression même pour l'arrêter à la mesure du naturel, du raisonnable, de l'humain. Pondération, mesure : on voudrait admirer toujours chez l'éloquent panégyriste des anciens cette qualité souveraine qu'il goûte si bien chez eux. Il y faut renoncer quelquefois et la *Lettre à l'Académie*, en particulier, trahit dans cet esprit supérieur certaines lacunes, quelque pente à l'excès et à la chimère.

Quoi d'étrange, par exemple, s'il juge notre langue pauvre, lui qui réclame « un terme simple et propre pour exprimer chaque objet, chaque sentiment, chaque action?» Mais cela même est il pratique? est-il possible? Et le vocabulaire ne devient-il pas infini? Encore est-ce trop peu. « Je voudrais même plusieurs synonymes pour un seul objet. » Qu'est-ce à dire? S'agit-il de synonymes approchants, de mots présentant un fond commun de sens, avec des nuances diverses? Mais alors l'objet n'est plus un; le voilà multiple comme les nuances, comme les mots. Veut-on des synonymes parfaits? Veut-on plusieurs termes qui disent absolument la même chose? A quoi bon? Tous sont de trop, excepté un, et par suite, la synonymie parfaite entre deux mots ne fut jamais et ne peut être qu'un accident transitoire. L'un d'eux, peu importe lequel, prévaut de bonne heure, et dès lors l'autre disparaît ou change d'acception. Mais en outre,

pourquoi demander à la langue cette richesse encombrante, impossible ? C'est que « toute circonlocution affaiblit le discours. » Eh bien ! non, pour s'être fait trop universel, le principe devient contestable. Lente et gauche sous la plume des médiocres, la circonlocution a quelquefois une force à elle, où n'atteindrait pas un terme unique. Elle atteste le labeur de l'esprit et sa nature même ; — labeur ingénieux, contournant une notion complexe et délicate pour s'essayer à y pénétrer, comme on reconnaît une côte avant de prendre terre ; — nature imparfaite et impuissante, mais qui est la nôtre et que Fénelon en particulier honore trop pour refuser de s'y tenir.

Chimère encore, ces mots composés qui rappellent les essais malheureux de Ronsard ; chimère, et périlleuse cette fois, la facilité si large de créer des termes ou d'en emprunter aux autres peuples. Fénelon ne voit à l'encontre qu'une question de gloriole nationale, une « jalousie » qui devient puérile quand il ne s'agit que de « la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air. » Or il y va de bien plus, de l'unité de la langue ; et cette liberté du néologisme ne tarde pas à menacer la précision même des idées. L'illustre auteur n'en serait que trop convaincu s'il revivait parmi nous.

S'il est parfois chimérique, il lui arrive plus souvent peut-être d'excéder dans ses jugements par vivacité d'impression ou logique à outrance. Il aime de passion la simplicité grecque, et c'est fort bien fait à lui. Mais n'en vient-il pas à ne plus savoir goûter assez la force et la majesté romaines? De là, ses sévérités pour Tacite, pour Corneille aussi. Par exemple, est-il vrai qu'Auguste, dans *Cinna*, ouvre en termes trop pompeux la délibération du second acte? Il semble que Fénelon ne tienne aucun compte ni de l'idéalisation nécessaire au théâtre, ni surtout de l'intention

actuelle du personnage. Si Auguste parle magnifiquement de l'empire, ce n'est que pour accuser mieux son dégoût. De même Térence — un pur Grec dans ses comédies latines — est charmant de naturel et de grâce ; mais ne saurait-on lui rendre hommage sans accuser Molière de forcer les caractères et le ton? Comment Fénelon ne voit-il pas dans les vives peintures du poète français et dans l'opulence de sa verve l'explosion légitime et toute scénique de cette *vis comica*, de cette vie intense et passionnée qui manque à l'auteur de l'*Andrienne* et du *Phormion?* Comment préfère-t-il un romancier agréable à un comique de race et que lui-même a déclaré grand?

Enfin l'on conçoit qu'aimant le naturel, il aime l'aisance, qu'il souffre de tout ce qui gêne ou menace, en poésie surtout, la libre souplesse de la parole, c'est-à-dire du sentiment et de la pensée. On peut lui accorder, sauf réserves, qu'après les hardiesses folles de Ronsard, la réaction de Malherbe a quelque peu excédé en sens contraire. Mais il excède lui-même, et non sans péril, quand il veut la rime plus facile et l'inversion plus hardie. « En relâchant un peu sur la rime on rendrait la raison plus parfaite. » Est-ce bien assuré? Ne poussez pas à l'idolâtrie le culte de l'assonance riche ; n'attribuez pas à la rime, comme ont fait quelques excentriques de nos jours, la vertu d'engendrer la pensée (1). A cela près, Boileau a dit vrai et l'expérience est avec lui. Chez le poète qui prend son art au sérieux, la rime « sert et enrichit » la raison en l'obligeant à ne se point contenter du premier tour et du premier mot qui se présentent.

« On a cherché le difficile plutôt que le beau, » dit encore Fénelon au sujet de notre construction française, trop

(1) Par exemple Théodore de Banville dans son *Petit traite de poésie française*.

inflexible, selon lui, dans sa raideur logique. Dites plutôt que la difficulté même, quand elle reste modérée, nous est une condition pour rencontrer le beau à coup sûr. Dites que la clarté est le premier bien de l'esprit français, de l'esprit humain lui-même, et que, si notre construction française nous le garantit tout d'abord, les élans de l'imagination passionnée n'en sont pas nécessairement compromis. Dès le temps où Fénelon écrivait à l'Académie, Racine et La Fontaine à tout le moins l'attestaient pour la poésie, comme, pour la prose, Pascal, Bossuet, La Bruyère et Fénelon lui-même.

En ce temps-là aussi, la querelle des anciens et des modernes durait encore. Ne s'attendrait-on pas à voir l'auteur du *Télémaque* prendre hautement parti pour les premiers? — Mais non; ce disciple parfois trop fervent de l'antiquité se fait ici d'une circonspection rare, pose nombre d'excellents principes et ne conclut pas. Impartialité évasive, a-t-on dit, et démentie par tout le corps de la lettre, lequel est un plaidoyer perpétuel en faveur des anciens (1). Je n'y contredis pas; mais cela n'enlève rien à la généreuse sagesse de ces dernières pages, sur lesquelles je n'insiste pas du reste, n'ayant guère fait que les résumer à propos du rôle militant de Boileau (2). Où Fénelon se dérobe et le plus spirituellement du monde, c'est dans sa brève correspondance de 1713 et de 1714 avec ce pauvre Houdart de La Motte, l'ennemi des anciens et des vers, le traducteur coupable d'avoir réduit l'*Iliade* en douze chants, ce qui, disait méchamment J.-B. Rousseau, l'allongeait précisément du double. Sur ce bel ouvrage, rien de joli comme les réticences malicieuses du prélat; mais l'abréviateur d'Homère

(1) H. Rigault, *Querelle des anciens et des modernes*, troisième partie, ch. III.

(2) Voir chapitre Ier du présent livre, § 3.

n'y vit que pur éloge. D'ailleurs il triomphait des concessions beaucoup trop larges qu'on lui faisait à l'encontre de notre versification française, et lui-même en venait à la défendre, comme donnant, quand elle réussit, « l'étonnement agréable » qui suit la difficulté vaincue. Quoi! rien autre chose? Et ne souffre-t-on pas en voyant un Fénelon se mettre dans le cas d'être une fois redressé par un La Motte?

Il faut donc bien en convenir : le goût du maître, ce goût si vanté, n'est pas toujours infaillible. Pourquoi? Si le goût n'est que la résultante et comme la fleur de toutes les puissances de l'âme, que manque-t-il à cette âme exquise? Cherchez plutôt par où elle excède, et bientôt vous la verrez çà et là trop vive à l'impression du moment, trop arrrêtée dans chaque vue de détail. Vous la surprendrez à perdre un peu celle de l'ensemble, ce qui la fera par moments flotter d'un extrême à l'autre, et jusqu'à paraître se contredire. On l'a finement noté, par exemple à propos de la *Lettre à l'Académie* et de la question des anciens (1). Faites encore votre deuil de la légende, et à cette vivacité absorbante de chaque impression joignez quelque chose d'entier, d'absolu, dans l'esprit, voire même dans le caractère. Voilà pour le faire abonder en son propre sens, pour diminuer sa largeur de compréhension et l'exposer à forcer les meilleures thèses. Ainsi poussera-t-il le goût du sobre et du simple, jusqu'à proscrire en tout et partout l'ornement, sans prendre assez la peine de distinguer celui qui n'est que parasite et celui qui serait utile, bien que non pas indispensable. Ainsi dira-t-il : « Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut rien en ôter sans couper dans le vif. » L'arrêt semble sévère ; c'est concevoir bien rigoureusement l'unité que de la réduire de la sorte au né-

(1) H. Rigault, *La Querelle des anciens et des modernes*, troisième partie, ch. III.

cessaire absolu. Et Fénelon n'aurait-il pas été bien empêché d'accorder ce principe avec son culte pour Homère? Car il faut une vraie fascination d'enthousiasme pour oser, comme Boileau, proclamer que, dans l'*Iliade*,

Chaque vers, chaque mot court à l'événement (1).

Impressions trop vives, esprit trop absolu : quelle force, quelle raideur exclusive, intransigeante, n'empruntera pas de là un préjugé d'éducation, s'il se rencontre! Fénelon a été nourri dans les principes artistiques et littéraires de la Renaissance; il y est entré, il s'y est établi avec son ardeur et sa ténacité natives; il y gagne, le fâcheux honneur d'avoir, autant et plus que personne, concouru à maintenir chez nous la routine mythologique, cette plaie de nos lettres nationales pendant trois siècles, de Ronsard à Chateaubriand (2). Etrange alliance d'une imagination quasi grecque et païenne, par habitude et par costume, avec une intelligence de théologien, un cœur de prêtre et un tempérament de Français. L'esprit français, le bon, est fait de précision, de vigueur pratique à la romaine, autant pour le moins que de grâce et de finesse helléniques. Voilà pourquoi, en littérature pure, Fénelon, à force d'être Grec, cesse de le représenter complètement.

J'ai dit en littérature pure; et je l'entends d'une partie de ses théories et jugements littéraires, d'une partie, celle-là fort minime, de sa manière d'écrivain. Quand il n'est plus hanté par la formule homérique, c'est-à-dire partout ailleurs que dans une moitié du *Télémaque* et dans certaines

(1) Ce n'est là qu'un *ad hominem* valable pour les contemporains de Fénelon, mais non plus à notre époque où l'on argumente précisément du peu d'unité de l'*Iliade* pour établir qu'elle n'est pas d'un seul auteur.

(2) Notons encore ses erreurs de goût en architecture. Cet esprit tout grec est invinciblement fermé aux beautés religieuses du style gothique. Nul doute que, s'il eût pu voir la Madeleine, il ne l'eût hautement préférée à Notre-Dame.

compositions légères écrites pour son élève; quand il donne à ses propres sentiments leur expression directe et naturelle; il est et reste le dernier maître du beau français de l'époque. Sa langue est pure, souple, étendue, grandiose ou familière sans effort et selon l'objet. Peut-être même pourrait-elle intéresser un spécialiste, comme transition assez manifeste entre le dix-septième siècle et le dix-huitième, le meilleur, s'entend. Du premier elle garde, semble-t-il, la netteté, la franchise sobre et grave; du second elle a déjà l'allure facile et preste, quelque chose qui sent la causerie et son abandon sans négligence. Ce n'est plus la sérénité majestueuse de Bossuet; ce n'est pas la spirituelle pétulance de Voltaire; mais ai-je tort d'y retrouver de beaux vestiges de l'une, avec un certain pressentiment de ce qu'il y a de louable dans l'autre?

Quant au style, on s'est risqué à le supposer en contradiction avec l'âme (1). Non, vraiment. L'âme a fait le style, comme elle a été faite elle-même par la nature, par l'éducation du gentilhomme et du prêtre, par les circonstances, par la vertu. Mêmes alliances de part et d'autre, mêmes contrastes. L'âme a des ressources infinies, de belles parties de l'orateur et du poète; le style en sera la vive image, ample, abondant, gracieux, puis, parfois et comme à l'improviste, éclatant en traits de précision et de vigueur. L'âme est vive, mobile, impressionnable; il y a de l'artiste, on oserait dire de la femme, dans ce tempérament si viril d'ailleurs et si fort; le style suivra, montant ou descendant avec une rapide souplesse toute la gamme des sentiments humains. — Est-ce donnatif, éducation, politesse aristocratique et vertu sacerdotale? L'âme, haute et fière, est, par d'autres côtés, simple et douce; même on la

(1) Brunetière, *Nouvelles Études critiques*, p. 53, 1882, in-18.

jugerait appliquée de préférence à se montrer telle. Or, on la retrouve bien telle dans l'aisance noble et le naturel distingué du style, dans sa spontanéité aimable, un peu prodigue et redondante par endroits, dans ce *molle atque facetum* justement vanté des anciens, dans cette « belle mollesse (1) » qui n'a rien de commun avec la mollesse pure et simple, n'étant que le naturel exquis, le flux facile et paisible de la pensée. L'écrivain est-il original? « Il est unique, » dit l'un (2). « L'originalité lui manque, » dit un autre (3), et je m'explique ces disparates, bien qu'inclinant à l'affirmative ; car il est vrai qu'il ne saisit et ne surprend guère ; mais l'originalité, mais la puissance supérieure — c'est tout un — gît-elle à surprendre et à saisir? Fénelon n'est-il qu'un talent infiniment distingué? A-t-il droit au titre de génie? Comme penseur et docteur, non sans doute ; il lui manque le sens toujours ferme et sûr. Comme écrivain, pourquoi non? Quand sa pensée est juste, ne pousse-t-il pas à un degré transcendant la puissance de concevoir et de rendre? Qu'on le conteste, à la bonne heure! c'est affaire d'appréciation libre. Mais du moins qu'on ne lui refuse pas le génie à raison de sa perfection égale et soutenue. L'inégalité, la rudesse, l'imperfection, sont-elles donc des conditions nécessaires à la grandeur?

(1) Voltaire lui dit dans le *Temple du goût* :

J'estime fort votre style flatteur
Et votre prose encor qu'un peu traînante.

Selon Chateaubriand parlant par la bouche de Chactas, « il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle *longueur de grâces* (*sic*) qu'aucune expression ne peut rendre. » (*Les Natchez*, VII.) Ce mot, qui ravit Sainte-Beuve (*Lundis*, II, 21), ne me présente pas, je l'avoue à ma honte, un sens bien précis.

(2) Brunetière.

(3) E. Faguet.

CHAPITRE III

Fénelon homme d'Église.

I

Le quiétisme : Molinos, madame Guyon. — Si Fénelon a jamais été quiétiste. Erreurs de son livre, orthodoxie de son intention et de sa pensée intime. — Rappel sommaire des faits. — Bossuet et Fénelon, leur fort et leur faible à tous deux. — Les écrits pour la défense des *Maximes des saints* font l'un des chefs-d'œuvre littéraires de Fénelon ; sa soumission fait sa meilleure gloire. — Immense bienfait dans l'institution de l'infaillibilité ecclésiastique.

J'ai tout dit, ou à peu près, sur le Fénelon des lettrés purs, sur le Fénelon des manuels scolaires. Cependant combien d'autres personnages demeurent en lui, qui relèvent principalement de la critique religieuse ou politique, mais aussi de l'histoire littéraire entendue avec une raisonnable largeur ! Soit le mystique tout d'abord et le directeur des âmes. Si je les unis dans un même cadre, je ne prétends que mieux accuser un contraste. Le mystique est peu sûr ; l'Église l'a condamné, ou plutôt le livre où il insinuait de fait un quiétisme qu'il se figurait combattre. Le directeur, au contraire, ne laisse voir qu'orthodoxie parfaite, précision, netteté, vigueur pratique. En les étudiant tous deux, nous rencontrerons en chemin le pressant

adversaire du jansénisme; excellente occasion de lui rendre l'hommage qu'il mérite et qu'on lui conteste pour d'assez étranges motifs.

C'est dans la controverse du quiétisme que l'archevêque de Cambray donne toute sa mesure de dialecticien, de polémiste, d'écrivain même, et contraint Bossuet d'avouer qu'il a « de l'esprit à faire peur. » C'est là surtout qu'il rencontre la grande lutte, la grande crise de sa vie morale et surnaturelle. On connaît mal un écrivain si l'on ignore son âme, et l'on sait trop peu de chose de l'âme de Fénelon avant de l'avoir vue rayonner sous cette épreuve comme le fer étincelle sous le marteau. D'ailleurs il n'est critique profane qui ne se jette au travers de ces questions avec plus d'intrépidité que de compétence, et le lecteur chrétien a besoin qu'on le prémunisse contre des appréciations bien téméraires quelquefois. Ajoutons qu'il s'honorerait peu en faisant profession de ne rien entendre à ces matières ou, chose encore pire, en s'attribuant le privilège de les ignorer.

L'union de l'âme avec Dieu, qui est le terme de la religion, sinon la religion même, est susceptible de deux degrés. Elle se fait communément par la méditation et la prière, en un mot, par l'action normale des puissances naturelles appliquées à Dieu comme à leur objet. Mais il résulte aussi de l'expérience des saints et de l'enseignement de l'Église, que certaines âmes d'élite peuvent être élevées, par moments du moins, à une sorte d'union supérieure, où leur activité naturelle, sans jamais être anéantie, n'a plus guère d'autre exercice actuel que de recevoir les communications divines, à peu près comme l'œil reçoit les images et l'oreille les sons. Oraison passive, oraison de silence, de quiétude : ainsi a-t-on justement nommé ces états transcendants dont le quiétisme n'est que l'exagéra-

tion et la parodie. Si d'autre part, l'union à Dieu commence par la connaissance, elle s'achève par l'amour, et l'amour est d'autant plus noble et parfait qu'il se détache plus de tout intérêt personnel. Mais jusqu'où pareil détachement est-il possible? Je suis tenu d'aimer Dieu à raison de son excellence intime et pour lui-même : c'est proprement la vertu de charité. Je ne suis pas moins tenu de l'aimer comme mon bien suprême et pour en jouir : c'est la vertu d'espérance. Jusqu'où le premier de ces deux amours peut-il monter sans détruire le second? Comment, dans les âmes saintes, la charité consommée s'accorde-t-elle avec l'espérance toujours obligatoire? Questions graves, infinies en conséquences, et Bossuet n'avait pas tort d'estimer qu'il y allait de la religion tout entière. Questions délicates d'ailleurs, où l'imagination a vite fait de s'éblouir et la présomption de s'égarer.

Ç'avait été le malheur de Molinos condamné en 1687 par Innocent XI (1). Ce prêtre espagnol, établi à Naples, y prêchait une sainteté de sa façon. Plus de sacrements ni de bonnes œuvres; plus d'espérance ni de crainte ; plus d'exercice des puissances de l'âme. Que restait-il? Une contemplation passive, continue, tenant lieu de tout le reste et même innocentant jusqu'aux actes les plus coupables. Molinos n'était pas le premier qu'une chimère de perfection menait droit à la licence des mœurs.

Autre était le quiétisme de Madame Guyon (2). Un acte continu et invariable de contemplation, excluant toute idée distincte, soit des attributs de Dieu, soit de Jésus-Christ même, et dispensant en outre de renouveler les actes essentiels de la piété chrétienne: telle est, en substance, la perfection enseignée par cette égarée de bonne

(1) Molinos (1627-1696).

(2) Madame Guyon (Jeanne Bouvier de la Mothe 1648-1717).

foi et de conduite irréprochable, qui se croyait appelée du ciel à diriger et à dogmatiser. La pratique du christianisme compromise, Jésus-Christ le Dieu-Homme, le Médiateur, presque mis à l'écart sous prétexte d'aller à Dieu plus droit et plus vite : rien qu'à ces deux traits on voit le péril. Il était moins manifeste, paraît-il, dans les entretiens de la visionnaire que dans ses écrits, et Fénelon, nous le savons de lui-même, tomba sous le charme pieux des entretiens au point de ne regarder pas d'assez près au reste, expliquant par des impropriétés de langage, bien naturelles chez une femme, ce qui aurait dû lui ouvrir les yeux sur le fond de la doctrine.

Cette doctrine, l'a-t-il jamais adoptée pour son compte? Fut-il jamais quiétiste? Hâtons-nous de dire que non. Et qui le prouve? Sa parole tout d'abord, que rien ne nous autorise à démentir; puis la conduite de l'Église, qui en condamnant son *Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure*, n'a jamais censuré les volumineux écrits qu'il composa pour défendre ce livre et justifier ses sentiments personnels. Que relève et condamne le Pape Innocent XII dans les vingt-trois propositions extraites des *Maximes des Saints?* La possibilité sur terre d'un état de pur amour excluant de fait l'espérance et la crainte ; — la possibilité de faire à Dieu par pur amour le sacrifice transitoire mais absolu du salut éternel; — celle de certains états d'âme où le souvenir de Jésus-Christ s'éclipserait pour un temps et où demeurerait suspendu l'exercice des vertus chrétiennes. Or, ces erreurs se lisaient-elles formellement dans les *Maximes des Saints?* Non. S'y trouvaient-elles implicites? Ç'avait été toute la question : question de fait dogmatique surtout, question longuement débattue à Rome même, question à propos de laquelle l'auteur avait soutenu en toute vigueur et liberté l'ortho-

doxie de son livre. Finalement, l'Église lui donna tort, et il se soumit sur le point unique où il avait lieu de se soumettre ; il crut, en s'inclinant devant la parole infaillible, que, par une faiblesse de vue possible aux plus grands hommes, il avait, sans le vouloir, insinué réellement une doctrine qu'il se figurait avoir combattue. Là est toute son erreur et toute la portée de la censure qui l'atteignit.

Mais les attaques récentes nous obligent d'insister. A entendre le dernier et le plus âpre des adversaires de Fénelon (1), la simple et parfaite soumission du condamné est pure légende (page 632) ; sa soumission réelle présente un caractère ambigu (p. 635) ; peut-être fut-elle un rôle, qu'il soutint d'ailleurs en artiste éminent (p. 633). Pourquoi ne pas dire nettement que Fénelon mentit à l'Église, qu'il fut hypocrite au moins à demi? « Quant à son livre, il en a fait le sacrifice ; mais de sa doctrine point » (p. 635). C'est la thèse de tout ce chapitre, vraiment pénible à lire, mais, j'en demande pardon au critique, beaucoup moins probant et décisif.

Fénelon n'a rien sacrifié de sa doctrine. — Quelle doctrine ? — Celle que le Pape déclarait objectivement contenue dans son livre? — Celle de ses explications et apologies subséquentes? — Celle qu'il tenait lui-même dans l'intime du cœur, et dont ses écrits pouvaient, comme il arrive à tout homme, n'être ici ou là qu'une expression inexacte, infidèle? On confond perpétuellement ces trois choses, pourtant fort distinctes et, par suite, on donne à la censure pontificale une extension qu'elle n'eut jamais.

Où donc est le sacrifice doctrinal que Fénelon refuse à l'Église? — Maintient-il l'orthodoxie des vingt-trois propositions censurées? Mais il les tenait pour fausses avant la

(1) L. Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, livre VIII, chap. III, tome II, p. 631 et suiv.

censure. — Comme les jansénistes, se rabat-il du droit sur le fait? Nie-t-il qu'elles soient réellement implicites dans les *Maximes des Saints*? Hasarde-t-il des explications nouvelles? Se retranche-t-il dans un « silence respectueux? » Non; il se condamne expressément et dans les mêmes termes que le Pape. — Croirons-nous que c'est là pure attitude, politique pure? Qui nous l'a dit? Qui pourrait nous le dire que Dieu? Et quel prétexte Fénelon nous donne-t-il à voir en lui un hypocrite formel?

Il ne renonce pas à ses explications antérieures. Ce n'est pas merveille, puisque personne ne le lui demande. Le Roi peut bien les déclarer supprimées (1), mais en vérité de quoi le Roi se mêle-t-il? L'Église, seule compétente, n'exige rien; Fénelon n'a donc rien à faire. Peut-être aussi demeure-t-il persuadé que, dans toute la controverse, M. de Meaux amoindrit le rôle éminent de la charité parfaite. Mais que fait à sa soumission personnelle une opinion, fondée ou non fondée, qu'on le laisse maître de garder s'il la croit juste? En donnant à M. de Meaux gain de cause sur le fond, l'Église n'a pas plus sanctionné tous ses dires qu'elle n'a réprouvé les apologies venues de Cambray (2).

(1) Déclaration du Roi pour l'acceptation du Bref de condamnation.

(2) De bons juges estiment aujourd'hui que, dans cette polémique, la doctrine de M. de Meaux n'est pas de tout point irréprochable. « Bossuet, à la différence du commun des théologiens, n'admettait pas même d'*acte* de pur amour et n'avait souscrit qu'avec peine aux *Trente-quatre articles d'Issy*... La doctrine de l'amour pur *comme état habituel* pouvait et devait être condamnée; mais peut-être la doctrine de l'amour intéressé seul, si elle avait eu contre elle les mêmes influences, l'aurait-elle été plus encore; et finalement la doctrine de l'amour pur *comme acte*, qui, au dire de Bossuet, était au fond de cette controverse, demeura la doctrine courante de la théologie... » (M. Brugère, de la Société de Saint-Sulpice *Tableau de l'histoire et de la littérature de l'Église*, p. 1085. Lithographie Chauvin.) Ce que pense, et non pas seul, un auteur dont l'orthodoxie n'est point suspecte, pourquoi Fénelon n'aurait-il pas eu le droit de le penser?

Mais enfin l'archevêque ne rétracte pas sa pensée intime, et l'on prie tout le monde de lire, afin de s'en convaincre, une de ses lettres à son agent à Rome, l'abbé de Chanterac (1). Hélas! avec quels yeux l'a-t-on lue soi-même, pour s'écrier : « Il n'y a pas ici de chrétien; il n'y a qu'un homme outré de sa défaite et tourmenté d'ambition; et qui ne pèse rien que l'opinion du monde. » (P. 640). J'étudie cette lettre, si étrangement comprise par l'honorable critique, et j'y trouve ceci. A tort ou à raison, peu importe, Fénelon croit savoir que ses plus ardents adversaires, non contents d'assurer la doctrine, veulent accabler la personne; qu'ils prétendent tirer de lui l'aveu et la rétractation d'un réel quiétisme d'esprit et de cœur. Le croyant, il proteste et il écrit :

« Je n'ai jamais pensé les erreurs qu'ils m'imputent. Je puis bien, par docilité pour le Pape, condamner mon livre comme exprimant ce que je n'avais jamais cru exprimer ; mais je ne puis trahir ma conscience pour me noircir bassement moi-même sur des erreurs que je ne pensai jamais... Le Pape entend mieux mon livre que je n'ai su l'entendre ; c'est sur quoi je me soumets. Mais, pour ma pensée, je puis dire que je la sais mieux que personne; c'est la seule chose qu'on peut prétendre savoir mieux que tout autre, sans présomption. Je ne puis donc ni dire ce qui n'est pas et que ma conscience rejette, et je n'ai garde de dire jamais rien d'équivoque à cet égard (2). »

(1) « Il y a une autre lettre, du 3 avril (1699), écrite par Fénelon à son « très cher abbé, » que nous voudrions qu'on lût tout entière. » (L. Crouslé, *loc. cit.*, p. 637.)

(2) Fénelon à l'abbé de Chanterac, 3 avril 1699. — En 1710, onze ans plus tard, le protestant écossais Ramsay, par lui converti après six mois de conférences, lui avouait à genoux un dernier scrupule. Comment Fénelon avait-il pu se soumettre de cœur sans condamner la charité parfaite? Et le grand archevêque lui répondit en l'embrassant : « L'Eglise n'a point condamné le pur amour en condamnant mon livre... Mon livre

Est-ce là ce qui fait scandale ? Cependant Fénelon est dans son droit ; il connaît ceux de la sainte Église ; il la sait également incapable de les outrepasser et de les laisser périr. Elle est infaillible à définir le dogme et le fait dogmatique, infaillible à formuler les articles de la créance et à noter dans leur sens vrai les écrits ou enseignements qui s'en écartent ; elle n'a jamais prétendu l'être à pénétrer le secret de la conscience individuelle ; elle n'en juge que sur l'aveu de chacun. Dieu lit seul immédiatement et à coup sûr dans ce fond, dans cet intime, et si les saints entrent quelquefois en participation du privilège divin, c'est là une récompense exceptionnelle, un miracle ; ce ne fut jamais un attribut officiel et comme un département de la souveraineté ecclésiastique. Dès lors, que reprocher à Fénelon? L'Église lui a dit : « Vos *Maximes* sont hérétiques dans leur sens obvie ; » et il s'est incliné. D'autres voudraient, il le croit du moins, lui faire avouer qu'il l'a été lui-même de pensée et d'intention. Il atteste qu'il n'en est rien ; il sait que l'Église ne dira pas le contraire, qu'elle ne pourrait même pas le dire, n'ayant pas mission pour cela. Ici encore on cherche les traces d'une révolte. Encore une fois, où sont-elles ?

D'ailleurs un fait est là, qui étonne et gêne visiblement les critiques. Cette soumission, qu'ils jugent incomplète sinon feinte, l'Église s'en contente, elle la loue et, de leur aveu même, le condamné lui reste aussi cher pour le moins et aussi considérable que l'accusateur. D'où vient ce résultat étrange ? Comment la défaite se tourne-t-elle ainsi et du premier coup en triomphe moral? Accusera-t-on l'Église

ne vaut rien. Je n'en fais aucun cas. C'était l'avorton de mon esprit et nullement le fruit de l'onction de mon cœur. Je ne veux pas que vous le lisiez. » (Ramsay, *Vie de Fénelon*, 1723, t. II, p. 723.) Est-ce toujours l'obstination et la révolte qui parlent ici?

elle-même d'aveuglement ou de duplicité politique? En tout cas, on est plus sévère que ceux auxquels il appartenait de l'être et il va de soi que pareil rôle embarrasse; il est en effet singulier.

Tout à l'heure et au risque de déplaire à une autre classe d'esprits, j'avouerai que, dans ce grand duel théologique, Bossuet me paraît de tout point supérieur. Il importait d'autant plus de maintenir au vaincu la gloire finale de sa soumission, non par raison de sentiment et comme une tradition édifiante, mais bien par conviction motivée et comme une évidence morale à laquelle on n'oppose qu'une confusion perpétuelle et des interprétations fort contestables.

Ce point capital une fois rétabli, je suis plus à l'aise pour rappeler brièvement l'historique du débat : Madame Guyon rencontrant Fénelon dans la société des Beauvillier, et le ravissant par la haute piété de son langage, puis introduite à Saint-Cyr par Madame de Maintenon elle-même; cependant ses idées bientôt devenues suspectes et soumises au jugement de Bossuet, « le dictateur de l'épiscopat et de la doctrine (1); » les conférences d'Issy entre M. de Meaux, M. de Châlons (Noailles) et le célèbre M. Tronson de Saint-Sulpice, les trente-quatre articles rédigés sur ces hautes matières et signés de Fénelon lui-même. A ce moment (juillet 1695), on peut croire la question vidée; le précepteur, nommé archevêque, est sacré par Bossuet; à peine leur amitié aura-t-elle été assombrie d'un léger nuage; tout semble fini.

Tout commence au contraire. Malgré ses promesses à Bossuet, Madame Guyon dogmatise de plus belle jusqu'à son emprisonnement par ordre supérieur. Pourquoi Fénelon

(1) Le mot est de Saint-Simon.

s'obstine-t-il à la défendre? Pourquoi refuse-t-il son approbation épiscopale à l'*Instruction sur les états d'oraison*, que va publier Bossuet en commentaire des articles d'Issy? Il ne veut pas, dit-il, souscrire à la condamnation outrée d'une innocente et se diffamer du même coup (1). Est-ce excès de générosité? M. de Cambray n'est-il pas, sans trop s'en rendre compte, devenu moins humble que n'était l'abbé de Fénelon? S'exagère-t-il la tendance instinctive que pourrait avoir Bossuet à le traiter encore, lui archevêque, en inférieur, presque en écolier? Tout cela est possible, mais Dieu seul, je crois, pourrait dire quelle est la part de tout cela dans la première rupture.

En effet la rupture approche. Fénelon écrit de son côté sur les questions en litige, et un malentendu fait que son *Explication des Maximes des Saints* paraît six semaines avant le livre de Bossuet qu'il a refusé d'approuver sur épreuves. Les *Maximes* sont dénoncées par Bossuet à Louis XIV qui les défère au Saint-Siège, auquel d'ailleurs Fénelon les a déjà soumises. Le Roi interdit à l'archevêque d'aller se défendre lui-même devant le Pape et le relègue dans son diocèse (août 1697). C'est déjà la disgrâce, et la lutte doctrinale ne fait que s'ouvrir; elle va se dérouler sur deux théâtres à la fois.

Car tandis que, à Rome, les examinateurs se partagent pendant une année entière sans pouvoir conclure (2), de

(1) Lettre à Madame de Maintenon, 1696.

(2) « Etrange tribunal que cette cour... qui passait pour agir par inspiration divine, et où jouaient sans cesse tous les ressorts humains! » (Crouslé, *op. cit.*, t. II, p. 262.) — Je lis ailleurs : « ... dans l'Eglise il (Fénelon) ne voit que le pape, une autorité surhumaine dont on sollicite et se dispute les oracles par des moyens fort humains. » (P. 360.) — Cet étonnement, ce demi-scandale tiennent à une conception inexacte de l'infaillibilité ecclésiastique. Non, jamais parmi nous, cette infaillibilité n'a passé pour *inspiration divine;* elle n'est qu'une pure et simple *assistance*. Le Pape n'est point d'office le prophète de la loi nouvelle, parlant sous la dictée sensible

son côté, Bossuet porte la question devant le public français. « Insinuez, » écrivait-il au triste neveu qui le représentait à Rome, « insinuez qu'il sera utile de deçà (en France), pour y préparer la voie à la décision, de faire paraître des récits forts où l'on instruise le peuple de l'importance de la chose, toujours en marquant le respect convenable au Saint-Siège et l'attente de son jugement (1). » Gallicanisme presque naïf, mais sans doute aussi passion de vaincre ! Le grand homme ne voyait pas que cette phrase voulait dire : « Persuadez au Pape de trouver bon qu'on lui force la main. » Quant à Fénelon, il eût estimé tout naturel que le Saint-Siège imposât silence aux deux parties (2), et il n'avait pas tout à fait tort quand il s'éton-

et miraculeuse de Dieu. C'est un homme que Dieu préserve de décider à faux dans l'exercice du souverain magistère, mais qui doit élaborer ses décisions par l'effort humain et sous les conditions humaines : étude personnelle, hésitations, attente, consultations, discussions et sollicitations contradictoires. En outre, ses conseillers étant des hommes, il se peut toujours que le préjugé, la passion, l'intrigue même s'introduisent avec eux dans les congrégations et les conciles. La seule chose impossible en vertu des promesses de Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est que de ces agitations, de ce chaos, sorte jamais une définition souveraine qui ne soit pas la vérité. Quand la conviction s'est faite dans l'esprit du Juge suprême, quand il a résolu de l'imposer aux consciences, il pense et dit nécessairement le vrai, parce que, dans l'accomplissement de cette fonction, Jésus-Chrit et l'Esprit-Saint sont avec lui jusqu'à la consommation des siècles. Cela suffit et l'Eglise, qui se connaît, ne prétend rien au delà. Quant aux orages qui ont pu précéder l'heure décisive, il en reste précisément ce qui reste du bruit et de la fumée d'une bataille.

Il peut d'ailleurs sembler curieux d'entendre M. Crouslé lui-même reconnaître, jusqu'à un certain point, ce que, dans ces sortes de procès théologiques, on appelle le quart d'heure du Saint-Esprit. Selon le critique, à partir d'une certaine date (8 mars 1699), « le Pape montra de la suite et de la fermeté. Il prit à cœur de justifier la foi des catholiques dans le caractère divin du pontificat. Ce n'est plus un faible vieillard qui parle, c'est le chef de l'Eglise. On crut reconnaître en lui quelque chose de supérieur à l'homme. » (P. 617.) — En effet, c'est bien à peu près ainsi que les choses finissent. Mais pourquoi tant s'étonner de ce qui précède ce dénouement?

(1) Lettre du 26 août 1697.

(2) A l'abbé de Chanterac, 14 janvier 1698

nait que, malgré les efforts du Nonce en France, on écrivît « à la veille du jugement avec plus de hauteur et de passion que jamais (1). » D'ailleurs, puisqu'on écrivait ainsi, devait-il se taire? C'eût été l'héroïsme d'un saint. Il ne l'eut pas, et si je ne puis, à ce propos, me défendre d'un regret, je n'ai pas le courage d'articuler un reproche.

La polémique suivit donc son cours, menée d'une part avec toute la vigueur dont Bossuet était capable, soutenue de l'autre avec une souplesse, une fécondité, une prestesse de main dont le grand adversaire était étonné, effrayé même. Quatre lettres à l'ancien évêque de Châlons devenu archevêque de Paris, cinq lettres à M. de Meaux, bientôt suivies de trois autres, sont autant de mémoires où Fénelon pousse aussi loin que possible l'éloquence de l'avocat. Mais bientôt (juin 1698), comme s'il n'était pas assez triste de voir aux prises les deux plus illustres évêques du temps, la querelle glisse de la doctrine aux personnes. Bossuet publie sa *Relation du quiétisme*, histoire critique, satirique même par endroits, et de toute la controverse antérieure, et de tous ses rapports personnels avec l'ancien ami devenu son adversaire. Fénelon y oppose sa *Réponse à la Relation*; Bossuet revient à la charge avec des *Remarques sur la Réponse*, à quoi Fénelon riposte par une *Réponse aux Remarques*. Joute merveilleuse mais déplorable! Autant de chefs-d'œuvre; mais pourquoi faut-il qu'ils aient vu le jour? A la veille du dénouement, Fénelon adressait à son adversaire ces belles et touchantes paroles : « Trop heureux si, au lieu de toutes ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait le catéchisme dans nos diocèses, pour apprendre aux pauvres villageois à craindre et aimer Dieu (2) ! »

(1) Au même, 30 mai.

(2) Lettre sur la réponse aux *Préjugés décisifs*. Février 1699. — On conçoit aisément le péril de semblables querelles pour les hommes de convic-

Il n'est point de notre sujet de raconter en détail les rigueurs exercées par le pouvoir contre l'archevêque de Cambray et quelques-uns de ses amis; non plus que les efforts tentés par Bossuet et Louis XIV en personne pour emporter de haute lutte une condamnation à laquelle répugnait le Pape (1). Elle vint enfin après deux ans, le 12 mars 1699. J'ai déjà dit le reste et comment Fénelon s'honora devant Dieu et devant les hommes par une soumission à laquelle Saint-Simon lui-même, le soupçonneux et jaloux Saint-Simon, n'a pu refuser son hommage.

Et maintenant il faudrait résumer le rôle et faire la part de chacun dans ce douloureux épisode. Louis XIV n'y sort pas, quant au fond, des attributions d'un roi jaloux de garder chez lui l'orthodoxie, premier bien des nations

tions tièdes ou les libertins d'esprit. Une épigramme anonyme courait alors:

Dans ces combats où les prélats de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'espérance,
L'autre soutient que c'est la charité.
C'est la foi qu'on détruit, et personne n'y pense.

Bossuet répondait aux rumeurs dont ces vers étaient l'expression : « Si cependant les faibles se scandalisent, si les libertins s'élèvent, si l'on dit, sans examiner quelle est la source du mal, que les querelles des évêques sont implacables; il est vrai, si on sait l'entendre, qu'elles le sont en effet sur le point de la doctrine révélée. C'est la preuve de la vérité de notre religion et de la divine révélation qui nous guide, que les questions sur la foi soient toujours inaccommodables. Nous pouvons tout souffrir; mais nous ne pouvons souffrir qu'on biaise, pour peu que ce soit, sur les principes de la religion. » (*Relation sur le Quiétisme*, section XI, 9.) — La réponse vaut, elle est éloquente, mais le scandale des faibles n'en reste ni moins réel ni moins regrettable.

(1) Autre chose est la doctrine du livre des *Maximes* sur laquelle, après un second examen, la conviction d'Innocent XII était formée; — autre chose, la nécessité d'atteindre par une sentence directe l'écrit d'un archevêque tel que Fénelon. C'est cette nécessité qui faisait doute pour le Pape, et à laquelle il eût préféré se soustraire en donnant plutôt une définition positive de foi sur la matière controversée. Il se résigna pourtant et, si les instances de Louis XIV y contribuèrent, au moins faut-il remarquer ceci. Un dernier et impérieux mémoire, signé par ce prince, n'arriva qu'après la condamnation portée et n'y eut par conséquent nulle part. Il reste que Bossuet s'était donné le tort de rédiger cette pièce hautaine.

chrétiennes ; mais il s'y porte avec sa hauteur ordinaire à l'endroit du Pape et son antipathie naturelle pour Fénelon. Madame de Maintenon pourrait sembler au premier abord un peu âpre à se dégager elle-même en accablant un ancien ami (1). Et que penser des deux illustres antagonistes?. Nous assistons au duel de la force et de la souplesse (2). D'un côté, l'éloquence du magistrat, nette, puissante, incisive, sagace à débrouiller les subtilités, inexorable à les poursuivre ; de l'autre, celle de l'avocat, fertile en ressources, intarissable en explications qui se renouvellent sans relâche, se transforment, se remplacent les unes les autres et, par moments, ont un peu l'air de se contredire. Fécondité merveilleuse, trop merveilleuse en somme, et jusqu'à devenir inquiétante. Nous inclinons à dire avec Bossuet : M. de Cambray a de l'esprit à faire peur ; » oui, peur, sinon pour la droiture formelle de son caractère, au moins pour la sincérité absolue de sa pensée, mais plus encore pour la bonté de sa cause, laquelle est jugée d'ailleurs. Le plaideur prestigieux ne s'éblouit-il pas lui-même de ses finesses? Ne s'évanouit-il pas dans ses arguments poussés quelquefois à l'argutie? La vérité, la vérité religieuse surtout, s'accommode-t-elle de ces infinis détours, de ces distinctions à outrance, de ces volte-face soudaines? A force de jouer avec sa propre puissance, le talent même y perd. De ce chef, d'Aguesseau jugeait Bossuet et Fénelon plutôt égaux que

(1) J'y reviendrai en m'occupant directement d'elle. (Quatrième partie, livre II, chap. II, § 2.)

(2) Me sera-t-il permis de jeter au moins en note une similitude qui rabaisse grandement l'objet, mais en donne malgré tout une assez juste idée? Qui ne se rappelle ce couple classique de gladiateurs : le *Secutor* ou *Mirmillon*, portant bouclier, casque et glaive; et le *Thrace* ou *Rétiaire*, armé d'un trident mais surtout d'un filet pour enlacer l'ennemi? A ne comparer que les genres d'escrime, on voit assez bien ici Fénelon aux prises avec Bossuet. On le verrait mieux encore en supposant un filet magique, dix fois déchiré par le fer et se renouant lui-même dix fois.

semblables. Égalité pour le moins douteuse; car, s'il faut choisir entre deux génies, comment ne pas préférer au plus brillant le plus vigoureux et le plus franc d'allure, celui qui, d'instinct et de premier mouvement, va pour l'ordinaire au simple, au solide, au vrai ?

Mais l'éloquence et le génie pèsent ici peu de chose au prix de la doctrine, des procédés, des sentiments, de l'âme. Jadis on donnait tous les torts à Bossuet; aujourd'hui les plus avancés ne veulent lui en reconnaître à peu près aucun (1). C'est beaucoup prétendre. L'évêque de Meaux a pour lui un fond plus sûr de raison; il a le sens pratique, le coup d'œil net sur les conséquences, le zèle. Mais quelle complaisance pour son très peu digne neveu, pour ce prêtre médiocre qui, dans sa correspondance, traitait Fénelon de « bête féroce » et demandait matière à le diffamer! Quelle hauteur dominatrice à l'endroit de Rome! La critique a beau changer la direction de ses sympathies : elle n'empêchera pas tout à fait qu'on ne le plaigne d'avoir mené loin les personnalités dans la *Relation sur le quiétisme*. Notons-le toutefois : le grand homme paraît irréprochable au début. C'est peu à peu que la chaleur du combat le gagne, que le dépit d'en être toujours à recommencer avec le plus insaisissable des adversaires, lui ôte en quelque mesure la possession de lui-même. L'opinion l'a considéré longtemps comme un oppresseur. Fénelon lui-même n'a cessé de se poser en victime et sans doute il pensait l'être. Illusion d'une nature trop impressionnable. Par une marche inverse, le défenseur indiscret de Madame Guyon, l'auteur des *Maximes des Saints*, a le bonheur de finir beaucoup mieux qu'il ne commence. En attendant l'heure décisive, l'heure

(1) M. Lanson, M. Crouslé. Ce dernier pourtant blâme justement Bossuet d'avoir évoqué, à propos de Fénelon et de madame Guyon, le souvenir de Montan l'hérétique et de Priscille la fausse prophétesse.

glorieuse de sa soumission, deux choses font et feront toujours peine à ses admirateurs.

Et d'abord son attachement à une visionnaire que cent raisons devaient lui rendre suspecte. Pourquoi s'obstiner à la couvrir? Comment refuser d'approuver le livre de Bossuet (*Instruction sur les états d'oraison*), plutôt que de paraître condamner une femme qui s'était condamnée elle-même? (1) — Le second point gênant, pénible, c'est sa conduite envers son protecteur, envers son ami de la veille. Impossible d'y contredire : à la naissance de la querelle et assez longtemps encore, Fénelon n'a pas le beau rôle ; il laisse à Bossuet l'avantage des procédés. Le contraste choque et fait souffrir, entre les promesses réitérées d'une soumission universelle, enfantine, aveugle, et la résistance désespérée qui va suivre (2). Comment gagne-t-il Bossuet de vitesse, après s'être engagé à ne point publier les

(1) A propos de cet argument étrange, Bossuet rapporte que lui-même se rassurait tout d'abord « sur l'exemple de tant de grands esprits que Dieu avait humiliés un peu de temps pour les faire ensuite marcher plus sûrement. » (1698. *Relation sur le Quiétisme*, section II, n° 20.) — Plus d'une année auparavant, Madame de Maintenon, qui avait essayé, elle aussi, de rompre le charme, écrivait à l'archevêque de Paris, Noailles : « Dieu veut humilier ce grand esprit qui a peut-être trop compté sur ses propres lumières. » (21 janvier 1697. A. Geffroy, *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique*, t. I, p. 282.) — Il n'y a rien là que de vraisemblable selon les voies ordinaires de la Providence. Et n'est-il pas intéressant de voir se rencontrer dans la même pensée, presque dans les mêmes termes, deux personnes des plus sensées qui fussent alors?

(2) On a peine à se défendre d'un sourire, ou peut-être d'un peu d'humeur, devant ces protestations d'humilité, d'abnégation du sens propre, succédant aux argumentations les plus ardentes, et quelquefois avec l'insistance et la périodicité d'un refrain. Le type le plus singulier de cette alternance est dans un écrit sans date, mais certainement antérieur à la grande guerre, et destiné à justifier quelques expressions des lettres spirituelles adressées à Madame de Maintenon. (Fénelon, *Œuvres*. Edition Jouby, Gaume, etc., t. VIII, p. 500.) Là, sur trente alinéas, quinze, ni plus ni moins, finissent par une offre de se soumettre et de se rétracter, offre à laquelle cette répétition même attache, malgré qu'on en ait, une vague impression d'ironie.

Maximes que les *États d'oraison* n'eussent vu le jour? — Malentendu, répond-il; zèle trop hâtif de Chevreuse qui surveillait l'impression de mon livre. — Je me croirais fort téméraire de le démentir; mais je me sentirais plus à l'aise s'il était mieux démontré que l'auteur ne pouvait absolument ni prévoir ni empêcher un malentendu aussi déplorable. On l'a vu du reste; il se croit opprimé par Bossuet. Cette idée fixe le hante, et si l'on est, grâce à Dieu, à jamais incapable de démontrer qu'elle tourne en haine (1), il est certain qu'elle l'engage dans des manœuvres trop habiles pour isoler M. de Meaux de ses deux auxiliaires, MM. de Paris et de Chartres, pour faire envisager le débat comme une lutte personnelle entre la tyrannie doctrinale du grand homme et la dignité justement offensée d'un ancien disciple aujourd'hui son égal.

Qui s'étonnera de ces taches? Est-il si facile aux meilleurs de dépouiller absolument tout amour-propre? Et celui-là ne serait-il pas un saint de premier ordre, qui, dans la situation de Fénelon, eût refusé la polémique ou s'y serait montré de tout point irréprochable? Il faut le redire : ceux qui lui sont sévères lui font en vérité grand honneur.

Et puis tout se perd, ou mieux, tout se retrouve dans la gloire d'une soumission mieux que jamais garantie à nos yeux par l'impuissance des efforts tentés récemment pour l'amoindrir. Les conseillers de Fénelon la voulaient « simple et sincère » mais « ferme et noble (2). » Ils furent satisfaits (3) et nous pouvons l'être, nous, comme l'Église même.

(1) Tel est pourtant l'avis de M. Crouslé (*passim*).

(2) L'abbé de Chanterac à Fénelon. (Rome, 19 et 21 mars 1699.) Fénelon, *Œuvres*, tome IX, p. 709, 710, 714.

(3) Je dois reconnaître que Madame de Maintenon, cette personne d'un si grand sens, aurait souhaité quelque chose de plus. Elle disait aux Dames de Saint-Louis (juillet 1699) : « Rome condamna la doctrine de M. de Cambray, et il accepta et se soumit. Je me trouvai dans un autre embarras,

L'Église, quand elle parle en souveraine, exige de plein droit que ses enfants s'agenouillent; elle ne leur demandera jamais de ramper.

Laissons Dieu peser et juger en dernier ressort les mérites personnels et surtout les torts réciproques, et recueillons la leçon utile qui résume pratiquement la controverse. Toutes les époques de l'histoire chrétienne ont eu ce douloureux spectacle : la division entre les plus doctes et les plus purs; mais toutes ont reconnu l'inappréciable bienfait de l'infaillibilité ecclésiastique. Où en auraient été les croyants du dix-septième siècle, s'ils avaient eu à décider par eux-mêmes entre un Bossuet et un Fénelon? Où en serions-nous s'il nous fallait réviser à notre tour ce grand procès sans autre criterium que le génie et la vertu des antagonistes? Grâce à l'autorité divinement instituée, il ne reste de ce grand choc d'arguments qu'une certitude de plus, et grâce à la soumission de l'illustre condamné, il ne

ne pouvant encore croire cette soumission sincère, tant que je ne verrais pas ce prélat devenir comme saint Paul prédicateur de la foi qu'il avait combattue. » Elle conte ensuite qu'elle en eut scrupule, mais qu'un homme de Dieu la rassura par un exemple analogue de saint Augustin. — (Maintenon, édition Lavallée. *Lettres historiques*, t. II, p. 51.) Il est peu exact de dire que M. de Cambray eût combattu la foi; mais cette expression outrée appartient peut-être à la religieuse qui a rédigé l'entretien. Quant au fond, Madame de Maintenon mesurait-elle bien ses exigences à la situation réelle? Fénelon condamné était-il dans les mêmes circonstances et conditions qu'Arnauld par exemple, si Arnauld avait eu le bonheur de se reconnaître? N'ayant pas voulu enseigner le quiétisme, ne l'ayant pas professé de cœur, devait-il jeter feu et flamme contre une erreur qui n'avait jamais été formellement la sienne? Le pouvait-il même sans faire sourire, sans provoquer des commentaires aussi fâcheux à l'orthodoxie qu'à sa dignité personnelle? Nous l'entendrons dire qu'il ne sied pas de donner au public « une scène de conversion. » (*Lettres spirituelles*, nº 31.) Était-ce plus séant pour lui-même? Et dans l'intérêt de la foi, ne valait-il pas mieux, après une soumission publique, explicite, absolue, laisser le quiétisme dormir à tout jamais son sommeil? Cela paraît plus que probable, malgré l'autorité de Madame de Maintenon, et avec tout le respect dû à celle de saint Augustin, dont l'application au cas présent voudrait du moins être contrôlée.

reste de cette contention si ardente qu'un admirable exemple de vertu chrétienne. — Vous détruisez l'espérance, disait Bossuet. — Vous ruinez la charité parfaite, répondait Fénelon. Aujourd'hui, Rome ayant parlé, nous entendons mieux l'accord pratique de ces deux vertus maîtresses, et quant à l'auteur des *Maximes des Saints*, la seule ignorance peut s'étonner que la censure infaillible si religieusement acceptée lui ait laissé devant la conscience catholique une situation assez nette et assez grande pour mener vigoureusement le bon combat contre les jansénistes par exemple.

II

Le jansénisme. — Fénelon, condamné lui-même, gardait-il le droit de le combattre? — L'a-t-il combattu par vengeance? — En le combattant, a-t-il servi les mœurs chrétiennes ou favorisé le libertinage d'esprit?

Saint-Simon, qui ne doute de rien, a écrit : « Le silence dans l'Église était le partage d'un évêque dont la doctrine avait été solennellement condamnée. Il avait trop d'esprit pour ne le pas sentir, mais il eut trop d'ambition... » Ainsi, dès là qu'un général est malheureux et blâmé un jour, il perd le droit de combattre et de vaincre sur un autre champ de bataille! Plaignons le vaniteux qui ramène tout à la mesure étroite du qu'en dira-t-on et des susceptibilités humaines. Plaignons encore plus peut-être les jansénistes de lettres — il en reste en cette fin du dix-neuvième siècle — qui expliquent par un acharnement de vengeance personnelle tout l'effort de Fénelon contre la secte. Quoi! parce que l'archevêque de Paris, Noailles, avait été le second de Bossuet dans la guerre aux *Maximes des Saints*, il devenait inviolable et, avec lui, les écrits jan-

sénistes qu'il approuvait à tort et à travers! L'archevêque de Cambray ne pouvait, sans faire acte de rancune, censurer les *Réflexions morales* de Quesnel condamnées solennellement par toute l'Église! Parce que Louis Habert avait été le grand-vicaire du même Noailles et restait son ami, Fénelon ne pouvait plus, sans esprit de vengeance, réprouver le livre où ce théologien rétablissait le jansénisme par une équivoque en semblant le réprouver! On oublie que le prélat se défendit longtemps de publier cette réprobation, et cela précisément par égard pour Noailles. Parce que Bossuet, étranger de sa personne aux doctrines de Port-Royal, les avait cependant traitées avec une indulgence dont s'étonne à bon droit J. de Maistre, c'est manifestement en haine de Bossuet que l'illustre vaincu du quiétisme va se montrer si sévère ; que, pendant douze ans (1702-1714), il donnera contre la secte des écrits sans nombre où, cette fois, les protections et approbations du cardinal de Noailles n'ont rien à voir! Et lorsque, le 6 janvier 1715, Fénelon mourant, l'extrême-onction reçue, demande au Roi par le P. Le Tellier « un successeur pieux, régulier, bon et ferme contre le jansénisme, » dira-t-on que l'esprit de vengeance le suit jusque dans les bras de la mort?

Mais encore cet esprit de vengeance, où en est la preuve de fait? Nulle part. On interprète arbitrairement une coïncidence, rien de plus. Parmi les adversaires de Fénelon quelques-uns furent plus ou moins favorables au jansénisme, et l'on se hâte de conclure : donc il n'a si âprement combattu le jansénisme que pour donner cours à ses rancunes. La conclusion est un peu hâtive en effet; elle ne nous ôtera pas la joie de croire que le grand adversaire de la secte fut un évêque zélé, une âme loyale, un honnête homme. D'ailleurs que le théologien ou l'historien de

l'Église étudie plus en détail cette large part de l'œuvre du maître. Il me suffit de la saluer au passage et d'écarter les insinuations venimeuses ou les étonnements sans motif. Non certes, la condamnation encourue et acceptée par l'auteur des *Maximes des Saints* ne l'obligeait pas d'honneur à se retirer dans sa tente et à bouder l'Église tandis que le jansénisme la ravageait.

Point du tout, répliquent d'autres modernes ; bien loin de la ravager, il la servait mieux que personne ; il en était la fleur et la force, la suprême ressource, l'unique espoir. Le zèle, non « l'acharnement » de Fénelon à le poursuivre fut moins encore un manque de tact, une incorrection d'attitude, qu'une illusion funeste au christianisme lui-même (1). Et brouillant deux choses étrangères l'une à l'autre, on fait entendre que l'adversaire malheureux de Bossuet combattait la secte au nom et pour l'honneur du quiétisme. Ainsi, d'une part, il donnait à la religion « la forme qu'il fallait pour qu'elle irritât le bon sens ; » d'autre part, il s'escrimait en aveugle contre « une morale infiniment plus pure » que celle des casuistes, « plus étroite peut-être, mais d'autant plus haute et surtout plus chrétienne. » Il ne voyait pas « que le jansénisme était la seule barrière qui s'opposât encore dans les dernières années du grand règne aux débordements du libertinage, » c'est-à-dire de l'incrédulité. Peu lui importait « que la bulle *Unigenitus* fût en quelque manière la consécration du pouvoir de la Société de Jésus, l'apologie de la casuistique, la

(1) M. Brunetière, Encyclopédie Lamirault, *Fénelon*. Tous les passages entre guillemets sont extraits de cet article. — C'est peut-être le lieu d'observer qu'au regard des questions religieuses la nouvelle Encyclopédie vaut celle du dix-huitième siècle, avec une certaine habileté en plus. La comparaison des deux œuvres donnerait assez exactement la mesure des progrès accomplis depuis cent quarante ans par la sophistique antichrétienne.

revanche et la condamnation des *Lettres provinciales* (1) ». Uniquement soucieux de venger sa déconvenue théologique et de se refaire une situation personnelle, il a travaillé dix ans « pour anéantir un parti qui n'était rien moins que la substance morale de la France; » il a risqué « d'énerver ou plutôt de détruire le ressort même de la moralité. »

Dans le chaos actuel des opinions et des doctrines, il semble que nous aurions dû perdre jusqu'à la faculté de l'étonnement. Et malgré tout il est des choses auxquelles l'esprit ne s'accoutume pas. Je veux le dire sans aigreur ou irrévérence: quel étrange rôle se donne parfois la critique indépendante, libre-penseuse ! Quelle intrépidité dans l'affirmation, mais aussi quelle inconséquence dans l'attitude ! Elle se place en dehors de la foi, mais elle s'inféode à une secte morte ; elle n'est pas même chrétienne, mais elle est hérétique, et avec zèle. C'est peu : elle sait de science certaine que cette hérésie, tant de fois condamnée, était le pur christianisme, le vrai ; elle le définit *ex cathedra* quand l'Église définit le contraire. Au reste, qu'est l'Église à ses yeux. Qu'était-elle en 1713, alors qu'elle frappait le jansénisme d'un dernier et solennel anathème? Rien que la dupe d'une société politique plus que religieuse, l'exécutrice complaisante des hautes et basses-œuvres de la Compagnie de Jésus (2). Ces choses singulières, la critique

(1) Dans la bulle *Unigenitus* (1713) Clément XI condamnait cent vingt propositions jansénistes formulées ou insinuées par Quesnel. (*Réflexions morales sur le Nouveau Testament* (1671-1693). C'est contre cette bulle ou *constitution* que protestaient les fameux *appelants* du dix-huitième siècle.

(2) M. Brunetière veut bien se faire en ce point l'écho de Saint-Simon, écho lui-même de la cabale. — (Voir Saint-Simon, *Memoires*, à l'année 1713, et la quatrième partie du présent ouvrage, livre III, chap. II, § 2.) — Mais l'auteur de l'article *Fénelon* dans l'Encyclopédie Lamirault a cru pouvoir ajouter un trait plus regrettable encore peut-être. « A la religion raisonnable de Nicole et d'Arnauld, ce grand chrétien (Fénelon) a fait ce qu'il a pu pour substituer la dévotion sentimentale et mystique de Ma-

nous les dit avec une conviction impérieuse ou un aplomb paisible, sûre de son fait et encore plus sûre d'elle-même. Qu'elle nous pardonne si nous ne cessons pas de nous étonner.

Quand nous n'aurions pas les décisions compétentes et les condamnations souveraines qui suppriment tout litige, le sens catholique, c'est-à-dire le bon sens opérant sur les données de la foi, saurait et verrait du premier coup d'œil que le jansénisme, en dépit de son austérité illusoire, était, à la fin du grand règne, l'ennemi capital des mœurs chrétiennes. Il les attaquait par le scandale d'une rébellion subtilement hypocrite ; il les minait à coup sûr et à bref délai par l'abstention des sacrements qui constituent par excellence la *pratique* de la religion. Or, voici la loi, le fait : où manque la pratique, les mœurs fléchissent, et où les mœurs fléchissent, la foi ne tient guère. C'est donc lui, c'est le jansénisme qui, parmi d'autres causes mais plus activement que pas une, préparait le débordement du libertinage. Les champions de l'orthodoxie contre le jansénisme combattaient donc pour la foi en même temps que pour la moralité effective ; ils travaillaient à fermer la principale brèche par où l'incroyance allait s'introduire à la suite de la morale sécularisée. Fénelon eut cet honneur, il s'en montra digne et, devant l'opinion chrétienne, il y gagna plus de gloire que s'il eût fini cardinal et premier ministre sous son élève devenu roi.

dame Guyon. Marie Alacoque peut maintenant venir : Fénelon lui a frayé les voies. » Il n'y a pas à discuter ici. Mais quoi ! un écrivain qui sait tant de choses ne connaîtrait-il la bienheureuse Marguerite-Marie et le culte du Sacré-Cœur que par les pamphlets jansénistes du dix-huitième siècle ou les pages grossières de Michelet ? Impossible de le croire. Au moins n'a-t-il pas soupçonné combien le sens catholique serait blessé, révolté, d'un rapprochement d'ailleurs si faux en toute manière. Nous l'honorons trop pour douter que cette vue l'eût arrêté net.

Je n'analyserai point ses volumineux écrits sur la matière : ils appartiennent moins à l'histoire des lettres qu'à celle de l'Église, ce qui n'empêche pas leur mérite littéraire d'être fort grand. Ce génie fin, souple, vigoureux à ses heures, n'y rencontre pas les mêmes périls que dans la querelle quiétiste par exemple. Ici, la cause étant bonne et la situation nette, la subtilité se trouve tout entière chez l'ennemi, et le fécond esprit du controversiste ne s'emploie qu'à la confondre. Avant tout, cette part de son œuvre ecclésiastique est la plus belle et la plus entièrement irréprochable. Le vaincu d'hier y prend de fait la succession glorieuse de son vainqueur, ou, plus exactement, il supplée pour sa part à ce qui manque dans l'apostolat de Bossuet. S'il n'est pas à son tour proclamé dictateur de l'épiscopat et de la doctrine, en réalité, il mène pendant dix ans l'élite des évêques à la défense de l'Église contre la secte que M. de Meaux avait trop ménagée. On ne veut voir là que rancune politique, ambition ; mais on se flatte beaucoup si l'on se figure qu'on le prouve. Pour nous, rien ne nous autorise à lui refuser le vrai zèle et, sans prétendre lire dans les secrets d'en haut, tout nous autorise à tenir pour hautement probable que ce grand rôle fut la récompense providentielle de sa soumission. Elle était d'ailleurs en elle-même une éloquente *leçon de choses*, un exemple dont les jansénistes auraient dû faire leur profit.

III

Fénelon directeur. — Ses disciples, gens du monde pour la plupart. — Qualités de sa direction : orthodoxie, science du cœur, vigueur, esprit pratique. — Moralistes profanes et moralistes chrétiens.

S'il n'est pas étrange qu'un théologien surpris une fois dans l'erreur garde le droit de servir noblement la vérité,

l'est-il davantage qu'un mystique censuré pour des expressions mal entendues par lui-même soit, dans la pratique, un directeur excellent ? Non certes, mais là encore la critique profane devrait bien douter un peu de ses lumières. Il ne lui arriverait pas, soit de fausser cruellement cet aspect du ministère de Fénelon (1), soit de flotter au gré d'impressions difficilement conciliables, ici blâmant ce qui est tout simple, là s'en émerveillant avec quelque naïveté.

Il est vrai que les *Lettres* où le directeur se fait surtout connaître sont parfaitement « dignes d'être lues, relues et méditées (2); » mais l'incroyant, si docte et si fin qu'il soit, risquera toujours de s'égarer un peu dans cette lecture. En revanche, le chrétien y recueillera sans péril de fort intéressantes leçons, non-seulement sur l'âme du directeur, mais sur les voies de Dieu en général et sur le sérieux de la vie chrétienne au dix-septième siècle. On va colligeant avec soin les scandales de cette époque ; au moins faudrait-il mettre en regard ses solides gloires religieuses, nous rappeler par quelles expiations finissait plus d'une vie coupable, quel élan de foi poussait souvent à la perfection la plus haute des âmes d'ailleurs engagées dans le siècle et dans la cour. Parmi les correspondants

(1) Nisard, par exemple, y trouve « un détail infini de prescriptions minutieuses, une impossible pratique du pur amour, ... le raffinement, la subtilité sans bornes, l'excitation à une indiscrète curiosité de soi... » (*Hist. de la litt. franc.*, livre III, chap. XIV, § 5.) — Selon M. Crouslé, Fénelon directeur brise l'âme, la vide de tout, l'anéantit dans une « attente paresseuse des volontés inconnues de Dieu. » (*Fénelon et Bossuet*, t. II, p. 564.) Par contre, il s'impose à elle pour la gouverner « avec un empire inflexible ; » en fait, il se substitue à Dieu même. Singulière influence d'une idée maîtresse ! Fénelon est quiétiste de cœur, il est dominateur par instinct. L'ayant trop vivement conçu comme tel, il est presque inévitable qu'on le voie tel dans ses *Lettres de direction* comme partout ailleurs. L'aspect sera tout autre pour les esprits moins préoccupés d'une thèse et un peu plus familiers peut-être avec ces matières délicates.

(2) Brunetière, *Nouvelles études critiques*, 1882, p. 54.

spirituels de Fénelon, les religieux ou religieuses ne font qu'une imperceptible minorité; la plupart sont du monde et du plus grand monde. C'est le duc de Bourgogne et Madame de Maintenon. C'est Beauvillier, Chevreuse et son fils, le vidame d'Amiens ; ce sont les duchesses filles de Colbert et leurs frères, Seignelay et Blainville. C'est la comtesse de Grammont, née Hamilton, femme de ce brillant écervelé dont on nous a trop complaisamment raconté les fredaines (1); c'est la comtesse de Montberon, femme du gouverneur de Cambray. On a de Fénelon, à cette seule adresse, deux cent vingt-cinq lettres ou billets, tout un code de spiritualité pratique, à l'usage d'une personne scrupuleuse, « jalouse et défiante sans aucune borne (2). » C'est enfin nombre de courtisans et de militaires inconnus, dont plusieurs, blessés dans les dernières campagnes de Flandre, logés, soignés, convertis par le grand archevêque et demeurés ses disciples à distance (3).

Que Fénelon s'ajuste bien à tant d'âmes si différentes, on le connaît assez souple et insinuant pour ne s'en étonner guère. Mais dans ces directions si diverses de ton et de mesure, il y a un fond commun qui me paraît surtout admirable. Science du cœur et de la vie tout d'abord. Le directeur est éminemment moraliste et, à ce titre, son premier devoir est d'avertir d'elles-mêmes les âmes trop

(1) *Mémoires du comte de Grammont*, par Antoine Hamilton, son beau-frère.

(2) Fénelon, à elle-même. *Lettres spirit.*, n° 417.

(3) Je ne range point dans le nombre ce chevalier Deslouches qui sut inspirer à Fénelon une affection si extraordinaire. L'officier, très lettré mais très mondain, qui plus tard devint, dit-on, le père du bâtard Dalembert, ne fut jamais dans le cas de recevoir des lettres spirituelles. Tout l'effort de son illustre correspondant était de l'arracher à ses habitudes de gourmandise. Voilà le fond commun de tant de billets charmants où l'épicurien Horace aide Fénelon à prêcher la sobriété, mais sans grand succès, paraît-il.

légères pour faire l'effort de se connaître, ou trop intéressées d'ailleurs à s'ignorer. De là, combien de fines peintures, d'analyses délicates et vraiment pures de tout raffinement (1) ! Observation pénétrante, mais aussi principes d'une ferme exactitude ; nul quiétisme, à peine çà et là une expression discutable, trop absolue peut-être, non pas certes contre l'exercice des vertus chrétiennes, mais contre le plaisir senti de les exercer. « L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. » (N° 199.) Cela semble un jeu, et non pas exempt de péril ; mais voyez le contexte : il n'est question d'abandonner que l'amour-propre qui se complairait trop humainement à la pensée d'abandonner tout le reste. — « Le parfait amour... est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien — soit ! — et d'aimer sans savoir s'il aime. » (N° 191.) Ici, tout l'indique, savoir n'est autre chose que sentir. En résumé, dans les cinq cent deux lettres spirituelles proprement dites, on relèverait peut-être cinq ou six exemples de subtilité ou d'hyperbole en matière de désintéressement, cinq ou six de ces outrances légères qui, regrettables dans un livre ou un discours public, peuvent l'être beaucoup moins dans la direction, car elles s'adressent alors à une personne unique, bien connue et présumée capable de prendre les choses à leur réelle valeur. Bref, la solidité de l'ensemble est irréprochable ; pas de psychologie parfilée ni de philosophie raisonneuse ; tout repose sur sa vraie base, sur la foi brièvement rappelée, sur Dieu, sur Jésus-Christ (2). La

(1) *La mollesse. Lettres spirit.*, n° 34; — *La peine et le trouble*, 135, 171; — *L'amour-propre source des divisions*, 263, etc.

(2) Je ne puis me défendre de noter que Jésus-Christ, bien que tenant dans la spiritualité de Fénelon sa place de médiateur nécessaire, n'y est pas proposé avec l'insistance à laquelle on pourrait s'attendre. Je n'ose en faire à l'auteur un reproche formel; mais j'y vois l'indice d'un tour d'esprit et d'âme qui pourrait, absolument parlant, avoir son danger.

peinture des mœurs est exacte, les principes sont vrais, les solutions sont nettes : voilà qui honore l'esprit du directeur.

Ne nous lassons pas de faire justice. Où est donc le Fénelon de la légende, l'homme tout de douceur et de chimère ? Je ne vois que vigueur pressante. Comme Bourdaloue en chaire, Fénelon, dans ses lettres, dit des vérités à bride abattue. Sauve qui peut !... Mais personne ne s'en sauve, de ceux qui lui ont demandé conseil : ni les prélats comme l'archevêque de Rouen, Colbert (n° 3) ou l'électeur de Cologne (nos 1, 2), ni les grandes dames comme la femme du gouverneur de Cambray (nos 352, 444, etc.), ou même celle de Louis XIV ; et il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver de la flatterie dans le portrait de Madame de Maintenon adressé à elle-même (n° 40). Je souhaite qu'aujourd'hui encore et toujours les âmes chrétiennes se laissent avertir avec cette robuste franchise ; mais surtout qu'elles se laissent pousser avec cette mâle énergie, à quoi ? — aux beaux sentiments, aux contemplations sublimes ? — non, à la conversion, s'il y a lieu, en toute hypothèse, à l'action, à l'acceptation des souffrances ; car « la croix quotidienne est le principal pain quotidien (1) ; » au sacrifice, en un mot, sous toutes les formes. Que nous dispense-t-il de sacrifier, ce directeur que d'aucuns, sans l'avoir fréquenté, soupçonneraient volontiers de complaisance ? Rien, absolument rien ; — ni les personnes chères, et, parmi elles, le directeur qui n'est, après tout, qu'un instrument de mort à nous-mêmes (2) ; — ni la volonté propre, à l'encontre de laquelle il enjoint l'obéis-

(1) Au duc de Chevreuse, 5 décembre 1709.

(2) « Je serai volontiers votre instrument de mort. » C'est en ces termes que Fénelon accepte la direction d'une âme. (*Lettres spirituelles*, n° 158.)

sance ou la réclame hautement (nos 301, 302, 303, 383); — ni les douceurs sensibles de la piété, bien moindres en valeur que l'oraison sèche et patiente (nos 6, 119, 123, 156); — ni surtout le contentement de soi, non pas assurément l'humble paix de la conscience, mais cet amour-propre subtil qui nous ferait jouir de nous-mêmes, de notre activité, de notre esprit, de notre sagesse, de notre force de caractère, de notre vertu. Jouir de soi, s'applaudir en soi comme le stoïcien superbe ou le Pharisien de l'Évangile, tel est le grand péril des âmes élevées, le plus redoutable, au sens de Fénelon ; si bien qu'il sait gré aux tentations, aux fautes même de nous rendre la claire vue de notre faiblesse. Sommes-nous humiliés par le spectacle de nos variations et inconséquences? Tant mieux. « Soyez girouette. Malheur aux sages qui se possèdent avec égalité ! » (n° 488). Une âme se prend-elle en flagrant délit de jalousie puérile ? A la bonne heure ! « La jalousie la plus grossière et la plus honteuse vous guérira de l'amour-propre le plus raffiné et le plus flatteur. » (403) C'est que l'humilité est le trésor de la vie parfaite ; c'est que « toute vertu haute et raide est opposée à Jésus-Christ. » (nos 102, 259). Voilà la vigueur de Fénelon. Il a dit des écrits de saint François de Sales : « Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. » (n° 37). Veut-on lui appliquer à lui-même cet éloge ? On trouvera, je gage, le second membre de la phrase plus immédiatement manifeste que le premier.

Mais l'esprit pratique? — Rassurez-vous : il ne manque nulle part. Vous le reconnaîtrez dans l'observation et dans le conseil. N'est-ce pas lui qui parle si finement des fausses croix que l'on se figure envoyées de Dieu, alors qu'on se les impose à soi-même (nos 425, 429), ou que, tout au moins, on les appesantit, soit par l'agitation (445), soit par la ré-

sistance (135, 171), quand on ne se les exagère point par amour-propre (108) ou par simple imagination (211)? C'est encore lui qui a dicté ces prescriptions si sages, à l'encontre de l'indiscrétion qui ruinerait le corps en s'imaginant servir l'âme, de l'illusion qui laisserait le possible pour le chimérique, de l'impatience qui fait avorter les fruits sous prétexte de les hâter? Revenez-vous à Dieu? Soyez loyal et sévère à fuir les mauvaises compagnies; mais pas d'affectation ni d'étalage; ne donnez pas au public « une scène de conversion. » (31). Si vous en croyez Fénelon, vous mènerez à l'extérieur une vie simple et commune; « vous ferez ce que font tous les autres excepté le péché. » (36, 37, 38). Êtes-vous en peine d'une âme chère qui tarde à se convertir? « Il faut faire comme Dieu et l'attendre. » (356, 149, 150). Vous irritez-vous outre mesure des vices du monde? « Laissez couler l'eau sous les ponts; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde, c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes : vous ne sauriez les refondre; le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. » — Est-ce Philinte qui parle? Non, car ces maximes accommodantes ne condamnent que le zèle amer, l'aigreur, le dépit; elles n'expriment pas l'insouciance mais la charité toute pratique et de bon sens. Écoutons plutôt la suite. « Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur, — lisez, sans impatience — le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'était pas. » (n° 104).

S'agit-il de grâces merveilleuses, de visions, d'extases,

d'union extraordinaire à Dieu? Peut-être ce mystique va-t-il s'éblouir et nous dévoiler son faible. Aucunement. Voyez d'abord quelle serait, au besoin, sa conduite personnelle. « Je n'ai aucune lumière ni sentiment extraordinaire ; mais s'il m'en venait, je ne voudrais, dans le doute, ni les rejeter par une sagesse incrédule, ni y acquiescer par un goût de ces sortes de grâces apparentes, qui peuvent flatter l'amour-propre et exposer à l'illusion. » (nº 12). — Quant aux gens qui sont ou se croient favorisés de pareilles grâces, la direction est simple : qu'on les mène par les voies ordinaires comme si de rien n'était (7, 502). D'ailleurs, voici la règle souveraine : « Quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux. » (7). Oui, la vertu vaut mieux que le miracle, et le miracle n'intervient jamais que pour produire la vertu. Qu'on n'accuse donc plus de chimère le directeur qui maintient si haut et si ferme ces principes de bon sens chrétien. Il est plus juste d'admirer en lui l'heureuse alliance de l'esprit pratique avec l'élévation, de la douceur avec la force, de la largeur avec l'exactitude. Exactitude et largeur ou liberté : c'est à les concilier qu'est le chef-d'œuvre de la vie parfaite, et de cette conciliation Fénelon nous a laissé une excellente théorie, mettant tout le secret dans l'amour qui rend la vertu exacte sans scrupule et la maintient au large parce qu'elle lui fait chérir son exactitude même (nºs 128, 277, 283). Il a fait mieux encore, et cette conciliation respire pratiquement dans toute sa correspondance spirituelle.

Grand honneur pour sa personne, mais non moins grand pour la religion même, et cela importe beaucoup plus. On vante les moralistes profanes et je ne déprécierai pas leur sagesse outre mesure. C'est la sagesse naturelle, venue de Dieu, elle aussi, et digne d'honneur tant qu'elle ne prétend

pas écarter la grâce comme superflue. Mais ne soyons pas dupes; son effort ne va guère qu'à tourner ingénieusement l'amour-propre contre lui-même, et l'on sait où cela peut aboutir. Le moraliste, le directeur chrétien oppose à ce grand ennemi la seule puissance capable de le vaincre : l'amour de Dieu et de Dieu rendu visible en Jésus-Christ.

IV

Fénelon apologiste de la religion. — L'incrédulité à la fin du siècle. Athéisme, fatalisme. — Quelle forme d'apologétique eût convenu alors. — *Traité de l'existence de Dieu.* — Argument physique bien développé. — Arguments métaphysiques moins solides. — Fénelon peu sûr en philosophie. — *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion.* — Dispositions qui acheminent à la foi. — Arguments préférés. — Place un peu étroite faite à Jésus-Christ.

On se rappelle avec quelle dédaigneuse hauteur Bossuet foudroyait l'incrédulité (1). Vingt ans plus tard, Fénelon la combat, dirai-je avec plus de respect? non certes : à prendre les mots dans leur vrai sens, l'incrédulité n'a jamais droit au respect, ni en elle-même ni à raison de ses motifs ordinaires. Au début du dix-huitième siècle, en France, elle était bien moins excusable que de nos jours, n'étant pour personne un malheur d'éducation et d'héritage. Cependant l'archevêque de Cambray se croit tenu à plus de ménagements dans la forme. C'est que le mal a grandi, c'est que, sans admettre des exagérations trop intéressées, il faut reconnaître que les incrédules sont devenus plus nombreux dans les hautes classes. Or, si leur nombre ne les absout pas, il commande qu'on ne les traite plus comme une poignée d'excentriques et de poseurs. Ce n'est

(1) *Oraison funèbre de la Palatine* (1685). Cf. Sermon sur la *Divinité de la religion.*

point politique humaine; c'est sagesse loyale et charité bien entendue.

Regardons l'Europe à cette date de 1700. Dans les pays non catholiques, la soi-disant Réforme a justifié les pronostics de Bossuet; elle a donné ses fruits naturels qui sont le scepticisme religieux, l'indifférence religieuse. Au grand effroi de Jurieu, le socinianisme envahit tout, c'est-à-dire un pur déisme philosophique. En Angleterre, Locke n'est-il pas déjà socinien dans son *Christianisme raisonnable* (1695)? Il inspire, en tout cas, le *Christianisme sans mystères* de Toland (1696); il inspirera nos philosophes; il est, pour une part au moins, le chef de cette école anglaise d'incrédules auprès desquels Voltaire continua son éducation d'impiété, en attendant de l'aller couronner à Potsdam. Les mêmes levains fermentent en Hollande, parmi les réfugiés qu'y a poussés la révocation de l'édit de Nantes. Là où Spinosa formulait naguère son panthéisme, d'autres hommes travaillent, sans mot d'ordre encore bien précis, à la ruine de toute foi chrétienne. C'est Basnage, avec son *Histoire des ouvrages des savants*; c'est Leclerc, dans ses diverses *Bibliothèques*; c'est Bayle surtout par ses nombreux écrits, notamment par son *Dictionnaire historique et critique* (1697), que lui-même appelait une « compilation informe de passages cousus à la queue les uns des autres. »

En France, grâce au jansénisme, cette foi baisse avec la pratique. En même temps, Baillet et Fontenelle font, chacun à sa façon, du scepticisme scientifique, tandis que, chez les petits-maîtres, l'impiété suit nécessairement la licence. De son exil volontairement prolongé, Saint-Évremont, alors presque nonagénaire (1), leur donne encore le ton de l'insouciance froide et spirituelle. Son ami Grammont, Hamilton,

(1) Né en 1613, il meurt en 1703.

beau-frère de Grammont et historien de ses galanteries, d'autres polissons du bel air, se rattachent, par la conformité d'esprit et de conduite, au groupe des Vendôme, des La Fare, des Chaulieu, à cette société du Temple où, dans vingt ans, le jeune Arouet commencera d'être « une espèce de personnage (1). » Dans quinze ans, le royaume aura pour maître effectif ce « fanfaron de vices, » mené, comme tant d'autres, au libertinage d'esprit par le libertinage de la vie, ce Philippe d'Orléans, destinataire probable des trois premières *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion.*

Quelle apologétique nouvelle, ou plutôt quelle forme nouvelle de l'apologétique invariable, eût exactement répondu à l'état d'esprit des *libres-penseurs* d'alors? Moins athées que fatalistes ou déjà déterministes, ils niaient le libre arbitre et voyaient dans le plaisir l'unique et infaillible moteur de l'homme (2). Notez qu'en cela même ils étaient bons jansénistes, ne faisant que pousser à ses conclusions nécessaires la théorie de la volonté simple balance, fléchissant sous la délectation la plus forte comme sous le poids le plus lourd. Au moins fallait-il, en s'efforçant de mesurer la défense à l'attaque, se garder bien d'une métaphysique aventureuse capable d'amuser l'amour-propre des incrédules ou de prêter à leurs chicanes. Fénelon l'a-t-il assez fait? Oui, si je ne me trompe, dans ses *Lettres sur divers sujets de métaphysique ou de religion ;* beaucoup moins dans son *Traité de l'existence de Dieu.*

Dussé-je étonner quelques lecteurs, je passerai vite sur ce dernier ouvrage. Dans la première partie, alors qu'il s'agit de prouver Dieu par l'ordre du monde, il y a des pages d'un haut agrément littéraire, des fragments tout

(1) Saint-Simon.
(2) Fénelon, *Lettre* V, n° 2.

indiqués pour une anthologie de la prose française. Telles seront par exemple la description de l'œil (n° 38), l'analyse du jeu de la mémoire (48, 49), la peinture de l'action de Dieu considéré comme soleil des esprits (58). Il y faut admirer encore l'enthousiasme vif et sain pour la nature, mais en tant que rapportée à l'homme (13 à 17), et par-dessus tout de belles élévations à la Divinité (91), en quoi du reste la seconde partie ne le cédera pas à la première (93 à 97, 118). Mais quand il s'agit de prouver Dieu, la valeur du fond est plus que jamais le capital. Or, si la démonstration physique ou tirée du monde est, sauf quelques inexactitudes, très suffisamment solide et résistante, on n'en peut dire autant des arguments métaphysiques mis à la suite. Là se trahit le goût de l'auteur pour un idéalisme hasardé, là les points faibles de sa philosophie. Cartésien assez heureusement modéré pour démontrer Dieu par le monde, au lieu de ne croire à la réalité du monde que sur la véracité de Dieu, Fénelon l'est encore beaucoup trop de confondre la personnalité, le moi, avec la pensée, ou de prétendre prouver Dieu péremptoirement, soit par l'idée que nous avons de l'infini, soit par l'idée d'existence impliquée dans le concept même du divin. Moins ontologiste que Malebranche, il l'est cependant quand il fait de Dieu l'objet immédiat de nos connaissances ; quand il met en nous deux raisons, l'une faillible, l'autre toujours droite et qui est Dieu même. S'il ne réduit pas, comme le même Malebranche, toutes les créatures à n'être que de pures occasions de l'action divine, encore pose-t-il des principes qui tendraient à leur enlever l'activité réelle. Bref, c'est bien ici que reparaît le côté aventureux et chimérique de ce grand esprit. On l'a loué de sa hardiesse (1), mais en

(1) P. Janet, *Fénelon*, chap. IX.

pareille matière, la hardiesse est-elle un mérite ou un péril? Qu'on me pardonne de rapprocher un moment Fénelon et Pascal. De part et d'autre on peut, avec plus ou moins de raison, plaider la circonstance atténuante, dire que, si les *Pensées* ne sont qu'une ébauche, le *Traité de l'existence de Dieu* n'est, lui aussi, que l'esquisse inachevée d'un grand travail entrepris dans la jeunesse de l'auteur. Mais de part et d'autre, et sans commettre l'injustice de confondre avec le sectaire obstiné le prélat orthodoxe, une même conclusion s'impose. Cherchez-vous le vrai christianisme? Ne le demandez point à Pascal. Voulez-vous étudier en philosophe la question de l'existence de Dieu? Ne vous livrez pas en toute confiance à la conduite de Fénelon.

Ses titres d'apologiste sont ailleurs; titres qu'il n'a pas ambitionnés, car il n'a jamais entrepris, comme Pascal, une apologie en forme; titres modestes, car les sept *Lettres* ne font point corps (1) et ne présentent que des indications. Mais sous une telle plume, ces indications prennent une valeur exceptionnelle. On aime à connaître les dispositions personnelles de l'auteur en matière de créance religieuse, sa soumission « de femmelette » à l'Église, et son indépendance de toute autorité philosophique. (Lettre IV, 2, 3.) On jouit de le voir poser nettement la condition maîtresse de l'accession à la foi : une première victoire sur le mauvais amour de soi-même; le bon vouloir, le désir d'être meilleur. Voilà qui est pour tous, doctes ou simples. C'est au futur régent que Fénelon dicte cette prière provisoire, antérieure même à la certitude de l'existence de Dieu : « Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-

(1) Les trois premières s'adresseut probablement au duc d'Orléans (1713); la quatrième à un prêtre, la cinquième à un protestant. La sixième semble être écrite à un ami, puisqu'il y est question d'un portrait de Fénelon promis au destinataire; la septième à un militaire âgé ou malade.

dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet être, par sa bonté, d'employer sa puissance à me secourir. Il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui... (1) » Quant aux simples, combien il est vrai que l'on s'exagère leur impuissance à recevoir les preuves de la religion ! Bon sens, bonne volonté, grâce : en faut-il donc plus pour les conduire insensiblement à une foi élémentaire mais rationnelle et suffisante ? Ici comme ailleurs, l'insouciance est le grand mal (2).

Mais quand l'âme s'en est affranchie, quand elle a le bon vouloir indispensable, par quels degrés Fénelon la conduit-il au seuil de l'Église catholique ? Il y en a trois, trois faits souverains qui résument à ses yeux l'apologétique tout entière (3). Le monde prouve au bon sens un Dieu créateur. Dieu mérite un culte, culte intérieur, extérieur, privé, social, mais toujours culte d'amour, allant à dominer chez l'homme le mauvais amour de soi-même. La chose est si vraie, que ce culte devient le signe probant de la religion véritable. Cherchez-le donc ; et où le trouverez-vous, sinon dans le judaïsme qui en est comme l'ébauche, dans le christianisme où il atteint sa perfection, dans le catholicisme où il est maintenu par une autorité également nécessaire aux ignorants pour suppléer à leur impuissance, et aux savants pour terminer leurs querelles ? La création, le culte qui en ressort, une société unique où ce culte subsiste assez pur : en trois pas nous sommes arrivés au terme.

Cela ne fait pas doute et, malgré tout, un étonnement nous reste : où est donc Jésus-Christ ? Nous l'avons entendu nommer çà et là, mais pourquoi n'est-il pas invoqué comme

(1) Lettre I, dernières lignes du début.
(2) Lettre V, préambule, nos 4, 5, 6. — Lettre VI, nos 1, 2, 3.
(3) Lettres I, II, III, V, la dernière surtout.

preuve suprême? Je sais ce que l'on peut dire, ce que j'ai dit moi-même plus haut : ces lettres sont de simples fragments, parfois de simples réponses à des questions qui n'ont pas laissé l'auteur maître de sa matière et de sa méthode. (*Lettre* II.) Mais par contre, tel morceau se présente comme l'abrégé d'une apologie complète; (*Lettre* V.) mais Jésus-Christ venait si bien, par exemple, à propos de la nécessité d'aimer Dieu plus que soi-même! (*Lettres* V, VI, VII.) Finalement, quel que soit le cadre, si restreint qu'on le suppose, je m'étonnerai toujours de n'y point voir figurer Jésus-Christ comme la raison des raisons et l'argument des arguments. Il serait, je pense, bien téméraire de chercher un lien quelconque entre cette omission relative et la tendance quiétiste à perdre plus ou moins de vue le Médiateur. On sait que Fénelon ne fut jamais quiétiste dans l'âme, et son goût d'élévation métaphysique nous explique assez qu'il aille au plus vite et comme d'instinct à la divinité même. Toutefois explication n'est pas justification, et je persiste à croire qu'une apologétique, si fort élémentaire et abrégée soit-elle, doit faire la place plus large à Celui qui est la preuve souveraine de la religion comme il en est le dogme central, le dogme qui suppose et contient en soi tous les autres.

Au début de la cinquième *Lettre*, Fénelon nous apprend qu'il avait songé depuis longtemps à la nécessité d'une démonstration religieuse à la fois concluante et facile ; à quoi il ajoute : « J'avais pressé autrefois feu M. l'évêque de Meaux de l'exécuter. Il me l'avait promis très souvent. » Quel regret doit nous donner cette promesse restée vaine! Et quel ouvrage aurions-nous, combien fort et simple, à la manière de l'*Exposition*, par exemple ! « Je voudrais pouvoir le faire, » dit encore l'archevêque de Cambray.

De fait, s'il y était, comme je le pense, moins propre que

Bossuet, ce n'est point faute de ce génie qu'il estime justement si nécessaire pour mettre à la portée de ceux qui n'en ont point les premières vérités. C'est plutôt manque d'une fermeté assez rigoureuse contre la tentation de métaphysique et d'idéalisme. A en juger d'après les *Lettres* et le *Traité de l'existence de Dieu*, une apologie de la façon de Fénelon risquerait d'offrir, à côté d'éléments admirables, plus d'un brillant aventureux. Assurément le christianisme n'y serait pas travesti jusqu'à devenir odieux, comme dans Pascal; mais en demeurant orthodoxe dans son fond et tout aimable par le cœur, la démonstration n'aurait-elle rien çà et là qui éblouît l'esprit et le mît en défiance? Il est permis d'en douter.

CHAPITRE IV

Fénelon homme d'État.

I

Seconde éducation du duc de Bourgogne. — Écrits politiques : *Lettre* anonyme *à Louis XIV.* — *Examen de conscience sur les devoirs de la royauté.*

Il faut être sévère à nous-même et nous condamner à montrer seulement du doigt bien des points de vue où il ferait bon s'attarder. Après l'homme de lettres et l'homme d'Église, que ne pouvons-nous prendre sur le fait de sa vie quotidienne le prélat grand seigneur et pourtant si parfaitement, si chrétiennement simple; le parent affectueux mais jaloux de l'honneur des siens ; l'ami dont la correspondance offre le code complet de l'intimité la plus délicate et la plus sainte ? Resterait encore l'homme d'État, et, bien qu'il échappe à la critique littéraire, comment n'en pas tenir compte, pour peu qu'on veuille se faire une idée suffisante de cette nature si riche et de cette vie si éprouvée ?

Une disgrâce profonde suivie d'un relèvement lent d'abord mais qui bientôt s'accélère ; un moment la pourpre et le ministère en perspective, ou tout au moins une influence politique de premier ordre; puis un coup soudain

qui emporte à jamais toute espérance : étranges péripéties, drame ou roman si, à propos d'un tel évêque, il est permis de parler si fort à la mondaine. Certes Fénelon ne fut jamais le maniaque de pouvoir que Saint-Simon invente à sa propre image et ressemblance. Mais qui donc, s'il connaît un peu le cœur humain, osera nier *a priori* que celui-là même, avec la plus sincère passion du bien public, ait jamais été traversé par un éclair d'ambition terrestre? A ce compte — et c'est le plus probable — il nous faut voir, non pas seulement une grande âme aux prises avec les fortunes les plus diverses, mais encore et surtout la Providence travaillant à la déprendre de toutes choses pour la pousser dans les voies ardues de la sainteté.

Le 1er août 1697, le précepteur des petits-fils de France avait quitté Versailles pour n'y plus reparaître. Il restait sans doute archevêque-duc de Cambray et fort grand seigneur; mais s'il répugne qu'un évêque s'estime exilé dans son diocèse, encore faut-il nous rappeler ce qu'était, à la fin du dix-septième siècle, une disgrâce de cour. Pour Fénelon surtout, c'était, après les relations les plus flatteuses et les plus chères, un isolement à peu près entier dans un pays de conquête récente, demeuré jusqu'alors flamand et impérial bien plus que français. C'était la suspicion, la défiance ; personne n'osait plus le connaître, sauf le gouverneur de Cambray, Montberon, qu'il en faut louer comme d'un acte de courage, et à Versailles Beauvillier dont l'attachement pour le suspect faisait trembler Saint-Simon comme une imprudence inouïe. Deux ans plus tard, la situation de Fénelon s'aggrave encore. Le grand débat théologique tourne à sa confusion. Rome prononce contre lui et, jusque dans l'assemblée provinciale réunie pour la réception de l'arrêt qui le condamne, lui présent et présidant comme métropolitain, un de ses suffragants le traite avec la dureté la plus

humiliante. Par quels miracles de vertu digne et simple, par quelle secrète force de la conscience publique, ce prélat qu'ont frappé à la fois les deux puissances se maintient-il dans l'estime de ses diocésains? c'est trop peu; comment, après avoir touché le fond de l'abîme, grandit-il dans l'opinion jusqu'à devenir, Bossuet n'étant plus, l'homme éminent du clergé de France?

En même temps, vers la fin de 1701, la correspondance directe se renoue entre le duc de Bourgogne et son ancien maître, correspondance nécessairement clandestine, mais admirable à deux titres surtout : le disgracié s'oublie, uniquement occupé de sanctifier son élève; en outre la piété qu'il lui prêche est bien celle d'un homme et d'un roi. Le prince n'est plus un enfant du reste; il va entrer dans la vie publique. Redouté des libertins de mœurs et d'esprit qui forment la cabale de son triste père, jalousé par ce même père à cause de sa supériorité morale, le duc de Bourgogne, s'essayant aux armes et aux affaires, donnera-t-il raison ou tort aux espérances que sa première jeunesse a fait concevoir? Question grave, épreuve délicate pour son précepteur comme pour lui-même. Ici commence, pourrait-on dire, sa seconde éducation, et l'élève et le maître vont s'honorer tous deux également, l'un par sa docilité, l'autre par sa hardiesse.

Tout réussit d'abord. En Flandre (1702), puis en Allemagne (1703), le jeune prince ne s'attire que des éloges, et Fénelon de le prémunir contre la flatterie, mais en voulant qu'il profite de cet heureux début pour se bien poser à la cour (1). En 1708, viennent les échecs et parfois les fautes. Malheureusement associé au brutal Vendôme, le duc de Bourgogne porte en partie la responsabilité du triste

(1) *Correspondance avec le duc de Bourgogne*, etc., nos 41, 46, 50.

combat d'Oudenarde et celle de la prise de Lille par Marlborough. C'est alors que les lettres de Fénelon se font plus pressantes. Avec une franchise inexorable, le petit-fils de Louis XIV est instruit de tout ce qu'*on dit* à son désavantage, et ces *on-dit*, qui ne remplissent pas moins de trois grandes lettres (1), n'épargnent pas, bien entendu, le précepteur lui-même. « Il me revient par le bruit public qu'on dit que vous vous ressentez de l'éducation qu'on vous a donnée ; que vous avez une dévotion faible, timide et scrupuleuse sur des bagatelles, pendant que vous négligez l'essentiel pour soutenir la grandeur de votre rang et la gloire des armes du roi... On dit même que vos maximes scrupuleuses vont jusqu'à ralentir votre zèle pour la conservation des conquêtes du Roi, et l'on ne manque pas d'attribuer ce scrupule aux instructions que je vous ai données... » Sur ce point, Fénelon est trop digne pour s'échauffer en protestations, et de vrai il n'en a que faire. Ses lettres de 1708 nous répondent assez de ses conseils antérieurs en nous livrant toute son âme de prêtre, de Français et de gentilhomme.

Plaignons ceux qui ne la comprennent pas ou qui même s'acharnent là-dessus à la dénigrer encore. Ce qu'il demande à grands cris, c'est la résolution, la hardiesse, l'action, la persévérance à demeurer avec l'armée (2), la fermeté modeste à s'expliquer devant le Roi au retour (3). Il est vrai que, le prince étant malheureux, il l'instruit et le console par les hautes pensées de la croix ; il jouit de lui avoir entendu dire, avec les propres paroles de la Bible, que si l'ennemi se confie dans ses chevaux et ses chars, lui, met sa force dans le nom du Seigneur (4) ; il lui conseille de mar-

(1) Nos 90, 94, 96.
(2) Nos 83, 84.
(3) No 97.
(4) No 85.

cher « non comme un grand prince, mais comme un petit berger, avec cinq pierres contre le géant Goliath (1). » Que signifie ce mot? Un autre nous l'expliquera, en résumant du même coup tout ce que le maître veut de son disciple : « Qu'il soit petit sous la main de Dieu, mais grand aux yeux des hommes (2), » comme qui dirait chrétien très humble et prince très fier. Ici plusieurs s'étonnent, se scandalisent même, ayant peine à concevoir que, de ces deux sentiments, l'un ne fasse pas tort à l'autre. J'avoue que l'habitude de la foi n'est pas de trop pour bien entendre ce phénomène élémentaire de la vie surnaturelle; mais on voudra bien admettre que Fénelon et le duc de Bourgogne avaient la foi.

D'ailleurs, après la malheureuse campagne de 1708, le prince ne prend plus de part à la guerre, et personne, que je sache, n'a encore reproché à son précepteur de n'avoir pas su faire de lui un grand capitaine. Il avait assurément meilleure grâce et plus de compétence à lui apprendre les autres parties de son métier de roi. Mais c'est où la critique entend bien reprendre ses avantages et réduire aux proportions d'un chimérique, voire d'un mécontent vulgaire et d'un mauvais patriote, le politique en chambre, le conseiller occulte, l'homme d'État en expectative que devait être Fénelon.

Ne rappelons point le *Télémaque*. Assez d'autres pièces figurent au procès, qui mettent au jour la pensée précise et pratique. Indiquons pour mémoire, la fameuse *Lettre anonyme à Louis XIV*, lettre authentique, écrite après 1691 et avant 1697, ou plutôt, d'après toutes les certitudes morales, simple brouillon d'une lettre qui ne fut jamais remise, au moins sous cette forme (3). Tel qu'il est, le morceau con-

(1) N° 88.
(2) N° 132.
(3) Le marquis de Fénelon, neveu de l'archevêque, veut qu'elle ait été remise à son adresse par Beauvillier, et que le Roi, connaissant l'auteur,

traste violemment avec les panégyriques officiels. Certes il est loin du type consacré par la littérature d'alors, le Louis XIV tel que Fénelon le peint à lui-même, ce despote jaloux, défiant de tout mérite, absorbant tout en lui seul, prodiguant pour sa gloire égoïste l'or et le sang d'un peuple qui, après l'avoir tant aimé, va perdant « l'amitié, la confiance et même le respect ; » ce Roi très-chrétien dont la religion personnelle est toute de superstition et de crainte ! On a pu se demander même si c'est bien le Louis XIV de l'histoire la plus sévère ; on a vu dans cet ardent réquisitoire, avec le vif sentiment de maux que la suite devait cruellement accroître, quelque trace de cette morgue de naissance qu'irritaient l'abaissement de la noblesse et l'élévation de ministres roturiers (1). J'y verrais plus volontiers encore, et l'impétuosité d'un esprit qui s'enivre de sa propre thèse, et cette raideur, cet absolutisme que nous avons déjà plus d'une fois surpris chez le doux Fénelon, et jusqu'à cet entraînement qu'une forme oratoire ou dramatique fait parfois subir à la pensée. Avec tout cela, le document reste

n'ait pas laissé de lui confier peu après l'éducation de ses petits-fils. — Anachronisme, puisque certains traits de la lettre elle-même la montrent postérieure, de deux ans au moins, au choix de Fénelon comme précepteur. Impossibilité morale, car on peut douter que saint Louis en personne eût cru de sa dignité de roi de favoriser l'homme qui lui eût dit des vérités si dures. Mais en outre comment Beauvillier eût-il été chargé d'une lettre où lui-même était accusé d'une lâcheté déshonorante et scandaleuse ? — A prendre la pièce pour ce qu'elle est le plus probablement, c'est-à-dire pour un simple projet demeuré sans suite, reste encore à expliquer une phrase étrange à propos de ce même Beauvillier et de madame de Maintenon en personne : « C'est à eux de se retirer si vous êtes trop ombrageux et si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. » Qu'un ministre se retire, cela s'entend, mais comment le pouvait faire celle qui, au su de tous et de Fénelon lui-même, était, depuis plus de six ans (1684), la propre femme du Roi ? Le mot veut-il dire seulement qu'elle devait ne plus se mêler des affaires ? Un terme aussi impropre est bien étonnant sous une telle plume, et c'est à peine si l'étonnement tombe quand on ne voit dans ce factum qu'un brouillon attendant sa rédaction définitive.

(1) Gaillardin, *Histoire de Louis XIV*, ch. xxiv, t. V, p. 449.

non pas irréprochable peut-être, mais intéressant et grave. Ainsi pensait de Louis XIV, avant les derniers malheurs du règne, un Français, un prêtre d'esprit supérieur et de vertu éminente. Qu'il ait excédé au fond, qu'il ait poussé trop loin les âpretés de la forme, qu'il ait été chimérique en espérant quelque chose de remontrances présentées sur ce ton au plus adulé des hommes : je suis tout près de le croire. Mais du moins rien ne respire ici la vengeance, puisque l'auteur n'avait pas encore de griefs personnels. Quand ces griefs seront venus, Fénelon, d'ailleurs témoin immédiat et victime des maux publics, n'aura jamais d'accents aussi durs pour le monarque malheureux (1).

Mais revenons à ce que j'ai appelé la seconde éducation du duc de Bourgogne. C'est de Cambray, à une date incertaine, que Fénelon écrit pour lui le fameux *Examen de conscience sur les devoirs de la Royauté.* Pourquoi donc ceux qui font de l'archevêque disgracié un mécontent et un satirique du règne s'attachent-ils aux allusions du *Télémaque* plutôt qu'aux traits bien autrement directs et manifestes dont cette composition est remplie? On les a blâmés, ces traits, comme devant nécessairement amoindrir chez le prince le respect de son aïeul. Pour moi, je plaindrais surtout Fénelon d'avoir été une fois de plus mal inspiré dans la mise en

(1) On peut s'en convaincre en comparant au factum dont il s'agit, une lettre-mémoire adressée au duc de Chevreuse. (*Correspondance avec le duc de Bourgogne*, etc., n° 134.) La parenté est sensible entre les deux pièces et se tourne même en argument pour confirmer l'authenticité de la première. En 1710, comme quinze ou dix-huit ans plus tôt, il s'agit du même égoïsme de gloire, du même despotisme, de la même hauteur, de la même dévotion incomplète et quelque peu illusoire, « qui consiste à dorer une chapelle, à dire un chapelet, à écouter une musique, à se scandaliser facilement et à chasser quelques jansénistes. » Ce mémoire de 1710, adressé, non pas au Roi en personne, mais à un intermédiaire qui doit en tirer discrètement le parti possible, respire, avec la sincérité hardie qui convient à un sujet loyal, le respect et le dévouement pour un prince plus dur à la France qu'à Fénelon lui-même.

œuvre de sa pensée. Cette forme d'examen, ce prétérit, « Avez-vous fait? Avez-vous omis? » proposé à un jeune homme qui n'a pas régné encore, ne le provoquent-ils pas invinciblement à discuter un autre règne et à scruter une autre conscience? Je m'étonne que Fénelon n'ait pas vu l'inconvénient, séduit qu'il était sans doute par l'attrait d'un tour plus vif et plus dramatique. Mais pour le fond, j'estime cet écrit un de ses meilleurs titres de gloire. Minuties, a-t-on dit. Où sont-elles? Serait-ce dans le terrible passage sur les scandales royaux? « Les sujets sont de mauvais imitateurs de leurs princes, surtout dans les choses qui flattent leurs passions. Leur avez-vous donné le mauvais exemple d'un amour déshonnête et criminel? Si vous l'avez fait, votre autorité a mis en honneur l'infamie; vous avez rompu la barrière de la pudeur et de l'honnêteté; vous avez fait triompher le vice et l'impudence; vous avez appris à tous vos sujets à ne rougir plus de ce qui est honteux : leçon funeste qu'ils n'oublieront jamais! » Estimera-t-on minutieux le conseil donné au roi futur de connaître les lois de Dieu tout d'abord, puis celles de son royaume, de ne pas encourager le luxe, ou bien encore de ne pas faire aux dépens de ses sujets des guerres d'intérêt personnel? D'autres en reviennent à l'éternelle accusation d'utopie. Fénelon leur semble chimérique de subordonner si fort la politique à la morale. J'avoue n'entendre pas bien ce reproche ni le désavantage d'une nation qui ferait de la morale chrétienne sa première règle politique. Sans adopter aveuglément tous les détails, je suis fier pour l'Église de voir, au seuil du dix-huitième siècle, un prêtre illustre s'efforcer de ramener la France du despotisme à la monarchie, de Louis XIV à saint Louis.

II

Le duc de Bourgogne Dauphin. — Les *Tables de Chaulnes*. — Mort du duc de Bourgogne. — Attitude de Fénelon durant les campagnes de Flandre. — Ses dernières épreuves. — Sa mort.

Un moment il put espérer d'y réussir, d'y travailler tout au moins de plus près et de plus haut. En 1711, le Grand-Dauphin meurt, le duc de Bourgogne devient l'héritier immédiat du trône, l'avenir du pays prend une autre face et, du même coup, celui de Fénelon; demain Télémaque s'appellera Louis XV, et Mentor régnera sous lui, sans doute. A cette heure d'espérance humaine, heure enivrante pour tant d'autres, le prélat prie Dieu tout d'abord de fonder « la vraie grandeur » du nouveau Dauphin « sur une petitesse de pure grâce (1); » il demande pour lui « un cœur large comme la mer (2). » Point de puérilités, point de minuties en dévotion ; que le maître de demain n'effarouche pas la cour par la crainte d'une réforme trop sévère. A l'égard du vieux roi, dépendance, confiance, tendresse, force douce et respectueuse à lui dire la vérité, mais prudence qui prépare le cœur à la recevoir (3). Vous avez ici le dernier mot de cette éducation qui ne devait profiter que pour le ciel.

En voici le dernier mot politique. Au mois d'octobre, Fénelon se rencontre en Picardie avec le duc de Chevreuse et jette sur le papier le résultat de quelques jours de conférence. Telles sont les *Tables de Chaulnes*, plan sommaire de réforme et de gouvernement, simple avant-

(1) Lettre datée d'avril 1711 et adressée probablement au P. Martineau.

(2) Au duc de Chevreuse, 12 mai.

(3) *Ibid.*

projet offert aux méditations du roi futur. Église, armée, cour, noblesse, justice, finances, commerce, tout est touché d'une main étonnamment souple, hardie, téméraire même ici ou là. Mais ne nous laissons pas tenter par une discussion trop étrangère à notre cadre (1). Avec ses quelques détails aventurés, impraticables peut-être, ce document ouvre à l'esprit de bien vastes et magnifiques perspectives. C'est ici qu'on voit apparaître, au moins comme possible, une réforme chrétienne et pacifique prenant dans l'histoire la place de notre 93 sanglant et de notre 89 pratiquement athée. Que l'esprit révolutionnaire s'en irrite, c'est logique pure ; mais le patriotisme n'en jugerait-il pas autrement?

Simple mirage du reste, car l'élève de Fénelon ne devait plus guère avoir que trois mois pour méditer les plans de son maître. Il mourait le 18 février 1712. « La France, dit Saint-Simon, tomba sous ce dernier châtiment ; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. » Pour l'archevêque en particulier, c'était la fin de tout avenir terrestre ; mais s'il pensa un seul instant à lui-même, rien n'en parut au dehors. « Hélas ! mon bon duc, écrit-il à Chevreuse, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Église et pour l'État. Il a formé ce jeune prince, il l'a orné ; il l'a préparé pour les plus grands biens ; il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur et malade de saisissement sans maladies (2). » Dans la même lettre, après ce cri d'une douleur si profonde mais si saintement contenue, sans longues effusions, sans retour sur lui-même, cet homme, pour qui la terre n'a plus rien, se

(1) On la trouvera abrégée dans Gaillardin, *Hist. de Louis XIV*, t. VI, p. 547, cf. 380; et plus ample dans E. de Broglie, *Fénelon à Cambray*, p. 318 et suiv.

(2) Lettre du 27 février 1712.

préoccupe avec une indomptable sollicitude de la paix à conclure, du Roi, de la France, de l'Église. Tel il se montre, à l'un de ces moments décisifs qui mettent à nu le fond des âmes. Tel il sera jusqu'à sa fin qui est prochaine, appliqué, non seulement à ses devoirs de pasteur, mais à tout bien qui lui apparaît comme possible, encore assez libre et souple d'esprit pour écrire la *Lettre à l'Académie*, assez dévoué pour continuer au lendemain du grand deuil son rôle de conseiller occulte auprès d'un pouvoir dont il n'espère plus rien. Expliquera-t-on cette persévérance par une incurable manie d'ingérence politique (1)? Ou plutôt du désintéressement manifeste de ses derniers actes ne conclura-t-on pas à celui de toute sa vie? En coûte-t-il donc tant de reconnaître et d'avouer la grandeur d'âme où elle se rencontre?

Qui voudrait jouir pleinement de celle de Fénelon devrait, en s'aidant de ses lettres et mémoires, le suivre pas à pas dans ces années de guerre où son diocèse est ravagé, son palais changé en ambulance et en hôtellerie, où sa ville épiscopale peut d'un jour à l'autre tomber aux mains de la coalition. L'archevêque a prévu ce cas extrême; son plan de conduite est tout tracé : Cambray prise, plutôt que de prêter serment au vainqueur, il se retirera de place en place jusqu'à la dernière qui restera française; si celle-là succombe encore, il se laissera mettre en prison plutôt que de quitter volontairement son troupeau, offrant d'ailleurs au Roi de demeurer captif ou d'abandonner par sa démission cent mille livres de rente. (2) En attendant, telle est la vénération qu'il inspire à tous, que Marlborough lui fait

(1) « L'ambition surnageait à tout », dit Saint-Simon qui ne sait juger autrui que d'après lui-même.

(2) Lettre à Chevreuse 4 mai 1710. *Corresp. avec le duc de Bourgogne*, etc., n° 128.

renvoyer des grains pris par mégarde sur les terres archiépiscopales, grains que Fénelon s'empresse d'offrir pour la subsistance de nos soldats. Après cela, qu'il se trompe lorsque, dans telle de ses lettres, il souhaite la paix à tout prix, lorsqu'il appelle sur la France l'humiliation qui sauve, lorsqu'il redoute plus qu'il ne la désire une victoire dont tout l'effet serait, à ses yeux, de réveiller l'orgueil et d'aggraver la catastrophe inévitable ; on est bien maître de croire à une erreur, et l'événement final semble appuyer cette opinion. Mais si l'on peut contester les vues du patriote, ce n'est pas du moins le patriotisme qui s'en indigne ; c'est un autre sentiment dont j'aime mieux ne pas écrire ici le nom vulgaire ; c'est cette gloriole aveugle où l'on a bien le droit de voir un de nos travers et de nos périls.

Au reste la grandeur d'âme, chez Fénelon, n'est pas stoïcisme ni même simple noblesse naturelle. Qu'on ne s'y méprenne pas : elle s'appelle de son véritable et unique nom la vertu chrétienne ; elle est l'œuvre de la grâce travaillant sur le plus riche fond de nature. Au-dessus de tous les personnages divers que cette étude nous a fait voir, il y a, je n'ose dire le saint, mais le serviteur de Dieu qui se forme et grandit sans cesse. Plus haut que les agissements multiples de l'orateur, du précepteur, de l'homme de lettres, du mystique, du directeur, du controversiste, de l'apologiste, de l'homme d'État, il y a l'action de la Providence purifiant cette âme d'élite et la menant, d'épreuve en épreuve, au détachement le plus absolu. Après la perte du duc de Bourgogne, une seule fibre peut rester sensible, celle de l'amitié, et c'est là que Dieu frappe encore sans relâche. Les intimes de l'archevêque, Chevreuse, Beauvillier, d'autres encore, le précèdent dans la tombe, presque tous les membres de ce « petit troupeau » dont, vingt ans plus tôt, l'abbé de Fénelon avait été le centre, le charme,

l'oracle. Ainsi arrive-t-il lui-même à sa propre fin (7 janvier 1715), à cette mort dont la grandeur simple et tout épiscopale désarme jusqu'à l'antipathie soupçonneuse de Saint-Simon. Quatre mois plus tard, Louis XIV disparaît à son tour. Le grand siècle est bien fini.

Cependant la tâche de l'historien reste incomplète. Je n'ai pas encore étudié ceux que j'appellerais volontiers les écrivains hors cadre, soit qu'ils n'aient pas travaillé pour le public (Madame de Sévigné, Madame de Maintenon), soit que du moins ils n'aient pas voulu d'une publicité immédiate (Saint-Simon). En outre, le lecteur a droit d'attendre une esquisse de l'état des lettres françaises au moment où finit leur âge d'or, avec une courte revue des talents qui font transition à la période suivante. Enfin cet ouvrage n'aurait pas toute l'utilité qu'il ambitionne, s'il n'aboutissait à certaines conclusions générales mais pratiques. Ce sera la matière du tome quatrième et dernier.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

La seconde génération de maîtres.

LIVRE PREMIER

BOILEAU

CHAPITRE PREMIER. — L'homme et le poète.

CHAPITRE II. — Le batailleur.

CHAPITRE III. — Le théoricien.

LIVRE II

RACINE

CHAPITRE PREMIER. — Le poète profane.

CHAPITRE II. — Le poète sacré.

CHAPITRE III. — Le génie de Racine et son système dramatique.

CHAPITRE II. — Bourdaloue. — L'homme et l'orateur.

CHAPITRE III. — Le prédicateur.

LIVRE V

LA BRUYÈRE

CHAPITRE PREMIER. — L'homme et l'auteur.

CHAPITRE II. — Le moraliste.

LIVRE VI

FÉNELON

CHAPITRE PREMIER. — Les débuts.

CHAPITRE II. — Fénelon précepteur et homme de lettres.

CHAPITRE III. — Fénelon homme d'église.

CHAPITRE IV. — Fénelon homme d'état.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LE TOME IV ET DERNIER

QUATRIÈME PARTIE. — **Les Écrivains hors cadre.**

Livre I. — *Madame de Sévigné.*

Livre II. — *Madame de Maintenon et Louis XIV.*

Livre III. — *Saint-Simon.*

CINQUIÈME PARTIE, *livre unique*, **la Fin du Siècle.**

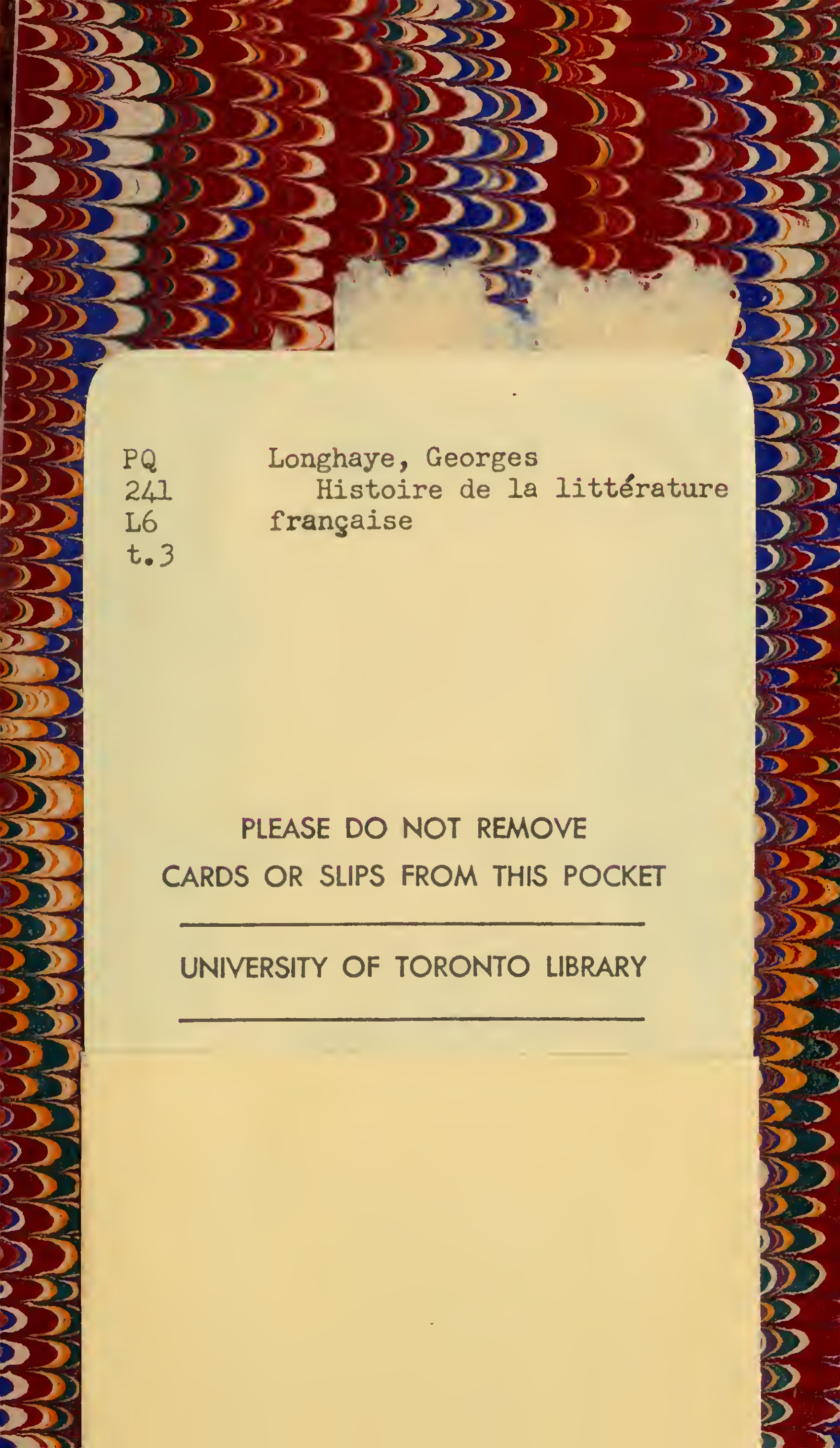
Chapitre I. Cercles, Salons et Journaux. — Chapitre II. La prose légère, Conteurs et Romanciers, Hamilton, Lesage, etc. — Chapitre III. L'Histoire. — L'Éloquence judiciaire, d'Aguesseau. — Chapitre IV. La Chaire, Massillon. — Chapitre V. La poésie légère et lyrique, La Motte, J.-B. Rousseau, etc. — Chapitre VI. Le Théâtre, la Tragédie, Crébillon, etc. — La Comédie, Regnard, etc.

Conclusion.

Tables analytiques.

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY





PQ
241
L6
t.3
Longhaye, Georges
Histoire de la littérature
française
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

